

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE

PAR MM. ST.-THOMAS ET JAUFFRET.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1820.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le grand prince JEAN *III, Vassiliévitch, monarque indépendant.*

1462 — 1472.

Introduction. — Le prince de Rézan retourne dans sa capitale. — Traité avec les princes de Tver et de Véréïa. — Affaires de Pskof. — Achmat marche contre la Russie. — Crainte générale de la prochaine arrivée de la fin du monde. — Mort de l'épouse de Jean. — Election d'un nouveau métropolitain. — Expéditions contre Kazan. — Guerre avec Novgorod. — Apparition de comètes. — Conquête de Perme. — Invasion d'Achmat en Russie. — Mort de Youri, frère de Jean.

DÈS à présent notre histoire va prendre un caractère tout-à-fait politique : au lieu de consacrer ses pages à décrire les querelles insensées des princes, elle nous montrera désormais les 1462. Introduction.

efforts d'une nation prête à reconquérir son indépendance et sa grandeur : nous allons voir disparaître l'esclavage de la patrie, et le pouvoir isolé de plusieurs petits souverains va se fondre en un seul et grand empire, auquel l'Europe et l'Asie, surprises de sa nouvelle puissance, offrent une place distinguée dans leur système d'organisation générale : nos alliances, nos guerres commencent à avoir un but important; déjà chaque entreprise partielle est le fruit d'une idée principale, toute dirigée vers le bien de l'État. Le peuple est encore grossier, encore plongé dans l'ignorance; mais toutes les démarches du gouvernement partent d'un esprit éclairé. On organise des troupes plus régulières; on encourage les arts nécessaires au développement des forces militaire et civile : les envoyés de nos grands princes visitent les cours les plus illustres de l'Europe, et réciproquement les ambassadeurs étrangers se succèdent dans notre capitale : l'empereur, le pape, les rois, les républiques, les souverains de l'Asie, envoient complimenter le monarque russe sur ses nombreuses conquêtes, et la gloire du successeur de Rurik retentit depuis la Lithuanie et Novgorod, jusqu'au fond de la Sibérie. La Grèce, au moment d'expirer, nous transmet les derniers rayons de son antique splendeur; l'Italie nous

communique les premiers fruits des beaux-arts qui viennent d'éclore dans son sein. Moscou voit s'élever des édifices somptueux qui l'embellissent : les entrailles de la terre nous découvrent ses trésors, et nous allons en arracher, de nos propres mains, les métaux les plus précieux. Tels sont les événemens importans qui composent l'histoire de Jean III, prince qui eut le rare bonheur de gouverner l'empire pendant quarante-trois ans, et qui s'en montra vraiment digne; car il ne régna que pour la gloire et la splendeur de la Russie.

Jean n'avait encore que douze ans lorsqu'il épousa Marie, princesse de Tver ; à dix-huit il eut un fils appelé Jean, qui fut surnommé *le Jeune*, et à vingt-deux il tenait déjà les rênes du gouvernement; mais, dans l'âge impétueux de la jeunesse, on remarquait en lui une extrême prudence, partage des esprits mûrs et expérimentés. C'est cette qualité, innée en lui, qui, à toutes les époques de sa vie, lui donna de l'éloignement pour les démarches audacieuses et hasardées; attentif à profiter des événemens, personne ne fut plus habile à saisir le moment favorable : également ennemi d'une vivacité mal entendue et de l'injustice, il ne se précipitait jamais avec trop d'ardeur vers le but qu'il se proposait : il y arrivait à pas mesurés, montrant toujours une grande déférence

pour l'opinion générale, ainsi que pour les maximes adoptées par son siècle. Désigné, par la Providence, pour devenir le restaurateur de la monarchie russe, il se garda bien de brusquer le succès de cette grande entreprise, et de croire que tous les moyens étaient permis pour y parvenir. Vassili, jeune prince de Rézan, faisait son éducation dans notre capitale, tandis que les lieutenans de Moscou gouvernaient ses États. Jean aurait pu, d'un seul mot, réunir ce pays à la grande principauté : sa délicatesse repoussa cette idée. Il envoya le jeune Vassili, âgé de seize ans, régner à Rézan, et lui donna même en mariage Anne, sa sœur cadette. Il reconnut également l'indépendance de Tver, et conclut un traité avec son beau-frère Michel, comme avec un frère et un prince son égal; renonçant à tout droit d'ancienneté, il donna sa parole de n'élever aucune prétention ni sur Tver, ni sur Kaschin; il fixa les limites de leurs possessions respectives comme elles étaient du temps de Michel Yaroslavitch. Les deux beaux-frères se promirent réciproquement d'agir de concert contre les Tatars, les Lithuaniens, les Polonais et les Allemands; Michel s'engagea à n'entretenir aucune intelligence avec les ennemis de Jean, les fils de Chemyaka, de Vassili, de Borofsk ni avec le prince de Mojaïsk;

1464. Le prince de Rézan reçoit la permission d'aller dans sa capitale.

Traité avec les princes.

le grand prince jura de refuser sa protection aux ennemis du prince de Tver. Michel de Véréïa, d'après la teneur du traité, s'engagea à céder à Jean quelques domaines de son apanage, et reconnut, pour ses aînés, jusqu'aux frères cadets du grand prince, se réservant toutefois les anciennes prérogatives de prince souverain.

Les Pskoviens avaient excité le mécontentement de Jean. Peu de temps avant sa mort, Vassili-l'Aveugle leur avait, contre leur gré, donné pour lieutenant, le prince Vladimir Andréïévitch. Ils le reçurent; mais comme ils ne l'aimaient pas, ils le chassèrent presque aussitôt, après l'avoir accablé d'injures. Vladimir se rendit à Moscou pour porter ses plaintes, et bientôt on y vit arriver aussi les boyards de Pskof. Le grand prince fut trois jours sans vouloir leur donner audience : le quatrième enfin il consentit à entendre leur justification : il leur pardonna et poussa même l'indulgence jusqu'à leur permettre de se choisir un prince. Jean confirma le choix qu'ils firent d'Ivan, prince de Zvénigorod, et mit le comble à tant de faveurs, en envoyant à Pskof une armée qui devait punir les Allemands d'avoir violé la paix; car les habitans de Dorpat avaient mis aux fers ceux de nos marchands qui faisaient le commerce dans cette ville. Cette guerre n'eut, comme à

Affaires de Pskof.

1464 — 1465.

l'ordinaire, aucunes suites importantes : les Allemands s'enfuirent, couverts de honte, à l'aspect de l'avant-garde russe, et les Pskoviens, qui avaient déjà quelques canons, allèrent mettre le siége devant Neuhausen. Les hostilités furent terminées par un armistice de neuf ans, conclu par la médiation du grand-maître de Livonie; il y était stipulé que, conformément aux anciens statuts, l'évêque de Dorpat paierait un tribut au grand prince et qu'il s'abstiendrait, dans cette ville, de toute espèce de violence contre les habitans du quartier russe, et contre nos églises. Le prince Féodor, voïévode de Jean, s'en retourna à Moscou, comblé des bénédictions des habitans de Pksof, qui lui firent présent de trente roubles pour lui, et de cinquante pour les boyards qui l'avaient accompagné.

Loin de prendre aucune part à cette guerre, les Novgorodiens continuèrent d'entretenir des relations d'amitié avec l'ordre Teutonique : pour se venger de cette coupable insouciance, les Pskoviens se séparèrent de l'archevêque de Novgorod, et prièrent le grand prince de leur accorder la permission de se choisir un évêque particulier. Cependant, comme la bonne intelligence existait encore entre Novgorod et Moscou, et que cette république continuait à reconnaître

l'autorité du grand prince, Jean, toujours guidé par la prudence, répondit aux ambassadeurs de Pskof : « J'ai besoin, dans une affaire aussi grave, » de connaître l'opinion du métropolitain et de » tous les évêques russes. Vous, et les Novgo- » rodiens mes sujets, me portez réciproquement » des plaintes les uns contre les autres. Ceux-ci » m'ont demandé un voïévode pour vous sou- » mettre par la voie des armes ; mais je leur ai » défendu de songer à cette guerre civile, et d'arrê- » ter les ambassadeurs que vous envoyez près de » moi. Je veux la paix et la tranquillité ; la justice » la plus sévère guidera toutes mes décisions. » Ces paroles furent comme le gage de la paix. Les Pskoviens restituèrent à l'archevêque Jonas les domaines ecclésiastiques qu'ils lui avaient enlevés, et jurèrent d'observer religieusement les conditions de leur ancienne alliance avec les Novgorodiens. Cependant, quelques années après, le clergé de Pskof accusa Jonas d'insouciance et de simonie, et témoigna un si grand mécontentement contre cet archevêque, que ses membres prirent la résolution de décider eux-mêmes toutes les affaires ecclésiastiques, d'après le droit canon grec, et les institutions particulières qu'ils rédigèrent du consentement des citoyens ; mais le grand prince prit une seconde fois les intérêts de l'archevê-

que : les nouveaux réglemens furent cassés, et tout rentra dans l'ordre primitif.

Pendant trois années consécutives, le règne de Jean fut paisible. Ce prince n'avait point encore dépouillé le titre de tributaire de la horde ; mais il s'était cru autorisé à ne pas solliciter du khan des lettres-patentes pour la grande principauté. Il refusa même, à ce qu'il paraît, de payer le tribut ; car le roi Achmat, prince des camps du Volga, résolut de le soumettre, les armes à la main : déjà il rassemblait toutes ses forces dans l'intention de marcher contre Moscou, lorsqu'heureusement la fortune, qui favorisait le monarque russe, sema la discorde parmi les différentes hordes : Azi-Ghiréi, khan de Crimée, rencontra Achmat sur les bords du Don, et de la sorte commença, entre ces deux chefs, une guerre sanglante, qui permit à la Russie de jouir d'un repos salutaire, et lui donna le temps de se préparer à de grands exploits.

Akhmat marche contre la Russie.

Les ennemis extérieurs n'étaient pas les seuls que Jean eût à combattre ; ce jeune prince eut encore à dissiper, au milieu de son empire, l'abattement qui s'était emparé de tous les esprits, une sorte d'assoupissement qui affaiblissait les forces morales de ses sujets. On était alors à la fin du septième millier d'années depuis la créa-

tion, d'après la chronologie grecque; et les superstitieux s'attendaient à voir la destruction du monde signaler cette funeste époque. Cette malheureuse idée, généralement adoptée, glaçait, dans tous les cœurs, l'amour de la gloire et de la patrie : on rougissait moins de voir l'Etat sous le joug des barbares, et on se souciait peu de reconquérir une indépendance qui devait être de si courte durée. Mais tout événement funeste faisait une impression d'autant plus vive sur des imaginations effrayées : les éclipses et autres prétendus prodiges portaient, plus que jamais, l'effroi dans l'âme du vulgaire ignorant. On assurait que, pendant quinze nuits entières, le lac de Rostof avait fait entendre de si affreux mugissemens, que les habitans des villages voisins n'avaient pu se livrer au sommeil. Il y eut aussi de grands et véritables désastres : des froids excessifs firent périr tous les blés dans les campagnes; et, pendant deux années consécutives, la terre se couvrit de plusieurs pieds de neige au mois de mai. Une épidémie, connue dans nos annales, sous le nom de *glandes*, vint encore ajouter ses ravages à tant de calamités. Les gouvernemens de Novgorod et de Pskof furent surtout en proie à sa meurtrière influence; d'après le calcul d'un de nos annalistes, il y mourut,

Opinion générale de la prochaine arrivée de la fin du monde.

en deux ans, deux cent cinquante mille six cent cinquante-deux personnes, dont quarante-huit mille quatre cent deux à Novgorod, et huit mille, environ, dans les monastères; à Moscou, dans d'autres villes, dans les villages et sur les grands chemins même, un grand nombre d'habitans périrent victime de ce terrible fléau.

Indépendamment de ces malheurs qu'il partagea avec son peuple, le grand prince eut encore à déplorer le trépas prématuré de Marie, sa jeune et tendre épouse, morte subitement pendant qu'il se trouvait à Kolomna. Elle fut inhumée par sa belle-mère et le métropolitain, dans l'église de l'Ascension, au Kremlin (lieu destiné à recevoir les dépouilles mortelles des grandes princesses, depuis Vassili Dmitriévitch). Cette mort inattendue fut attribuée à l'action du poison, uniquement parce que le corps de la défunte princesse enfla, tout d'un coup, d'une manière extraordinaire; les soupçons se portèrent sur Nathalie, femme d'un gentilhomme, appelé Alexis Polouievkof, laquelle fut accusée d'avoir, pendant son service auprès de Marie, envoyé à une sorcière la ceinture de sa maîtresse. Les indices étaient trop peu fondés pour convaincre le grand prince de la vérité de l'accusation; cependant Polouievkof fut, pour six ans, banni de sa présence.

1467. Mort de l'épouse de Jean.

Les annalistes mettent au nombre des événemens déplorables de ce temps, le refus du vertueux, du zélé pasteur Théodose, d'occuper plus long-temps la métropole. La cause de cette renonciation est remarquable : l'idée que le monde allait finir, augmentait, dans tous les cœurs, le sentiment de la dévotion, au point qu'on voyait sans cesse s'élever de nouveaux temples, et que tout homme riche voulait avoir son église à lui. Des milliers d'oisifs se faisaient diacres et prêtres, scandalisant le peuple, non-seulement par leur grossière ignorance, mais encore par un genre de vie dissolu. Afin d'arrêter ce mal, le métropolitain les rassemblait toutes les semaines, leur prodiguait ses instructions, et inscrivait au nombre des moines ceux d'entre eux qui étaient devenus veufs ; quant à ceux dont la vie était déréglée, il les privait de leur caractère sacré, et les punissait sans pitié. Plusieurs églises étant restées sans pasteurs par suite de ces châtimens, on murmura contre Théodose, qui, moins ferme que sévère, renonça à l'administration de la métropole. Le grand prince convoqua à Moscou ses frères, tous les évêques, le haut clergé, qui élurent unanimement pour métropolitain, Philippe, évêque de Souzdal ; Théodose se rendit dans le monastère de Tchoudof, où il s'enferma

Election d'un nouveau métropolitain.

dans une cellule, avec un lépreux qu'il soignait, et dont il pansait lui-même les ulcères. Les Russes regrettèrent un pasteur d'une piété aussi éminente, et craignirent que le ciel ne les punît d'avoir offensé ce saint homme.

Expéditions contre Kazan. Enfin le grand prince résolut de dissiper son chagrin par quelque entreprise d'éclat, et de réveiller l'humeur belliqueuse des Russes. Le tzarévitch Kassim, ce fidèle serviteur de Vassili-l'Aveugle, avait reçu de ce prince, à titre d'apanage, une petite ville située sur les bords de l'Oka, appelée depuis *Kassimof*. Là, au sein de la paix et de l'abondance, il entretenait de secrètes intelligences avec les grands seigneurs de Kazan, qui l'engagèrent, sous main, à détrôner leur nouveau prince, le jeune Ibrahim, son gendre. Kassim, entraîné, demanda, à cet effet, des troupes à Jean, qui vit avec plaisir une occasion d'établir, sur le pays de Kazan, une influence capable d'assurer le repos de nos frontières orientales, exposées sans cesse aux incursions d'un peuple avide et guerrier. Le prince Patrékéief et Striga Obolensky sortirent

1467. 14 septembre. de Moscou avec leurs troupes, ayant à leur tête Kassim, qui leur servait de guide. Ils se flattaient de paraître à l'improviste sous les murs de la capitale d'Ibrahim; mais une armée nombreuse,

commandée par le prince de Kazan en personne, était déjà sur les bords du Volga, et força les voïévodes moscovites à se retirer. Dans cette retraite, qui eut lieu pendant l'automne, les Russes eurent beaucoup à souffrir des mauvais chemins et des pluies. Ils jetaient leurs armures dans la boue, voyaient périr leurs chevaux, et eux-mêmes, faute de pain, ils mangeaient de la viande dans le carême (chose qui n'arrivait alors qu'à la dernière extrémité). Cependant ils revinrent tous sains et saufs; car le roi, n'osant pas les poursuivre, se contenta d'envoyer un détachement à Galitch, où les Tatars ne purent causer beaucoup de dommage; le grand prince avait eu le temps de prendre les mesures nécessaires, et de jeter des garnisons dans toutes les villes limitrophes, comme Nijni, Mourom, Kostroma, Galitch.

Bientôt après une autre armée moscovite, commandée par le prince Siméon Romanovitch, sortit de Galitch pour se rendre dans le pays des Tchérémisses (dans les gouvernemens actuels de Viatka et de Kazan). Elle se mit en marche par les plus grands froids et prit sa direction à travers d'épaisses forêts, déjà remplies de neige; mais l'ordre précis du souverain et l'espoir flatteur d'un riche butin donnèrent à ces guerriers la force de

6 décembre.

1468.

surmonter tous les obstacles. Ils mirent plus d'un mois à traverser d'immenses déserts sans voir aucune habitation, car les bords solitaires de la Vetlouga, de l'Ousta et de la Kouma, n'étaient encore animés que par la présence des bêtes sauvages. Enfin ils entrèrent dans le pays des Tchérémisses, fertile en blé et riche en bétail, gouverné par ses propres princes, quoique soumis au tzar de Kazan. Tout y fut pris ou saccagé; le bétail, les hommes furent égorgés, les villages incendiés, et ceux des habitans qui n'étaient pas livrés aux flammes n'avaient d'autre sort que le plus cruel esclavage. Tel était encore parmi nous le droit de guerre, ce droit antique et barbare qui légitimait tous les crimes sur le territoire ennemi. Le prince Siméon s'avança presque jusques aux portes de Kazan, et revint avec le titre de vainqueur, pour avoir versé, sans combat, le sang de plusieurs milliers de victimes. Le prince Jean Striga Obolensky chassa les brigands de la province de Kostroma; une autre de leurs bandes fut battue près de la ville de Mourom, par le prince Daniel de Kholm, qui la contraignit de se réfugier dans les bois, après avoir abandonné ses chevaux sur le champ de bataille; les troupes de Mourom et de Nijni-Novgorod ravagèrent les bords du Volga qui faisaient partie du royaume d'Ibrahim.

Cependant le grand prince méditait un projet bien plus important encore, afin de réparer le mauvais succès de sa première expédition, et de soumettre le fier Ibrahim. Il rassemble les princes, les boyards, confie la garde de Moscou à André, l'un de ses frères, et se met lui-même à la tête de son armée, accompagné, selon l'ancienne coutume, de son fils âgé de dix ans, qu'il voulait accoutumer de bonne heure aux fatigues de la guerre. Cependant cette expédition n'eut pas lieu. Instruit de l'arrivée de Jacques, secrétaire d'État et ambassadeur de Casimir de Lithuanie, il ordonna à cet envoyé de venir le trouver à Péréïaslavle, et le renvoya ensuite vers son maître avec sa réponse, après avoir expédié un petit détachement de troupes de Vladimir à Kitchmenga où les Tatars de Kazan pillaient et incendiaient les villages; lui-même revint à Moscou sans faire connaître les motifs de sa nouvelle résolution. Ayant ainsi renoncé au dessein de commander l'armée en personne, Jean donne ordre à ses voïévodes de Moscou, de Galitch, de Vologda, d'Oustiougue et de Kitchmenga, de rassembler les enfans-boyards et les Cosaques, ensuite de se porter en masse sur les bords de la Kama. Les principaux chefs de cette armée étaient Rouno de Moscou et le prince Jean Zvenetz, d'Oustiougue.

Tous les boyards se réunissent avec leurs troupes auprès de Kotelnitch, dans le pays de Viatka; ils traversent le pays des Tchérémisses, jusqu'à la Tamlouga, puis ils suivent le cours de la Kama, vers la Béla-Volojka, y mettent tout à feu et à sang, massacrent ou font prisonniers les habitans désarmé sde ces tristes contrées. Les voïévodes eurent honte de faire agir toutes leurs forces contre deux cents soldats Kazanais qu'ils trouvèrent établis dans une position fortifiée : des volontaires eurent bientôt fait main-basse sur cette troupe dont ils prirent les deux chefs. Il n'y eut point d'autre combat; car les Tatars, accoutumés à faire incursion dans les pays ennemis, ignoraient l'art de défendre le leur. Les Russes s'emparèrent, sur la Kama, d'un grand nombre de riches vaisseaux marchands, et retournèrent ensuite avec ce butin à Oustiougue et à Moscou, en passant par la grande Permie. D'un autre côté le prince Riapolovsky, voïévode de Nijnigorod, marcha contre
4 juin. les Kazanais avec les troupes moscovites. Il défit sur le Volga un détachement de la garde du tzar de Kazan, et expédia au grand prince l'illustre Khosum-Berdey, prince tatar fait prisonnier dans le combat.

Cependant les Kazanais réussirent à établir leur domination sur Viatka, ils envoyèrent dans

cette province une armée considérable qui força les habitans, fort peu dévoués d'ailleurs aux princes de Moscou, à se déclarer sujets du tzar Ibrahim. Mais cette faible conquête ne pouvait être solide, et Kazan n'était point en état de lutter contre Moscou.

Au printemps suivant, le grand prince résolut 1469.
de porter un coup bien plus sensible à ce royaume : la cour militaire de Jean avec les enfans-boyards de toutes les villes et de tous les apanages, les marchands moscovites et autres habitans de la capitale, prirent les armes sous les ordres du prince Obolensky, et le prince Constantin Bezzoubtzef fut nommé commandant en chef de toutes les troupes auxquelles on donna l'ordre de se réunir à Nijni-Novgorod. Des bateaux furent armés en guerre à Moscou, à Vladimir, Kolomna, Souzdal et Mourom. Les habitans de Dmitrof, de Mojaïsk, d'Ouglitch, de Rostof, d'Yaroslavle, de Kostroma descendirent le Volga; ceux des autres villes suivaient le cours de l'Oka, et tous ces guerriers se réunirent à la jonction de ces deux fleuves majestueux. Cette belle expédition navale offrit à la Russie du Nord un spectacle curieux autant que nouveau pour elle.

Déjà le voïévode en chef, le prince Constantin, avait fait toutes ses dispositions, et se préparait

à poursuivre sa marche, lorsque Jean, changeant soudain de plan, lui écrivit de rester à Nijni-Novgorod, et de n'inquiéter l'ennemi, sur les deux rives du Volga, que par de petits détachemens de volontaires. Malgré le silence des annalistes sur le motif de la révocation des premiers ordres de Jean, il paraît évident que le tzarévitch Kassim, auteur de cette guerre, étant mort, et que son épouse, mère d'Ibrahim, s'étant chargée d'exhorter son fils à faire alliance avec la Russie, le grand prince espérait parvenir à soumettre Kazan à sa domination, sans de grands efforts militaires; cependant il se trompa dans ses calculs.

Le voïévode déclare aux princes et aux officiers la volonté du monarque; tous répondent unanimement qu'ils veulent punir les infidèles, et ces guerriers, plus zélés que prudens, obtiennent la permission d'aller conquérir *la gloire des combats*, pour nous servir de l'expression de ce temps. Ils hissent leurs voiles, lèvent les ancres et le port devient désert. Le voïévode resta à Nijni presque sans armée et sans avoir eu le temps de leur choisir un chef; mais bientôt ils s'aperçurent eux-mêmes du besoin qu'ils en avaient. Arrivés à l'endroit où avait existé l'ancienne ville de Nijni-Novgorod, ils font célébrer la messe dans l'église de la Transfi-

guration, distribuent d'abondantes aumônes, et, dans un conseil général, Jean Rouno est élu commandant en chef. Malgré l'ordre exprès de ne pas marcher sur Kazan, Rouno crut devoir s'en rapporter à ses propres lumières, et, sans perdre de temps il se hâta de paraître sous les murs de la capitale du tzar. Avant l'aurore les Russes sortent de leurs barques, et, au son des trompettes, poussant des cris affreux, ils attaquent avec impétuosité un des faubourgs de la ville. L'aube du jour éclairait à peine l'horizon, et les Kazanais étaient encore plongés dans le plus profond sommeil. Les Russes pénètrent sans aucune résistance dans toutes les rues : ils pillent, ils égorgent tout ce qui s'oppose à leur fureur : ils délivrent les prisonniers de Moscou, de Rézan, de Lithuanie, de Viatka, d'Oustiougue, de Perme, et mettent le feu au faubourg. Les Tatars se renferment dans leurs maisons, avec ce qu'ils ont de plus précieux, avec leurs femmes et leurs enfans ; mais ils y deviennent la proie des flammes. Après avoir réduit en cendres tout ce qu'il y avait de combustible, les Russes, rassasiés de carnage et chargés du plus riche butin, se retirent, remontent sur leurs vaisseaux, et descendent dans l'île de Korovnitchy, où ils restent une semaine entière dans une complète

21 mai.

inaction. Cette retraite fit soupçonner Rouno de trahison : on se demandait pourquoi, au lieu de profiter de l'effroi des Tatars, au lieu d'entrer dans la ville au milieu des torrens de flammes qui en dévoraient le faubourg, il avait forcé ses troupes à revenir sur leurs pas sans leur permettre de continuer l'assaut. Enfin on attribuait à une forte somme qu'il devait avoir reçue du tzar, la conduite de ce voïévode, renommé d'ailleurs par ses talens, et on lui reprochait, comme une grande faute, de perdre un temps précieux, tandis qu'il pouvait poursuivre ses opérations ou se retirer avec son butin et ses prisonniers de guerre.

Il était facile de prévoir que le tzar ne s'endormirait pas dans sa capitale entourée de ruines fumantes. Un prisonnier russe, échappé de Kazan, apporte la nouvelle qu'Ibrahim a réuni les troupes de la Kama, les Votiaks, les Bachkirs, et que le lendemain il attaquera les Russes avec toute sa cavalerie et son armée navale. Les voïévodes moscovites prennent aussitôt toutes les mesures commandées par les circonstances : ils détachent de jeunes guerriers, qu'ils font partir sur de grands navires vers l'île d'Irikhof, avec défense expresse de s'avancer jusqu'à l'endroit où le Volga se resserre ; eux-mêmes, ils se placent sur le bord du fleuve pour arrêter

l'ennemi qui, en effet, sortit de la ville. Malgré leur désobéissance aux ordres des voïévodes, et bien qu'ils eussent semblé prendre à tâche de demeurer dans le passage étroit du fleuve, où ils étaient exposés aux flèches de la cavalerie ennemie, les jeunes partisans la repoussèrent avec le plus grand courage. Les voïévodes ne combattirent pas avec moins de succès, les canots kazanais bientôt forcés de regagner la ville; les vainqueurs se réunirent à leurs grandes barques, près de l'île d'Irikhof, où ils célébrèrent leur triomphe et la gloire du monarque russe.

C'est là qu'ils furent joints par le général en chef prince Constantin Bezzoubtzef, de Nijni-Novgorod, qui avait appris que, contre l'intention du grand prince, ils avaient fait le siége de Kazan. Comme jusqu'ici leurs succès avaient servi d'excuse à leur désobéissance, Constantin résolut d'en obtenir de plus brillans : il dépêcha des courriers à Moscou pour y annoncer tout ce qui s'était passé; d'autres à Viatka, pour engager toutes les troupes disponibles à venir incontinent le joindre sous les murs de Kazan : il ignorait encore toute la perfidie des habitans de Viatka. Jean, ayant envoyé, au printemps, son grand corps d'armée à Nijgni-Novgorod, avait ordonné en même temps au prince Daniel d'Yaroslavle, ainsi qu'au

voïévode Sabourof, de se rendre par eau à Viatka, le premier avec une légion d'enfans boyards et les troupes d'Oustiougue; le second avec celles de Vologda, pour y prendre tous les hommes en état de porter les armes, et les mener sur Kazan. Mais les chefs de ce pays, conservant encore la fierté de leur ancienne indépendance, répondirent à Daniel d'Yaroslavle : « *Nous avons promis* » *au tzar de rester neutres entre lui et le grand* » *prince; c'est pourquoi, fidèles à notre parole,* » *nous demeurons dans nos foyers.* » Ils avaient alors parmi eux un ambassadeur d'Ibrahim, qui s'empressa d'aller annoncer à son maître que les Russes s'avançaient en petit nombre vers ses frontières, du côté d'Oustiougue et de Vologda. Les habitans de Viatka qui venaient de refuser leur secours au prince d'Yaroslavle, ne furent pas moins inflexibles pour Bezzoubtzef : ils donnèrent simplement un autre prétexte à leur refus : « *Lors-* » *que, dirent-ils, les frères du grand prince mar-* » *cheront contre le tzar, nous les suivrons avec* » *plaisir.* » Après avoir vainement attendu, pendant près d'un mois, l'arrivée des troupes de Viatka, et sans aucune nouvelle de la part du prince d'Yaroslavle, le voïévode Bezzoubtzef, qui commençait à souffrir de la disette, prit le parti de retourner à Nijni-Novgorod.

Il rencontra en chemin la tzarine de Kazan, mère d'Ibrahim : elle lui dit que le grand prince l'avait comblée d'honneurs et de bontés, et qu'Ibrahim, accédant à toutes les demandes de Jean, la guerre serait bientôt terminée. Rassurés par ces paroles de paix, nos boyards se disposèrent à célébrer le dimanche sur le bord du fleuve et à y faire un repas. Quel fut leur étonnement lorsqu'ils virent paraître la cavalerie des Kazanais et leurs canots de guerre. Les Russes eurent à peine le temps de se préparer au combat qui dura jusque bien avant dans la nuit. Les canots kazanais se retirèrent vers la rive opposée, d'où la cavalerie faisait pleuvoir une grêle de flèches sur nos troupes. Celles-ci ne jugeant pas à propos de livrer bataille sur terre, allèrent passer la nuit de l'autre côté du Volga. Le lendemain, Russes et Tatars ne crurent pas devoir recommencer le combat et le prince Bezzoubtzef arriva heureusement à Nijni-Novgorod.

La fortune fut moins favorable au prince d'Yaroslavle : malgré le refus des habitans de Viatka, il avait résolu d'aller, sans leur secours, se joindre à l'armée moscovite, campée aux environs de Kazan. Ibrahim, instruit de sa marche, lui coupa le passage du Volga avec sa flotille et disposa sa cavalerie sur les bords du fleuve. Les deux partis

déployèrent dans cette bataille autant de courage que d'acharnement ; on combattait corps à corps, et la mêlée fut sanglante. Les plus illustres capitaines moscovites mordirent la poussière, d'autres furent faits prisonniers ; le prince Vassili Oukhtomski seul triompha, par sa valeur, du nombre de ses ennemis : on le vit sauter légèrement d'un bateau sur un autre, et frapper les Tatars avec sa massue, ou les précipiter dans le fleuve. Les soldats d'Oustiougue, non moins intrépides que lui, se firent jour au travers des Kazanais, et atteignirent Nijni; dès qu'ils y furent arrivés, ils le firent savoir à Jean qui, en témoignage de satisfaction, leur envoya deux médailles d'or et quelques habits magnifiques. Ces braves donnèrent les médailles à leurs prêtres, en leur disant : « *Priez* » *Dieu pour notre monarque et pour sa fidèle ar-* » *mée; quant à nous, nous sommes prêts, à l'avenir,* » *à combattre comme nous l'avons fait jusqu'ici.* »

Outré d'avoir été trompé par les flatteuses promesses de la mère d'Ibrahim, et mécontent d'ailleurs de nos voïévodes, Jean arrêta, pour l'automne de la même année, une expédition dont il confia le commandement à ses frères Youri et André, accompagnés de toute la garde du grand prince, et de tous les princes *engagés à son service*. Le plus illustre des voïévodes était,

au rapport des annalistes, Jean Patrikeief. L'avant-garde était commandée par Daniel Kholmsky. Une nombreuse armée prit sa direction par terre, et l'armée navale descendit le Volga. Toutes deux formèrent le siége de Kazan, et défirent les Tatars dans une bataille à la suite de laquelle Ibrahim fut contraint d'accepter les conditions imposées par le monarque de Moscou, et de rendre la liberté à tous les prisonniers faits sur les Russes depuis l'espace de quarante ans.

1er. septembre.

Guerre contre Novgorod.

Cet exploit fut le premier des brillans succès qui illustrèrent le règne de Jean. Le second eut des suites plus favorables encore à l'affermissement de la puissance du grand prince dans l'intérieur de la Russie. Vassili-l'Aveugle avait rendu Torjek à Novgorod, mais les autres pays enlevés à cet État par Vassili, fils de Dmitri Donskoï, se trouvaient au pouvoir du prince de Moscou. Afin de sonder la fermeté du caractère de Jean, fermeté dont ils doutaient d'après les premières actions de ce prince, marquées au coin de la prudence et de l'amour de la paix, les Novgorodiens crurent les circonstances favorables pour déployer une hardiesse qui pût les rendre redoutables à Jean, pour humilier l'orgueil de Moscou, et ressaisir leurs anciennes franchises, perdues par la trop grande déférence

de leurs pères et de leurs aïeux. Tout remplis de ce projet, ils s'empressent de l'exécuter; ils s'emparent de certains revenus et domaines appartenant au prince, obligent les habitans à ne prêter serment qu'au nom de Novgorod, témoignent le plus profond mépris aux lieutenans et aux ambassadeurs de Jean; et, par la seule autorité de leur conseil national, ils font arrêter tout ce qu'il y avait de gens notables à Goroditché, lieu qui jamais ne s'était trouvé sous la juridiction du peuple : en un mot, ils accablent les Moscovites des plus sanglans outrages. Plus d'une fois le monarque demanda satisfaction de ces injures; toujours on fermait l'oreille à ses réclamations. Enfin le possadnik de Novgorod se rendit à Moscou, comme de coutume, pour la décision de quelques affaires judiciaires de haute importance; mais on fit de vains efforts pour le faire parler au sujet des plaintes de Jean. « *J'ignore* » *ce que l'on veut me dire*, répondait le pos-» sadnik aux boyards moscovites; *la grande* » *Novgorod ne m'a donné aucun ordre relatif* » *à cet objet.* » « *Eh bien*, dit le grand prince » en congédiant ce magistrat, *allez ordonner* » *aux Novgorodiens, mes sujets, de reconnaître* » *aujourd'hui leur faute, et d'éviter désormais* » *de s'en rendre coupables. Dites-leur, s'ils*

» *attachent quelque prix à ma protection et à*
» *mes bontés, de ne plus s'approprier mes do-*
» *maines, de respecter et de craindre mon nom*
» *ainsi que le prescrivent leurs plus anciennes*
» *lois; de remplir enfin lès promesses qu'ils ont*
» *scellées du baisement de la sainte croix : rap-*
» *pelez-leur que la patience a un terme, et que*
» *la mienne ne saurait durer plus long-temps.* »

Le grand prince écrivit en même temps à ses fidèles Pskoviens, pour leur dire que, dans le cas où les Novgorodiens persisteraient dans leurs séditieux projets, ils devaient se préparer à le seconder pour punir ces rebelles. La charge de lieutenant de Moscou à Pskof était alors occupée par l'illustre prince et voïévode Féodor Youriévitch, qui, à la tête d'une légion moscovite, avait, pendant la dernière guerre, défendu cette province contre les Allemands. Pénétrés de respect pour un chef aussi distingué, les Pskoviens lui avaient confié le droit de juger dans leurs *douze villes de district*, tandis qu'ordinairement la juridiction des princes ne s'étendait que sur *sept*, les cinq autres dépendant du pouvoir du peuple. Sélevan, boyard moscovite, remit aux Pskoviens la lettre de Jean. Ceux-ci avaient aussi plusieurs griefs à reprocher aux Novgorodiens; cependant, dociles aux conseils de la prudence,

ils leur envoyèrent une ambassade pour s'offrir comme médiateurs entre eux et le grand prince. « *Nous ne voulons point fléchir le genou devant* » *Jean*, répondirent les chefs de la république, » *et nous ne vous demandons point votre mé-* » *diation; mais, si vous avez de l'honneur, si* » *vous êtes nos amis, prenez les armes avec* » *nous pour anéantir le pouvoir despotique de* » *Moscou.* » Les Pskoviens donnèrent une réponse évasive, et firent savoir au grand prince qu'ils étaient prêts à le seconder de toutes leurs forces.

1470. Au rapport des annalistes, il y eut alors à Novgorod de sinistres présages : une violente tempête fracassa la croix de l'église de Sainte-Sophie; les anciennes cloches de Cherson rendirent d'elles-mêmes des sons lugubres dans le couvent de Khoutin; le sang ruissela sur les tombeaux, etc. Les gens simples et pacifiques, saisis de terreur, étaient continuellement en prières, tandis que les autres se moquaient et d'eux et des faux miracles qui leur inspiraient tant d'effroi. Le peuple, toujours imprudent, toujours léger, rêvait plus que jamais aux douces chimères de la liberté; il témoigna le désir de conclure un traité d'alliance avec Casimir, qui leur envoya le voïévode prince Michel Olelko-

vitch, dont le frère Siméon régnait alors dans Kief *avec honneur et gloire, comme les anciens princes de la race de Vladimir.* Un grand nombre de seigneurs et de chevaliers lithuaniens accompagnèrent Michel à Novgorod.

Jonas, archevêque de Novgorod, étant mort à cette époque, le peuple élut en sa place l'archidiacre Théophile; mais comme il ne pouvait aller se faire sacrer à Moscou sans la permission du grand prince, les Novgorodiens expédièrent dans cette ville le boyard Nicétas, pour prier Jean, sa mère et le métropolitain, de ne pas leur refuser cette faveur. Jean donna une sauve-garde à Théophile pour qu'il pût arriver librement dans sa capitale, et, au moment où il congédia l'ambassadeur, il lui adressa ces paroles pleines d'aménité : « Théophile, que vous avez choisi, sera
» reçu avec tous les honneurs dus à son rang : il
» sera sacré; je ne violerai point les anciennes
» coutumes, et je suis prêt à vous combler de
» mes bontés, comme mes fidèles sujets, dès que
» vous aurez reconnu votre erreur et que vous
» vous serez rappelé que mes ancêtres prenaient
» le titre de grands princes de Vladimir, *de Nov-* 1471.
» *gorod et de toutes les Russies.* » De retour à Novgorod, l'ambassadeur rendit compte au peuple des favorables dispositions du grand prince.

Un grand nombre de citoyens, les magistrats les plus distingués et le nouvel archevêque, Théophile voulaient profiter de cette occasion pour terminer des débats dont les suites pouvaient être si funestes; mais bientôt on vit éclater une sédition dont il n'y avait pas eu d'exemple depuis longtemps dans cette puissance démocratique.

Contre les anciennes mœurs et coutumes des peuples slaves, qui interdisaient aux femmes toute participation aux affaires publiques, Marfa, veuve du possadnik Isaac Boretsky, femme aussi fière qu'ambitieuse, et mère de deux fils d'un âge déjà mûr, entreprit de décider le sort de sa patrie. Un caractère artificieux, une éloquence facile, un rang supérieur, de grandes richesses, un luxe presque royal, lui avaient facilité les moyens d'obtenir de l'influence sur le gouvernement. Les magistrats du peuple s'assemblaient dans son magnifique *palais*, pour prendre part à ses festins et traiter des affaires les plus importantes. S. Zozimas, abbé du couvent de Solovki, venu à Novgorod pour se plaindre des injures qu'il avait essuyées de la part des habitans de la Dvina, et en particulier des intendans des boyards, fut contraint de recourir à la protection de Marfa, propriétaire de riches domaines sur la Dvina. Trompée d'abord par des calomniateurs, elle refusa

de voir le saint abbé; mais, ayant ensuite découvert la vérité, elle combla Zozimas de caresses; elle l'invita à sa table avec les personnes de la plus haute distinction, et enrichit le monastère de Solovki de plusieurs domaines. Peu satisfaite de la considération universelle dont elle jouissait, et voyant, avec indifférence, son fils Dmitri, élevé par le grand prince à la dignité de boyard de Moscou, cette femme orgueilleuse ne songeait qu'aux moyens d'arracher Novgorod à la domination de Jean: les annalistes vont même jusqu'à assurer que son projet était de donner sa main à un seigneur lithuanien, afin de régner avec lui sur Novgorod, au nom de Casimir. Le prince Michel Olelkovitch servit, pendant quelque temps, d'instrument à ses vues ambitieuses; mais à la fin, ayant perdu ses bonnes grâces, il reprit, de colère, la route de Kief, et profita de l'occasion pour ravager la ville de Roussa. Cet événement prouvait clairement que Novgorod n'avait rien à espérer du zèle et de la fidélité des princes de Lithuanie; cependant, du matin au soir, la maison de Marfa était tous les jours ouverte aux séditieux. La veuve de Boretsky leur faisait le plus pompeux éloge de Casimir, et tâchait de démontrer aux citoyens l'indispensable nécessité de recourir à ce prince pour se soustraire

au pouvoir tyrannique de Jean. Un des plus chauds partisans de la veuve de Boretsky était le moine Pimen, intendant de l'archevêque. Dans l'espoir de succéder à Jonas, il avait prodigué au peuple l'argent dérobé au trésor de Ste.-Sophie. Instruit de cet abus, le gouvernement fit conduire en prison ce moine artificieux, et le condamna à payer une amende de mille roubles. Le cœur en proie à tous les tourmens de l'ambition et de la fureur, Pimen inventa les plus horribles calomnies contre Théophile et le métropolitain Philippe. Il forma le dessein de réunir le diocèse de Novgorod à la Lithuanie, et d'obtenir ainsi le rang d'archevêque, des mains de Grégoire de Kief, disciple d'Isidore. A cet effet, il aida Marfa de ses conseils, de ses intrigues et de son argent.

Convaincue que l'ambassade du boyard Nicétas avait produit sur le peuple une impression diamétralement opposée à ses vues, et qu'elle avait disposé un grand nombre de citoyens à une sincère réconciliation avec le souverain de Moscou, Marfa résolut de porter un coup décisif. Ses fils, ses flatteurs, tous ses partisans, entourés d'une foule d'hommes stipendiés, paraissent dans le conseil public, et déclarent solennellement qu'il est temps de secouer le joug du grand prince. *Jean est bien plus notre ennemi que notre chef,*

disent-ils ; *la grande Novgorod n'a d'autre maître qu'elle-même : ses habitans sont libres, et jamais ils ne firent partie du patrimoine des princes de Moscou. Nous n'avons besoin que d'un protecteur, et c'est à Casimir que nous donnons ce titre. Ce n'est pas le métropolitain de Moscou, mais celui de Kief, qui donnera désormais des archevêques à Ste.-Sophie. Nous ne voulons plus de Jean: Vive Casimir!* Telle fut la bruyante conclusion de leur discours, qui frappa le peuple d'étonnement. Une partie de la ville prit le parti des Boretsky, et se mit à crier : « *Guerre » à mort à Moscou!* » Mais les magistrats, le possadnik, les chefs militaires et les habitans les plus prudens, tâchèrent de ramener leurs trop légers concitoyens. « *Eh quoi!* disaient-ils, *y » pensez vous? trahir à la fois et la Russie et » la vraie religion! vous soumettre à un roi étran- » ger et recevoir vos archevêques des mains d'un » hérétique latin! Avez-vous donc oublié que » c'est de leur propre gré que les Slaves, vos » ancêtres, appelèrent jadis Rurik du pays des » Varègues, et que depuis plus de six cents ans, » sa postérité règne légitimement sur le trône de » Novgorod? Avez-vous oublié que nous sommes » redevables de la vraie religion à S Vladimir, » l'un des aïeux du grand prince Jean ; qu'enfin*

» *la foi latine vous fut toujours odieuse?* » Les partisans de Marfa ne leur donnèrent pas le temps d'achever; ses valets et tous les gens soudoyés par elle allèrent même jusqu'à lancer des pierres contre les orateurs : ils sonnèrent le tocsin d'alarmes et se mirent à courir dans les rues en criant : « *Vive le roi!* » Les autres criaient au contraire : « *Vive l'orthodoxe Moscou! vive le grand prince* » *Jean, et son père le métropolitain Philippe!* » La ville offrit, pendant quelques jours, le tableau de la plus terrible fermentation. Théophile, nommé à l'archevêché de Novgorod, opposait l'ardeur de son zèle aux efforts des amis de Marfa : « *Mes enfans*, leur disait-il, *restez fidèles à* » *l'orthodoxie; jamais je ne serai le pasteur* » *d'un peuple apostat, et je retourne dans* » *l'humble cellule d'où vous m'avez tiré pour* » *m'amener sur un théâtre de révolte et de sé-* » *dition.* » Mais rien ne put résister aux progrès de la faction des Boretsky, qui s'emparèrent du gouvernement et perdirent leur patrie, victime de leurs passions personnelles. On vit alors s'accomplir le vœu que formaient depuis si long-temps les conquérans lithuaniens, et la menace dont, plus d'une fois, Novgorod avait tenté d'effrayer les princes de Moscou : la république se soumit solennellement à Casimir, action illégi-

time et coupable. Bien que Novgorod eût ses lois particulières et certaines franchises qu'elle tenait d'Yaroslaf-le-Grand, elle faisait néanmoins toujours partie de la Russie, et ne pouvait passer sous une domination étrangère sans trahison, sans une violation formelle des lois politiques, fondées sur le droit naturel. Une nombreuse ambassade partit, en conséquence, pour la Lithuanie avec de riches présens, afin de proposer à Casimir le titre de chef de Novgorod, d'après les anciennes institutions de sa liberté civile. Casimir consentit à toutes les conditions, et l'on dressa un acte dont voici la teneur :

« Le très-honoré roi de Pologne et grand » prince de Lithuanie a fait un traité d'alliance » avec l'archevêque Théophile, les possadniks, » et les tissiatskys de Novgorod, avec les boyards, » les notables, les marchands, et en général » avec tous les citoyens de Novgorod-la-Grande; » à cet effet, se sont rendus en Lithuanie, les » possadniks Athanase et Dmitri Boretsky,... et » de la part des notables, Pamphile et Cyrille. » Vous, très-honoré roi de Pologne, vous vous » engagez à gouverner Novgorod d'après le ser- » ment que vous prêtez aujourd'hui, et vous au- » rez à Gorodichtché un lieutenant de religion » grecque ainsi que l'intendant et le juge, qui ne

» doivent pas avoir plus de cinquante hommes
» auprès d'eux. Ce lieutenant jugera les procès
» avec le possadnik dans le palais de l'archevê-
» que, et il aura sous sa juridiction tant les
» boyards, les notables et autres de la ville, que
» les habitans des villages; toutes ses sentences
» seront dictées par la loi, et il n'aura droit
» d'exiger que la taxe légale. Mais il ne pourra,
» en aucune façon, prononcer dans les affaires
» du tissiatsky, de l'archevêque et des couvens.
» L'intendant résidera dans le palais de Goro-
» dichtché, et recueillera vos revenus avec le
» possadnik. Le juge s'entendra avec nos subdé-
» légués pour décider tous les procès. Dans le
» cas où le monarque de Moscou déclarerait la
» guerre à la grande Novgorod, vous, très-ho-
» noré seigneur et roi, ou, en votre absence, le
» conseil de Lithuanie, vous vous engagez à lui
» prêter un prompt secours. Rjef, Vélikii-Louki
» et Kholm demeurent possessions de Novgorod,
» mais elles s'engagent à vous payer tribut. Les
» Novgorodiens seront jugés en Lithuanie d'a-
» près les lois de votre royaume, et les Lithua-
» niens le seront à Novgorod, d'après notre code,
» mais sans aucune espèce de violence. Vous au-
» rez dix salines dans la ville de Roussa; et pour
» les frais de procédure vous y recevrez, ainsi

» que dans les autres villes, l'impôt pour ce fixé
» depuis la plus haute antiquité. Vous n'embau-
» cherez point nos hommes, et vous renoncez,
» vous, ainsi que la reine votre épouse et vos
» seigneurs, à acheter nos esclaves, nos villages,
» et à accepter le don qu'on vous en ferait; nous
» nous obligeons, de notre côté, à ne point vous
» soustraire les droits légaux de péage. Vos am-
» bassadeurs, lieutenans, et sujets quelconques,
» n'ont aucun droit d'exiger des relais dans le
» pays de Novgorod, et nos domaines ne seront
» gouvernés que par nos magistrats. Vous aurez,
» ainsi que nous, un juge à Vélikii-Louki, et
» celui de Toropetz ne s'immiscera point dans
» les affaires des domaines de Novgorod. Vous
» aurez aussi un juge à Torjek et à Volok, où,
» de notre côté, nous enverrons un possadnik.
» Les marchands lithuaniens ne feront le com-
» merce avec les Allemands, que par l'entre-
» mise des Novgorodiens. Le quartier des bou-
» tiques allemandes à Novgorod ne dépendra
» point de votre pouvoir, et vous ne pourrez les
» fermer de votre propre autorité. Vous respecte-
» rez notre religion orthodoxe, et il nous sera per-
» mis de faire sacrer notre archevêque à Moscou
» ou à Kief, selon notre bon plaisir. Vous ne
» pourrez construire aucune église du rit latin

» dans le pays de Novgorod. Si vous rétablissez
» la bonne intelligence entre nous et le grand
» prince de Moscou, nous vous céderons, par
» reconnaissance, tout l'impôt territorial levé
» annuellement dans les provinces de Novgorod;
» mais cet impôt ne vous sera payé qu'une seule
» fois pour toutes. Pour ratifier la signature de
» ce traité, baisez le saint crucifix au nom de
» toute votre principauté et de tout le conseil de
» Lithuanie; baisez-le, grand Roi, avec franchise
» et sincérité, comme l'ont fait nos ambassadeurs
» lorsqu'ils vous ont promis fidélité, au nom de
» la grande Novgorod. »

Ainsi ce peuple léger désirait encore faire la paix avec Moscou; il espérait que, par crainte de la Lithuanie et pour éviter la guerre, Jean renoncerait lâchement à la plus ancienne principauté de la Russie. Depuis le triomphe de la faction des Boretsky, les lieutenans de Moscou ne prenaient plus aucune part au gouvernement de la république; cependant ils résidaient paisiblement à Gorodichtché, et informaient exactement le grand prince de tout ce qui se passait. Pour couvrir du masque de la modération et de la justice leur renonciation au titre d'enfans de la Russie, les Novgorodiens répétaient sans cesse qu'il ne dépendait que de Jean de rester ami de

Sainte-Sophie ; ils redoublaient de politesse et d'égards pour ses boyards ; mais en même temps ils envoyèrent, dans le pays de la Dvina, Vassili Sckouiski-Grebenka, prince de Souzdal, dans la crainte que l'armée moscovite ne s'emparât d'une contrée à la possession de laquelle ils attachaient tant d'importance.

Afin de tenter un dernier effort pour ramener les esprits à des intentions pacifiques, le grand prince expédia à Novgorod un sage et prudent magistrat, nommé Jean Tovarkof, chargé de leur adresser ces paroles. « Habitans de Novgorod !
» Rurik, S. Vladimir et le grand Vsévolod, mes
» ancêtres, ont été vos maîtres, et je leur ai suc-
» cédé en cette qualité. Jusqu'ici, je vous ai
» témoigné ma bienveillance ; jusqu'ici je fus
» votre protecteur, mais je puis aussi vous punir
» de votre audacieuse désobéissance. Quand
» fûtes-vous sujets de la Lithuanie, vous qui
» aujourd'hui vous soumettez en esclaves à des
» hérétiques, en dépit de vos engagemens les
» plus sacrés ? Toujours attentif à ne pas vous
» opprimer, je n'ai jamais exigé de vous que
» le tribut fixé par vos lois, et vous m'avez
» trahi ! le bras du Dieu vengeur est étendu sur
» vous. Cependant je suspends encore les effets
» de ma colère ; je veux bien encore retarder

» le carnage que j'ai en horreur, et je suis prêt
» à vous pardonner, si vous venez avec des sen-
» timens de repentir vous réfugier sous l'aile du
» génie tutélaire de votre patrie. » Le métro-
politain Philippe leur écrivit en même temps :
« J'apprends que vous êtes à la fois séditieux et
» hérétiques. C'est déjà un très-grand malheur
» lorsqu'un seul homme s'écarte du chemin du
» salut ; mais il est bien plus affreux encore de voir
» une nation entière plongée dans l'erreur ; trem-
» blez que cette terrible faux de Dieu qui apparut
» au prophète Zacharie, ne s'appesantisse sur la
» tête de ses fils désobéissans ; rappelez-vous ces
» paroles de l'Écriture : *Fuyez le péché comme*
» *un ennemi, et la séduction du charme comme*
» *les regards du serpent*. Ce charme, ce ser-
» pent, c'est l'Église latine. Eh quoi ! l'exemple
» de Constantinople n'a-t-il pas prouvé les fu-
» nestes suites de l'adoption du catholicisme ?
» Tant que les Grecs ont été célèbres par leur
» piété, leur empire a subsisté ; mais à peine se
» sont-ils réunis à l'orgueilleuse Rome, que les
» Turcs en ont fait leurs esclaves. Jusqu'ici,
» grâce à la puissante protection de Jean, Nov-
» gorod est restée intacte ; ne vous écartez donc
» point de vos *lois saintes et antiques*, et n'ou-
» bliez pas ces paroles de l'apôtre : *Craignez*

» *Dieu et honorez votre prince* (*a*). Humiliez-» vous, et le Dieu de paix viendra demeurer » parmi vous. » Toutes ces exhortations furent vaines dans une ville où tout allait au gré de Marfa et de ses partisans. Effrayés de leur audace, les citoyens prudens prirent le parti de s'affliger dans l'intérieur de leurs maisons, et de se taire dans le conseil où retentissaient les vociférations des stipendiés de Marfa, qui s'écriaient : « *Novgorod est notre reine, et Casimir notre* » *protecteur.* » En un mot, les annalistes comparent l'état où se trouvait alors cette puissance démocratique à celui de l'ancienne Jérusalem au moment où Dieu s'apprêtait à la livrer à Titus ; la voix de la prudence était étouffée par celle des passions, et le conseil des chefs de la nation ressemblait à une assemblée de conspirateurs.

L'ambassadeur moscovite vint rendre compte de sa mission au grand prince ; il lui dit que les Novgorodiens avaient été insensibles à ses paroles, à ses lettres, et que le glaive seul était capable de les dompter. Le grand prince, pénétré de douleur, réfléchit encore, et consulta sa mère ainsi que le métropolitain : enfin il convoqua, dans la capitale, ses frères, tous les évêques, les

(*a*) Première Épître de S. Pierre, chap. II, v. 17.

princes, les boyards et les voïévodes. Ces illustres personnages s'étant rassemblés dans le palais au jour et à l'heure marqués, Jean parut à leurs yeux avec un visage qui peignait toute sa tristesse; il fit l'ouverture du conseil, et demanda l'avis de chacun sur le châtiment que méritait la trahison des Novgorodiens : « *Seigneur,* » lui dirent unanimement les boyards, les voïévodes et les évêques, « *armez-vous du glaive de la* » *vengeance.* » — « *Eh bien, c'en est fait, ils* » *auront la guerre,* » répondit Jean d'un ton résolu. Cependant il voulut encore sonder l'opinion du conseil pour savoir dans quelle saison il était préférable de commencer les hostilités. « *Nous voici déjà au printemps,* dit-il; *Novgo-* » *rod est environnée d'eau, de rivières, de lacs et* » *de marais impraticables. Les grands princes,* » *mes ancêtres, craignaient ordinairement de* » *commencer la guerre à cette époque, et quand* » *ils la faisaient ce n'était jamais sans perdre* » *une grande quantité d'hommes.* » D'un autre côté, la promptitude promettait de grands avantages; les Novgorodiens n'avaient encore fait aucuns préparatifs de défense; et Casimir ne pouvait, de sitôt, leur envoyer des secours. Il fut donc résolu de se mettre au plus vite en campagne, espérant en la grâce de Dieu, et se fiant au bon-

heur comme à la prudence de Jean. Ce monarque jouissait déjà de la confiance générale : les Moscovites se glorifiaient de l'avoir pour souverain : ils vantaient son caractère juste, sa fermeté et sa pénétration ; ils le nommaient favori du ciel et prince élu par Dieu lui-même. En un mot, un nouveau sentiment de grandeur nationale pénétra dans leur âme.

Jean envoya aux Novgorodiens sa déclaration de guerre, avec l'énumération de tous les griefs qui légitimaient cette démarche, et au bout de quelques jours il eut organisé toute son armée. Il engagea Michel de Tver à agir de concert contre leurs ennemis communs, en même temps qu'il donnait ordre aux Pskoviens de s'avancer contre Novgorod avec le prince Féodor Schouisky, voïévode moscovite. Les habitans d'Oustiougue et de Viatka reçurent également l'injonction de se rendre dans le pays de la Dvina, sous le commandement des deux voïévodes, Vassili Obrazets et Boris Tutchef. Le prince Daniel Kholmsky marcha de Moscou sur Roussa, et le prince Vassili Obolensky Striga, à la tête de la cavalerie tatare, se porta sur les bords de l'Amsta.

23 mai. 6 juin. 13 juin.

Ces détachemens n'étaient autre chose qu'une forte avant-garde. Après avoir, selon l'usage,

distribué d'abondantes aumônes, prié Dieu sur les tombeaux des saints et de ses ancêtres, Jean reçut la bénédiction du métropolitain et des évêques; ensuite, accompagné de tous les princes, boyards et gentilshommes moscovites, et du tzarevitch Daniar, fils de Kassim, il monta à cheval et prit le commandement du principal corps d'armée. Le fils du grand prince, et son frère André-le-Jeune, restèrent à Moscou; ses autres frères, Youri, André et Boris, ainsi que Michel de Véréïa, se portèrent, par différentes routes, sur les frontières novgorodiennes, tandis que les princes Youri de Dorogobouge et Jito, voïévodes tvériens, se réunissaient à Jean aux environs de Tor-
29 juin. jek. Alors tout fut livré au pillage et à la dévastation; d'un côté le prince Kholmsky et l'armée moscovite, de l'autre celle des Pskoviens, mirent tout à feu et à sang dans le pays de Novgorod; des torrens de flammes, du sang et les cris du désespoir offraient, sur le bord du lac Ilmen, le plus douloureux spectacle. Les Moscovites, furieux, en agissaient de la manière la plus barbare avec les *perfides* Novgorodiens, qu'ils détestaient plus encore que les Tâtars. Les femmes, les laboureurs, tous éprouvèrent les cruels effets de leur rage. Les annalistes observent que le ciel sembla favoriser l'expédition du grand prince,

en desséchant tous les marais. Depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre il ne tomba pas une seule goutte de pluie dans ces contrées; de sorte que l'armée trouvait partout une route libre pour ses bagages et emmenait le bétail à travers des forêts jusqu'alors impraticables.

De leur côté les Pskoviens prirent Vouychégorod, et le prince Kholmsky réduisit en cendres la ville de Roussa; les Novgorodiens, qui ne s'étaient attendus ni à une guerre d'été, ni à une attaque si forte et si bien concertée, envoyèrent dire au grand prince qu'ils désiraient entrer en négociations : ils lui demandèrent des sauvegardes pour les magistrats de leur république, prêts à se rendre dans son camp. Cependant Marfa et ses partisans ne cessaient de crier aux citoyens qu'une victoire pouvait seule sauver leur indépendance; on se hâta donc d'enrégimenter, de gré ou de force, les habitans; tous les artisans, jusqu'aux potiers et aux menuisiers, endossèrent la cuirasse et montèrent à cheval : d'autres furent embarqués sur des canots armés en guerre. L'infanterie reçut l'ordre de se rendre vers Roussa par le lac Ilmen, et la cavalerie bien plus nombreuse en longea les bords. Le prince Kholmsky se trouvait alors à Korostyn, entre l'Ilmen et la ville de Roussa. L'infanterie novgorodienne, qui

avait su cacher sa marche, s'approcha du camp ennemi, et, sans attendre l'arrivée de la cavalerie, elle se précipita avec furie sur les trop négligens Moscovites. Mais le prince Kholmsky et son frère d'armes, le boyard Féodor, réparèrent leur imprudence à force de valeur : ils tuèrent cinq cents hommes aux Novgorodiens, dispersèrent le reste, firent couper le nez et les lèvres aux prisonniers, ainsi que cela se pratiquait dans ces siècles de barbarie, et les renvoyèrent, ainsi mutilés, à Novgorod. Les Moscovites jetèrent au fond des eaux les cuirasses et les casques ennemis, disant que les troupes du grand prince étaient assez riches de leurs propres armes, pour n'avoir aucun besoin de celles des traîtres.

Les Novgorodiens attribuèrent ce malheur à la faute commise par la cavalerie qui ne s'était pas réunie à l'infanterie, et au refus fait *par le régiment de l'archevêque* de participer au combat : « *L'archevêque Théophile*, disaient ses soldats, » *nous a défendu de tirer l'épée contre le grand* » *prince; il nous a ordonné de ne combattre que* » *les infidèles Pskoviens.* » Afin d'amuser Jean, les magistrats de Novgorod lui dépêchèrent un second ambassadeur pour l'assurer que leur seul désir était de faire la paix, et que leur armée n'en était point encore venue aux mains avec celle

de Moscou ; mais il était déjà instruit du triomphe obtenu par le prince Kholmsky, et il s'établit sur les bords du lac de Kolomna, ordonnant à ce voïévode de traverser la Chélone pour se joindre aux Pskoviens et marcher ensuite avec eux sur Novgorod. Michel de Véréïa fut, en outre, détaché sur Demon pour faire le siége de cette petite ville. Au moment où le prince Kholmsky se disposait à passer la rivière, il aperçut l'ennemi, mais en si grand nombre, que les Moscovites en furent intimidés ; leur corps n'était que de cinq mille hommes, tandis que l'armée des Novgorodiens se montait à trente ou quarante mille ; car la faction des Borestky avait encore eu le temps de lever un grand nombre de soldats et de les expédier pour prêter main forte à leur cavalerie. Alors les voïévodes de Jean adressèrent à leurs guerriers ce discours dicté par l'honneur : « *Amis, voici le moment de* » *servir notre monarque, marchons sans crainte* » *contre des séditieux ; seraient-ils au nombre* » *de trois cent mille, nous avons pour nous le* » *bon droit, et la protection du Dieu tout puis-* » *sant.* » A ces mots, du haut de la rive escarpée où ils étaient placés, ils se jettent, à cheval, dans l'endroit le plus profond de la Chélone, et tous les Moscovites s'empressent de suivre leur exemple ; 9 juillet.

pas un seul ne se noya, et tous, heureusement arrivés de l'autre côté du fleuve, se précipitent sur l'ennemi aux cris répétés de *Moscou!* L'annaliste novgorodien dit que ses compatriotes combattirent avec le plus grand courage; qu'ils forcèrent même les Moscovites à la retraite, mais que la cavalerie tatare qui se tenait en embuscade, décida l'affaire, par une attaque imprévue, et les contraignit, eux-mêmes, à abandonner le champ de bataille; d'après d'autres relations, les Novgorodiens ne tinrent pas même une heure : leurs chevaux, percés de flèches, culbutèrent leurs cavaliers; la terreur s'empara des pusillanimes voïévodes et d'une armée encore inexpérimentée. Dans la confusion qu'entraîna cette déroute, les soldats se jetaient les uns sur les autres pour éviter le fer des vainqueurs. Les fuyards se précipitaient dans l'eau, dans des marais fangeux, où ils se noyaient, ou bien mouraient de leurs blessures dans des forêts dont ils ne pouvaient sortir. Un grand nombre de Novgorodiens s'enfuirent même au-delà de Novgorod, dans l'idée que Jean s'était déjà emparé de cette capitale. Dans la frayeur dont ils étaient saisis, ils croyaient, de tous côtés, apercevoir l'ennemi, et le cri terrible de *Moscou* retentissait sans cesse à leurs oreilles. Les troupes du grand prince poursuivirent les

fuyards sur un espace de douze verstes; ils tuèrent douze mille hommes et firent dix-sept cents prisonniers, au nombre desquels se trouvaient les deux possadniks, Vassili Casimir et Dmitri Boretsky. Enfin rassasiés de carnage, ils revinrent au lieu du combat. Le prince Kholmsky et le boyard Féodor proclamèrent la victoire au son des trompettes : ils descendirent de leurs chevaux, baisèrent avec respect les saintes images sous les drapeaux, et firent chanter le *Te Deum*. Un officier fut dépêché au monarque moscovite, alors à Yagelbitsy, pour lui annoncer que son avant-garde, seule, avait décidé du sort de Novgorod, et que l'ennemi était entièrement exterminé, tandis que les troupes moscovites n'avaient pas été entamées. Cet envoyé remit aussi à Jean le traité conclu par les Novgorodiens avec Casimir, trouvé dans leurs bagages avec plusieurs autres papiers, et il lui présenta même celui qui l'avait écrit. Le grand prince reçut la nouvelle de cette brillante victoire avec autant de joie qu'il éprouva de douleur et d'indignation en lisant l'illégitime traité, monument trop certain de la trahison de Novgorod.

Le prince Kholmsky, ne rencontrant plus d'ennemis nulle part, ravagea, sans coup férir, tous les villages jusqu'à la Narova, et jusqu'aux

frontières des Etats livoniens. La ville de Demon se rendit à Michel de Véréïa. Le grand prince
24 juillet. envoya alors aux Novgorodiens, par leur boyard Lucas, des lettres de sauve-garde, et leur fit annoncer qu'il voulait bien entrer en pourparlers avec eux. Cependant il se rendit à Roussa, où il crut nécessaire de donner un exemple de sévérité; il fit trancher la tête aux plus illustres boyards de Novgorod, à Dmitri Boretsky, fils de Marfa, à Vassili Gouba, à Cyprien Arbouzéïef, et à Jérémie, échanson de l'archevêque, tous zélés partisans du roi de Pologne. Vassili Casimir, Mathieu Sélézenef et autres furent chargés de chaînes et envoyés à Kolomna; plusieurs furent dispersés dans les prisons de Moscou, et le reste obtint la permission de retourner à Novgorod. C'est ainsi que, pour paraître aussi clément qu'il était terrible dans sa vengeance, Jean traitait différemment les plus implacables et les plus audacieux ennemis de Moscou, et les hommes faibles qui leur
27 juillet. servaient d'instrument. Après avoir, de la sorte, décidé du sort des prisonniers, il alla camper à l'embouchure de la Chélone.

Le même jour, les armes du grand prince obtenaient de nouveaux succès dans les pays lointains de la Dvina. Les voïévodes moscovites, Obrazets et Boris-l'Aveugle, à la tête des troupes

d'Oustiougue et de Viatka, y livrèrent bataille au prince Vassili Schouïsky, fidèle défenseur de la liberté novgorodienne. L'armée de ce dernier était composée de douze mille habitans des bords de la Dvina et de la Pétchora; celle de Jean ne se montait pas à plus de quatre mille hommes. Le combat dura tout le jour, et fut très-opiniâtre. Enfin, les Moscovites ayant tué trois porte-drapeaux à l'ennemi, prirent l'étendard de Novgorod, et vers le soir la victoire était à eux. Le prince Schouïsky, grièvement blessé, eut mille peines à se sauver dans un canot à Kholmogore, d'où il se rendit ensuite à Novgorod. Les voïévodes de Jean firent la conquête de tout le pays de la Dvina, et forcèrent les habitans à se soumettre au prince de Moscou. Déjà près de quinze jours s'étaient écoulés depuis la bataille de la Chélone, qui avait porté la terreur dans leur capitale, et les Novgorodiens, pleins d'espoir, de confiance dans Casimir, attendaient encore, avec impatience, le retour de l'ambassadeur qu'ils avaient envoyé en Lithuanie, par la Livonie, avec instante prière au roi de venir au plus vite à leur secours. Cet ambassadeur revint, mais avec la triste nouvelle que le maître de l'Ordre livonien ne lui avait pas permis de passer par ses Etats. A ce dénuement total de secours

et de moyens de résistance, vint se joindre la découverte de la trahison d'un nommé Oupadisch, qui, secret partisan du grand prince, avait, avec plusieurs de ses affidés, encloué cinquante-cinq canons à Novgorod. Les magistrats firent mourir cet homme; et, malgré tant de malheurs, on résolut de se défendre jusqu'à la la dernière extrémité. Aussitôt les faubourgs, avec leurs églises, leurs couvens, sont livrés aux flammes; on établit des postes fixes; des gens armés parcourent jour et nuit les rues pour contenir le peuple; d'autres se placent sur les murs, sur les tours, et attendent les Moscovites de pied ferme.

Cependant les amis de la paix commencent à montrer moins de timidité : ils prouvent l'inutilité d'une plus longue résistance; ils accusent ouvertement les amis de Marfa d'être dévoués au roi de Pologne. « *Jean est à nos* » *portes*, disent-ils; *et votre Casimir, où est-* » *il?* » La ville, cernée de tous côtés par les détachemens de l'armée du grand prince, et remplie d'un grand nombre de fuyards qui y cherchaient un asile contre les Moscovites, éprouvait déjà une disette absolue de vivres : la cherté devenait tous les jours plus effrayante. Les marchés étaient dépourvus de seigle; les riches se nourrissaient de froment, et les pauvres

criaient que les magistrats avaient inconsidérément irrité le grand prince ; qu'ils avaient commencé la guerre sans en avoir auparavant prévu les funestes suites. La nouvelle du supplice de Dmitri Boretsky et de ses amis, fit une profonde impression sur le peuple et sur les magistrats ; car, jusqu'alors, aucun des grands princes n'avait osé faire solennellement exécuter les fiers boyards de Novgorod. « *Les temps sont changés,* » disait le peuple ; *le ciel protége Jean, et le* » *succès couronne sa hardiesse. Mais ce monar-* » *que est juste : s'il est sévère, il n'est pas moins* » *clément ; et il vaut mieux se sauver en s'hu-* » *miliant, que de périr par opiniâtreté.* » Les grands voyaient le glaive suspendu sur leur tête ; et dans cette conjoncture critique, il est bien peu d'hommes capables de sacrifier leur sûreté personnelle à leurs principes ou à leurs opinions. Les plus chauds partisans de Marfa, ceux même qui détestaient Moscou, pleins d'amour pour l'indépendance de leur patrie, voulurent mériter le pardon du grand prince par leur silence ou par la modération de leur langage. Marfa fit un dernier effort pour enflammer les esprits et les cœurs, pour les exciter contre Jean ; mais le peuple, qui voyait en elle l'auteur de cette malheureuse guerre, demandait, à grands cris, du pain et la paix.

Le prince Kholmsky, les Pskoviens, et Jean lui-même se préparaient à cerner Nóvgorod; il ne restait plus à ses habitans qu'un instant pour la réflexion. Enfin les magistrats et les citoyens proposèrent unanimement à l'archevêque Théophile de devenir médiateur entre eux et le grand prince. Ce sage religieux, accompagné d'un grand nombre de possadniks, d'officiers militaires et des notables des cinq quartiers de la ville, se rendit, par le lac Ilmen, à l'embouchure de la Chélone, dans le camp des Moscovites. Ils n'osèrent pas d'abord paraître devant le monarque, et se firent auparavant introduire chez ses boyards, dont ils implorèrent les bons offices. Ceux-ci s'adressèrent aux frères de Jean, et ces derniers à Jean lui-même, qui donna audience, quelques jours après, aux ambassadeurs. Théophile, suivi des ecclésiastiques et des magistrats novgorodiens les plus distingués, entra dans la tente du grand prince : tous, dans le plus morne silence et les yeux baignés de larmes, tombèrent alors le visage contre terre devant le souverain, entouré de ses boyards, et dont le regard était terrible et menaçant. « *Seigneur grand prince*, lui » dit Théophile, *daignez mettre un terme à votre* » *colère, pardonnez à des criminels; et si vous* » *êtes sourd à nos prières, écoutez du moins*

» *votre miséricorde. Eteignez le feu qui dévore* » *le pays de Novgorod ; et remettez dans le* » *fourreau l'épée qui verse le sang de ses habi-* » *tans.* » Jean ordonna alors à Etienne, savant secrétaire, qu'il avait amené avec lui, d'énumérer, aux ambassadeurs novgorodiens, toutes les trahisons dont ils s'étaient rendus coupables envers les princes de Moscou ; mais les députés répondirent que, loin de vouloir se justifier, ils n'étaient venus que pour implorer sa clémence. Ses frères et ses voïévodes unirent leurs prières à celles de ce peuple coupable. Enfin, disent les annalistes, *cédant aux inspirations de la charité chrétienne*, et aux conseils du mé- 11 août. tropolitain Philippe, qui lui avait recommandé d'oublier les torts de Novgorod si elle s'en repentait, Jean prononça son pardon. Mais nous voyons plutôt ici un effet du caractère de ce monarque, de sa prudente politique, de sa modération ; car sa maxime était *de ne pas laisser le bon pour un mieux, incertain.*

Les Novgorodiens promirent, pour réparer leurs torts, de verser au trésor du grand prince, quinze mille cinq cents roubles, ou quatre-vingts poudes d'argent, en différens termes, depuis le 8 septembre jusqu'au jour de Pâques ; ils restituèrent à Jean les terres de la

dépendance de Vologda, domaines cédés, par eux, à Vassili-l'Aveugle, mais dont ils s'étaient emparés depuis. Ils s'engagèrent à payer, aux époques prescrites, l'impôt territorial au monarque de Moscou, de même que les frais de procédure ecclésiastique au métropolitain; ils jurèrent de ne faire sacrer leurs archevêques qu'à Moscou, auprès du tombeau de S. Pierre, dans l'église de Notre-Dame; de renoncer à toute liaison avec le roi de Pologne; de ne point prendre à leur service les princes de Lithuanie, celui de Mojaïsk, les fils de Chemyaka, ni Vassili de Borofsk, ennemis de Jean; ils abolirent *les actes* dits du *vetché*, ou *conseil national*; reconnurent le souverain de Moscou comme juge suprême, en cas de litige entre ses lieutenans et les magistrats de Novgorod, et promirent de ne publier aucunes institutions judiciaires, sans qu'elles aient été préalablement confirmées par le grand prince, et munies de son sceau. Jean leur rendit Torjek et ses nouvelles conquêtes dans le pays de la Dvina; ensuite, selon l'usage, il baisa le saint Crucifix, en jurant qu'il gouvernerait Novgorod d'après ses anciens statuts, et sans exercer aucune violence à son égard. Ces conditions mutuelles furent inscrites en six actes, datés du 9 et du 11 août; le jeune fils de Jean y

est nommé, comme son père, grand prince de toute la Russie. Jean réconcilia Novgorod avec les Pskoviens, et fit ensuite savoir à ses capitaines que la guerre était terminée; il traita Théophile et les ambassadeurs avec beaucoup d'égards, les congédia de la manière la plus gracieuse, et ordonna au boyard Féodor de les accompagner et de recevoir le serment des Novgorodiens rassemblés dans leur conseil national. Le grand prince donna sa parole d'oublier tout ce qui s'était passé, et, comme par mépris, il ne fit aucune mention de Marfa dans le traité de paix. Après avoir ainsi exécuté son projet, châtié les rebelles, et précipité de l'antique trône de Russie, l'ombre de Casimir, il retourna à Moscou, comblé d'honneur, de gloire, et chargé du plus riche butin. Son fils, son frère, les boyards, les guerriers et les marchands allèrent à sa rencontre jusqu'à vingt verstes de la capitale. Il trouva, sur la place du Kremlin, le métropolitain à la tête de tout son clergé; et les citoyens, ivres de joie, s'empressèrent de rendre leurs hommages au monarque victorieux. 1er. septembre.

Novgorod restait bien encore république; mais sa liberté ne tenait plus qu'à la faveur de Jean, et devait cesser d'exister au premier signe de ce souverain pour l'anéantir. Point de li-

berté sans le pouvoir de la défendre. Depuis leurs limites orientales jusqu'aux bords de la mer, toutes les provinces novgorodiennes présentaient le tableau des affreux ravages exercés par l'armée du grand prince et par des bandes de volontaires. Pendant deux mois consécutifs, des troupes d'habitans des villes et des villages moscovites s'y rendirent en foule pour s'enrichir aux dépens des infortunés sujets de Novgorod, dont ils tuèrent un grand nombre. Pour comble de malheur, neuf mille hommes accourus des différens districts de Novgorod, à la défense de cette ville, se noyèrent dans l'orageux lac Ilmen, à leur retour dans leurs foyers. Au milieu de l'hiver, Théophile se rendit à Moscou où il fut sacré archevêque; après la cérémonie, il monta sur une estrade, fléchit le genou devant le grand prince, et le supplia si instamment d'avoir pitié des illustres captifs novgorodiens, Vassili Casimir, et autres détenus dans les prisons de Moscou, que Jean leur accorda la liberté. Novgorod les reçut avec toutes les marques d'un véritable intérêt; elle témoigna la plus vive reconnaissance à son archevêque, et osa se flatter de l'espoir que le temps, le commerce, la sagesse du conseil national et les principes d'une plus sage politique, guériraient les plaies profondes de la patrie.

Deux comètes, qui parurent successivement, l'une à la fin de 1471, l'autre au commencement de l'année suivante, jetèrent la consternation parmi tout le peuple, qui s'attendit à quelque grand malheur; mais, loin d'être atteint de cette frayeur superstitieuse, Jean méditait en secret une conquête importante. Dès le onzième siècle, l'ancienne et célèbre contrée, connue sous le nom de Biarmie ou de Permie, était tributaire des Russes; elle dépendait de Novgorod dans ses rapports judiciaires, et de notre métropolitain relativement aux affaires ecclésiastiques; cependant elle avait toujours conservé ses propres chefs, et faisait le commerce avec les Moscovites, comme Etat particulier. Déjà possesseurs de Vologda, les grands princes avaient toujours désiré s'emparer également de la Permie; mais, jusqu'alors, ils n'avaient pu réaliser leur projet, car les Novgorodiens prétendaient rester maîtres de cette province, où ils s'enrichissaient en échangeant les draps d'Allemagne contre des fourrures précieuses ou contre l'argent, connu sous le nom d'*argent d'au-delà de la Kama*, objet qui avait charmé la cupidité de l'artificieux Jean Kalita. Dans le traité de la Chélone, les Novgorodiens avaient même compris la Permie au nombre de leurs domaines; mais Jean III, non

1472. Apparition de comètes.

Conquête de la Permie.

moins pénétrant que Kalita, et plus puissant que lui, saisit adroitement la première occasion qui se présenta pour exécuter, sans blesser la justice, le dessein prémédité par son aïeul. Quelques injures faites à des Moscovites dans la province de Permie, parurent à Jean des motifs suffisans pour y envoyer une armée commandée par le prince Féodor Pestri, chargé de tirer une vengeance légale de ces injures.

Les troupes destinées à cette expédition quittèrent Moscou pendant l'hiver. Elles arrivent à la rivière Noire dans le courant de la semaine de Saint-Thomas ; se rendent, sur des radeaux, jusqu'au bourg d'Aifalof, où elles montent à cheval, et rencontrent l'armée permienne près de la petite ville d'Iskor. La victoire ne fut pas un moment douteuse : le prince Féodor dispersa les ennemis, et fit leurs voïévodes prisonniers de guerre : il prit Iskor avec plusieurs autres villes qu'il livra aux flammes, et il fonda un port à l'embouchure de la Potchka, qui se jette dans la Kolva. Un autre boyard russe, Gabriel Nélidof, détaché par le prince Féodor, s'empara des villes d'Ouross, de Tcherdyn, et prit Michel, prince de ce pays, chrétien de religion. Toute la Permie reconnut le pouvoir de Jean : le prince Féo-
26 juin. dor lui expédia tous les prisonniers, et de plus

six cent quarante zibelines noires, une pelisse précieuse de même fourrure, vingt-neuf pièces de draps d'Allemagne, trois cuirasses, un casque et deux sabres d'acier. Le monarque et le peuple furent également joyeux d'une conquête qui, en étendant, jusqu'aux monts Ourals, les possessions de la Moscovie, leur promettait les avantages d'un important commerce, et rappelait à la Russie les temps heureux où Oleg, Sviatoslaf et Vladimir soumettaient des pays étrangers, sans rien perdre de leurs propres Etats. Il est vraisemblable que le prince Michel de Perme retourna dans sa patrie, où son fils Mathieu régna depuis, avec le titre de vassal de Jean. Le premier lieutenant russe dans la grande Permie, fut le prince Vassili Kover, qui y fut expédié en 1505.

Jusqu'ici le grand prince n'avait point eu de discussions avec Akhmat, tzar de la grande horde ou horde dorée, le premier ennemi de notre indépendance. En 1468, les troupes de ce khan avaient fait irruption dans le pays de Rézan; mais arrêtés par les voïévodes de cette province qui leur tuèrent beaucoup de monde, les Tatars n'osèrent pas aller plus loin. Guidé par la prudence, Jean, toujours prêt à la guerre, cherchait cependant les moyens de la différer; il voulait Invasion d'Akhmat.

laisser au temps le soin d'augmenter la puissance de la Russie, et d'affaiblir celle des khans. Mais Casimir de Lithuanie, autre ennemi naturel de la Moscovie, mettait tout en œuvre pour animer Akhmat contre le grand prince. Vassili Dmitriévitch, aïeul de Jean, avait acheté en Lithuanie un Tatar nommé Misour, fait prisonnier par Vitovte. Un petit-fils de ce Misour, dans l'esclavage, et nommé Kirée, déserta la cour de Jean pour aller se réfugier en Pologne, où il eut l'adresse de s'attirer les bonnes grâces de Casimir. Ce prince voulut en faire l'instrument de sa haine contre les Russes. Il l'envoya dans la horde dorée, avec des lettres de recommandation et de riches présens afin de proposer à Akhmat une alliance offensive et défensive contre notre patrie. Doué d'un esprit insinuant et flexible, connaissant parfaitement et les Tatars et la Moscovie, Kirée mit tous ses soins à démontrer au khan l'indispensable nécessité de prévenir Jean, occupé du projet de se rendre souverain indépendant; il parvint à corrompre les seigneurs de la horde, et n'eut pas de peine à faire pencher de son côté, des gens indisposés contre le grand prince qu'ils accusaient de fierté ou d'avarice à leur égard; car Moscou ne songeait plus à satisfaire leur cupidité sordide; déjà nos ambassadeurs avaient

cessé de ramper à leurs pièds, et de répandre parmi eux l'or et l'argent à pleines mains. Celui qui secondait le mieux les efforts de Kirée, était Témir, premier seigneur du khan; cependant une année entière se passa en simples négociations. Les guerres civiles qui déchiraient la Tatarie, ne permettaient point à Akhmat d'abandonner les rives du Volga; et au moment où l'ambassadeur lithuanien retraçait vivement aux Mogols l'ancienne gloire de leurs khans, Saraï, leur célèbre capitale, fondée par Bâti, ne pouvait se défendre d'une incursion des aventuriers de Viatka. Ces audacieux, descendus par le Volga, ayant appris que le khan menait sa vie nomade à cinquante verstes de là, s'emparèrent de la ville à l'improviste; ils en enlevèrent toutes les marchandises et s'enfuirent avec leur butin et quelques prisonniers, à travers un grand nombre de canots tatars qui voulaient s'opposer à leur retraite. Enfin, après avoir pris des mesures pour assurer le repos de ses Etats, Akhmat congédia Kirée, et le fit accompagner d'un ambassadeur mogol, chargé de promettre, en son nom, à Casimir, de commencer la guerre incessamment. Quelques mois après il entra effectivement en Russie avec des forces considérables, et il retint auprès de lui un officier moscovite envoyé de la

part de Jean pour lui faire des propositions de paix.

A cette nouvelle, le grand prince donne au boyard Féodor l'ordre de se rendre, avec les troupes de Kolomna, sur les bords de l'Oka ; il le fait suivre par d'autres corps sous le commandement des princes Daniel Kholmsky, Obolensky Striga et de ses frères; instruit bientôt que le khan s'approchait d'Alexin, il arrive lui-même à Kolomna, pour diriger toutes les opérations militaires. Comme la politique des grands princes était d'armer les Mogols contre les Mogols, il se fit suivre par le tzarévitch Daniar, fils de Kassim, accompagné de ses guerriers. Cependant la terreur du nom tatar agissait encore fortement sur les Russes : malgré cent quatre-vingt mille soldats placés entre l'ennemi et Moscou, sur un espace de cent cinquante verstes; malgré la confiance qu'inspirait généralement le bonheur et la sagesse du souverain, Moscou était en proie à la frayeur, et, pour sa sûreté personnelle, la mère du grand prince se retira à Rostof avec son fils.

Akhmat fit le siége d'Alexin, ville qui n'avait pour se défendre ni canons, ni pierriers, ni machines à lancer des flèches; cependant les assiégés tuèrent un grand nombre d'ennemis. Le lendemain les Tatars brûlèrent la ville, dont tous les ha-

bitans furent ou livrés aux flammes, ou faits prisonniers, et ils se jetèrent, par bandes entières, dans l'Oka, pour attaquer un petit détachement moscovite posté de l'autre côté du fleuve. Après avoir fait pleuvoir sur l'ennemi une grêle de flèches, Pierre Féodorovitch et Semen Beklémichef, chefs de ce détachement, allaient se décider à la retraite, lorsque le prince Vassili de Véréïa surnommé *le Brave*, et Youri, frère de Jean, parurent avec leurs troupes. Les Moscovites forcent les Tatars à repasser l'Oka, et, disposés à un combat décisif, ils se rangent en bataille sur la rive gauche de ce fleuve; ils sont bientôt joints par d'autres troupes qui arrivent au son des trompettes, enseignes déployées. Le khan Akhmat les observait attentivement de l'autre rive de l'Oka; il admirait leur nombre, leur bonne tenue, et l'éclat de leurs armures. « *Notre armée,* » disent les annalistes, *s'agitait comme une mer* » *majestueuse, éclairée par les rayons du so-* » *leil.* » Les Tatars songèrent alors à se retirer; leur marche fut d'abord très-lente; mais dans la nuit ils se mirent à fuir, saisis d'une terreur panique; car pas un seul Russe n'avait encore passé l'Oka. On prétend que cette retraite précipitée fut causée par une maladie contagieuse qui se manifesta subitement dans l'armée d'Akhmat.

Le grand prince envoya ses voïévodes à la poursuite de l'ennemi, et au bout de six jours les Tatars rejoignirent leurs camps, d'où ils avaient mis six semaines pour arriver à Alexin. Soit qu'il n'ait pas voulu les atteindre, ou qu'il en ait reconnu l'impossibilité, le grand prince congédia l'armée, dans la ferme persuasion que le khan n'oserait, de long-temps, entreprendre une nouvelle incursion en Russie. Cependant Casimir, allié des Mogols, ne fit aucune diversion en leur faveur. Engagé dans de vifs débats avec le roi de Hongrie, occupé d'ailleurs des affaires de la Bohême, ce monarque pusillanime trahit Akhmat, de même qu'auparavant il avait trahi les Novogorodiens. Jean retourna en triomphe dans sa capitale.

23 août, mort de Youri, frère Jean.

Bientôt après, les Moscovites eurent à pleurer la mort prématurée du prince Youri. Ses frères cadets et Jean lui-même se trouvaient alors à Rostof avec leur mère, de sorte que le métropolitain Philippe, qui n'osait point enterrer le corps sans permission, le laissa pendant quatre jours, contre la coutume de ce temps, dans l'église de Saint-Michel archange. Le grand prince vint arroser de ses larmes le tombeau d'un bon frère, que ses belles qualités et sa brillante valeur dans les combats, avaient rendu cher à tous les

Russes. Youri mourut célibataire à l'âge de trente-deux ans; par son testament il laissa tout son bien à sa mère, à ses frères et à la princesse de Rézan, sa sœur, leur donnant commission de retirer différens effets d'or et d'argent, et jusqu'à des draps d'Allemagne qu'il avait mis en gage; car il laissa plus de sept cents roubles de dettes après lui. Il ne fit aucune mention dans son testament des villes de Dmitrof, de Mojaïsk et de Serpoukhof, sa propriété, que le grand prince s'empressa d'incorporer à la grande principauté. Ces dispositions ayant excité la jalousie de ses frères, leur mère parvint à calmer le mécontentement qui en résultait par ses sages avis, et par le don qu'elle fit du bourg de Romanof, à André; le grand prince céda Vouychégorod à Boris, et Toroussa à André le jeune, à titre d'héritage pour leurs enfans.

CHAPITRE II.

Suite du règne de JEAN *III.*

1472 — 1477.

Mariage de Jean avec une princesse grecque. — Ambassade de Rome. — *Idem* à Rome. — Emprisonnement de Jean Friazin et de Trévisani, ambassadeur de Venise. — Discussion du légat du pape au sujet de la religion. — Suites du mariage de Jean pour la Russie. — Emigrés grecs. — Frères de Sophie. — Ambassades à Venise. — L'architecte Aristote construit à Moscou l'église de l'Assomption. — Construction d'autres églises, du palais et des murailles du Kremlin. — On fond des canons et l'on bat monnaie. — Affaires avec la Livonie, la Lithuanie, la Crimée, la grande horde et la Perse. — Contarini, ambassadeur de Venise à Moscou.

Mariage de Jean avec une princesse grecque.

UN mariage, dont les suites furent très-heureuses pour la Russie, vint, à cette époque, prêter un nouvel éclat au règne brillant du grand prince. L'Europe jeta enfin des regards curieux sur cette Moscou dont jusqu'alors l'existence avait à peine été connue. Les princes, les nations les plus éloignées recherchèrent notre amitié, et

des relations immédiates, établies dès lors avec elles, nous familiarisèrent avec quantité de choses nouvelles et utiles, qui contribuèrent à consolider la puissance de notre empire au dehors autant qu'à assurer sa prospérité au dedans.

Constantin Paléologue, dernier empereur 1472.
d'Orient, avait deux frères, Démétrius et Thomas, qui, sous le nom de despotes, dominaient dans le Péloponèse ou la Morée. Animés de haine l'un contre l'autre, ils se firent la guerre, et facilitèrent le triomphe de Mahomet II, qui soumit le Péloponèse à sa domination. Afin de s'attirer les bonnes grâces du sultan, Démétrius envoya sa fille dans le sérail de Mahomet, et obtint de ce monarque la ville d'Énos, dans la Thrace, à titre d'apanage; Thomas, au contraire, plein d'horreur pour les infidèles, s'enfuit de Corfou avec sa femme, ses enfans, un grand nombre de Grecs de distinction, et courut se réfugier à Rome. Le pape Pie II et les cardinaux assignèrent à cet illustre exilé un traitement mensuel de trois cents écus d'or (1), par respect pour les rejetons des plus anciens monarques chrétiens, et par reconnaissance pour le don précieux qu'il leur fit de la tête de l'apôtre S. André, placée depuis ce temps dans l'église de Saint-Pierre. Thomas mourut à Rome; ses

fils, André et Manuel, continuèrent à y vivre des bienfaits du nouveau pape Paul II; bienfaits dont ils se rendirent indignes par leur conduite légère et scandaleuse : mais Sophie, leur sœur cadette, princesse de la plus grande beauté, riche de tous les dons de l'esprit et du cœur, devint l'objet de l'affection universelle. Le pape lui chercha un époux digne d'elle, et comme il méditait alors le projet d'exciter tous les souverains de l'Europe contre Mahomet II, dont la puissance devenait dangereuse pour l'Italie elle-même, il résolut de faire servir ce mariage à l'accomplissement de ses vues politiques. Au grand étonnement de l'Europe, et peut-être d'après l'avis du célèbre cardinal Bessarion, Paul jeta les yeux sur le grand prince. Bessarion connaissait, depuis long-temps, la Moscovie comme un pays uni à la Grèce par les dogmes d'une même religion : il n'ignorait pas la force réelle et toujours croissante de ses monarques, déjà connus à Rome par leurs démêlés avec la Lithuanie et l'ordre Teutonique, mais surtout par le concile de Florence, où notre métropolitain Isidore avait joué un rôle si important dans les discussions théologiques. La distance favorisait les bruits exagérés qui se répandaient sur la richesse extraordinaire et l'immense population de la

Russie. Par l'entremise de la princesse Sophie, élevée dans l'esprit du concile de Florence, le pape espérait d'abord persuader à Jean de s'y conformer également, afin de soumettre ainsi notre Église à son autorité spirituelle. En second lieu, il désirait, par cette alliance avec les Paléologues, flatter son ambition, et lui inspirer le zèle nécessaire pour délivrer la Grèce du joug de Mahomet. En conséquence, le cardinal Bessarion, notre frère en religion, dépêcha vers le grand prince, en 1469, un Grec, nommé Youri, chargé de lui remettre une lettre dans laquelle il lui proposait la main de Sophie, fille du despote de la Morée; il ajoutait que cette princesse avait refusé le roi de France et le duc de Milan, ne voulant pas épouser un prince de la religion latine. Youri fut suivi à Moscou par deux Vénitiens, Charles et Antoine, l'un frère et l'autre neveu de Jean Friazin, monnoyeur, qui probablement venu d'Azof ou de Caffa, et converti à la religion grecque, se trouvait depuis longtemps déjà au service du grand prince. Ambassade de Rome.

Rien ne pouvait être aussi agréable à Jean que cette importante ambassade; cependant toujours fidèle à ses principes, toujours guidé par la prudence et le sang-froid, il voulut connaître à ce sujet l'avis de sa mère, du métropolitain et des

principaux boyards; tous pensèrent avec lui que Dieu lui-même lui envoyait une aussi illustre épouse; *ce rejeton d'un arbre impérial dont l'ombre couvrait jadis tous les chrétiens orthodoxes et frères;* que cette heureuse alliance, qui rappelait celle du grand Vladimir, allait faire de Moscou une autre Byzance, et donner à nos monarques les droits des empereurs grecs. Cependant le grand prince, curieux d'obtenir de plus amples informations sur le caractère et la personne de Sophie, ordonna à Jean Friazin de se rendre à Rome, en qualité d'ambassadeur, car il avait une grande confiance en cet homme, Vénitien d'origine, fort instruit sur les coutumes et les mœurs de l'Italie. Cet envoyé revint comblé des bontés de Paul II et de Bessarion; il fit à Jean la plus agréable peinture de la belle Sophie, dont il lui remit le portrait avec des lettres du pape, pour le libre passage de nos ambassadeurs en Italie. Paul écrivit aussi au roi de Pologne une lettre dans laquelle il donnait à Jean les noms de fils bien aimé, de prince *de la Moscovie, de Novgorod, de Pskof et autres pays* (2). Cependant ce pontife mourut, et le bruit se répandit à Moscou qu'il avait été remplacé par Calixte : le 17 janvier 1472, le grand prince envoya à Rome le même Jean Friazin,

avec une suite nombreuse, pour aller chercher la princesse Sophie, et lui remit une lettre pour le nouveau pape. Mais les ambassadeurs ayant appris en chemin que le successeur de Paul s'appelait Sixte, ne crurent pas à propos de retourner sur leurs pas pour refaire la lettre; ils en effacèrent le nom de Calixte pour y substituer celui de Sixte, et ils arrivèrent à Rome au mois de mai. Ambassade à Rome.

Le pape, le cardinal Bessarion et les frères de Sophie les reçurent avec les plus grands honneurs; le 22 mai, dans un conclave des cardinaux, Sixte IV annonça solennellement le motif de l'ambassade et le désir que témoignait Jean, *prince de la Russie Blanche* (3), d'épouser Sophie. Plusieurs d'entre ces prélats doutaient de l'orthodoxie de ce monarque; mais le pape leur répondit que les Russes avaient participé au concile de Florence, et qu'ils avaient même reçu un métropolitain de l'Église latine; il ajouta qu'ils *désiraient avoir un légat romain qui pût examiner à loisir, sur les lieux, les rits de leur religion, et montrer à ceux qui se seraient égarés le vrai chemin par où ils devaient marcher;* que c'était par des caresses, de la douceur et de la condescendance, qu'il convenait de ramener des fils aveuglés au giron d'une tendre mère,

c'est-à-dire de l'Église ; qu'enfin la religion ne s'opposait point au mariage de Jean avec la princesse Sophie.

Le 25 mai, les ambassadeurs de Jean furent introduits dans le conseil privé du pape ; ils remirent à Sixte la lettre du grand prince, écrite en russe, munie d'un sceau d'or, et lui offrirent ensuite un présent de soixante zibelines. Il est dit dans cette lettre : « *Jean, grand prince de* » *la Russie Blanche, salue Sixte, grand prêtre* » *de Rome, et le prie d'ajouter foi à ses am-* » *bassadeurs.* » En même temps ils complimentèrent le pape au nom de leur souverain. Dans sa réponse, Sixte se répandit en éloges sur la conduite de Jean, qui, en bon chrétien, *n'abjurait point le concile de Florence*, ne recevait pas les métropolitains des mains des patriarches élus par les Turcs ; et qui, jaloux de s'unir par les nœuds sacrés du mariage avec une chrétienne élevée dans la capitale de la religion apostolique, *témoignait ainsi son dévouement pour le chef de l'Eglise.* Le S. Père termina son discours en remerciant le grand prince des présens qu'il lui envoyait, en présence des ambassadeurs de Naples, de Venise, de Milan, de Florence et de Ferrare. Le 1er. juin la princesse Sophie fut fiancée dans la Basilique de Saint-Pierre, avec

le prince de Moscou, représenté par Jean Friazin, son chargé de pouvoirs.

Le 12 juin les cardinaux se rassemblèrent de nouveau pour terminer les négociations avec les ambassadeurs russes; ceux-ci *assurèrent le pape du zèle de leur monarque pour l'heureuse réunion des deux églises.* Sixte IV, conservant ainsi que Paul II, l'espoir de chasser Mahomet de Constantinople, voulait que le prince de Moscou engageât le khan de la horde dorée à faire la guerre à la Turquie. Les ambassadeurs de Jean répondirent que rien n'était plus facile à la Russie que d'exciter, contre le sultan, les Tatars dont les bandes innombrables pouvaient encore inonder et l'Europe et l'Asie; que pour cela il ne s'agissait que d'envoyer à la horde dix mille écus d'or, et, en outre, de riches présens au khan qui pourrait aisément faire une invasion dans les provinces du sultan, par la Hongrie; mais, ajoutèrent-ils, nous doutons fort que le roi de ce pays consente à laisser passer, par ses États, une armée aussi nombreuse; en cas d'inexactitude dans le paiement, ces perfides mercenaires deviennent les plus cruels ennemis de ceux qui les salarient, de sorte que les triomphes des Tatars ne seraient pas moins funestes aux chrétiens qu'aux Turcs eux-mêmes. Les ambas-

sadeurs moscovites tâchèrent, en un mot, de prouver l'imprudence qu'il y aurait à réclamer le secours de la horde; le pape ne compta donc plus que sur les seules forces de Jean, de même religion que les Grecs et ennemi naturel de leurs oppresseurs.

Tel est le récit des annales ecclésiastiques de Rome, relativement à l'ambassade de Moscou. On ne saurait trop décider si effectivement le grand prince voulut séduire le pape par la fausse promesse d'accepter les clauses du concile de Florence; si Jean Friazin, abusant de la confiance de son maître, le calomnia, ou bien encore si les catholiques, se trompant eux-mêmes, crurent entendre, et écrivirent tout autre chose que les expressions vraies de notre ambassadeur. Le pape donna une très-riche dot à Sophie : il la fit accompagner en Russie par son légat, Antoine, et par plusieurs autres Romains de distinction. Les princes André et Manuel envoyèrent à Jean leur ambassadeur particulier, nommé Démétrius, Grec de nation. L'auguste fiancée avait une cour particulière, des fonctionnaires et des serviteurs destinés à son service, auxquels se joignaient un assez grand nombre de Grecs guidés par l'espoir de retrouver dans Moscou une seconde patrie. Le pape prit toutes

les mesures nécessaires pour la sécurité du voyage de la princesse Sophie : il ordonna que dans toutes les villes on lui rendît les honneurs dus à son rang ; que partout, en Italie et en Allemagne, on lui fournît des vivres, des chevaux, des guides jusqu'aux frontières de la Moscovie. Elle sortit de Rome le 24 juin, et le 1er. septembre elle arriva à Lubeck ; elle en partit le 10 sur le plus beau vaisseau, pour se rendre à Revel où elle arriva le 21 du même mois; pendant dix jours elle fut magnifiquement régalée dans cette ville, aux dépens de l'Ordre. Jean Friazin dépêcha aussitôt un courrier de Revel par Pskof et Novgorod, afin d'annoncer à Moscou l'agréable nouvelle que Sophie avait heureusement traversé la mer. Un ambassadeur moscovite se rendit aussitôt à Dorpat pour la saluer au nom de son souverain et de toute la Russie.

Bientôt toute la province de Pskof se met en mouvement : les gouverneurs des villes préparent des présens, des vivres, de l'hydromel et des vins qu'ils s'empressent d'aller offrir à la princesse ; des courriers sont expédiés sur toutes les routes, et le 11 octobre des barques, des chaloupes, ornées de guirlandes, s'avancent sur le lac de Tchoude, jusqu'à l'embouchure de l'Embach, pour aller à la rencontre de Sophie, qui s'appro-

chait lentement du rivage avec toute sa suite. Les possadniks et les boyards sortent de leurs chaloupes, et, tenant à la main des coupes remplies de vin, ils saluent leur future souveraine, arrivée enfin sur la terre de Russie, où la Providence lui ordonnait de vivre et de régner. Touchée de ces marques d'amour, sensible aux félicitations de tous les Russes, Sophie ne voulut point prolonger d'une heure son séjour sur les bords livoniens, et le premier possadnik la reçut dans sa chaloupe, avec toutes les personnes de sa suite. Après deux jours de navigation sur le lac, on passa la nuit à Oustié, près de l'église de Saint-Nicolas, et le 13 octobre on s'arrêta dans le couvent de Notre-Dame, dont l'abbé, accompagné de ses religieux, chanta le *Te Deum* pour Sophie. Le clergé de Pskof vint aux portes de la ville à la rencontre de la princesse ; revêtue de ses *habits royaux* elle se rendit à la cathédrale avec le légat Antoine, dont l'habillement rouge, la mitre, les gants ainsi que le crucifix d'argent que l'on portait devant lui, excitèrent vivement la curiosité du peuple. Nos chrétiens orthodoxes furent scandalisés de voir que ce légat ne rendît pas hommage aux saintes images ; et pour calmer l'indignation générale, Sophie lui ordonna de baiser au moins l'image de la

Vierge. Tous les assistans furent charmés de cette conduite de la princesse qui, remplie de ferveur et de dévotion, observait en priant toutes les cérémonies du rit grec. De l'église on la conduisit au palais du grand prince, et, comme la coutume était alors de rendre les devoirs de l'hospitalité en faisant des présens, les boyards et le corps des marchands offrirent cinquante roubles à Sophie, et dix à Jean Friazin. Pénétrée de la plus vive reconnaissance pour le bon accueil des Pskoviens, elle sortit de leur ville cinq jours après et leur adressa ces paroles pleines de bonté: « *Je me hâte de me rendre auprès de votre* » *prince qui va devenir le mien; je remercie les* » *magistrats, les boyards et généralement tous* » *les citoyens de la Grande Pskof, de la ré-* » *ception qu'ils m'ont faite: je leur promets de* » *ne négliger aucune occasion de plaider leur* » *cause à la cour de Moscou.* » Les mêmes honneurs lui furent rendus à Novgorod par l'archevêque, les possadniks, les chefs militaires, les boyards et les marchands; mais la princesse fit la plus grande diligence pour se rendre dans la capitale où elle était impatiemment attendue par le grand prince.

Déjà Sophie se trouvait à quinze verstes de Moscou, lorsque Jean convoqua les boyards pour

lever ses scrupules. Afin de faire plus d'impression sur l'esprit des Russes, le légat du pape se faisait précéder, pendant toute la route, du *crucifix latin*, c'est-à-dire que l'on portait devant lui, dans un traîneau séparé, la croix d'argent dont nous avons déjà parlé. Le grand prince ne voulait point offenser le légat; mais craignant que cette cérémonie d'une religion étrangère ne fût un objet de scandale pour les Moscovites, il voulut connaître l'opinion de ses boyards à ce sujet. Les uns furent de l'avis de notre ambassadeur Jean Friazin, et pensèrent que, par respect pour le S. Père, on devait fermer les yeux et la permettre : d'autres observèrent que jusqu'alors, en Russie, on n'avait point rendu d'honneurs à la religion latine; que l'exemple et la disgrâce d'Isidore étaient encore trop présens à la mémoire du peuple. Jean s'adressa enfin au métropolitain Philippe qui lui répondit avec chaleur : « *Seigneur, si vous permettez dans Mos-*
» *cou, séjour de l'orthodoxie, de porter la croix*
» *devant l'évêque latin, au moment où ce pré-*
» *lat entrera par une porte de la ville, moi qui*
» *suis votre père, je sortirai par l'autre; car*
» *honorer une religion étrangère, c'est trahir*
» *la sienne.* » Aussitôt le grand prince envoya le boyard Féodor pour ordonner au légat de

cacher dans un traîneau, cette croix, sujet de tant d'altercations. Le légat obéit en murmurant; mais Jean Friazin blâma hautement la conduite du métropolitain. « *Les ambassadeurs du grand » prince*, disait-il, *ont été comblés d'honneurs » en Italie; il est donc de notre devoir de té- » moigner les mêmes égards à l'ambassadeur » du souverain pontife à Moscou.* » Lors de son séjour à Rome, Friazin avait caché avec soin son changement de religion; et en effet, quoiqu'il eût embrassé la religion grecque en Russie, pour se procurer quelques avantages temporels, il professait intérieurement celle des Latins, nous regardant comme des hérétiques. Cependant le boyard Féodor exécuta l'ordre de son souverain.

La princesse entra dans Moscou le 12 novembre matin, au milieu d'une foule innombrable de curieux. Dès qu'elle eut reçu la bénédiction du métropolitain, qui l'attendait dans l'église, elle se rendit chez la mère du grand prince, où elle vit son futur époux. On y fit la cérémonie des fiançailles, après laquelle on alla entendre la messe dans la cathédrale de l'Assomption. Le métropolitain, entouré du haut clergé, célébra le saint sacrifice avec toute la pompe du rit grec; ensuite il unit Jean à la belle Sophie, en présence des princes et des boyards, du légat Antoine,

et d'une foule de Grecs et de Romains. Le lendemain le légat et l'ambassadeur des frères de Sophie remirent au grand prince leurs lettres et leurs présens, dans une audience solennelle.

Emprisonnement de Jean Friazin et de Trévisani, ambassadeur de Venise.

Pendant que la cour et le peuple de Moscou célébraient le mariage du monarque, Jean Friazin, qui avait le plus contribué à cette heureuse alliance, se vit traîner dans les fers, au lieu de recevoir la récompense qu'il attendait pour prix de ses services. En revenant de son premier voyage à Rome, il avait passé par Venise, où, sous le titre de grand boyard de Moscou, il avait été accueilli avec distinction par le doge, Nicolas Trono; celui-ci, instruit des étroites liaisons qui existaient entre les Russes et les Tatars de la horde dorée, eut l'idée d'envoyer, par Moscou, un ambassadeur au khan pour l'engager à déclarer la guerre aux Ottomans. Cet ambassadeur, nommé Jean-Baptiste Trévisani, vint effectivement dans notre capitale, afin de remettre au grand prince une lettre dans laquelle le doge le priait de faire conduire son chargé d'affaires chez le khan Akhmat. Mais Jean Friazin conseilla à Trévisani de garder la lettre et les présens dont il était dépositaire, s'engageant à lui fournir lui-même tout ce dont il aurait besoin pour passer à la horde. En même temps il se

rendit avec lui chez le grand prince auquel il présenta cet ambassadeur comme son neveu, négociant vénitien; l'arrivée de Sophie déjoua cette trame. Le légat du pape, et plusieurs personnes de la suite de la princesse, qui connaissaient particulièrement Trévisani ainsi que le motif de sa mission, avertirent le monarque de ce qui se passait. Exigeant, et portant souvent la sévérité jusqu'à la rigueur, Jean, dans la colère que lui inspira cette audacieuse fourberie, ordonna de charger Friazin de fers, de l'exiler à Kolomna, de ruiner sa maison et d'arrêter sa femme avec ses enfans. Il condamna même Trévisani à mort, et cet étranger ne dut la vie qu'à l'intercession du légat et des Grecs qui supplièrent le grand prince de prendre, avant tout, d'indispensables informations auprès du sénat et du doge de Venise.

Comblé de caresses à Moscou, l'ambassadeur de Rome, conformément aux instructions qu'il avait reçues du pape, exigea que la Russie admît les clauses du concile de Florence, selon la promesse que Jean en avait peut-être faite en termes équivoques, pour se concilier les bonnes grâces du S. Père, à l'époque où il recherchait la main de Sophie. Mais une fois devenu l'époux de cette princesse, le monarque moscovite ne voulut plus entendre parler de cet objet. La chronique rap-

Débats du légat du pape avec le métropolitain, au sujet de la religion.

porte que le légat Antoine eut de vives discussions théologiques avec le métropolitain Philippe, et qu'avec le secours d'un nommé Nicétas, moscovite d'une très-grande érudition, Philippe prouva si clairement l'authenticité de la religion grecque que, faute d'objections suffisantes, Antoine termina lui-même ces débats, en disant : « *Je n'ai point de livres avec moi.* » — Après un séjour de trois mois à Moscou, le légat et l'ambassadeur des frères de Sophie retournèrent en Italie avec de riches présens du grand prince, de son fils et de son épouse. Cette princesse, qui, selon les historiens allemands, avait promis à Sixte IV de se conformer à l'esprit de l'Église d'Occident, manqua à sa parole en devenant une des chrétiennes les plus zélées de la religion grecque (4).

26 janvier 1473.

Suites du mariage de Jean pour la Russie.

Le résultat le plus avantageux de ce mariage fut, comme nous l'avons déjà observé, de faire connaître davantage la Russie en Europe, dont les souverains, honorant dans Sophie un rejeton des anciens empereurs de Byzance, la suivaient, pour ainsi dire, des yeux, jusqu'aux limites de notre patrie. Alors commencèrent nos relations politiques et nos ambassades. Les Moscovites sortirent enfin de leur pays pour aller se montrer dans les autres États; on parla de leurs mœurs

singulières, mais on devina aussi leur puissance future. Outre cela, plusieurs Grecs qui s'établirent chez nous avec la princesse, rendirent de grands services à la Russie par leurs connaissances dans les arts et dans les langues, particulièrement dans celle des Latins généralement employée, alors, dans tous les actes politiques : ils enrichirent nos bibliothèques d'Église de livres échappés à la barbarie des Turcs, et contribuèrent à l'éclat de notre cour en y introduisant les pompeuses cérémonies de celle de Byzance; de sorte que, dès le règne de Jean, Moscou pouvait, comme autrefois la ville de Kief, recevoir le nom de seconde Constantinople. C'est ainsi que la chute de la Grèce, époque de la renaissance des lettres en Italie, exerça également une salutaire influence sur la Russie. — Plusieurs Grecs de distinction quittèrent Constantinople pour se réfugier parmi nous; Jean Paléologue Ralo, son épouse et ses enfans vinrent s'y établir en 1485, et dix ans après ils furent suivis par le boyard Théodore Laskir, avec son fils Démétrius. Sophie engagea aussi ses frères à se rendre auprès d'elle; mais Manuel, préférant la cour de Mahomet II à celle du grand prince, partit pour Constantinople, où il passa le reste de ses jours dans l'opulence, comblé des bienfaits du sultan. André qui avait

Émigrés grecs.

Frères de Sophie.

épousé une Grecque de mauvaise conduite, fit deux voyages à Moscou, l'un en 1480, l'autre en 1490, et unit sa fille Marie au prince Vassili de Véréïa; cependant il retourna à Rome où ses os reposent dans l'église de Saint-Pierre, auprès de ceux de son père. Il paraît qu'il eut quelque sujet de mécontentement contre le grand prince; car, dans son testament, ce ne fut pas à Jean, mais à Ferdinand-le-Catholique et à Isabelle de Castille qu'il légua ses droits au trône de Constantinople (5). Jean, voulant attester son alliance avec les empereurs grecs, adopta leurs armes, c'est-à-dire, l'aigle à deux têtes : il l'ajouta aux armes de Moscou, sur son sceau qui représentait d'un côté un aigle, de l'autre un cavalier foulant aux pieds un dragon, avec cette légende : « *Le grand prince, par la grâce de Dieu, sou-* » *verain de toute la Russie.* »

Nouvelles armes de la Russie.

Aussitôt après le départ du légat, le grand prince le fit suivre par Antoine Friazin chargé de porter au sénat de Venise ses plaintes contre Trévisani et de dire au doge : « *Une puissance* » *qui ordonne à ses ambassadeurs de traverser* » *mon pays, sans m'en prévenir et avec l'inten-* » *tion de me tromper, viole les principes sacrés* » *de l'honneur.* » A la nouvelle que l'infortuné Trévisani, arrêté à Moscou, y gémissait dans les

Ambassades à Venise.

fers, le doge et le sénat eurent recours aux caresses et aux exhortations; ils supplièrent le grand prince de lui rendre la liberté pour le bien commun des chrétiens, de l'envoyer au khan, et de subvenir aux frais de son voyage, promettant, au nom de la république, de les lui rembourser avec exactitude. Jean se laissa toucher : il délivra Trévisani, lui donna quelques centaines de roubles, et fit savoir au doge de Venise qu'il avait chargé son propre secrétaire de l'accompagner jusque chez le khan, pour engager les Tatars à se déclarer contre Mahomet II. Cette nouvelle ambassade en Italie a cela de remarquable qu'elle ne fut pas confiée à un étranger, mais bien à un Russe, nommé Semen Tolbouzin, qui prit avec lui Antoine Friazin en qualité d'interprète. Outre les dépêches dont il était chargé, il avait encore la commission d'engager quelque habile architecte au service de la Russie.

C'est ici que nous voyons, pour la première fois, Jean occupé du soin d'introduire les arts en Russie; car son esprit élevé et vraiment royal voulait que non-seulement ses État fussent libres, puissans et bien organisés intérieurement, il désirait encore y voir briller cette pompe, cette magnificence extérieure qui agissent si puissamment sur l'imagination des hommes et attestent les

progrès de la civilisation. St. Vladimir et Yaroslaf-le-Grand avaient orné l'ancienne Kief des superbes productions des artistes Byzantins; André Bogolubsky avait appelé ces mêmes arts sur les bords de la Kliasma, où l'église de Notre-Dame de Vladimir faisait encore l'admiration du nord de la Russie; mais Moscou, élevée dans des siècles de calamités, ne pouvait se vanter encore d'aucun monument vraiment majestueux. Comme la cathédrale de l'Assomption, fondée par le métropolitain Pierre, menaçait ruine depuis quelques années, Philippe, qui occupait cette dignité, voulut en ériger une nouvelle, semblable à celle de Vladimir. Après de longs préparatifs, on rassembla les architectes les plus distingués, et l'on posa les fondemens de l'église avec la plus grande pompe. Cette cérémonie fut célébrée au son des cloches et en présence de toute la cour. On y plaça les tombeaux du prince George Danielovitch et ceux de tous les métropolitains qui, jusqu'alors, avaient reposé dans l'ancienne église. Le monarque lui-même, son fils, ses frères et les personnes du plus haut rang portaient les reliques de S. Pierre thaumaturge, protecteur de Moscou. Le métropolitain Philippe n'eut pas la satisfaction de voir ce temple terminé. Il mourut, bientôt après le mariage de

Jean, des suites d'une violente frayeur occasionée par un incendie qui dévora son palais du Kremlin. Les yeux baignés de larmes, il priait sur le tombeau de S. Pierre, et le grand prince lui prodiguait les plus touchantes consolations, lorsqu'il se sentit frappé de paralysie au bras; aussitôt il se fit transporter dans le couvent de l'Epiphanie, où il ne vécut qu'un seul jour, s'entretenant jusqu'à son dernier soupir de l'achèvement de lan ouvelle église. Géronce, son successeur, d'abord évêque de Kolomna et promu à la dignité de métropolitain par le concile des évêques, mit également tous ses soins à accélérer la construction de cet édifice; mais à peine on en était aux voûtes que le monarque et le peuple eurent la douleur de le voir s'écrouler avec un épouvantable fracas. Reconnaissant alors l'indispensable nécessité de confier ce travail à des artistes plus habiles et capables de construire une église digne d'être citée comme la première de l'empire russe, Jean fit venir des maçons pskoviens, élèves des Allemands, et il donna à Tolbouzin l'ordre de se procurer, en Italie, à quelque prix que ce fût, un bon architecte pour bâtir la cathédrale de l'Assomption, à Moscou. Il est même probable que la construction de ce temple fut le principal motif de l'ambassade de

Tolbouzin. Déjà l'Italie, éclairée par l'aurore des sciences, savait apprécier les anciens et magnifiques monumens des Romains : elle avait rejeté l'architecture gothique, lourde, sans règles, sans proportions, et celle des Arabes, surchargée d'ornemens minutieux; on y vit alors s'élever des édifices exécutés dans un meilleur goût, et les architectes italiens pouvaient passer pour les meilleurs de l'Europe.

L'architecte Aristote construit à Moscou l'église de l'Assomption.

Tolbouzin fut très-bien reçu à Venise; le nouveau doge Marcello lui remit, au nom de la république, sept cents roubles pour remboursement des dépenses occasionées à Moscou par l'ambassade de Trévisani. Il y trouva aussi un architecte bolognais, nommé Fioravanti Aristote, qui alors appelé par Mahomet II, pour construire à Constantinople le palais du sultan, préféra cependant se rendre en Russie, à condition qu'on lui donnerait dix roubles d'appointement ou à peu près deux livres d'argent par mois. — Cet artiste était déjà fort célèbre par son talent; il avait bâti une grande église à Venise, et une des plus belles portes de la ville; aussi le gouvernement vénitien eut-il beaucoup de peine à le céder aux désirs empressés du grand prince. Arrivé à Moscou, Aristote examina les ruines de la nouvelle église du Kremlin; il loua le fini du travail; mais

ayant reconnu que notre chaux avait peu de consistance et que la pierre était trop tendre, il se décida à construire les voûtes en pierre de taille. Il fit un voyage à Vladimir pour visiter l'ancienne cathédrale qu'il admira comme un chef-d'œuvre de l'art. Il donna la mesure des briques à employer pour l'édifice, enseigna la manière de les cuire, de gâcher la chaux, et découvrit une très-bonne terre-glaise au delà du couvent d'Andronief; au moyen d'un *bélier*, machine, jusqu'alors, inconnue aux moscovites, il ruina les murs de l'église du Kremlin, restés après sa chûte. Enfin il creusa de nouveaux fondemens et construisit la basilique de l'Assomption, ce monument superbe qui nous reste encore de l'architecture greco-italienne du quinzième siècle, objet d'admiration pour les contemporains, et digne des éloges des artistes modernes, tant sous le rapport de la solidité des fondemens, que sous celui des proportions et de la majesté (6). Cette église, bâtie dans l'espace de quatre ans, fut consacrée, le 12 août 1479, par le métropolitain Géronce, assisté du haut clergé.

Afin de présenter, en même temps, au lecteur, tout ce que fit Jean pour embellir sa capitale, nous croyons à propos de décrire les autres édifices remarquables de son temps. Satis-

Construction d'autres églises, palais, et des murs du Kremlin.

fait des heureux résultats du talent d'Aristote, il expédia différens ambassadeurs en Italie pour amener des artistes distingués; il construisit, dans la cour de son château, une nouvelle église de l'Annonciation, ainsi qu'un beau palais, dont l'Italien Marco avait jeté les fondemens en 1487, et qui fut terminé quatre ans après, par les soins d'un autre architecte italien, nommé Piétro Antonio. Ce palais était destiné aux assemblées solennelles de la cour, dans les circonstances surtout où, à l'exemple des monarques byzantins, le souverain moscovite devait se montrer dans tout son éclat et toute sa pompe aux yeux des ambassadeurs étrangers. Cet édifice, qui reçut le nom de *Granovitaïa Palata* (a), subsiste encore en entier, et conserve toute sa beauté depuis trois cent vingt ans; on y voit le trône sur lequel les souverains russes se plaçaient aux premiers jours de leur couronnement, pour répandre leurs bienfaits sur les seigneurs et sur le peuple. Jusqu'alors les grands princes n'avaient habité que des édifices de bois. En 1492, Jean fit abattre l'ancien château, et en construisit un nouveau sur la place d'Yaroslaf, derrière l'église de Saint-Michel archange. Mais il ne l'habita pas longtemps; en 1493, un violent incendie réduisit en

(a) Ou palais de granit.

cendres toute la ville, depuis l'église de Saint-Nicolas jusqu'à la campagne, de l'autre côté de la Moskva, et l'obligea de se transporter dans une maison qu'il possédait sur la Yaouza. Cet événement lui donna l'idée de construire un palais en briques, qu'Alevizo, architecte milanais, commença en 1499. Des caves et des glacières profondes servirent à établir les fondemens de ce somptueux bâtiment, achevé neuf ans après, et connu, jusqu'à présent, sous le nom de *Palais du Belvédère*. Pendant ce temps, Jean demeurait tantôt dans une maison de bois au Kremlin, tantôt dans une autre au champ de Vorontsof. C'est alors que, pour plaire au monarque, les gens de distinction commencèrent à bâtir des maisons en briques. Les chroniques font mention de celles du métropolitain, de Vassili Obrazets et de Dmitri Khovrin, maire de la ville de Moscou.

C'est aussi à Jean que nous devons les belles murailles et les tours du Kremlin; car celles construites sous le règne de Dmitri Donskoï, avaient été ruinées, au point que notre capitale n'avait plus aucune fortification en pierre. Le 19 juillet 1485, l'Italien Antonio bâtit une tour sur la Moskva; en 1488, il en éleva une autre qui reçut le nom de Sviblof, sous laquelle il pratiqua des souterrains; ensuite, deux autres en-

core au-dessus des portes de Borovitsk et de Constantin ; enfin une troisième, à laquelle on donna le nom de Trolof : Marco construisit celle de Beklemichef. La tour de la Néglinnaïa fut construite, en 1492, par un artiste dont le nom ne nous est pas parvenu. On entoura toute la forteresse d'une haute muraille large et solide, et le grand prince fit abattre toutes les maisons, jusqu'aux églises même qui se trouvaient aux environs, fixant à cent neuf sagènes l'espace qui devait exister entre ces murs et les autres édifices de la ville. Tels sont les embellissemens et les fortifications dont Moscou est redevable au grand prince Jean : il nous a laissé le Kremlin comme un monument durable de son règne, et l'un des plus beaux du quinzième siècle. Le dernier édifice d'architecture italienne, élevé sous ce prince, fut la nouvelle cathédrale de Saint-Michel, où l'on transféra les cercueils des anciens princes de Moscou, déposés auparavant dans l'ancienne église, construite par les soins de Jean Kalita, mais qui se trouvait démolie alors. Outre des architectes, le grand prince fit venir d'Italie des fondeurs de canons et des batteurs de monnaie. En 1488, Paul de Bossio, Génois, fondit à Moscou un énorme canon, que l'on nomma *Tzar-Pouchka*, c'est-à-dire le *roi des*

Fondeurs de canons et batteurs de monnaie.

canons. En 1494, un autre arquebusier milanais, nommé Pietro, arriva à Moscou. Des monnoyeurs italiens commencèrent à faire artistement les monnaies russes, sur lesquelles ils gravaient leurs noms. Nous lisons, sur plusieurs pièces de Jean Vassiliévitch, l'inscription *Aristoteles ;* car ce célèbre architecte n'était pas moins habile dans l'art de battre monnaie, et il possédait aussi celui de fondre les canons et les cloches. En un mot, Jean, reconnaissant la supériorité des autres Européens dans les arts, désirait ardemment leur emprunter tout ce qui était utile, à l'exception de leurs coutumes; car, fortement attaché aux mœurs russes, il laissait à la religion et au clergé le soin de former l'esprit et la moralité de ses sujets; il craignait d'éclairer son peuple, comme l'entendent quelques philosophes, et son unique but était de lui procurer les connaissances les plus nécessaires à la grandeur de la Russie. Revenons aux événemens politiques.

L'occident de la Russie, les Allemands et la Lithuanie fixaient l'attention du grand prince. Féodor Schouïski, qui, pendant quelques années, avait gouverné Pskof en qualité de lieutenant de Jean, instruit que les Pskoviens, inspirés par la haine qu'ils lui portaient, avaient envoyé des ambassadeurs au grand prince pour demander

1472 — 1474. Affaires avec la Livonie.

un autre chef, prit le parti de se retirer à Moscou. Les Pskoviens ayant exprimé le désir d'avoir une seconde fois pour lieutenant, Jean Striga, ou Babitch, ou enfin le prince Yaroslaf, frère de Striga, le monarque leur accorda ce dernier, parce que, disait-il, les premiers lui étaient trop nécessaires en cas de guerre. En même temps les Pskoviens donnèrent avis au grand prince des dispositions hostiles de l'ordre de Livonie. Le terme de l'armistice conclu pour neuf ans avec le grand-maître, en 1463, n'était pas encore expiré, lorsque les Allemands, conduits par des Russes, traîtres à leur patrie, incendièrent quelques villages sur le bord du *lac Bleu*. Les Pskoviens punirent de mort leurs perfides concitoyens, et se contentèrent d'exposer leurs justes motifs de plainte au grand-maître, qui, en 1471, leur fit dire, par son frère, que son intention était de se transporter de Riga à Fellin, et que, jaloux de conserver leur amitié, il ne leur demandait que de ne point s'approprier les terres et les eaux situées au-delà de Krasnoï. Les Pskoviens répondirent que le grand-maître était libre de demeurer où bon lui semblerait, et que les conditions de paix seraient religieusement observées de leur côté; mais que les lieux dont il parlait avaient, de toute antiquité, fait partie

des domaines des grands princes. On convint de résoudre cette question dans une diète dont on fixa l'époque ; et Jean, occupé du projet de devenir véritablement souverain de toute la Russie, ne regardant plus les affaires de Pskof ou de Novgorod comme étrangères à Moscou, y envoya un de ses boyards pour répondre aux réclamations de l'Ordre. Les négociations entamées à Narva et à Novgorod n'eurent aucun succès, et les ambassadeurs allemands retournèrent mécontens vers leur maître. Le grand prince, cédant alors au désir des Pskoviens, leur envoya une armée composée des troupes de différentes villes et d'enfans-boyards, sous le commandement du fameux Daniel Kholmsky, et de plus de vingt autres princes sous ses ordres. Les magistrats de Pskof allèrent, avec des provisions de pain et d'hydromel, à la rencontre de cette armée, dont le nombre les étonna ; elle était en effet si considérable, qu'elle eut beaucoup de peine à trouver place dans la ville, au-delà de la Vélika. Le prince Kholmsky se préparait à entrer en Livonie, lorsqu'un dégel, arrivé au mois de décembre, rendit les rivières impraticables, et rompit entièrement les chemins. Les soldats se fatiguaient de rester dans l'inaction, et les citoyens souffraient de se voir obligés de nourrir

des hommes et des chevaux. Quelques centaines de Tatars salariés, qui avaient accompagné les Moscovites, allaient même jusqu'à enlever par force, aux habitans, leur bétail et leurs vivres; le prince Khólmsky ne put remédier à ce désordre qu'en fixant la dépense journalière à faire, par la ville, pour l'entretien des troupes.

Ce contre-temps eut des résultats heureux; car le bruit de l'approche de l'armée moscovite effraya tellement le grand-maître et l'évêque de Dorpat, qu'ils envoyèrent aussitôt des ambassadeurs chargés de conclure la paix, le premier pour vingt ans, le second pour trente; ils consentirent à ne plus élever aucune prétention sur les domaines de Pskof; à accorder un libre passage, par leurs terres, aux marchands pskoviens, et à n'exporter de Livonie en Russie, ni bierre, ni hydromel. Ce traité fut également conclu à l'avantage des Novgorodiens, dont l'armée était prête à agir contre la Livonie, de concert avec celle du grand prince. C'est ainsi que Jean établit, dans les relations de la Russie avec les autres puissances, un système d'unité, objet de crainte pour nos voisins d'Occident, inquiets de voir Novgorod, Pskof et Moscou ne plus former qu'un seul Etat, gouverné par un monarque sage, pacifique, mais aussi ferme dans ses projets qu'é-

nergique dans leur exécution. Sur la nouvelle que le grand-maître et le gouvernement de Dorpat avaient confirmé, par des sermens, les conditions de la paix, le prince Kholmsky satisfait, reprit le chemin de la capitale. Les Pskoviens, pénétrés de reconnaissance, lui firent un don de deux cents roubles, et dépêchèrent, en même temps, un courrier à Jean, pour le remercier des secours généreux qu'il leur avait accordés.

Cependant le grand prince se trouva également blessé de leur conduite et de celle du prince Kholmsky; il se formalisa de ce qu'au lieu d'un ambassadeur, ils ne lui avaient expédié qu'un simple courrier : quant au prince Daniel, il avait mérité sa colère par une faute vraisemblablement involontaire; car le monarque, sévère par caractère et par principes, la lui pardonna bientôt, après en avoir exigé un *serment par écrit*, de la teneur suivante : « Moi, Daniel, prince
» Kholmsky, déclare avoir, par l'intercession
» de messeigneurs le métropolitain Géronce et
» autres évêques, avoué mes torts devant le mo-
» narque de la Russie, qui, par égard pour ces
» prélats, a daigné en accorder le pardon à son
» humble serviteur. Je m'engage à lui être
» fidèle jusqu'à la fin de ma vie, et à ne point
» offrir mes services aux princes des autres pays.

» Si je manquais un jour à cet engagement sacré, » que je sois à jamais privé des secours du ciel » et de la bénédiction des pasteurs de l'église, » dans ce siècle comme dans les siècles futurs. » Le monarque et ses enfans auront alors le droit » de me punir. » Les boyards signèrent, en outre, huit actes qui garantissaient la sincérité du serment du prince Kholmsky; s'obligeant à verser deux mille roubles dans le trésor du grand prince, dans le cas où Daniel trahirait sa conscience. Afin de sceller son pardon par des bienfaits, Jean donna au prince Daniel le rang de boyard.

Pour apaiser la colère du grand prince, les Pskoviens lui envoyèrent, sans délai, le prince Yaroslaf, accompagné de trois possadniks et de plusieurs boyards; mais Jean leur défendit de se présenter à ses yeux, et d'entrer même dans la ville; de sorte qu'après avoir passé cinq jours entiers sous des tentes dressées dans la campagne, ils furent obligés de reprendre la route de Pskof. Touché cependant de leur repentir et d'une nouvelle ambassade qu'ils lui adressèrent, cet adroit monarque consentit à recevoir d'eux un présent de cent cinquante roubles, et voulut bien déclarer qu'il gouvernerait ses domaines de Pskof conformément aux anciens statuts des

grands princes. Attentif à conserver, en toutes circonstances, la dignité de souverain, il voulait accoutumer les grands, ainsi que les peuples, à un profond respect pour son caractère sacré, et se rendre plus redoutable aux ennemis du dehors, en cimentant la force intérieure de la Russie par toute la sévérité du pouvoir monarchique.

Affaires avec la Lithuanie.

Jusqu'à cette époque, Jean n'avait eu aucune affaire, aucunes relations avec la Lithuanie, s'étant contenté de lui arracher Novgorod par la force de ses armes, et de laisser Casimir se déchaîner en vain contre la Russie. Les Pskoviens seuls, dans le but d'établir des limites positives entre ses Etats et leurs domaines, entretenaient quelques communications avec ce prince. De part et d'autre on rendait les plus grands honneurs aux ambassadeurs, on leur faisait des présens, on s'assemblait pour déterminer les frontières respectives; mais on ne pouvait jamais s'accorder sur ce point. Casimir, lui-même, se rendit à Polotsk, et promit d'examiner, avec la plus scrupuleuse attention, tous les points de litige; il ne tint pas sa parole : pour flatter l'ambition des Pskoviens, il ne cessait de leur répéter qu'il les reconnaissait pour un peuple libre, indépendant de Moscou, et que son seul désir

était de vivre en bonne intelligence avec eux. Enfin, les hostilités entre les Moscovites et les Lithuaniens commencèrent pendant l'automne de 1473. Les premiers pillèrent la ville de Luboutsk, et se retirèrent avec un grand nombre de prisonniers. Les habitans de Luboutsk, à leur tour, tombèrent sur le prince Siméon d'Odoïef, sujet russe, et le tuèrent dans le combat, mais sans pouvoir entamer nos frontières. Il est probable que ce fut cet événement qui força Casimir d'expédier à Moscou un nommé Bogdan, en qualité d'ambassadeur, chargé de porter des plaintes à Jean, et de lui faire des propositions de paix, auxquelles le prince russe répondit par son envoyé Kitaï. Depuis ce moment, ces deux monarques restèrent ennemis, sans néanmoins se faire la guerre.

Les affaires survenues alors entre Jean et la horde montrent, plus clairement encore, combien la politique de ce prince était adroite. Le tzar de Kazan, paisible à cette époque, évitait toutes les occasions d'inquiéter la Russie; cependant le grand prince, qui le regardait comme un voisin dangereux, offrit à Mourza, fils de Moustapha, l'un des tzaréfitchs de cette ville, de passer à son service, et lui donna Novgorod de Rézan, afin de pouvoir, en cas

de rupture, s'en servir avec avantage contre Kazan.

Le célèbre Azi-Ghireï, khan de Tauride ou de Crimée, était mort en 1467, et avait laissé six fils, Nordooulat, Aïdar, Ousmemar, Mengli-Ghireï, Yamgourtchée et Milkoman. L'aîné, Nordooulat succéda à son père; mais bientôt après, détrôné par son frère Mengli-Ghireï, il alla se réfugier en Pologne. Cet événement et l'alliance que Casimir venait de contracter avec Akhmat, khan du Volga, ennemi de la Tauride, excitèrent, dans Mengli-Ghireï, une grande méfiance contre le roi de Pologne; le pénétrant monarque russe saisit cette occasion de se concilier l'amitié du nouveau tzar de Crimée, par l'entremise d'un riche juif, nommé Kokos, habitant de Caffa, où nos marchands allaient souvent faire le commerce avec les Génois. Mengli-Ghireï, qui avait entendu parler de la nouvelle puissance de la Russie et des grandes qualités du souverain qui la gouvernait, fut extrêmement sensible aux propositions de Jean : il lui écrivit aussitôt une lettre très-amicale, et la lui envoya par Yssoup, beau-frère de Kokos. Tel fut le commencement de l'alliance qui unit ces deux princes jusqu'à la fin de leurs jours; alliance avantageuse pour l'un et l'autre, mais plus utile encore pour nous;

Affaires avec la Crimée.

car, en accélérant la ruine de la horde d'Or, et en faisant diversion aux affaires de Pologne, elle contribuait évidemment à la grandeur de la Russie.

Afin de conclure un traité avec le khan, le grand prince envoya en Crimée son interprète Ivantcha, en même temps que Mengli-Ghireï expédiait à Moscou un de ses principaux officiers, nommé Azi-Baba, qui prononça, en son nom, le serment de maintenir, dans toute sa rigueur, l'alliance entre la Russie et la Crimée. Le tzar Mengli-Ghireï s'engagea à demeurer, ainsi que ses *oulans* et ses princes, alliés et frères de Jean, à faire cause commune contre leurs ennemis réciproques, à ne jamais inquiéter le territoire russe, à punir sévèrement les voleurs et les brigands, à rendre sans rançon les prisonniers de guerre.

A son retour, Azi-Baba fut accompagné du boyard Nicétas Béklémichef, qui, en qualité d'ambassadeur, devait ajouter quelques articles supplémentaires au traité de paix déjà conclu. Le premier de ces articles était de la teneur suivante : « *Le grand prince s'engage à envoyer* » *au khan des présens annuels.* » Mais Béklémichef avait ordre de n'y consentir que dans le cas où le khan insisterait absolument. Par le second, Jean promettait d'agir de concert avec

Mengli-Ghireï, contre la horde, à condition que celui-ci, à son tour, lui prêterait main forte contre le roi de Pologne. Béklémichef devait en outre s'assurer de l'amitié des princes de la cour du tzar, et leur faire des présens de peaux de martres zibelines : il devait ensuite se rendre à Caffa, afin de témoigner à Kokos toute la reconnaissance dont son souverain était pénétré pour le service qu'il lui avait rendu dans ses négociations avec le khan de Crimée ; enfin exiger du consul de cette place que les Génois restituassent aux négocians russes les marchandises à eux enlevées, montant à une valeurde deux mille roubles, et que dorénavant ils eussent à renoncer à des violences également nuisibles au commerce des deux nations.

Béklémichef retourna à Moscou accompagné 15 novembre.
du mourza Dovletek, ambassadeur de Crimée, chargé de l'acte de serment du khan. Jean le reçut de ses mains, baisa la sainte Croix en présence du mourza, et jura de remplir fidèlement toutes les conditions du traité. Après un séjour de quatre Mars 1475.
mois à Moscou, Dovletek reprit le chemin de la Tauride avec Alexis Starkof, officier du grand prince, porteur des instructions suivantes : « *Voici* » *ce qu'il faut dire au khan* : le grand prince » Jean *vous salue respectueusement*. Je suis de-

» venu votre frère, votre ami, et désormais je » n'aurai plus d'autres amis, d'autres ennemis » que les vôtres : je vous remercie de toute la » bienveillance que vous me témoignez. L'été » dernier, le tzarévitch Zénébek a voulu passer » à mon service, et je l'ai refusé persuadé qu'il » était votre ennemi ; mais puisque vous désirez » maintenant qu'il se rende auprès de moi, j'ai » envoyé un courrier à la horde pour l'engager » à venir me trouver. Également liés par l'hon- » neur et par des sermens prononcés au nom de » notre religion respective ; soyez fidèle au vôtre, » de mon côté je vous garantis la scrupuleuse exé- » cution du mien. » Ce traité ne fait aucune mention ni d'Akhmat, ni de Casimir. Mengli-Ghireï ne s'étant point engagé à seconder Jean contre le roi de Pologne, celui-ci, de son côté, n'avait pas promis de faire la guerre au souverain de la horde ; car Starkof avait déclaré au khan que ce dernier engagement ne serait qu'une conséquence du premier. Il était encore chargé de se plaindre des Génois de Crimée qui avaient pillé nos marchands ainsi qu'un envoyé russe, et en cas de non satisfaction, de déclarer que Jean saurait tirer une vengeance éclatante de ces brigandages. Enfin, l'ambassadeur moscovite avait l'ordre de remettre des présens à Issaïko, prince de Mankoup, en re-

connaissance de l'accueil amical qu'en avait reçu Nicétas Béklémichef, et de prendre des informations précises pour savoir à combien de milliers de ducats s'éleverait la dot de la fille de ce prince, proposée par lui, pour épouse, à Jean, fils du grand prince. On sait que Mankoup, qui n'est plus aujourd'hui qu'un petit bourg sur une montagne haute et escarpée de la Tauride, était primitivement une forteresse, long-temps célèbre sous le nom de *ville gothique*, à cause du séjour qu'y faisaient, depuis le troisième siècle, les Goths tétraxites, de religion grecque, successivement tributaires des Khozars, des Polovtsi, des Mogols et des Génois, mais gouvernés par leurs propres chefs; le dernier fut Issaïko, que Jean aimait comme son frère en religion.

Starkof ne put s'acquitter de sa mission, car tout était changé en Tauride; Aïdar, frère du khan, aidé d'une foule de gens dévoués à son parti, chassa l'imprudent Mengli-Ghireï, qui s'enfuit à Caffa auprès des Génois; bientôt après une puissante flotte turque, commandée par Akhmet pacha, visir de Mahomet, parut dans la mer Noire. Cet habile capitaine fait une descente sur les bords de la Tauride, et, dans l'espace de six jours, il s'empare de Caffa, où, pour la première fois, le sang des Russes coula

sous le fer des Ottomans. Un grand nombre de nos marchands qui se trouvaient dans cette ville, furént privés de la vie, d'autres de leurs biens ou, de leur liberté. Les Génois se retirèrent à Mankoup, comme dans un lieu inaccessible; mais cette ville ne les mit point à l'abri du danger, car le visir en forma le siége. On rapporte que le commandant de la forteresse ayant été fait prisonnier par les Turcs dans une partie de chasse, les assiégés découragés cherchèrent leur salut dans la fuite. Après avoir ainsi détruit dans la Tauride la puissance des Génois, qui y dominaient depuis près de deux siècles; après avoir soumis la Crimée entière au sultan, Akhmet pacha retourna à Constantinople avec un énorme butin, et une foule de prisonniers de guerre au nombre desquels se trouvaient Mengli-Ghireï et deux de ses frères (7). Le sultan fit rendre les plus grands honneurs à cet illustre captif; il le nomma souverain légitime de la Crimée, fit battre des monnaies à son effigie, et l'envoya régner sur la presqu'île, en qualité de vassal des Ottomans. Mais avant d'avoir pu rétablir l'ordre dans la Tauride, ruinée par l'invasion
1476. des Turcs, Mengli-Ghireï en fut chassé pour la seconde fois par Akhmat, tzar de la grande horde, dont le fils, à la tête d'une puis-

sante armée, s'empara de toutes les villes de Crimée.

Jean, affligé du nouveau désastre de Mengli-Ghireï, apprit en même temps qu'Akhmat, soit de sa propre volonté, soit qu'il y eût été contraint par la nécessité, avait cédé la Tauride au tzarevitch Zénébek, qui avait témoigné auparavant le désir d'entrer au service de Russie. Zénébek, devenu khan de Crimée, ne se laissa pas éblouir par une fortune passagère : comme il prévoyait les dangers dont il était menacé, il envoya à Moscou un de ses officiers, nommé Jafar, afin de savoir si, en cas de bannissement, il pourrait trouver un asile parmi nous. Le grand prince lui fit répondre : « *Lorsque vous n'aviez » encore ni domaine, ni puissance, et que vous » n'étiez qu'un simple cosaque, vous me de» mandâtes si vous pourriez trouver un pied à » terre dans mon pays, dans le cas où votre » cheval serait fatigué d'errer dans les déserts; » vous savez qu'alors même je vous promis le » repos et la tranquillité. Je suis satisfait de » vous savoir aujourd'hui dans la prospérité; » cependant si la fortune vous devenait un jour » contraire, soyez persuadé que vous trouveriez » toujours un refuge assuré dans mes États.* » L'envoyé de Jean fut chargé de s'expliquer en 1477.

paticulier avec Zénébek, au sujet du renouvellement de l'alliance conclue entre la Russie et Mengli-Ghireï.

Affaires avec la grande horde.

Il ne fut pas parlé, dans cette négociation, d'Akhmat, tzar de la grande horde, qui, malgré le peu de réussite dans son projet de soumettre Jean par la force des armes, prenait encore le titre de chef suprême de la Russie, et revendiquait le tribut accoutumé. On écrit que la grande princesse Sophie, femme aussi adroite qu'ambitieuse, ne cessait d'exhorter son époux à secouer le joug des Mogols : « *Eh quoi!* lui disait-elle » tous les jours, *serai-je long-temps encore esclave du khan des Tatars?* » Il y avait dans le Kremlin une maison particulière destinée au logement des ambassadeurs, des fonctionnaires et des marchands mogols; mais comme ces étrangers observaient toutes les démarches du grand prince, pour en rendre compte au khan, Sophie résolut de se défaire de ces dangereux espions. Elle envoya des présens à l'épouse d'Akhmat, et lui écrivit qu'à la suite d'une vision, elle avait fait vœu de bâtir une église à l'endroit où se trouvait l'hôtel des Tatars (où est aujourd'hui l'église de St.-Nicolas Gostounsky); qu'en conséquence elle demandait cette maison pour elle, s'engageant à donner aux Mogols un autre emplace-

ment. La tzarine consentit à tout, et l'on détruisit l'hôtel, de sorte que les Tatars restèrent sans logement, et qu'on ne leur permit plus d'entrer dans le Kremlin. On raconte encore que ce fut Sophie qui engagea le grand prince à ne plus aller à la rencontre des ambassadeurs de la horde, dont la coutume était d'apporter avec eux le *Basma*, ou l'image du khan. Lors de l'arrivée de ces députés, les anciens princes de Moscou sortaient ordinairement à pied de la ville, se prosternaient, leur présentaient ensuite une coupe remplie de koumys, et faisaient étendre une peau de martre sous les pieds de celui qui lisait les lettres du tzar, dont ils écoutaient la lecture en fléchissant le genou. Sous le règne de Jean, on construisit à l'endroit où se faisait cette cérémonie, une église en l'honneur du St.-Sauveur, et qui subsiste encore de nos jours (8). Cependant le grand prince voyant dans les discordes continuelles qui déchiraient la horde le garant certain de sa décadence prochaine, ne voulait pas faire la guerre à Akhmat. Il le trompait par d'astucieuses promesses, et lui payait même un certain tribut dont il est fait mention dans les actes du temps sous le nom d'*impôt de la horde*. En 1474, Nicéphore Bassenkof se rendit, en qualité d'ambassadeur russe, dans les

camps des Tatars, et Karatchouk, expédié à Moscou comme plénipotentiaire du khan, s'y fit accompagner de six cents domestiques et de trois mille deux cents marchands conduisant quarante mille chevaux asiatiques pour les vendre en Russie. En 1475, Lazanef, secrétaire de Jean, revint de la horde avec la nouvelle que le khan avait permis à Trévisani, ambassadeur de Venise, de retourner par mer en Italie, mais qu'il ne lui avait pas fait la promesse de déclarer la guerre aux Turcs. Akhmat, fier d'avoir chassé Mengli-Ghireï de la Crimée, fit sommer Jean, par son ambassadeur Botchuk, de se rappeler les anciens devoirs des princes russes, et de se rendre incontinent à la horde pour faire hommage au tzar. Le grand prince reçut très-gracieusement Botchuk; il le fit suivre à son retour par Timothée Bestoujef, un de ses officiers. Il le chargea de présens pour Akhmat, mais il refusa de se soumettre à ses ordres.

Affaires avec la Perse.

Nous étions, à la même époque, en relations avec la Perse, où régnait alors le célèbre Ousoun-Hassan, prince de la race des Turcomans, qui s'était emparé de toute l'Asie depuis l'Indus et l'Oxus jusqu'à l'Euphrate. La république de Venise avait entendu parler des succès de cet illustre conquérant; elle lui envoya en ambassade

un nommé Contarini, chargé de lui proposer de coaliser ses forces avec les leurs pour s'opposer à la puissance de Mahomet II. Contarini s'était rendu dans la Perse par la Pologne, Kief, Caffa, la Mingrélie et la Géorgie. Il rencontra à Ecbatane, Marc-Ruffo, officier du grand prince, et Grec ou Italien d'origine, également chargé d'une mission importante pour le roi Ousoun. Jean recherchait sans doute l'amitié du monarque persan, dans l'intention d'effrayer le khan de la grande horde. Cela est d'autant plus probable qu'Ousoun-Hassan, vieillard septuagénaire, mais encore plein de vigueur et d'énergie, détestait en général les Mogols. Il se rappelait qu'il avait été jadis sous la dépendance des faibles successeurs de Tamerlan, tandis que, maître alors des bords méridionaux de la mer Caspienne, il se trouvait voisin des possessions d'Akhmat. L'ambassadeur moscovite revint à Moscou avec celui d'Ousoun et Contarini, qui, ayant appris la conquête de Caffa par les Turcs, ne crut pas prudent de retourner en Italie par ce chemin. Il confia son sort à Marc-Ruffo, et se fit accompagner par un moine français nommé Louis, qui prenait le titre de patriarche d'Antioche et d'ambassadeur du duc de Bourgogne (9). Nous avons encore la relation de cet intéressant

Contarini ambassadeur de Venise à Moscou.

voyage. De Téflis ils vinrent à Cyropolis, où Chamaka *riche en soie*, à Derbent et à Astrakhan, où régnaient trois frères, neveux d'Akhmat. Cette dernière ville n'était composée que de quelques baraques entourées d'une mauvaise muraille, mais ses habitans se vantaient du brillant commerce qu'elle faisait autrefois; c'était, disaient-ils, à Astrakhan que les aromates arrivaient, par le Volga et le Don, pour être ensuite transportés à Venise. Les marchands de ce pays fournissaient Moscou d'étoffes de soie, en échange desquelles ils recevaient des fourrures et des selles de chevaux. Le nom du grand prince était singulièrement respecté à Astrakhan, dont les tzars lui envoyaient annuellement des ambassadeurs pour le remercier de ses libéralités, ainsi que de l'amitié qu'il voulait bien leur témoigner. Marc-Ruffo et Contarini, qui redoutaient la rapacité des Tatars, traversèrent, avec la plus grande circonspection, les déserts du Don et de Voronège. Souvent livrés au cruel besoin de la soif, n'apercevant que le ciel et la terre, ils ne trouvaient nulle part ni chemins frayés, ni ponts, et se voyaient forcés de fabriquer eux-mêmes des radeaux pour traverser les rivières. Enfin, ils rendirent de sincères actions de grâces à Dieu lorsqu'ils furent arrivés, sains et saufs,

dans la province de Rézan, couverte de forêts, d'une faible population, mais fertile en blé, en miel, en bestiaux, et d'un passage sûr pour les voyageurs. Sortis d'Astrakhan, le 10 août, ils arrivèrent à Moscou le 26 septembre 1476, n'ayant rencontré, dans toute leur route, que les deux villes de Rézan et de Kolomna. Ils furent bientôt présentés au grand prince et eurent trois fois l'honneur d'être admis à sa table, où se trouvaient également plusieurs boyards. Contarini fait l'éloge de l'air noble de Jean, de sa démarche majestueuse, de sa politesse, et de sa curiosité éclairée. « *Lorsqu'en lui parlant,* » écrit-il, *je me reculais par respect, ce mo-* » *narque s'approchait toujours de moi, et prê-* » *tait une singulière attention à tout ce que je* » *lui disais. Tout en blâmant avec sévérité la* » *conduite de notre compatriote Jean-Baptiste* » *Trévisani, il me donna les plus grandes assu-* » *rances de son amitié pour la république de* » *Venise; il me permit aussi de faire ma cour* » *à la grande princesse Sophie, qui me reçut* » *de la manière la plus flatteuse, et me chargea* » *de saluer de sa part le doge et le sénat de* » *Venise.* » Contarini alla loger dans la maison de l'architecte italien Aristote, mais bientôt il reçut l'ordre de s'établir dans une autre; et comme

il n'avait point d'argent pour s'en retourner, il attendit avec la plus grande impatience qu'on lui en envoyât de Venise.

Cependant le grand prince, qui était allé visiter les frontières sud-est de ses Etats, continuellement exposées aux incursions des Tatars des déserts, revint dans sa capitale et ordonna, par égard pour la république de Venise, qu'on fournît à Contarini tout l'argent dont il avait besoin pour son voyage. Cet ambassadeur reçut en outre un présent de mille ducats et une pelisse. Ayant, avant son départ, été invité à la table du monarque, l'usage voulait qu'il vidât une coupe d'argent remplie d'hydromel très-fort, et qu'il acceptât le vase comme une marque de faveur extraordinaire; mais Jean lui permit de ne point goûter cette boisson, ajoutant que les étrangers n'étaient pas forcés de se soumettre aux coutumes des Russes. Enfin, au mois de janvier 1477, il lui fit ses adieux avec la plus grande affabilité, lui exprimant le désir de voir la république de Venise rester toujours alliée de la Moscovie. Louis, ce moine français dont nous avons parlé, et qui se faisait passer pour patriarche d'Antioche, bien qu'il professât la foi latine, avait été enfermé comme imposteur à Moscou; mais l'intercession de Contarini, jointe à celle de Marc-Ruffo, lui fi-

rent rendre la liberté, et il reçut de Jean la permission de partir avec l'ambassadeur de Venise. En un mot, Contarini qui censure sévèrement les mœurs russes de ce temps-là, l'ivrognerie, la grossièreté de nos compatriotes et leur penchant irrésistible à la paresse, parle, dans les termes les plus flatteurs, des qualités personnelles et de l'esprit du grand prince Jean.

CHAPITRE III.

Suite du règne de JEAN *III.*

1475 — 1481.

Entière réduction de Novgorod. — Coup-d'œil sur l'histoire de cette république, depuis son origine jusqu'à la fin de son indépendance. — Naissance de Vassili-Gabriel, fils de Jean. — Ambassade en Crimée. — La Russie secoue le joug des khans. — Querelle entre le grand prince et ses frères. — Invasion d'Akhmat en Russie. — Épître éloquente de l'archevêque Vassian au grand prince. — Ruine de la grande horde et mort d'Akhmat. — Mort d'André-le-Jeune, frère de Jean. — Ambassade en Crimée.

Entière réduction de Novgorod.

C'EST ainsi qu'embrassant d'un coup-d'œil la situation politique de toutes les puissances depuis le Tibre et la mer Adriatique jusqu'à la mer Noire et les frontières de l'Inde, ce monarque préparait l'éclat de ses relations à l'extérieur, en s'occupant d'abord à consolider l'unité du gouvernement au dedans de la Russie. La dernière heure de la liberté novgorodienne arriva, et cet

événement est trop important dans notre histoire pour ne pas mériter d'être décrit avec détail.

Il n'est pas douteux que Jean était monté sur le trône avec la ferme intention de justifier le titre de *souverain de toutes les Russies*, porté, depuis Siméon-le-Superbe, par tous ses successeurs. Il était décidé à introduire un pouvoir exclusivement monarchique, à anéantir les apanages, à ravir, aux princes comme aux citoyens, des droits dont l'existence limitait l'autorité du souverain; mais, pour parvenir à ce but, il voulait choisir des circonstances favorables, et réussir dans ses projets sans enfreindre ouvertement des traités solennels, sans commettre aucun acte arbitraire, aucune de ces violences toujours dangereuses pour la sûreté des trônes; en un mot, d'une manière sûre, et en restant fidèlement attaché aux règles de la prudence, dont il ne s'écartait jamais. Lorsque la perfide Novgorod avait trahi la Russie pour se liguer avec les Lithuaniens, son armée avait été dispersée, ses citoyens étaient saisis d'effroi; il eût été alors facile au grand prince de soumettre cette république; mais il pensa qu'un peuple accoutumé, depuis tant de siècles, aux avantages de la liberté, ne renoncerait pas dans un instant à ses attrayantes illusions; que les troubles et les séditions divi-

seraient les forces de la Russie, forces nécessaires pour assurer sa sûreté au dehors; qu'il fallait affaiblir le pouvoir des anciennes coutumes, en les remplaçant par de nouvelles, et opprimer la liberté avant de l'anéantir entièrement; afin que les citoyens, obligés de céder leurs droits l'un après l'autre, finissent par se familiariser avec le sentiment de leur faiblesse, et que fatigués enfin de payer trop cher les restes d'une onéreuse liberté, réduits à redouter sans cesse de nouvelles oppressions, ils préférassent à l'indépendance, le repos et la paix que devait leur procurer la puissance illimitée du monarque. En pardonnant aux Novgorodiens, Jean avait grossi son trésor aux dépens du leur, raffermi sa suprême autorité dans toutes leurs affaires judiciaires et politiques, et il tenait, pour ainsi dire, les yeux constamment fixés sur cette république; il y augmentait tous les jours le nombre de ses créatures, entretenait des germes de discorde entre les boyards et le peuple, se déclarait le défenseur de l'innocence dans les jugemens, faisait beaucoup de bien, en promettait davantage. Ses lieutenans manquaient-ils de satisfaire aux justes plaintes des particuliers? il en accusait l'insuffisance des anciennes lois novgorodiennes, et parlait de se rendre lui-

même au milieu d'eux, afin de découvrir la cause des mécontentemens du peuple, afin de mettre un frein à l'injuste pouvoir que s'arrogeaient ses oppresseurs. En 1475, sur l'invitation des citoyens de la seconde classe, il confia la garde de Moscou à son fils et partit pour les bords du Volkhof. Ce voyage de Jean, sans armée, avec une suite peu nombreuse de gardes d'élite, présentait l'image d'une grandeur paisible, mais imposante : le monarque avait déclaré qu'il allait rendre le repos à Novgorod. Les plus illustres fonctionnaires et citoyens de cette ville accouraient journellement déposer à ses pieds leurs hommages et leurs présens, se plaindre ou se justifier. C'étaient les vieux possadniks, les chefs militaires, les propriétaires, les lieutenans du grand prince, les abbés et les officiers de l'archevêque. Théophile, le prince Vassili Schouïsky Grebenka, le possadnik et le tissiatsky en titre, l'archimandrite du monastère d'Yourief, et autres personnages de la plus haute distinction, allèrent attendre Jean à quatre-vingt-dix verstes de la ville, avec des présens consistans en tonneaux de vin blanc et rouge. Il eurent tous l'honneur de dîner avec le souverain, et bientôt après eux on vit paraître les prévôts des quartiers de Novgorod, puis les

1475 — 1478.

boyards et tous les habitans de Gorodichtché, portant du vin, des pommes et des figues. Une foule innombrable de peuple alla au-devant du grand prince jusqu'à Gorodichtché, où ce monarque entendit la messe et passa la nuit. Le lendemain, il admit à sa table l'archevêque, le prince Schouïsky, les possadniks, les boyards, et le 23 septembre il entra dans Novgorod. D'après les ordres du grand prince lui-même, Théophile, suivi de tout son clergé et revêtu de ses riches habits pontificaux, vint à sa rencontre, avec les croix et les images, à la porte de Moscou ; il lui donna sa bénédiction et le conduisit dans l'église de Ste.-Sophie, où Jean salua les tombeaux des anciens princes Vladimir Yaroslavitch et Mstislaf-le-Brave. Il fut complimenté par tout le peuple, auquel il témoigna sa reconnaissance pour les marques d'amour qu'il en recevait, et alla dîner chez l'archevêque Théophile. Il fut très-affable envers tout le monde, et enfin, après avoir accepté de son hôte trois pièces de drap d'Ypres, cent doubles ducats (10), une dent de poisson et deux tonneaux de vin, il retourna dans son palais de Gorodichtché.

Ces instans donnés à la réjouissance furent suivis de jours consacrés à la justice : du matin

au soir, le palais du grand prince était ouvert aux citoyens, dont les uns venaient pour contempler ce monarque et lui offrir des présens, en signe de dévouement; les autres, pour implorer son équité. La chute des républiques s'annonce ordinairement par d'insolens abus du pouvoir et par l'oubli des lois : il en fut de même à Novgorod.

Les magistrats ne possédaient ni l'affection, ni la confiance des citoyens; ils ne pensaient qu'à leur intérêt personnel, trafiquaient des emplois, favorisaient leurs parens, persécutaient leurs ennemis particuliers et s'entouraient d'une foule de cliens, afin d'étouffer, dans les assemblées nationales, les plaintes des opprimés, par les cris de leurs créatures. Plusieurs quartiers envoyèrent des députés pour implorer la protection du monarque et accuser les premiers magistrats. « *Ce ne sont point des juges*, s'écriaient » les demandeurs, *ce sont des ravisseurs.* » Le possadnik Ananiin, ajoutèrent-ils, aidé de ses partisans, a pillé deux quartiers; il a enlevé pour dix mille roubles aux habitans, et en a même fait périr plusieurs. D'autres se plaignaient également des brigandages exercés par leurs prévôts. Encore fidèle aux anciens usages de Novgorod, Jean fit intimer au conseil natio-

nal l'ordre d'arrêter les accusés : il les somma de comparaître devant son tribunal, et entendit lui-même leurs moyens de défense. Enfin, en présence de l'archevêque, des premiers magistrats et des boyards, il décida que les plaintes étaient fondées, les crimes avérés, que les coupables étaient dès-lors privés de leur liberté, et que leur sévère châtiment servirait d'exemple à ceux qui voudraient les imiter. Jetant au même instant les yeux sur Jean Afanassief et son fils Eleuthère, boyards de Novgorod, il leur dit avec colère : « *Sortez, vous avez voulu livrer la pa-* » *trie aux Lithuaniens.* » Aussitôt des soldats les chargèrent de fers, ainsi que le possadnik Ananiin, et les boyards Lochinsky, Bogdan, et Féodor Issakof (fils de Marfa). Cet acte de despotisme glaça les Novgorodiens d'étonnement ; mais ils baissèrent les yeux et gardèrent un profond silence.

Le lendemain, l'archevêque Théophile, suivi de plusieurs possadniks, parut dans le palais du prince, avec toutes les marques de la plus vive affliction ; il supplia Jean de daigner rendre la liberté aux captifs, sous la garantie de quelques boyards. « *Je ne puis y consentir,* » répondit le monarque, *vous savez, digne* » *prélat, et il est connu de tout Novgorod, que*

» *ces hommes ont fait beaucoup de mal à la* » *patrie, et que maintenant encore ils l'agitent* » *par leurs sourdes menées.* » Il fit partir pour Moscou les coupables enchaînés. Cependant, par égard pour l'archevêque et pour le conseil national, il en fit relâcher quelques-uns des moins criminels, et les imposa à une amende pécuniaire. Après ces arrêts, qui terminèrent le lit de justice du grand prince, les fêtes recommencèrent, et le monarque fut traité magnifiquement pendant près de six semaines. Les 1476.
gens de la plus haute qualité lui donnèrent de somptueux repas. L'archevêque eut trois fois l'honneur de le recevoir; les autres une seule, mais tous lui firent de riches présens en argent, vases précieux, tissus de soie, oiseaux de fauconnerie, tonneaux de vin et d'hydromel, dents de poisson, etc. Le possadnik Thomas, successeur d'Ananiin, et le magistrat Essipof, lui offrirent en outre, au nom de Novgorod, une somme de mille roubles. Le jour de Noël, Jean donna à l'archevêque et aux notables de la ville une très-belle fête, qui se prolongea fort avant dans la nuit. Plusieurs personnages de distinction s'apprêtaient encore à le recevoir chez eux, lorsque le grand prince déclara qu'il ne pouvait plus retarder son retour à Moscou,

et il se contenta de recevoir leurs dons. Il n'y avait pas dans la ville de citoyen un peu aisé, qui ne lui eût fait hommage de quelque présent, et qui à son tour n'en eût reçu un habillement de prix, un tissu de Damas, une coupe d'argent, des zibelines, ou un cheval, etc. Quoique ce zèle fût beaucoup plus l'effet de la peur que d'un attachement sincère, jamais les Novgorodiens n'avaient témoigné tant d'affection aux grands princes. Jean leur prodigua toutes les caresses dont un monarque peut honorer ses sujets, et chacun eut à se louer de son air gracieux, de sa condescendance et de son affabilité.

Cependant, au milieu des fêtes et des réjouissances, le grand prince ne négligeait pas les affaires de l'Etat. Le régent de Suède, Sten-Stour, lui envoya son neveu Orban pour lui proposer de rétablir la paix que les Russes venaient de violer par une incursion dans la Finlande. Jean traita Orban de la manière la plus splendide; et, en échange, celui-ci lui fit présent d'un superbe étalon. Le prince de Moscou donna à l'archevêque l'ordre de confirmer pour quelques années, au nom de Novgorod, un armistice avec la Suède, ainsi que cela se pratiquait anciennement. Des ambassadeurs de Pskof vinrent aussi offrir des

présens au grand prince pour appuyer la prière de ne faire aucuns changemens dans les anciennes institutions de leur patrie ; de son côté, le prince Yaroslaf, gouverneur de cette province, se rendit lui-même à Novgorod pour se plaindre de ce que les possadniks et les citoyens refusaient de lui payer les revenus qui lui étaient alloués par la loi. Jean dépêcha aussitôt à Pskof les boyards Kitaï et Morozof chargés d'annoncer aux habitans de cette ville qu'il leur donnait cinq jours pour satisfaire aux réclamations du lieutenant, et que dans le cas contraire ils s'exposeraient au courroux d'un monarque justement irrité. Yaroslaf obtint tout ce qu'il avait demandé. Enfin, après deux mois de séjour à Novgorod, Jean quitta cette capitale avec une énorme quantité d'or et d'argent. Ses gardes d'élite, cantonnés autour des monastères de la ville, nageaient dans l'abondance, car ils prenaient tout ce qui semblait à leur convenance, sans que personne se permît d'en murmurer. L'archevêque Théophile et les magistrats les plus distingués accompagnèrent le monarque jusqu'à la première station, où ils dînèrent avec lui. Jean s'abandonna à toutes les démonstrations du contentement et de la gaieté, mais le sort de la république était déjà décidé dans son esprit.

L'exil de six boyards novgorodiens relégués à Mourom et à Kolomna laissa une impression pénible dans l'âme de leurs nombreux amis ; ils se plaignirent de ce que le grand prince heurtait d'une manière si arbitraire les anciennes lois de Novgorod, d'après lesquelles un citoyen ne pouvait être puni hors de sa patrie. Le peuple indifférent à cet acte de sévérité garda le silence ; mais les citoyens les plus notables ayant pris le parti d'envoyer une députation au grand prince, l'archevêque en personne, trois possadniks et quelques habitans de la ville se rendirent à Moscou pour supplier le monarque de pardonner à leurs infortunés boyards. Théophile dîna deux fois au palais sans pouvoir fléchir le grand prince, et le cœur navré de tristesse, il reprit le chemin de Novgorod pendant la semaine-sainte, pour ne pas célébrer le jour de Pâques avec Jean et le métropolitain.

1477. Cependant, les décisions positives du grand prince en matière de justice étaient tellement du goût d'un grand nombre de Novgorodiens, que l'année suivante plusieurs d'entre eux se rendirent à Moscou pour lui porter des plaintes ; ceux qu'ils accusaient, nobles, roturiers, possadniks, laboureurs, veuves, orphelins, religieuses, tous reçurent ordre de comparaître de-

vant le tribunal de Jean, et personne n'osa désobéir. « *Depuis Rurick*, disent les annalistes, » *il n'y avait pas d'exemple d'un semblable* » *événement; car jamais les Novgorodiens* » *n'avaient été à Kief, ni à Vladimir pour* » *vider leurs débats. Jean lui seul avait su les* » *réduire à un tel degré d'humiliation!* » Mais il n'avait pas encore exécuté tout ce qu'il méditait, et le temps approchait où il allait conduire ses projets à leurs fins.

Les arrêts équitables de Jean charmaient le cœur de ceux qui cherchaient sincèrement la justice; la faiblesse opprimée, l'innocence calomniée étaient sûres de rencontrer en lui un appui et un libérateur; c'est-à-dire, un véritable monarque, un juge inaccessible aux viles impulsions de l'intérêt personnel: ceux-là éprouvaient le désir de le voir tenir seul la balance de la justice: d'autres, par jalousie contre leurs notables, ou bien encore séduits par les caresses de Jean, favorisaient secrètement ses projets d'autocratie. Ces nombreux partisans du grand prince, soit de leur propre mouvement, soit qu'ils fussent d'accord avec lui, imaginèrent la ruse suivante. Deux des leurs, un officier nommé Nazarias, et Zacharie, secrétaire du conseil national, se présentèrent, en 1477, devant Jean,

comme ambassadeurs envoyés par l'archevêque, par leurs compatriotes, et, au lieu du titre de *seigneur* que prenaient auparavant les grands princes dans leurs rapports avec cette république, ils lui donnèrent celui de *souverain* de Novgorod. En conséquence Jean dépêcha aux habitans de cette ville le boyard Féodor pour leur demander ce qu'ils entendaient par le nom de souverain; c'est-à-dire, s'ils étaient disposés à lui prêter serment comme des sujets *à leur monarque*, leur unique législateur et juge; s'ils consentaient à n'avoir plus chez eux d'autres juges que les siens, et à lui céder, en toute propriété, le palais d'Yaroslaf, ancien local de leurs délibérations publiques. « *Non, jamais*, répondirent les habi-
» tans, *nous n'avons fait une semblable propo-*
» *sition au grand prince; c'est une affreuse im-*
» *posture.* » Une insurrection générale éclata aussitôt; ils avaient jusqu'alors supporté les jugemens arbitraires de Jean, comme une chose *extraordinaire*, mais ils frémirent à l'idée que cet ordre de choses pouvait désormais avoir force de loi; que l'ancien proverbe : *Novgorod est son propre juge*, n'aurait bientôt plus de sens. Ils tremblèrent de voir leur sort entre les mains des juges moscovites. L'ancien conseil national ne pouvait plus, il est vrai, se mettre au-dessus du

grand prince; mais au moins il existait de nom, ainsi que d'apparence. Le palais d'Yaroslaf était le sanctuaire des droits du peuple, et le céder à Jean n'était autre chose que renoncer solennellement et pour toujours à ces droits sacrés. Ces pensées jetèrent le trouble jusque dans l'esprit des citoyens les plus paisibles, les plus disposés à obéir au grand prince; ils voulaient le faire en cédant au sentiment intime de leur propre avantage et du bien général, mais sans y être forcés par le tranchant d'une épée, prête, au moindre signe du souverain, à frapper tout citoyen rebelle. Les partisans de Marfa, oubliés jusqu'alors, se réveillèrent comme d'un profond sommeil, et dirent au peuple qu'ils avaient su, mieux que lui, pénétrer dans l'avenir; que les amis et les serviteurs du prince de Moscou étaient des perfides dont le triomphe deviendrait le tombeau de la patrie. Le peuple furieux se met aussitôt à la poursuite des traîtres, et demande une vengeance exemplaire. Un seigneur nommé Vassili Nikiforof est saisi et conduit au conseil: on l'accuse d'avoir, lors de son séjour chez le grand prince, juré de le servir au détriment de Novgorod. « *Cette accusation est fausse,*
» répond Vassili; *j'ai juré à Jean de lui être*
» *fidèle, mais sans trahir mon vrai souverain,*

» *Novgorod-la-Grande, non plus que vous, mes*
» *seigneurs et mes frères.* » L'infortuné est à l'instant taillé en pièces à coups de haches. On assassina aussi le possadnik Ovin, qui avait été se faire rendre justice à Moscou, et s'était déclaré accusateur de Nikiforof devant le peuple. Son frère Côme fut égorgé dans le palais de l'archevêque, et un grand nombre de personnes, soupçonnées d'intelligence avec Jean, furent emprisonnées et dépouillées de leurs biens; les autres prirent la fuite. Cependant le peuple ne se porta à aucun excès contre l'ambassadeur moscovite, ni contre sa suite. Les magistrats le comblèrent d'honneurs pendant six semaines, et enfin on le congédia, au nom du conseil national, avec la lettre suivante adressée à Jean. « Nous vous
» rendons hommage comme à notre *seigneur*
» et grand prince, mais jamais vous ne serez
» *notre souverain*. Le tribunal de vos lieutenans
» siégera à *Gorodichtché* selon les anciennes
» coutumes, et nous ne souffrirons dans notre
» ville ni vos tribunaux, ni vos juges. Nous
» refusons de vous céder le *palais d'Yaroslaf;*
» et notre intention est de vivre d'après les con-
» ditions du traité conclu entre nous, confirmé
» par nos sermens mutuels à Karostyn, en 1471 :
» vous connaissez ceux qui vous ont proposé d'être

» *souverain* de Novgorod ; châtiez leur im-
» posture : nous punissons aussi comme ils
» le méritent ces traîtres et ces fauteurs de men-
» songes. Quant à vous, *seigneur*, nous vous
» supplions d'observer les anciens statuts de
» notre république, ainsi que vous vous y êtes
» engagé en baisant le saint Crucifix. » Tel fut le contenu de leur lettre ; mais ils s'exprimèrent avec bien plus d'énergie encore dans leur conseil, et ne cachèrent point leur détermination de se soumettre de nouveau à la Lithuanie, dans le cas où le grand prince ne renoncerait pas à ses prétentions.

Jean, qui n'était pas habitué à céder, avait prévu, sans doute, le refus des Novgorodiens, et dans cette rupture, il n'avait d'autre intention que d'affecter les apparences de la justice. A la réception de leur téméraire déclaration, il annonça douloureusement au métropolitain Géronce, à sa mère, et à ses boyards, que Novgorod qui, volontairement, lui avait accordé le titre de souverain, le désavouait maintenant et lui donnait un démenti formel aux yeux de toute la Russie ; qu'elle punissait comme coupables de perfidie des hommes fidèles à leur monarque, et qu'elle menaçait de nouveau de trahir la sainteté de ses sermens, la religion orthodoxe et la patrie. Le

métropolitain, la cour et toute la capitale, partageant les sentimens du grand prince, furent d'avis que les rebelles devaient sentir tout le poids de sa colère. Aussitôt on ordonne des prières publiques dans toutes les églises, on distribue des aumônes dans les couvens et dans les hôpitaux; l'on dépêche à Novgorod un courrier chargé d'une déclaration de guerre et les troupes reçoivent l'ordre de se rassembler sous les murs de Moscou. Aussi lent à former les grandes entreprises que prompt à les exécuter, Jean savait à propos rester dans l'inaction, ou déployer toutes ses forces pour parvenir à son but. Il n'y eut pas un seul bourg qui n'envoyât quelques soldats pour grossir l'armée du grand prince. On y voyait aussi les habitans de Kachin, de Béjetsk et de Torjek; car Jean avait déjà réuni à Moscou ces cantons, anciennes propriétés de Tver et de Novgorod.

Il confia la garde de la capitale au grand prince, son fils, et lui-même, bravant toutes les fatigues, tous les inconvéniens d'une expédition d'automne dans une contrée marécageuse, il se mit en marche le 9 octobre, à la tête de son armée. Les Novgorodiens avaient bien fait quelques dispositions de défense; mais, reconnaissant toute leur faiblesse, ils envoyèrent deux députés

à Jean, afin de solliciter une sauve-garde pour l'archevêque Théophile et les possadniks qui devaient se rendre auprès de lui à l'effet d'entamer des négociations de paix. Jean fit arrêter ces députés à Torjek; il dîna à Volok chez son frère Boris, où le prince Mikoulinsky, illustre seigneur de Tver, vint le prier d'honorer de sa présence le palais de son maître. Au lieu de fêtes, Jean demanda des troupes à Michel, qui n'osa pas désobéir, et prépara les vivres nécessaires à l'armée moscovite. Le grand prince marcha en personne avec les troupes d'élite entre le chemin d'Yajelbitsy et la Msta; le tzarévitch Daniar et Vassili Obrasetz se portèrent de l'autre côté de cette rivière, et Daniel Kholmsky en avant du corps de Jean avec les enfans-boyards et les guerriers de Vladimir, de Péreslavle et de Kostroma. Derrière lui deux boyards à la tête des troupes de Dmitrof et de Kachin; à droite, le prince Siméon Riapolovsky avec les Souzdaliens et ceux d'Yourief; à gauche, André le jeune, frère du grand prince, avec ceux de Rostof, d'Yaroslavle, d'Ouglitch et de Béjetsk. Ils avaient été suivis par Sémen Péchek, voïévode de la mère de Jean, accompagné de toute sa garde. Les princes Alexandre et Boris Obolensky se portèrent entre le chemin d'Yajelbitsy et celui

de Démon : le premier avec les troupes de Kalouga, d'Alexin, de Serpoukhof, de Khotoun, de Moscou, de Radonèje, de Torjek; le second avec celles de Mojaïsk, de Volok, de Zvénigorod et de Roussa. Le boyard Féodor marchait à gauche, à la tête des enfans-boyards de la cour du grand prince, et des soldats de Kolomna.

Le 4 novembre, l'armée moscovite fut grossie d'un corps tvérien, conduit par le prince Michel Mikoulinsky.

Le 8 du même mois, le grand prince fit venir à Eglino les députés novgorodiens arrêtés par ses ordres. Après qu'ils se furent humblement prosternés devant lui, en lui donnant le titre de souverain, Jean leur fit remettre des lettres de sauve-garde pour les ambassadeurs de Novgorod. Cependant plusieurs personnages distingués de cette ville parurent dans le camp moscovite et entrèrent au service du grand prince, soit que, peut-être, ils prévissent la perte inévitable de leur patrie, ou qu'ils voulussent se soustraire à la fureur du peuple qui persécutait tous les boyards soupçonnés de quelque intelligence secrète avec Moscou.

Le 19 novembre, arrivé à Palino, Jean disposa de nouveau son armée pour commencer les hostilités; il confia l'avant-garde à son frère

André le jeune et à ses trois meilleurs voïévodes, Daniel Kholmsky, Féodor et Jean Obolensky Striga. Il donna *la droite* à son frère André l'aîné, ayant sous ses ordres le prince Mikoulinsky, voïévode de Tver, et d'autres généraux; *la gauche* à son frère Boris, au prince Vassili de Véréïa, et Simon Péchek, voïévode de sa mère; il nomma pour commander son propre corps d'armée le principal voïévode, Jean Patrikeief, les deux princes Obolensky et Sabourof. L'avant-garde reçut ordre d'occuper Bronnitsi.

Malgré la multitude de ces troupes, le monarque attendait encore les Pskoviens. Détesté du peuple, mais long-temps protégé par Jean, Yaroslaf, lieutenant de Pskof, avait enfin été rappelé par le grand prince. Selon le désir des habitans, Jean leur envoya, de Torjek, le prince Vassili Schouïsky, avec ordre de prendre aussitôt les armes contre Novgorod. Cependant leur prudence ordinaire ne les abandonna pas même dans cette circonstance, et ils firent proposer aux Novgorodiens de plaider leur cause auprès du grand prince. On leur répondit : « *Faites avec* » *nous un traité particulier et une étroite al-* » *liance, ainsi que doivent se conduire des* » *homme libres; autrement, que nous importe* » *votre médiation?* » Lorsque, fidèles aux ordres

de Jean, les Pskoviens leur eurent adressé une déclaration de guerre, les Novgorodiens, mieux avisés, réclamèrent ce qu'ils venaient de refuser; mais Grégoire Volnin, secrétaire du monarque, envoyé par lui aux Pskoviens, les força de monter incontinent à cheval et d'entrer en campagne. Le hasard ayant voulu qu'un incendie éclatât dans la ville, les citoyens vinrent faire part de leur infortune à Jean, lui donnèrent le titre de *tzar de Russie* et lui firent entendre que c'était un moment bien peu favorable pour commencer la guerre que celui où ils arrosaient de larmes les cendres de leurs habitations; en un mot, ils employèrent tout pour ne pas prendre part à cette expédition, prévoyant que la chute de Novgorod pourrait entraîner aussi celle de Pskof: toutes leurs représentations furent inutiles. D'après les ordres de Jean, le prince Schouïsky prit toutes les pièces de siége, les canons, fusils, arquebuses; et, commandée par sept possadniks, l'armée de Pskof alla se poster sur les bords de l'Ilmen, à l'embouchure de la Chélone.

Le 23 novembre, le grand prince se trouvait à Sytin, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de l'archevêque Théophile et des autres magistrats novgorodiens. On les introduisit. Théophile prenant la parole, s'exprima ainsi : « Souverain et grand

» prince! moi, votre intercesseur auprès de Dieu, » les archimandrites, les abbés, les prêtres des sept » conciles, nous vous saluons humblement. Vous » avez appesanti votre colère *sur votre patri-* » *moine*, sur la grande Novgorod; vous portez » le fer et le feu dans nos provinces, le sang » des chrétiens rougit la terre. *O monarque sou-* » *verain!* ayez pitié de nous! nous vous en con- » jurons les larmes aux yeux; accordez-nous la » paix et délivrez les boyards novgorodiens, » emprisonnés dans Moscou. » — « *Monarque* et » grand prince, dirent les possadniks et les no- » tables: les magistrats, les boyards, les no- » tables, le peuple et tous les citoyens libres de » la grande Novgorod, votre patrimoine, vous » supplient de leur accorder la paix, et de délivrer » les boyards arrêtés par vos ordres. » — « Prince, » ajouta le possadnik Lucas Féodorof, vous avez » entendu l'humble prière de la grande Novgo- » rod. Nous permettrez-vous de converser avec » vos boyards? » Jean ne leur fit aucune réponse, mais il les invita à dîner à sa table.

Le lendemain, les ambassadeurs novgorodiens allèrent offrir des présens à André, le plus jeune des frères de Jean, le suppliant d'intercéder en leur faveur. Jean, de son côté, ordonna à son boyard Jean Patrikeief d'aller s'entretenir

avec eux. « *Que le monarque*, dit le possadnik » Korob, *jette un œil de bienveillance sur Novgorod, sur tous ses citoyens libres, et qu'il* » *retienne son glaive.* — *Nous désirons*, ajou- » tèrent Théophilacte et Lucas, *que le monarque* » *vienne tous les quatre ans visiter son patri-* » *moine, la grande Novgorod qui consent à* » *lui accorder mille roubles; que son lieute-* » *nant juge les procès de concert avec notre* » *possadnik dans l'intérieur de notre ville; que* » *les points litigieux qu'ils ne pourront décider* » *eux-mêmes le soient par le grand prince,* » *lorsqu'il viendra parmi nous au bout de* » *quatre ans: mais que les parties ne soient* » *pas tenues de se rendre à Moscou.* » — « *Nous* » *demandons*, dit Jacques Fédorof, *que le* » *monarque défende à son lieutenant de s'in-* » *gérer dans les affaires particulières de l'arche-* » *vêque et du possadnik.* » — « *Les sujets du grand* » *prince*, ajoutèrent les notables, *nous font* » *venir pour être jugés chez le lieutenant et le* » *possadnik à Novgorod, tandis qu'eux-mêmes* » *ne veulent l'être qu'à Gorodichtché; c'est une* » *injustice criante, et nous supplions le grand* » *prince de subordonner les uns et les autres au* » *tribunal de Novgorod.* » — « *Enfin*, dit le Pos- » sanik Jacques Korob, *nous avons soumis au*

» *monarque l'objet de notre humble requête,*
» *qu'il fasse maintenant ce que Dieu lui ins-*
» *pirera.* »

Ce jour là-même, Jean ordonna à Daniel Kholmsky, au boyard Féodor, au prince Obolensky Striga et autres voïévodes sous le commandement de son jeune frère André, de se porter de Bronnitsi sur Gorodichtché, et d'occuper tous les couvens afin d'empêcher les Novgorodiens de les incendier. En même temps, les voïévodes passèrent le lac Ilmen sur la glace, et, en une seule nuit, ils occupèrent tous les environs de Novgorod. Le 25 novembre, les boyards du grand prince, Jean Patrikeief, Vassili et Jean Borissovitch, donnèrent la réponse suivante aux ambassadeurs novgorodiens. « Voici, dit le pre-
» mier, ce que le grand prince de toutes les
» Russies, Jean Vassiliévitch, répond à vous ar-
» chevêque, son intercesseur auprès de Dieu, à
» vous, possadniks et citoyens de Novgorod.
» *Vous savez vous-mêmes que vous nous avez fait*
» *proposer à moi et à mon fils, par le magistrat*
» *Nazarias et par Zacharie, secrétaire de votre*
» *conseil national, de devenir vos souverains;*
» *nous avons envoyé nos boyards à Novgorod*
» *pour savoir ce que vous entendiez sous ce*
» *nom. Mais vous avez nié ce titre, nous re-*

» *prochant d'avoir employé le mensonge et la*
» *violence. Vous nous avez fait, en outre, plu-*
» *sieurs autres injures. Nous avons patienté*
» *dans l'espérance que vous viendriez à re-*
» *pentir, mais vous avez accumulé ruse sur*
» *ruse, au point que nous nous sommes vus*
» *forcés de tirer le glaive selon la parole du*
» *seigneur :* QUAND VOTRE FRÈRE AURA PÉ-
» CHÉ CONTRE VOUS, TACHEZ DE LE CON-
» VAINCRE DE SON CRIME EN PARTICULIER;
» S'IL REFUSE DE VOUS ÉCOUTER, FAITES-
» VOUS ASSISTER DE DEUX OU TROIS TÉMOINS;
» S'IL NIE LE TÉMOIGNAGE DE CEUX QUE
» VOUS AUREZ CITÉS, FAITES PART DE SON
» PÉCHÉ A L'ÉGLISE; MAIS SI ENFIN IL EST
» SOURD A LA VOIX DE L'ÉGLISE, NE VOYEZ
» PLUS EN LUI QU'UN PAYEN ET UN PUBLI-
» CAIN (1). *Nous vous avons envoyé nos am-*
» *bassadeurs pour vous dire :* RENTREZ EN
» VOUS-MÊMES, ET NOUS VOUS COMBLERONS
» DE NOS FAVEURS. *Mais fermant votre cœur*
» *à tout accommodement, vous vous êtes entiè-*
» *rement séparés de nous. C'est pourquoi pleins*
» *de confiance en Dieu, et dans les prières de*
» *nos ancêtres, les grands princes de Russie,*
» *nous allons punir les téméraires !* » Le boyard

(a) S. Math., ch. 18, vers. 18, 16, 17.

Jean Borissovitch ajouta ensuite au nom du grand prince : « *Vous désirez l'élargissement des*
» *boyards que j'ai condamnés : ignorez-vous*
» *donc que Novgorod tout entière a porté plainte*
» *de leurs crimes, de leurs brigandages et de*
» *leurs assassinats? Vous-même, Lucas Issa-*
» *kof, n'étiez-vous pas au nombre de leurs ac-*
» *cusateurs, ainsi que vous, Grégoire Kipria-*
» *nof, au nom de la rue Nikitina: vous arche-*
» *vêque, possadniks, qui fûtes témoins de leur*
» *conviction. Je voulais d'abord faire mourir ces*
» *coupables, comme ils le méritent; mais par*
» *égard pour votre intercession, je leur ai ac-*
» *cordé la vie. De quel droit venez-vous main-*
» *tenant me parler de ces mêmes hommes?*
» *D'ailleurs,* continua le prince Jean Patrikeief,
» *si Novgorod désire en effet notre faveur, elle*
» *connaît les seules conditions auxquelles elle*
» *peut l'obtenir.* »

L'archevêque et les possadniks partirent accompagnés d'un officier du grand prince qui protégea leur retour, et le 27 novembre, Jean, s'étant approché de Novgorod avec son frère André le jeune et le prince de Véréïa, disposa son camp dans le village de Lochinsky, auprès du monastère de la Trinité, situé sur le bord du Volkhof, à trois verstes de la ville; c'est là qu'avait existé

jadis une maison de plaisance d'Yaroslaf-le-Grand, nommée Rakomla. Son frère alla s'établir dans le couvent de l'Annonciation; le prince Jean Patrikeief à Yourief; le prince Kholmsky à Arkadiërf; Sabourof près de St.-Pantaléon; Alexandre Obolensky près de St.-Nicolas; Boris Obolensky à Sokof; Riapolovsky sur la Pidba; le prince de Véréïa sur la Lissia Gorka; le boyard Féodor et le prince Jean Striga à Gorodichtché. Le prince Boris, frère du grand prince, arrivé le 29 novembre avec ses troupes, alla se poster à Kretchnivo, village sur le bord du Volkhof, appartenant à l'archevêque. Le 30 du même mois, le monarque ordonna à ses voïévodes de détacher la moitié de leurs troupes pour faire des vivres, jusqu'au 10 décembre, mais de se trouver à leur poste pour le 11; le même jour, il dépêcha un courrier au prince Vassili Schouïsky, lieutenant de Pskof, pour lui ordonner de marcher sur Novgorod avec toute son artillerie.

Les Novgorodiens montrèrent d'abord de l'intrépidité : ils permirent à tous les marchands étrangers de se retirer à Pskof avec leurs marchandises, fortifièrent leur ville d'un mur de bois, des deux côtés du Volkhof, et fermèrent cette rivière avec des bateaux armés en guerre. Ils se choisirent pour chef militaire le prince Vassili

Schouïsky-Grebenka, et sans amis, sans alliés, sans espoir de secours, ils prononcèrent le serment solennel de n'avoir tous qu'une seule et même volonté, mettant leur unique espérance dans le désespoir qui les animait en cette cruelle extrémité, et prêts à repousser les assauts avec la même vigueur que leurs ancêtres avaient jadis déployée contre la puissante armée d'André Bogolubsky. Mais, dans la persuasion qu'ils seraient forcés de se soumettre, Jean évita l'effusion du sang ; il prit simplement des mesures pour fournir à ses nombreuses troupes tout ce qui leur était nécessaire. D'après ses ordres, les riches Pskoviens lui firent parvenir des convois de seigle, de farine, de froment, de pain blanc, de miel et de différens objets de commerce ; ils lui envoyèrent aussi des pontonniers. Le camp du prince de Moscou ressemblait à une foire riche et populeuse, tandis que Novgorod, cernée par l'armée moscovite, était privée de toute espèce de communications. Les environs de cette ville présentaient aussi le coup d'œil le plus affligeant ; car, livrés à toute la fureur des troupes alliées, les malheureux habitans qui, en 1471, avaient trouvé leur salut dans les forêts et les marécages, y mouraient alors de faim et de froid.

Le 4 décembre, l'archevêque Théophile parut

pour la seconde fois devant le monarque avec les mêmes magistrats, le suppliant uniquement de leur accorder la paix, sans faire mention de quoi que ce fût. Les boyards moscovites, Jean Patrikeief, Féodor, et le prince Jean Striga, les congédièrent avec la réponse qui leur avait d'abord été faite, ajoutant que les Novgorodiens connaissaient bien la manière de supplier le grand prince. Le jour de cette députation le tzarévitch Daniar, le voïévode Vassili Obrazets et André l'aîné, frère du grand prince, avec le chef des troupes de Tver s'approchèrent de la ville et prirent leurs positions dans les couvens de Kirilof, d'Andréïéf, de Kovalevski, de Volotof sur la Dérivénitsa, et auprès de Saint-Nicolas sur l'Ostrovka.

Témoins de l'augmentation progressive des troupes moscovites, et de l'inflexibilité du grand prince; n'osant point se résoudre à une bataille décisive, dépourvus de vivres pour soutenir un long siége, menacés à la fois par le fer et par la famine, les Novgorodiens sentaient bien la nécessité de céder. Cependant ils voulaient gagner du temps, et sans aucune espérance de sauver leur liberté, ils croyaient au moins conserver quelques unes de leurs anciennes franchises par le moyen des négociations. Le 5 décembre, l'ar-

chevêque Théophile, accompagné des possadniks et de quelques notables, vint supplier le grand prince, en présence de ses trois frères, et lui dit au nom de la république : « *Prince, nous sommes* » *coupables et attendons votre pardon; oui, nous* » *avouons l'ambassade de Mazarias et du secré-* » *taire Zacharie; mais faites-nous connaître la* » *nature du pouvoir que vous prétendez exercer* » *sur nous.* — *Je suis satisfait*, leur dit Jean » par l'organe de ses boyards, *de ce que vous* » *avouez vos torts et rendez témoignage contre* » *vous-mêmes; je veux régner à Novgorod* » *comme je règne à Moscou.* » L'archevêque et les possadniks demandèrent du temps pour réfléchir, et on les congédia avec l'ordre de donner une réponse décisive au bout de trois jours. L'armée pskovienne étant arrivée sur ces entrefaites, le grand prince la plaça à Biskupitsi, dans le village Fédotino et près du couvent de la Trinité sur la Variaja; il ordonna à son célèbre architecte Aristote de bâtir un pont devant Gorodichtché, comme s'il eût voulu donner l'assaut. Ce pont de bateaux aussi beau que solide, construit avec la plus étonnante rapidité sur le Volkhof, valut à l'architecte les plus grands éloges de la part du prince.

Le 7 décembre, Théophile étant retourné dans

le camp du grand prince avec les possadniks et les députés des cinq quartiers de Novgorod, Jean envoya ses boyards pour les entendre. L'archevêque garda le silence, et les possadniks seuls élevèrent la voix : « *Nous désirons, dirent-ils, que le monarque ordonne à son lieutenant de juger les procès, de concert avec notre possadnik. Nous lui proposons pour tribut annuel de tous nos villages, une grivna par soc de charrue, le priant d'établir ses lieutenans dans nos petites villes sans changer le mode judiciaire en vigueur.* » Jacques Féodorof supplia le grand prince de ne pas déplacer les habitans de la province de Novgorod, de respecter les propriétés, les domaines des boyards, et de ne forcer jamais les Novgorodiens à paraître devant les tribunaux de Moscou. Enfin tous le conjurèrent de ne pas faire servir les Novgorodiens hors de leur province ; mais de leur confier seulement la défense des frontières nord-ouest de la Russie.

Les boyards firent part de ces diverses propositions au grand prince qui donna la réponse suivante : « *Vous archevêque, et vous tous Novgorodiens, vous m'avez reconnu pour votre souverain ; auriez-vous la prétention de m'enseigner aujourd'hui comment il faut vous gouverner ?..* » — « Nous n'oserions pas prendre une

» semblable liberté, dirent Théophile et les » possadniks : nous désirons seulement savoir » comment le monarque entend gouverner Nov- » gorod son patrimoine ; car nous ignorons les » usages moscovites. — *Sachez donc*, leur fit » répondre le grand prince par son boyard Jean » Patrikeïef, *sachez que Novgorod doit pour » jamais renoncer à la cloche qui appelle ses » habitans au conseil national, à son possadnik, » et qu'elle ne doit désormais reconnaître d'autre » autorité que celle du grand prince : ma vo- » lonté est d'avoir dans cette province, comme » dans la Moscovie, des domaines et des terres ; » dès aujourd'hui, je déclare miens les pays » que vous avez enlevés aux grands princes. Mais » sensible à vos prières, je vous promets de ne » point forcer les habitans de Novgorod à s'ex- » patrier, de respecter les propriétés des boyards, » et de laisser subsister l'ancien mode de juri- » diction.* »

Huit jours entiers se passèrent sans réponse de la part de Novgorod. Enfin, le 14 décembre, Théophile et les magistrats parurent devant les boyards du grand prince : « Nous consentons, » dirent-ils, à n'avoir plus ni conseil national, » ni possadnik ; nous faisons simplement des » vœux pour que le monarque dépose à jamais

» sa colère ; qu'il nous accorde un pardon sincère
» et la promesse formelle de ne pas transporter
» les Novgorodiens dans la Moscovie ; de res-
» pecter les propriétés des boyards, ainsi que
» l'ancien usage judiciaire ; enfin, de ne point
» nous appeler dans cette ville pour entrer à
» son service. » Le grand prince donna sa parole ; mais les ambassadeurs ayant exigé de lui qu'il jurât d'être fidèle à sa promesse, Jean répondit qu'un souverain ne prêtait jamais serment : « *Eh bien*, dirent-ils, *nous nous contentons de* » *celui des boyards du grand prince, ou de* » *son futur lieutenant à Novgorod.* » Cette demande fut également rejetée ainsi que les *lettres de sauve-garde* qu'ils avaient demandées pour leur retour, et les boyards moscovites déclarèrent que les négociations étaient terminées.

Alors pour la dernière fois l'amour de la liberté éclata dans le conseil national. Les Novgorodiens crurent que l'intention du grand prince était de les tromper, et que c'était la raison pour laquelle il refusait de jurer le fidèle accomplissement des conditions arrêtées. Cette pensée fit surtout chanceler les boyards qui voulaient bien consentir à la suppression du conseil national et à l'abolition du rang de possadnik, mais tourmentés par la crainte de perdre leurs domaines.

« *Aux armes*, s'écrièrent des milliers de voix ;
» *mourons pour la liberté et pour Ste.-Sophie.* »
Cependant cet élan généreux n'eut d'autre résultat que beaucoup de bruit ; il céda à de plus mûres réflexions. Le peuple assista pendant plusieurs jours aux débats élevés entre les amis de la liberté et ceux d'une soumission volontaire ; les premiers n'avaient à lui présenter qu'une mort glorieuse au milieu des horreurs de la famine et du carnage, tandis que les autres promettaient la vie, la sûreté, le repos et l'intégrité des propriétés ; l'avis de ces derniers l'emporta. A la suite de cette résolution, le prince Vassili Schouïsky Grebenka, jusqu'alors zélé défenseur de la liberté novgorodienne, se dépouilla solennellement de la dignité de voïévode de la république et passa au service du grand prince, qui le reçut avec une bonté toute particulière.

Le 29 décembre, les ambassadeurs du conseil national, l'archevêque Théophile et les notables, parurent de nouveau, quoique *sans sauve-garde*, dans le camp du grand prince ; ils témoignèrent leur soumission et prièrent le monarque de leur dire verbalement quelles grâces il accorderait à son patrimoine de Novgorod. Jean les fit introduire et leur parla de la sorte : « *Mes bontés à* » *votre égard ne se sont jamais démenties. Je*

» *vous renouvelle aujourd'hui mes promesses ;*
» *c'est-à-dire, l'oubli du passé, la conservation*
» *de votre ancienne juridiction, l'inviolabilité*
» *des biens des particuliers et l'affranchisse-*
» *ment du service moscovite. Je ne vous som-*
» *merai point de comparaître à Moscou, et*
» *n'expatrierai personne du pays de Novgo-*
» *rod.* » Les ambassadeurs s'inclinèrent humblement et sortirent; les boyards du grand prince leur rappelèrent que le monarque exigeait des domaines et des villages dans leur pays. Les Novgorodiens lui proposèrent tour à tour Velikii Louki, Rjef, ainsi que dix domaines appartenant à l'archevêque et aux couvens; mais Jean les refusa. « *Eh bien,* dirent-ils alors, *choisissez*
» *donc vous-même ; nous nous abandonnons en-*
» *tièrement à Dieu et à vous.* » Le grand prince demanda la moitié de toutes les possessions des monastères et de l'archevêque, ce qui lui fut accordé à condition qu'il laisserait les biens appartenant à quelques pauvres couvens. Jean se fit remettre un état exact de toutes ces propriétés, et, en témoignage de sa faveur, il se contenta des dix domaines de l'archevêque Théophile ; ce qui avec ceux des monastères composait une masse de deux mille sept cents arpens, sans compter les terres de Torjek, qui lui furent également

cédées. — Six jours se passèrent encore en négociations.

Le 2 janvier, les mêmes ambassadeurs conjurèrent le grand prince de lever le siége; car le manque de grain avait produit de telles maladies dans la ville que déjà un grand nombre d'habitans avaient perdu la vie. Jean donna à ses boyards l'ordre de prendre des arrangemens relativement au tribut qu'il fixa d'abord à sept dienguas par soc de charrue, mais qu'il réduisit ensuite au tiers. « *Nous osons réclamer encore pour dernière fa-* » *veur*, ajouta Théophile, *que le grand prince* » *ne nous envoie ni greffiers, ni collecteurs d'im-* » *pôts, gens qui d'habitude oppriment le peuple,* » *et qu'il s'en remette là-dessus à la bonne foi des* » *Novgorodiens. Nous ferons nous-mêmes le dé-* » *nombrement de nos concitoyens, et remet-* » *trons l'argent à la personne que le monar-* » *que désignera à cet effet; si quelqu'un s'a-* » *visait de cacher un seul homme, il serait puni* » *de mort.* » Le grand prince acquiesça à ces justes réclamations. 1478.

Le 10 janvier, les boyards moscovites sommèrent l'archevêque et les possadniks de faire évacuer, sans délai, le palais d'Yaroslaf, dont le grand prince voulait prendre possession, et de préparer le peuple à prêter serment de fidé-

lité. Les Novgorodiens ayant témoigné le désir d'en connaître la formule, Jean la leur fit remettre dans le palais archiépiscopal, par son secrétaire, et le troisième jour, Théophile et les magistrats firent aux boyards de Jean la réponse suivante : « *Le palais d'Yaroslaf est l'héritage des grands* » *princes, nos souverains : ce palais et la place* » *y adjacente sont entièrement à leur disposi-* » *tion. Le peuple a entendu la formule du* » *serment, il est prêt à baiser le saint Crucifix,* » *n'ayant plus d'espérance qu'en Dieu et que* » *dans les bonnes intentions de son souverain.* » Le secrétaire de Novgorod copia la formule du serment et l'archevêque ainsi que les chefs des cinq quartiers de la ville y apposèrent leurs sceaux. Le 13 janvier, plusieurs boyards novgorodiens, les notables et les marchands prêtèrent serment dans le camp de Jean ; le monarque leur fit annoncer que désormais les habitans de la Dvina baiseraient la Croix au nom des grands princes, sans faire mention de Novgorod; que cet État devait renoncer à toute vengeance contre ceux de leurs compatriotes qui se trouvaient à son service et contre les Pskoviens; enfin, qu'en cas de procès relatifs aux proprietés territoriales, ils devaient attendre la décision des lieutenans et s'abstenir de tout acte arbitraire en matière de

justice. — Les Novgorodiens promirent d'observer ponctuellement toutes ces conditions et unirent leurs prières à celles de Théophile pour engager le grand prince à prononcer à haute voix leur sentence de grâce. « *Oui*, dit le mo-
» narque en élevant la voix, *je vous pardonne*
» *et désormais je vous accorde ma faveur, à*
» *vous respectable pasteur, et à vous Novgorod-*
» *la-Grande, mon patrimoine.* »

Le 15 janvier, disparut pour jamais ce célèbre *vetché*, ou conseil national, qui, jusqu'à ce jour-là, avait eu lieu dans le palais d'Yaroslaf. Les seigneurs moscovites, les princes Jean Patrikeief, Féodor Davidovitch et Striga-Obolensky, entrèrent dans le palais archiépiscopal, et déclarèrent que par égard pour les prières de Théophile, de tout le clergé, des boyards et des citoyens, mais plus encore grâce à la puissante intercession de ses frères, le monarque jetait le voile de l'oubli sur tous les torts de Novgorod, à condition que cette cité lui jurerait fidélité éternelle, et ne le trahirait plus ni *en action, ni en pensées*. Les boyards, les notables, ainsi que les marchands, baisèrent la sainte Croix, dans la maison de l'archevêque, et suivi de plusieurs officiers, le secrétaire du prince alla recevoir le serment du peuple dans les cinq quartiers de

la ville. Les Novgorodiens livrèrent à Jean l'acte par lequel ils s'étaient unanimement engagés à lui opposer une vigoureuse résistance ; cet acte était muni de cinquante-huit sceaux différens.

Trois jours après, tous les boyards de Novgorod, les enfans-boyards et les citoyens notables prièrent Jean de leur permettre d'entrer à son service. On leur déclara qu'indépendamment d'autres obligations, cet honneur leur imposait le devoir d'avertir le grand prince de tous les complots qu'on pourrait former contre lui, sans excepter, de cette disposition, leurs amis et leurs frères ; qu'il leur prescrivait en outre la plus grande discrétion sous le rapport des secrets du prince. Ils promirent l'un et l'autre. Le même jour, Jean permit aux Novgorodiens de rétablir leurs communications avec les environs, et le 20 janvier, il expédia un courrier à Moscou, pour annoncer à sa mère (qui avait pris le voile pendant son absence), au métropolitain et à son fils, l'importante nouvelle *qu'il avait réduit la grande Novgorod sous son obéissance.* Le lendemain il donna audience aux notables et aux citoyens qui étaient venus lui offrir des présens, et il envoya ses lieutenans, le prince Jean, Striga et son frère, pour occuper le palais d'Yaroslaf ; mais comme les maladies régnaient encore dans

la ville, il ne voulut pas y faire son entrée en personne.

Enfin, le 29 janvier, jeudi du carnaval, il se rendit, accompagné de ses trois frères et du prince Vassili de Véréïa, dans l'église de Ste.-Sophie, où il entendit la messe. De là il retourna à Paozérié, et invita à un banquet les habitans les plus distingués. Avant le dîner, l'archevêque lui présenta une image garnie d'or et de perles, un œuf d'autruche, en forme de coupe, garni d'argent; un vase en cornaline, un tonneau de cristal, une écuelle d'argent du poids de six livres, et quatre cents ducats : tous les convives eurent la liberté de s'entretenir avec le grand prince.

Le 1er. février, il fit arrêter Marc-Pamphilief, prévôt des marchands, et le lendemain la célèbre Marfa-Boretski, avec son petit-fils Vassili-Féodorof (dont le père était mort dans les prisons de Mourom). On se saisit également, parmi les notables, de Kiprianof, de Kouzmin, d'Akinte avec son fils Roman et de Répekhof qui furent tous conduits à Moscou, et on confisqua leurs biens. Ces hommes furent les seules victimes de l'autocratie moscovite, et ces châtimens furent basés sur leur haine ouverte et invétérée contre elle, ou sur leur dévouement connu pour la Lithuanie. — Personne ne s'avisa de prendre leur défense. Le 3 février,

Obolensky-Striga, lieutenant du grand prince, trouva et remit à Jean tous les traités faits et conclus entre Novgorod et la Lithuanie. Quoique tout fût calme dans la ville, le grand prince y envoya encore deux lieutenans, Kitaï et Zénoviévitch auxquels il ordonna d'occuper la maison de l'archevêque pour veiller à la tranquillité publique.

Le 8 février, Jean entendit une seconde fois la messe dans l'église de Ste.-Sophie, et retourna dîner dans son camp avec son frère André, l'archevêque et l'élite des Novgorodiens. Le 12, avant la messe, Théophile offrit au prince plusieurs présens; par exemple, une chaîne, deux coupes et un puisoir, le tout en or et du poids de neuf livres; une aiguière dorée, deux bocaux, une écuelle, et une ceinture d'argent, du poids de trente une liv. et demie, avec quatre cents ducats. — Le 17, de grand matin, le grand prince prit la route de Moscou : à Yamni, première station, il donna un repas splendide à l'archevêque, aux boyards et aux grands de Novgorod qui lui offrirent encore quelques tonneaux de vin et d'hydromel, en échange desquels il fit à son tour quelques présens. Enfin, il congédia ses hôtes, et le 5 mars il arriva dans sa capitale, où l'on transporta bientôt la célèbre cloche du conseil de

Novgorod, que l'on suspendit dans le clocher de la cathédrale de l'Assomption, sur la place du marché. — Si l'on en croit Dlougosch, historien contemporain, Jean acquit d'énormes richesses à Novgorod, et, sans compter une quantité considérable d'étoffes de soie, de draps et de fourrures, il chargea trois cents chariots de l'or, de l'argent et des pierreries qu'il trouva dans l'ancien trésor de l'évêque ou chez les boyards dont les biens furent confisqués. D'autres portent la valeur de ce butin à quatorze millions de florins (11), mais cette estimation est sans doute exagérée.

C'est ainsi que Novgorod se rangea sous les lois de Jean III, après avoir possédé, pendant plus de six siècles, le titre de république, tant en Russie que dans le reste de l'Europe. C'était, en effet, un Etat démocratique, car le conseil national avait non-seulement la puissance législative, mais encore le pouvoir exécutif suprême; non-seulement il choisissait et destituait à volonté les possadniks et autres magistrats, il s'était arrogé ce même droit par rapport aux princes, en vertu d'un privilége particulier à lui concédé par Yaroslaf-le-Grand; il leur accordait, il est vrai, une grande autorité, mais toujours subordonnée à la sienne; c'était lui qui entendait les plaintes, qui jugeait et punissait dans les

grandes occasions; il faisait les traités avec les princes de Moscou et avec Jean lui-même, les confirmant par *un serment mutuel*, et se réservant le droit de se venger ou de déclarer la guerre, dans le cas où l'on aurait manqué aux engagemens contractés. En un mot, il régnait comme l'assemblée du peuple athénien ou du peuple franc réuni au Champ de Mars, et représentait Novgorod, personnifiée, décorée du titre de *souveraine*.

Ce n'est pas dans le gouvernement des villes libres de la Germanie, ainsi que l'ont pensé quelques historiens, mais plutôt dans la forme primitive de toutes les puissances démocratiques, depuis Athènes et Sparte, jusqu'à Untervalden et Glaris, qu'il faut chercher le modèle du système politique de Novgorod, qui nous rappelle cette ancienne coutume des peuples, d'élire des fonctionnaires chargés, à la fois, de faire la guerre et de distribuer la justice; se réservant le droit de surveiller leur conduite, de les destituer pour incapacité, de les punir en cas d'injustice ou de trahison; de décider enfin, dans les assemblées générales, toutes les affaires importantes et extraordinaires. Nous avons vu à Novgorod les princes, les possadniks et les magistrats à la fois juges et commandant les armées;

ainsi les anciens Slaves, ainsi tant d'autres nations n'avaient su jadis établir aucune distinction entre l'autorité militaire et celle judiciaire! L'âme ou la principale force de cette république existait dans le corps des *propriétaires* : ils étaient les premiers soldats, les défenseurs nés de la patrie. C'était de leur sein qu'étaient sortis les boyards ou citoyens illustres par leurs services. Après eux venaient les marchands, utiles à l'Etat par leur commerce, mais moins propres à la guerre que les premiers; enfin, la troisième classe de citoyens était composée d'hommes libres, mais pauvres ou prolétaires. Les citoyens appelés *jeunes*, ne parurent que dans les derniers temps de la république, et tinrent le milieu entre les marchands et le peuple, proprement dit. Chaque classe avait ses droits particuliers. Les possadniks et tissiatskis étaient choisis parmi les boyards; les autres fonctionnaires, parmi les propriétaires, les marchands et les *jeunes* citoyens; mais aucun n'était tiré de la populace, bien qu'elle participât également aux décisions du conseil national. Les possadniks, retirés, prenaient le titre d'*anciens*; et, jusqu'à la fin de leurs jours, ils jouissaient d'une grande considération. Le génie, la puissance, l'ambition de quelques princes, comme Monomaque, Vsévo-

lod III, Alexandre Nevsky, Kalita, Dmitri Donskoï, son fils et son petit fils, avaient mis quelque frein à la liberté novgorodienne, mais sans oser porter atteinte à ses institutions fondamentales, qui, quelquefois lésées, jamais anéanties, prolongèrent son existence pendant tant de siècles.

Coup-d'œil sur l'histoire de Novgorod.

L'histoire de Novgorod compose la plus intéressante partie de celle de la Russie ancienne. Dans une contrée sauvage, dans un climat glacé, cette cité, fondée, peut-être, par une troupe de pêcheurs slaves, qu'attiraient dans ces lieux les eaux du lac Ilmen, si riche en poissons, sut s'élever au rang des grandes puissances. Entourée de faibles et pacifiques tribus finoises, elle s'accoutuma, de bonne heure, à commander en souveraine sur les nations voisines : subjuguée par les valeureux Varègues, elle leur emprunta le goût du commerce, un esprit entreprenant et l'amour de la navigation. Délivrée enfin de ces conquérans, et en proie aux désordres de l'anarchie, elle résolut de s'ériger en monarchie, dans l'espérance de se procurer ce calme nécessaire aux progrès de la civilisation, cette force indispensable pour repousser les ennemis extérieurs; elle décida ainsi du sort de tout le nord de l'Europe; et après avoir été le berceau de notre pa-

trie, après lui avoir donné des souverains, tranquillisée ensuite par la puissance de ces derniers, et renforcée par une foule de braves colons varègues, elle voulut jouir de nouveau de sa liberté primitive; elle devint son propre législateur, son propre juge; limita le pouvoir de ses princes, et fit, de sa propre autorité, la guerre et le négoce. Dès le dixième siècle, elle commerçait avec Constantinople; et au douzième, elle envoyait ses vaisseaux à Lubeck. Elle s'ouvrit, à travers de sombres et impénétrables forêts, une route jusqu'à la Sibérie : victorieuse, avec une poignée d'hommes, des vastes contrées situées entre le Ladoga, la mer Blanche et la Nouvelle-Zemble, l'Oby et le gouvernement actuel d'Oufa, elle y jeta les premiers germes de la civilisation et de la religion chrétienne. Indépendamment des productions brutes de la nature, elle fournissait à l'Europe les marchandises asiatiques et byzantines, et faisait jouir la Russie des produits des manufactures européennes et des bienfaits des arts. Aussi célèbre par l'habileté de ses négocians (12) que par la valeur de ses guerriers, elle montrait, avec orgueil, ses murs, contre lesquels avait échoué la puissante armée d'André Bogolubsky; l'Alta, où Yaroslaf-le-Grand, à la tête de ses fidèles Novgorodiens,

avait défait le perfide Sviatopolk ; la Lipitsa, sur les bords de laquelle Mstislaf-le-Brave avait triomphé, avec les mêmes guerriers, de l'armée des princes de Souzdal ; les rives de la Néva, où Alexandre avait humilié l'orgueil de Bürger ; et les champs de Livonie, si souvent témoins de la défaite des chevaliers porte-glaives, fuyant devant les étendards de Ste.-Sophie. Ces glorieux souvenirs, qui nourrissaient l'ambition du peuple, donnèrent naissance à ce fastueux proverbe : *Qui oserait résister à Dieu et à Novgorod-la-Grande?* Ses habitans se vantaient également de n'avoir pas été esclaves des Mogols comme les autres Russes ; car, tout soumis qu'ils étaient à payer le tribut de la horde, ils ne le remettaient qu'aux grands princes, sans jamais connaître les baskaks, ni leur tyrannie.

Les fastes des républiques nous présentent d'ordinaire les puissans effets des passions humaines, les élans de la grandeur d'âme, et souvent le triomphe attendrissant de la vertu, au milieu des séditions et du désordre naturel aux gouvernemens démocratiques ; aussi les annalistes de Novgorod, dans leur naïve simplicité, offrent quelquefois des traits séduisans pour l'imagination. Ici le peuple, rempli d'horreur à la nouvelle des forfaits de Sviatopolk, oublie la cruauté d'Ya-

roslaf Ier., prêt à se retirer chez les Varègues; il brise en pièces les bateaux préparés pour sa fuite, et lui dit : « *Vous avez fait mourir nos » frères, et cependant nous marcherons avec » vous contre Sviatopolk et Boleslas. Puisque » vous n'avez pas de trésors, prenez tout ce que » nous possédons.* » Là, c'est le possadnik Tverdislaf, qui, injustement persécuté; qui, entendant déjà les cris des assassins envoyés pour lui plonger le poignard dans le cœur, se fait, malgré sa maladie, transporter sur la place publique, pour y mourir aux yeux du peuple s'il est coupable, ou trouver en lui un défenseur s'il est innocent : il triomphe, et se renferme pour jamais dans un couvent, sacrifiant ainsi tous les charmes de l'ambition, les jouissances de la vie au repos de ses concitoyens. Une autre fois, un vénérable archevêque, armé du saint Crucifix, paraît au milieu des horreurs de la guerre civile; il donne sa bénédiction pastorale au peuple révolté : il appelle les Novgorodiens *ses chers enfans*, et à ces mots le bruit des armes cesse; les rebelles rougissent de leur égarement, et s'embrassent comme des frères. Dans les combats contre les ennemis extérieurs, les possadniks, les tissiatskis mouraient, pour Ste.-Sophie, à la tête de leurs guerriers. Les archevêques de

Novgorod, choisis par la voix du peuple et par l'estime qu'inspiraient généralement leurs qualités personnelles, surpassaient tous les autres par leurs vertus pastorales et civiques; ils épuisaient leur propre trésor pour le bien public, pour construire des murs, des tours et des ponts; ils envoyaient même à la guerre un régiment particulier, qui portait le nom de *régiment de l'Archevêque*. Premiers ministres de la justice, de l'ordre et de la paix, ces prélats, zélés pour la cause de Novgorod, bravaient également la vengeance des métropolitains et la colère des grands princes. Nous voyons encore ce peuple, souvent si léger, suivre constamment certains principes de générosité, comme de ne point s'enorgueillir de ses succès, être rempli de modération dans le bonheur et de fermeté dans les revers, offrir un asile aux exilés, et remplir si scrupuleusement les traités, qu'au lieu de jurer, il suffisait quelquefois de dire : *foi de citoyen novgorodien*. La vertu est l'âme des républiques. Elles tombent aussitôt qu'elle s'affaiblit.

Novgorod dut principalement sa chute à la perte de cette humeur guerrière qui, dans les Etats marchands, diminue à proportion de l'accroissement des richesses; car leur effet ordinaire est de porter l'homme à jouir des douceurs de la paix. Ce

peuplé, jadis le plus belliqueux de tous ceux de la Russie, avait, jusqu'au quatorzième siècle, triomphé dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir au dedans et au dehors. Échappé, comme par miracle, au féroce Bâti, et presque libre du joug des Mogols, le commerce augmentait tous les jours sa prospérité; mais en même temps on voyait s'affaiblir en lui cet esprit guerrier qui l'avait caractérisé. Cette seconde période, si favorable à son négoce et si désastreuse pour sa liberté civile, commence au règne de Jean Kalita. Les riches Novgorodiens se rachetaient, à prix d'argent, des princes moscovites ou lithuaniens; mais ce n'est point par l'or que la liberté se conserve : il faut y renoncer lorsqu'on n'a plus le courage de mourir pour elle. Se racheter ainsi, c'est avouer sa faiblesse, c'est demander un maître. On chercherait en vain dans les annales novgorodiennes du quinzième siècle, quelque trait de valeur, quelque preuve de talent militaire ou quelques faits éclatans. Voyons-nous en effet autre chose que désordre et lâcheté dans les derniers combats livrés pour défendre la république. Ce n'est pas à l'agneau mais au lion qu'appartient la liberté, et Novgorod n'avait à choisir pour maître qu'entre le monarque de Moscou et celui de Lithuanie. Le bonheur voulut que les successeurs de Vitovte

n'héritassent pas de son génie, et que la Providence donnât un Jean III à la Russie.

Quoique le cœur humain soit porté à aimer les républiques, fondées sur les droits primitifs et sacrés d'une liberté qui leur est si chère ; quoique les dangers même et les désordres qu'entraînent cette liberté soient faits pour alimenter la grandeur d'âme et pour transporter, surtout, un esprit jeune et sans expérience ; quoiqu'enfin les Novgorodiens soumis au gouvernement démocratique, ayant tous le génie du commerce et d'intimes liaisons avec les Allemands plus civilisés, l'emportassent, en noblesse de sentimens et en vertus, sur tous les autres Russes humiliés par le joug tyrannique des Mogols; cependant l'histoire doit, en cette circonstance, de grands éloges au génie supérieur de Jean : car une sage politique lui prescrivait de consolider la puissance de la Russie, en unissant intimement ses différentes parties, afin de lui procurer l'indépendance et la grandeur, et l'empêcher de périr sous les coups d'un nouveau Bâti ou d'un autre Vitovte : alors Novgorod elle-même n'aurait pu échapper à la ruine de la patrie. En s'emparant de ses possessions, le monarque russe plaça une des bornes de ses États sur la Narova, pour tenir en respect les Allemands et les Suédois, tandis que l'autre s'étendait

au-delà de la zone Pétrée (la chaîne des monts Ourals), dans ces lieux où l'antiquité fabuleuse avait placé la source de toutes les richesses, qui s'y trouvaient effectivement dans les entrailles d'une terre féconde en métaux, et dans l'épaisseur des forêts, peuplées de martres zibelines. « *Je serais digne*, disait l'empereur Galba, *de » rétablir la liberté romaine, si Rome savait en » jouir.* » L'historien russe, qui aime et l'humanité et les vertus politiques, pourrait dire aussi : « *Jean fut digne de détruire la liberté de Nov» gorod ; car il ne le fit que pour le bien de toute » la Russie.* »

Ici finit l'histoire *particulière* de Novgorod : nous y ajouterons ce qui reste à en dire sous le règne de Jean III. En 1479, dans un voyage qu'il y fit, le grand prince destitua l'archevêque Théophile, accusé d'intelligences secrètes avec la Lithuanie, et il l'envoya à Moscou. Ce prélat, le dernier des archevêques républicains, y mourut six ans après dans le monastère de Tchoudof, et eut pour successeur un moine de la Trinité nommé Serge, choisi *au sort* parmi trois ecclésiastiques. Le grand prince, qui leur avait enlevé le droit d'avoir leurs propres archevêques, voulait, par là, témoigner son respect pour les anciennes coutumes des Novgorodiens. Cependant, comme

cet archevêque était maladif et peu aimé du peuple, il retourna quelques mois après dans le monastère de la Trinité, cédant la dignité épiscopale à Gennadi, archimandrite du Tchoudof. L'esprit républicain ne put s'évanouir de sitôt chez un peuple libre depuis tant de siècles; il n'y avait pas de révolte ouverte, mais Jean voyait éclater de toutes parts le mécontentement des Novgorodiens, et les entendait murmurer en secret. Leur cœur s'ouvrait encore à l'espoir de voir la liberté renaître parmi eux : leur turbulence naturelle éclatait même de temps à autre, et l'on découvrit quelques conspirations. Afin d'anéantir un esprit aussi dangereux, Jean eut recours à un moyen décisif. En 1481, il fit arrêter plusieurs nobles : Vassili Casimir avec son frère Jacques Korob, Michel Berdenef et Lucas Féodorof, dont les biens meubles et immeubles furent confisqués au profit du prince, de même que ceux des principaux boyards, également arrêtés. Plusieurs, accusés de haute trahison, furent mis à la question, et s'accusèrent réciproquement; mais, condamnés à perdre la tête, ils déclarèrent que leurs accusations n'étaient que des calomnies arrachées par la force des tourmens. Jean les fit répartir en différentes prisons, et plusieurs autres, dont l'innocence fut

solennellement reconnue, reçurent de lui des fiefs dans les provinces moscovites. Au nombre des citoyens les plus riches qui furent incarcérés, l'annaliste nomme la célèbre Anastasie et le boyard Jean Cosmin. Le grand prince avait dîné chez la première en 1476, et le second, qui s'était réfugié en Lithuanie avec trente de ses serviteurs, était, par suite de mécontentement contre Casimir, revenu dans sa patrie, où il espérait du moins qu'on lui permettrait de mourir tranquillement. En 1427, on transféra de Novgorod à Vladimir cinquante des meilleures familles marchandes. L'année suivante, Jacques Zakhariévitch, lieutenant de Novgorod, fit arrêter et pendre plusieurs citoyens notables qui avaient voulu le tuer, et il envoya à Moscou plus de huit mille individus, tant boyards que nobles ou marchands, qui obtinrent des propriétés à Vladimir, à Mourom, à Nijni-Novgorod, Pereslavle, Yourief, Rostof, Kostroma, tandis que leurs terres à Novgorod étaient occupées par des soldats ou marchands moscovites. Ces dispositions, ces enlèvemens assurèrent pour toujours l'asservissement de Novgorod, qui ne présenta plus que l'aspect d'un corps sans âme, le tableau d'autres habitans, d'autres mœurs conformes à l'esprit de l'autocratie. D'accord

avec le métropolitain, Jean distribua, en 1500, tous les biens ecclésiastiques de Novgorod aux enfans-boyards.

Pskof seule, grâce à son obéissance, eut le privilége de conserver son ancien gouvernement, son conseil et ses magistrats populaires. Satisfait du zèle dont elle avait fait preuve dans son expédition contre Novgorod, le grand prince lui fit présent d'un très-riche bocal, et daigna lui donner l'assurance qu'il *ne changerait* point ses anciennes institutions. Il fit plus : ayant appris que ses ambassadeurs accablaient les habitans d'injures et de violences, qu'ils rejetaient avec mépris les présens du conseil national, pour enlever de leur propre chef tout ce que bon leur semblait aux citoyens et aux paysans, il leur défendit sévèrement de pareils actes arbitraires. Ici, comme dans toutes les autres occasions, nous voyons que le grand principe de Jean était de concilier les règles de la monarchie qu'il se proposait d'introduire, avec celles de la justice naturelle qui ordonnent de ne rien ravir sans motif légal. Pskof conserva quelque temps encore ses institutions civiles pour n'avoir point disputé au monarque le pouvoir de les changer.

Satisfait des brillans succès qui avaient couronné son entreprise contre Novgorod, Jean

éprouva bientôt la plus douce jouissance dans le sein de sa famille. Sophie, son épouse, avait déjà trois filles, Hélène, Théodosie, et une troisième également appelée Hélène; cependant elle désirait ardemment obtenir un fils, et s'attristait avec son époux de ce que le ciel n'accomplissait pas leurs vœux. Elle faisait à cet effet à pied le pélerinage du couvent de la Trinité; un jour, dit-on, S. Serge lui apparut tenant dans ses bras un bel enfant : il s'approcha de la grande princesse et *le jeta dans son sein*. Sophie fut d'abord saisie de terreur à cette surprenante apparition; cependant elle baisa avec un saint respect les reliques du Saint, et neuf mois après, elle mit au monde un fils qui reçut le nom de Vassili-Gabriel. Lorsqu'il fut monté sur le trône, Vassili raconta lui-même ce fait au métropolitain Josaphat. Sophie eut encore quatre fils, George, Dmitri, Siméon, André; et deux filles, Théodosie et Eudoxie.

Naissance de Vassili Gabriel.

La conquête de Novgorod, cette importante époque du règne glorieux de Jean III, fut suivie d'un événement plus important encore, je veux parler de la restauration solennelle de notre indépendance, et de la chute entière de la grande horde ou horde dorée. C'est ici que parut dans tout son éclat la profonde politique de Jean,

1478 — 1480. qui avait mis tant de soin à gagner l'amitié des khans de la Tauride, afin d'opposer leur puissance à celle d'Akhmat et des Lithuaniens. Zénébek ne régna pas long-temps dans la Tauride : il fut chassé par Mengli-Ghireï, qui s'empressa de faire savoir à Jean qu'il était remonté sur le trône. Jean lui envoya aussitôt un courrier pour le féliciter de cet événement, et bientôt après, en 1480, il lui expédia le boyard Jean Zvénetz. Cet ambassadeur était chargé de dire au khan que c'était par une affection toute particulière pour sa personne que son maître avait accueilli dans ses États l'exilé Zénébek, ainsi que Nordoulat et Aïdar, frères de Mengli-Ghireï, qui habitaient d'abord la Lithuanie ; que son intention avait été par là de leur ôter tous les moyens de lui nuire, et que le monarque moscovite s'engageait à agir contre Akhmat, de concert avec Mengli-Ghireï, dans le cas où celui-ci lui prêterait secours contre Casimir de Lithuanie. Comme telles étaient les conditions auxquelles l'ambassadeur devait conclure un traité d'alliance avec le khan, on lui donna une formule de serment, avec ordre d'expliquer aux seigneurs de la Crimée tout le zèle que mettait le souverain de la Russie à prendre les intérêts de leur tzar. Le boyard Zvénetz était, en outre, chargé de

Ambassade en Crimée.

remettre secrètement au khan un acte particulier, confirmé par le baisement du saint Crucifix, et muni d'un sceau d'or. D'après cet acte, rédigé selon les vœux de Mengli-Ghireï, le grand prince s'engageait à l'accueillir favorablement en Russie dans le cas où il serait détrôné pour la troisième fois, et à le traiter alors non-seulement comme un souverain libre et indépendant, mais encore à l'aider de toutes ses forces à reconquérir sa couronne. Le sage, le bon Mengli-Ghireï, qui déjà tant de fois avait éprouvé l'inconstance de la fortune, voulut prendre des mesures pour faire face à de nouveaux revers, et s'assurer d'avance un refuge contre ses ennemis. Cette triste pensée disposa son cœur à la plus inviolable amitié pour le grand prince. Le boyard Zvénetz réussit parfaitement dans ses négociations, et l'on conclut un traité commandé de part et d'autre par la politique, et sanctionné par la sincérité : on fit une alliance offensive et défensive, et l'on convint d'observer tous les mouvemens d'Akhmat et des Lithuaniens; d'empêcher secrètement ou à force ouverte l'exécution de ceux de leurs desseins qui porteraient préjudice à l'une des deux parties contractantes; enfin la Moscovie et la Crimée s'accordèrent pour agir de concert dans tous les événemens.

Certain de l'amitié de Mengli-Ghireï, et comptant sur ses propres forces, Jean, selon quelques annalistes, résolut de tirer Akhmat de l'erreur, et de proclamer solennellement, de la manière suivante, l'indépendance de la Russie. Akhmat envoya à Moscou de nouveaux ambassadeurs pour exiger le tribut accoutumé. Ces députés ayant été présentés à Jean, celui-ci prend le *Basma*, ou image du khan, le brise, le jette par terre, le foule aux pieds et fait mourir tous les ambassadeurs, à l'exception d'un seul auquel il dit : « *Pars, vas raconter à ton maître ce* » *que tu as vu, et dis-lui que s'il a l'audace* » *de troubler mon repos, je lui réserve le sort* » *qu'ont subi son image et ses ambassadeurs.* » » *Est-ce donc ainsi*, dit à ses seigneurs, Akh- » mat, transporté de rage, *est-ce ainsi que nous* » *traite le prince de Moscou, notre esclave?* » Et aussitôt il commence à lever des troupes.

La Russie secoue le joug des khans.

Le récit d'autres annalistes est plus conforme à l'esprit de circonspection qui caractérisait le grand prince, et s'accorde mieux avec les suites de ce grand événement. Ils n'attribuent l'armement du khan qu'aux secrètes instigations de Casimir, qui, voyant avec terreur la grandeur croissante de la Russie, expédia à la horde dorée Akirée, prince tatar, au service

de Pologne, afin d'engager Akhmat à tenter une grande incursion en Russie, lui promettant de faire la même chose de son côté; les circonstances paraissaient très-propres à l'exécution de ce plan : le calme régnait dans la horde, et Kassyda, neveu d'Akhmat, après avoir longtemps disputé le trône à son oncle, s'était enfin réconcilié avec lui. Irrité de la désobéissance du grand prince et de la modicité de ses présens, le khan convint avec le roi de Pologne, que les Tatars se dirigeraient, de leurs camps du Volga, sur l'Oka, et que les Lithuaniens s'avanceraient vers les bords de l'Ougra, afin de fondre tous deux en même temps sur la Russie. Le premier tint parole; et pendant l'été de l'année 1480, il s'approcha des frontières de Russie avec toute la horde, son neveu Kassyda, six de ses fils et une foule de princes tatars. De malheureux débats survenus alors entre Jean et ses frères, débats assez importans pour que nous en rapportions les détails, encouragèrent nos ennemis à accélérer le commencement des hostilités.

Débats du grand prince avec ses frères.

Le prince avait destitué Jean Obolensky, son lieutenant à Velikii-Louki, lui ordonnant en outre de payer une grosse somme d'argent aux habitans de cette ville, qui avaient eu à se plaindre de son administration. Comme ces plaintes

étaient injustes en grande partie, le prince Obolensky, dépité, crut pouvoir profiter de l'ancien droit qui permettait aux boyards de quitter le service des princes de Moscou, pour passer à celui des princes apanagés, et il se retira à Volok Lamsky, chez Boris, frère de Jean. Le grand prince ayant ordonné à celui-ci de lui livrer ce transfuge, Boris lui répond : « *Je ne puis » consentir à le livrer; s'il est coupable, ju- » geons-le selon les lois.* » Pour tout jugement, Jean donne ordre à son lieutenant de Borofsk de se saisir secrètement de la personne d'Obolensky, dans quelque lieu que ce puisse être, et de le lui envoyer enchaîné à Moscou, ce qui fut exécuté sans délai et de point en point. Le prince Boris, irrité, fait part à son frère, André de Souzdal, de cet acte de violence, ajoutant que Jean se conduit comme un tyran; qu'il foule aux pieds toutes les lois anciennes, qu'il méprise ses frères et refuse de leur donner leur part de l'apanage du feu prince Youri, et des provinces novgorodiennes, qu'ils ont conquises aussi bien que lui; qu'enfin leur patience devait être lassée, et qu'ils ne peuvent plus vivre désormais dans les Etats moscovites. André ayant adopté cette opinion, les deux frères lèvent de nombreuses troupes et sortent tous deux de leurs apanages,

avec leurs femmes et leurs enfans. Sourds aux exhortations du boyard que Jean leur expédia pour les engager à lui rester fidèles, ils gagnent avec précipitation les frontières de Lithuanie, mettent tout à feu et sang sur leur chemin, comme en pays ennemi, et s'arrêtent enfin à Vélikii-Louki, où ils implorent la protection de Casimir. Ce monarque, enchanté de l'occasion, leur donna la ville de Vitebsk pour l'entretien de leurs familles, ce qui inquiéta beaucoup tous les Russes, tremblans à l'idée d'une guerre civile. Cependant le grand prince, qui soupçonnait sa mère de favoriser secrètement ses frères, et surtout André, pour lequel il connaissait son attachement particulier, résolut de faire preuve de générosité. Il leur envoya Vassian, archevêque de Rostof, et le boyard Vassili Obrazets, avec des propositions de paix, promettant à André les villes d'Alexin et de Kalouga, indépendamment de son apanage héréditaire; mais les deux rebelles rejetèrent fièrement et les sages exhortations de Vassian et les témoignages d'amitié de leur frère.

Expédition d'Akhmat contre la Russie.

Sur ces entrefaites, on apprit à Moscou qu'Akhmat s'avançait lentement, attendant des nouvelles de Casimir; heureusement Jean avait tout prévu. Aussitôt que la horde dorée se fut mise

en mouvement, Mengli-Ghireï, fidèle à ses engagemens, attaqua la Podolie lithuanienne, diversion qui mit Casimir dans l'impossibilité de venir au secours d'Akhmat. Le grand prince, instruit, de son côté, que ce dernier n'avait laissé dans ses domaines que des femmes et des enfans, ordonna à Nordoulat, tzarévitch de Crimée, et au prince Nozdrovati, voïévode de Zvénigorod, de s'embarquer avec un petit corps de troupes, et de descendre le cours du Volga, pour ruiner la horde, dépourvue de défenseurs, ou du moins pour effrayer le khan. En peu de jours Moscou fut remplie de soldats, et déjà l'avant-garde de l'armée se trouvait sur l'Oka. Le jeune Jean, fils du grand prince, sortit de la capitale, à la tête de toutes les troupes de Serpoukhof. Le monarque resta encore six semaines à Moscou; enfin, à la nouvelle qu'Akhmat s'avançait vers le Don, il se rendit, le 23 juillet, à Kolomna, après avoir confié la garde de sa capitale à son oncle, Michel de Véréïa, au boyard Jean Patrikeief, au clergé, aux marchands et au peuple. Outre le métropolitain, on y voyait aussi Vassian, archevêque de Rostof, vieillard zélé pour la gloire de la patrie. L'épouse de Jean se retira avec toute sa cour à Dmitrof, d'où elle s'embarqua ensuite pour les frontières

de la province de Biélozersk, et la religieuse Marthe, mère du grand prince, céda aux instances du clergé, qui la suppliait de rester à Moscou, pour consoler le peuple de l'absence de son souverain.

Jean prit lui-même le commandement de son armée aussi belle que nombreuse, campée sur les bords de l'Oka, et qui n'attendait que le signal du combat. La Russie entière se préparait aux événemens avec autant d'espérance que de crainte. Jean se trouvait alors dans la même situation que le héros du Don au moment où il s'avançait contre Mamaï; seulement il avait des troupes mieux disciplinées, des voïévodes plus expérimentés, plus de gloire et de grandeur. Cependant son âge, son sang-froid, sa circonspection naturelle, le portaient à ne point se con-confier aveuglément à la fortune qui, dans les combats, l'emporte quelquefois sur la plus brillante valeur. Ces considérations faisaient naître dans son esprit l'idée, si inquiétante, qu'une heure suffisait pour décider du sort de la Russie, qu'un moment d'impatience allait peut-être anéantir pour toujours ses généreux desseins, et par la défaite entière de notre armée, par la ruine de Moscou, par un joug plus pesant que jamais, rendre infructueux des succès qu'il avait

eu tant de peine à obtenir, tandis que d'un jour à l'autre, la horde d'or devait disparaître au milieu des troubles qui minaient intérieurement son existence. Dmitri avait triomphé de Mamaï pour voir ensuite Moscou couverte de cendres fumantes, pour payer un honteux tribut à Tokhtamouïsch; le fier Vitovte, qui, bravant les faibles restes du royaume de Kaptchak, avait voulu les écraser d'un seul coup, avait lui-même perdu toute son armée sur les bords de la Vorskhla. Jean n'avait point l'ambition d'un guerrier, il avait celle d'un vrai monarque; et tandis que la gloire du premier ne consiste que dans son courage personnel, le mérite de celui-ci est surtout de maintenir l'intégrité de son empire : la prudente circonspection, nécessaire pour atteindre ce but, est souvent plus digne d'éloges que cette orgueilleuse témérité qui fait quelquefois le malheur des peuples. Ces réflexions parurent si convaincantes au grand prince et à quelques uns de ses boyards, qu'il désira, si cela était possible, éviter une affaire décisive.

A la nouvelle que les bords de l'Oka, vers les frontières de Rézan, sont occupés par l'armée moscovite, Akhmat abandonne le Don et s'avance sur Mtsensk, Odoëf et Luboutsk, vers l'Ougra, dans l'espérance d'opérer sa jonction

avec les troupes du roi, ou d'entrer en Russie du côté où on s'attendait le moins à le voir paraître. Le grand prince donne aussitôt l'ordre à son fils et à son frère de se porter sur Kalouga et d'occuper la rive gauche de l'Ougra; lui-même il se rend à Moscou au moment où les habitans des faubourgs se retiraient dans le Kremlin avec leurs effets les plus précieux. A l'aspect de leur souverain, qu'ils se figurent aussitôt en fuite devant Akhmat, plusieurs d'entre eux s'écrièrent dans leur effroi : « *Le prince nous livre aux » Tatars ! il a surchargé l'État d'impôts sans » payer de tribut à la horde, et aujourd'hui » qu'il a irrité le khan, il refuse de combattre » pour la patrie !* » Ces reproches du peuple furent si sensibles au grand prince, qu'au lieu d'entrer dans le Kremlin, il s'arrêta dans le village de Krasnoï, déclarant qu'il n'était revenu à Moscou que pour prendre conseil de sa mère, du clergé et des boyards. « *Marchez donc cou» rageusement à la rencontre de l'ennemi,* » lui dirent unanimement tous les évêques et les boyards. L'archevêque Vassian, prélat blanchi par les années, cédant à l'élan généreux d'un cœur embrasé d'amour pour la patrie, s'écria : « *Convient-il aux mortels de redouter la mort ? » On essaierait en vain de fuir sa destinée. Je*

» *suis faible et courbé sous le fardeau des ans,*
» *mais je saurais braver l'épée du Tatar, et je*
» *ne détournerais point mon visage de sa lance*
» *étincelante.* » Jean qui désirait voir son fils, lui ordonna de se rendre dans la capitale avec Daniel Kholmsky; mais ce jeune héros refusa d'obéir et fit à son père cette noble réponse: « *Nous attendons les Tatars.* » Il dit au prince Kholmsky: « *J'aimerais mieux mourir à cette*
» *place que de m'éloigner un seul instant de*
» *l'armée.* » Enfin, le grand prince céda au vœu général, et donna sa parole de s'opposer au khan. Il fit à la même époque sa paix avec ses frères dont les ambassadeurs se trouvaient alors à Moscou; il leur promit de vivre désormais en parfaite intelligence avec eux et de leur accorder de nouveaux domaines, sous la seule condition qu'ils viendraient incessamment le joindre avec leurs troupes pour sauver la patrie en danger. Leur mère, le métropolitain, l'archevêque de Rostof, de sages conseillers, et surtout le péril imminent qui menaçait la Russie, concoururent, à l'honneur des deux parties, à rétablir la concorde parmi ces frères désunis. Jean prit les plus sages mesures pour la défense des villes; il détacha les habitans de Dmitrof sur Péreslavle, les Moscovites sur Dmitrof, fit brûler

les villages autour de la capitale, et le 3 octobre, après avoir reçu la bénédiction du métropolitain, il repartit pour l'armée. Personne ne montrait alors plus de zèle que le clergé pour affranchir la patrie du joug de l'esclavage, et ne démontrait, avec plus de force, la nécessité de conquérir la liberté le fer à la main. Le métropolitain Géronce, en bénissant le monarque, lui dit avec attendrissement : « *Que Dieu protége votre empire et*
» *vous accorde la victoire, comme autrefois à*
» *David et à Constantin ! Ayez, ô mon cher*
» *fils, ce courage et cette fermeté qui doivent*
» *animer un soldat de Jésus-Christ : un bon pas-*
» *teur sait, quand il le faut, sacrifier ses propres*
» *jours pour ses brebis : vous n'êtes point un*
» *berger mercenaire, délivrez donc le troupeau*
» *que le Seigneur vous a confié, de la dent*
» *meurtrière du loup qui s'approche de nos fron-*
» *tières. Dieu sera notre aide.* » *Amen !* s'écrièrent tous les autres ecclésiastiques en priant le grand prince de ne pas céder aux lâches et perfides insinuations des prétendus amis de la paix.

Jean se rendit à Krémenetz, petite ville sur le bord de la Louja, et fit savoir à ses voïévodes que ce serait de là qu'il dirigerait toutes leurs opérations. Nos troupes étaient disposées sur une

étendue de soixante verstes, et en attendant l'ennemi, elles avaient repoussé son avant-garde qui voulait passer l'Ougra. Le 8 octobre, au lever du soleil, toutes les masses du khan s'approchèrent de cette rivière, sur la rive opposée de laquelle se trouvaient le fils et le frère du grand prince. On tira quelques flèches de part et d'autre, et les Russes employèrent même des armes à feu : la nuit vint mettre fin au combat. Les second, troisième et quatrième jours, on combattit encore, mais de loin. Enfin, voyant que nos troupes n'étaient pas disposées à prendre la fuite et surtout qu'elles se servaient avec succès de leurs arquebuses, Akhmat se retira à deux verstes de l'Ougra ; il établit son camp sur de vastes prairies, et envoya de gros détachemens de son armée pour faire des vivres dans les pays lithuaniens. Cependant plusieurs Tatars s'avançaient quelquefois jusqu'au bord de la rivière et criaient à nos soldats : « *Laissez passer librement* » *notre tzar, autrement il se fera jour jusqu'au* » *grand prince, et alors malheur à vous !* »

Au bout de quelques jours, Jean tint un conseil de guerre avec ses voïévodes : tous montrèrent la résolution la plus intrépide, malgré les détails que l'on donnait sur la force prodigieuse de l'armée ennemie. Le grand prince avait

malheureusement pour favoris deux boyards, Ostchéra et Grégoire Mamon, dont la mère avait été brûlée vive comme sorcière, par ordre de Jean de Mojaïsk. Ces seigneurs *gras et puissans*, selon l'expression de la chronique, chérissaient leurs biens, leurs femmes et leurs enfans beaucoup plus que la patrie, et ne cessaient de *souffler* au monarque qu'il devait tout sacrifier pour obtenir la paix et se moquer de l'héroïsme de notre clergé qui, sans aucune idée des chances de la guerre, ne respirait que la mort et le carnage. Ils retraçaient au grand prince le sort de Vassili-l'Aveugle, son père, fait prisonnier par les Tatars, et ne rougissaient pas de lui persuader que les souverains de Moscou, ayant prêté serment de ne jamais tirer le glaive contre la horde, ne pouvaient lui déclarer la guerre sans se rendre coupables de perfidie. Ces insinuations agissaient avec d'autant plus de force sur l'esprit de Jean, qu'elles étaient plus conformes à son système de circonspection. Ses favoris parlaient ainsi pour conserver leurs richesses. Jean craignait de perdre une puissance, fruit de dix-huit ans de travaux, et comptant peu sur la victoire, il voulait la conserver à force de présens, de prévenances et de promesses; en un mot, il se décida à envoyer le boyard Jean Tovarkof, pour faire des

propositions de paix à Akhmat et à Témir, prince de la horde. Mais le tzar les rejeta toutes ainsi que les présens, et répondit au boyard : « *Je* » *suis venu jusqu'ici pour me venger de la perfi-* » *die de Jean ; afin de le punir de ce que depuis* » *neuf ans, il n'a pas daigné paraître devant* » *moi pour me rendre hommage et m'apporter* » *le tribut accoutumé ; qu'il se rende en per-* » *sonne auprès de moi, et alors nos princes in-* » *tercédant pour lui, je pourrai lui rendre mes* » *bonnes grâces.* » Témir refusa également les présens qui lui furent offerts, et il répondit que le seul moyen qui restait à Jean pour apaiser le courroux d'Akhmat, était de *baiser l'étrier de ce monarque irrité.* Le grand prince n'ayant point voulu s'abaisser à un acte de servitude aussi abject, Akhmat se radoucit, et fit dire à Jean qu'il pouvait envoyer à sa place, son fils ou son frère ou même le boyard Nicéphore Bassenok, ami de la horde. Le monarque moscovite rejeta cette nouvelle proposition, et les négociations furent ainsi terminées.

Lettre de l'archevêque Vassian au grand prince.

A peine ces pourparlers étaient-ils parvenus à la connaissance du clergé, que le métropolitain Géronce, l'archevêque Vassian, et Païssius, abbé de la Trinité, rappelèrent au grand prince, par des écrits plus persuasifs encore que leurs discours,

la parole qu'il avait donnée de prendre vigoureusement la défense de la patrie et de la religion. Voici comment s'exprimait l'archevêque Vassian.

« Notre devoir est d'annoncer la vérité aux
» rois, et ce que je vous ai déjà dit de vive voix,
» ô le plus grand des monarques de la terre,
» je vous l'écris encore aujourd'hui, inspiré par
» le désir d'affermir votre âme et votre puis-
» sance. Lorsque touché des prières et des bons
» conseils du métropolitain, de votre auguste
» mère, de tout ce que nous avons de princes
» et de pieux boyards, vous partîtes de Moscou
» pour votre armée, dans la ferme intention
» d'attaquer l'ennemi des chrétiens; nous autres,
» destinés à intercéder pour vous auprès de Dieu,
» prosternés jour et nuit devant ses saints au-
» tels, nous l'avons supplié de vous accorder
» la victoire : cependant nous apprenons qu'à
» l'approche d'Akhmat, de ce farouche guer-
» rier, qui fait périr des milliers de chrétiens, et
» menace votre trône et la patrie, vous reculez
» devant lui, vous lui demandez la paix et lui
» envoyez des ambassadeurs, tandis que cet im-
» pie ne respire que vengeance, et qu'il méprise
» votre prière. Ah, seigneur! à quels avis prê-
» tez-vous donc l'oreille? Que vous conseillent-
» ils ces hommes indignes du nom de chrétiens?

» n'est-ce pas de jeter vos boucliers et de prendre
» honteusement la fuite ? Mais, réfléchissez de
» quel degré de grandeur ils font descendre
» votre majesté ; à quel état d'humiliation
» ils vont la réduire. Voudriez-vous, ô prince !
» livrer la Russie au fer et à la flamme, les
» églises au pillage, et vos sujets au glaive de
» l'ennemi ? Quel cœur assez insensible pourrait
» ne pas se briser à la seule idée d'un semblable
» malheur ? Seigneur ! le sang du troupeau crie
» vengeance en accusant son pasteur. Mais où
» fuirez-vous ? Dans quel lieu oserez-vous ré-
» gner après avoir perdu les brebis que Dieu
» vous a confiées ? *Planerez-vous comme l'aigle,*
» *et irez-vous établir votre nid au milieu des*
» *étoiles ? Mais le Seigneur vous précipitera*
» *de cet asile même*..... Non, nous espérons
» dans le Dieu tout-puissant ; non, vous ne nous
» abandonnerez pas ; vous rougirez du nom de
» fuyard, du nom de traître à la patrie !.....
» Déposez toute crainte, redoublez de confiance,
» d'espoir dans le Seigneur et dans sa force !
» Alors un seul de nous en immolera mille, et
» deux en feront fuir dix mille ; car, d'après les
» paroles d'un homme saint : *il n'est point de*
» *Dieu semblable au nôtre.* La vie et la mort
» sont entre ses mains : il donnera sa force à

» vos guerriers. Le philosophe païen Démocrite » mettait au nombre des vertus d'un roi la pré» voyance dans les affaires, la fermeté et le » courage. Montrez-vous le digne émule de vos » ancêtres qui, non-seulement conservaient leur » propre pays, mais faisaient encore de bril» lantes conquêtes : rappelez-vous Igor, Svia» toslaf, Vladimir, qui eurent les souverains de » la Grèce pour tributaires. Souvenez-vous de » Vladimir Monomaque, la terreur des Polovtsi; » et votre bisaïeul, le grand, le généreux Dmi» tri, n'a-t-il pas triomphé, sur le bord du Don, » de ces mêmes Tatars? On le voyait braver le » danger et combattre toujours à la tête de son » armée. *Il ne disait pas, j'ai une femme, des » enfans, des richesses, et quand je serai privé » de mon pays, j'irai habiter une autre con» trée* : il présenta, au contraire, un front » intrépide à Mamaï, et le Seigneur protégea sa » noble tête au jour du combat. Diriez-vous que » le serment, prêté par vos ancêtres, vous engage » à ne point lever le bras contre les khans? mais » Dmitri l'a levé ce bras vengeur. D'ailleurs, le » métropolitain, et nous autres représentans de » Jésus-Christ, nous vous délions de ce serment » arraché par la force; nous vous donnons tous » notre bénédiction, et vous conjurons de mar-

» cher contre Akhmat, qui n'est point un tzar,
» mais bien un brigand et un *ennemi de Dieu.*
» Un manque de foi qui peut sauver l'Etat, est
» préférable à une fidélité capable d'entraîner
» sa ruine. Par quelles lois saintes, monarque
» orthodoxe, êtes-vous obligé de respecter cet
» impie usurpateur, qui n'a soumis nos faibles
» ancêtres au joug de l'esclavage, que par l'em-
» pire de la force, cet impie devenu tzar sans
» avoir jamais été de la race des tzars? Ces cruels
» événemens furent l'effet du courroux céleste:
» mais Dieu est un père plein de tendresse pour
» ses enfans; il sait, quand il lui plaît, punir et
» pardonner; et si jadis il submergea Pharaon
» pour sauver le peuple d'Israël, il vous sauvera
» de même aujourd'hui, vous et votre peuple,
» si vous purifiéz votre cœur par la pénitence,
» car vous êtes homme et pécheur. Le repentir
» d'un monarque est l'engagement sacré d'ob-
» server les lois de la justice, de chérir son
» peuple, de renoncer à tout acte de violence,
» et de faire grâce aux coupables eux-mêmes.
» C'est alors que Dieu vous élevera parmi nous,
» ô prince, comme jadis il éleva Moïse, Josué
» et les autres libérateurs d'Israël, afin que la
» Russie, nouvelle Israël, soit délivrée, par
» vous, de l'impie Akhmat, cet autre Pharaon:

» les anges voleront à votre secours du haut des
» cieux, et le Seigneur vous enverra, de Sion,
» le sceptre de la force. Vos ennemis seront
» vaincus, ils se troubleront, et la mort sera
» leur partage. Ainsi, dit le Seigneur : *Je vous
» ai glorifié, roi de vérité; je vous ai pris par
» la main droite, et je vous ai fortifié pour que
» les nations vous obéissent, et que vous puissiez
» ruiner la force des rois; et je vais devant vous,
» et j'aplanirai les montagnes, je briserai les
» portes d'airain et les verroux de fer*(a)..., et
» le Très-Haut vous accordera un règne glorieux
» à vous et aux fils de vos fils, de génération en
» génération, dans tous les siècles des siècles.
» C'est pourquoi nous le prions, jour et nuit,
» de disperser les races impies qui désirent le
» carnage; qu'elles soient éblouies par les éclairs
» célestes, et réduites à lécher la terre, ainsi
» que des chiens affamés. Nous sommes com-
» blés de la joie la plus vive en entendant par-
» ler de votre valeur et de celle des fils que
» le Ciel vous a donnés : vous avez déjà dé-
» fait les infidèles; mais souvenez-vous de cette
» parole de l'Evangile : *Celui qui souffrira jus-
» qu'à la fin, sera sauvé* (b). Enfin, je vous

(a) Isaïe, chap. 45, ℣ 1 et 2.

(b) S. Math., chap. 10, ℣ 22.

» prie, seigneur, de ne point blâmer mes faibles
» paroles ; car il est écrit : *Expose la raison*
» *au sage, et il en deviendra plus sage* (a). Ainsi
» soit-il ! Recevez notre bénédiction, vous, votre
» fils, tous les boyards et voïévodes, et tous
» vos braves guerriers, enfans de Jésus-Christ.
» *Amen.* »

A la lecture de cette lettre, digne de la grande âme de cet homme immortel, Jean, est-il dit dans la chronique, *sentit son cœur se remplir de joie, de courage et de force :* il éloigna toute idée de paix, et ne songea plus qu'aux moyens de remporter la victoire et de se préparer au combat. Il fut bientôt joint par ses frères, Boris et André, qui, sans reproches, sans excuses et sans conditions, lui amenèrent leur nombreuse armée : les frères se donnèrent le baiser de paix, et jurèrent de vaincre ou de mourir ensemble pour la patrie et la religion.

Quinze jours se passèrent dans l'inaction : les Russes et les Tatars s'observaient les uns et les autres, car ils n'étaient séparés que par l'Ougra, rivière à laquelle les premiers donnaient le nom de *Ceinture de la Sainte-Vierge*, rempart des Etats moscovites. Akhmat détacha sa cavalerie d'élite sur Opakof, et lui ordonna de passer l'Oka

(a) Salo., prov. IX, ℣ 9.

à l'insu de l'ennemi : mais les voïévodes de Jean surent s'opposer à ce mouvement. Akhmat, furieux de voir échouer son projet, menace de s'ouvrir une route à travers les rivières, dès qu'elles seraient glacées ; il attendait l'hiver et les Lithuaniens, dont on ne recevait aucune nouvelle. A la fin d'octobre, il survint de fortes gelées ; et le grand prince, voyant l'Ougra couverte de glace, donna ordre à tous ses voïévodes de se replier sur Krémenetz, afin, disait-il, de se mesurer avec le khan dans les champs de Borofsk, plus favorables pour une grande bataille.

Ces paroles étaient, sans doute, d'accord avec sa pensée; mais les boyards, ainsi que les princes, reçurent cet ordre avec étonnement, et les troupes furent saisies de frayeur, dans l'idée que la peur seule portait le grand prince à refuser le combat. L'armée russe ne se retira pas, elle s'enfuit dans le plus grand désordre : par miracle, dit la chronique, les Tatars, voyant la rive gauche de l'Ougra abandonnée par les Russes, s'imaginèrent que c'était une ruse de guerre, et que ceux-ci ne fuyaient que pour les provoquer au combat, et qu'ils leur avaient préparé des embûches; enfin le khan, saisi d'une terreur panique, se hâta de s'éloigner : on vit alors un spectacle inconcevable; deux armées fuyant l'une de- 7 novembre.

vant l'autre, sans être poursuivies par personne. Les Russes s'arrêtèrent à la fin; mais Akhmat se retira dans ses foyers, après avoir ruiné douze villes de Lithuanie, pour punir Casimir de ne pas lui avoir envoyé les secours qu'il lui avait promis.

Ainsi se termina cette *dernière* invasion des Tatars; le tzar s'éloigna sans avoir pu entamer nos frontières, ni emmener un seul Moscovite en esclavage. A son retour, Amourtoza, son fils, entra dans un canton de l'Ukraine, d'où il fut bientôt chassé par les frères du grand prince, envoyés, avec des troupes, sur les pas de l'ennemi. L'annaliste de Kazan, seul, explique, d'une manière très-satisfaisante, cette fuite extraordinaire du khan Akhmat, en disant que le tzarévitch Nordooulat et le voïévode de Zvénigorod eurent le bonheur d'exécuter les ordres de Jean : ils arrivèrent dans la horde, s'emparèrent de la ville de Bâti (probablement Saraï); ils firent un grand nombre de prisonniers, un énorme butin, et auraient pu détruire de fond en comble ce repaire de nos ennemis, si Obouyaz, seigneur de Nordooulat, ne les en eût empêchés par ses représentations. « *Qu'allez-vous faire*, dit-il à son tzarévitch? » *Avez-vous oublié que cette ancienne horde est*

» *notre mère commune ; que c'est à elle que*
« *nous devons tous notre existence ? Vous avez*
« *rempli les devoirs que vous prescrivait l'hon-*
» *neur et le vœu que vous aviez fait de servir la*
» *Moscovie ; vous avez porté un coup terrible*
» *à Akhmat : c'en est assez ; épargnez les tristes*
» *débris de sa puissance.* »

Nordooulat se retira ; et à la nouvelle que ses Etats étaient en proie au meurtre et au pillage, le khan abandonna la Russie pour voler au secours de son propre pays. Cette circonstance fait le plus grand honneur au génie de Jean, qui, ayant pris d'avance toutes les mesures nécessaires pour éloigner Akhmat de la Russie, en attendait l'effet de jour en jour : elle explique pourquoi il éludait d'en venir à une affaire décisive ; mais les autres annalistes en attribuent toute la gloire à Dieu seul. « *Que des* » *hommes vains et faibles*, disent-ils, *ne célè-* » *brent point la terreur de leurs armes ! Non,* » *ce n'est pas à la force de ses guerriers, ce* » *n'est pas à la sagesse humaine que la Russie* » *doit son salut, mais uniquement à la bonté du* » *Dieu des armées.* » Jean congédia ses troupes, et se rendit aussitôt à Moscou, avec ses fils et ses frères, afin de rendre grâces au Tout-Puissant d'une victoire qu'il avait daigné lui accorder sans

effusion de sang ; il ne fut pas couronné de lauriers comme le vainqueur de Mamaï, mais il affermit sa couronne sur sa tête, et consolida l'indépendance de son empire. Le peuple se livra aux transports de la joie la plus vive ; et le métropolitain institua une fête annuelle, fixée au 23 juin, en l'honneur de la Ste.-Vierge, ainsi qu'une procession solennelle en mémoire du jour où la Russie avait brisé le joug des Mogols : car, ici finit entièrement notre esclavage.

Destruction de la grande horde, et mort d'Akhmat.

Akhmat éprouva le sort de Mamaï. Sorti de la Lithuanie avec un riche butin, il excita l'envie d'Ivak, prince du Schiban ou de Tumen, qui, avec Yamgourtcheï et Moussa, mourza des Tatars Nogaïs, s'avança contre lui à la tête de seize mille cosaques, et le poursuivit depuis les rives du Volga jusqu'au petit Donetz. C'est là que le khan s'arrêta. Après avoir licencié ses houlans, il résolut de passer l'hiver dans les environs d'Azof. Mais Ivak s'en approcha pendant la nuit ; et dès l'aurore, ayant cerné la tente du tzar, il tua, de sa propre main, Akhmat, plongé dans un profond sommeil, s'empara sans combat de son camp, prit ses femmes, ses filles, toutes ses richesses, un grand nombre de captifs lithuaniens et du bétail : de retour à Tumen, il envoya annoncer au grand prince que l'ennemi de la

Russie n'existait plus. Cependant la grande horde n'était pas entièrement anéantie; les fils d'Akhmat conservaient encore le nom de tzars au fond des déserts du Volga ; mais la Russie ne fut plus leur tributaire; et la célèbre capitale de Bâti, où, depuis deux siècles, nos princes allaient ramper devant les khans, ne conserva de son antique splendeur que des ruines, que l'on voit encore aujourd'hui sur les bords de l'Akhtouba, et qui servent de repaire aux serpens et à d'autres reptiles. Depuis cette époque, les Tatars Schibans et Nogaïs, dont les camps se trouvaient entre le Bouzoulouk et la mer d'Aral, commencent à jouer un rôle dans notre histoire, à avoir des relations avec Moscou, et à servir souvent d'instrumens à sa politique. Le prince Ivak de Tumen se vantait de descendre de Genghiskan, et prétendait avoir plus de droits au trône de Bâti qu'Akhmat, ses frères et ses fils; car, selon lui, ils n'étaient que les enfans de Témir-Koutlouï, tandis que le titre de tzar des *Musulmans* n'appartenait réellement qu'à lui seul. Il rechercha l'amitié de Jean; et tout en se glorifiant du titre de monarque, son égal, il n'osa pas nous demander un tribut, ni penser que les Russes étaient les esclaves nés de chaque khan des Tatars.

Il est cependant curieux de savoir quelle était

alors à Moscou la disposition des esprits. Malgré les prudentes mesures prises par Jean pour détourner de ses Etats les malheurs que lui préparait Akhmat ; malgré la fuite des ennemis qui avaient laissé intacte et l'armée et la Russie, les Moscovites, au milieu des fêtes et des réjouissances, étaient loin d'être entièrement satisfaits de leur souverain : ils pensaient, qu'en cette occasion, il n'avait montré ni ce courage qui caractérise les grandes âmes, ni ce noble dévouement qui porte à se sacrifier pour l'honneur et la gloire de son pays. Ils reprochaient à Jean d'avoir, au moment où il se préparait à la guerre, envoyé son épouse au fond des provinces septentrionales, plus occupé de sa sûreté personnelle que de celle de sa capitale, où il était d'une grande importance d'encourager le peuple par la présence de la famille du grand prince. Ils blâmaient avec la même sévérité Sophie, qui, sans aucun motif de fuir un danger chimérique, avait couru d'une ville à l'autre, avec les femmes des boyards, sans vouloir même s'arrêter à Bielozersk, et s'était portée du côté de la mer, permettant à ses nombreux serviteurs de piller les habitans des provinces qu'elle traversait, traités par elle en pays ennemis. C'est ainsi que l'action la plus glorieuse de Jean, au jugement de la

postérité, celle qui affranchit, pour toujours, la Russie du joug des Mogols, ne fut pas à l'abri des reproches des contemporains, qui y virent de la timidité et de l'irrésolution; cette prétendue faiblesse est souvent le fruit de la plus haute prudence humaine, qui n'est pas celle des Dieux, et qui prévoyant beaucoup, est loin encore de tout prévoir.

La nation donnait, au contraire, les plus grands éloges à la fermeté de notre clergé, surtout à celle de l'archevêque Vassian, dont l'épître au grand prince fut relue et copiée avec le plus vif intérêt par les zélés patriotes. Ce vertueux prélat eut à peine le temps de bénir le commen- 1481.
cement de l'indépendance de la Russie : il tomba malade et mourut, pleuré de tous les bons citoyens. Sa mémoire est restée pour toujours inséparable du souvenir de cette glorieuse époque du règne de Jean III.

Mort d'André le jeune, frère du grand prince.

La même année mourut André le jeune, frère de Jean, prince chéri du peuple pour sa fidélité et pour le courage qu'il avait déployé dans l'expédition contre Akhmat. Dans son testament, il se reconnaît débiteur de Jean d'une somme de trente mille roubles pour paiemens qu'il aurait dû effectuer dans les hordes, à Kazan, au tzarévitch Daniar; il ordonne de racheter différens effets

mis en gage par lui chez plusieurs particuliers. Comme il ne laissait ni femme ni enfans, il lègue au monarque son apanage, aux fils de Jean des images, des crucifix, des ceintures et des chaînes d'or ; à ses frères Boris et André quelques domaines ; enfin, au couvent de la Trinité, quarante villages dans la province de Vologda. Devenant de la sorte unique héritier de ceux de ses parens qui mouraient sans postérité, le grand prince confirma par de nouvelles patentes à André l'aîné, à Boris et à leurs enfans, la possession de leurs apanages héréditaires avec une partie des revenus de Moscou. Il donna au premier Mojaïsk, et au second quelques villages, à condition qu'ils ne toucheraient jamais à ses acquisitions présentes et à venir : il est fait mention, dans ces traités, des frais à faire pour la horde ; car, bien que le grand prince ne craignît pas de redevenir tributaire des Tatars, cependant il prévoyait l'indispensable nécessité d'acheter leurs services, afin de disposer, à notre profit, du reste de leurs forces. André et Boris s'engagèrent également à contribuer aux dépenses qu'exigeait l'entretien du tzarévitch Daniar, ainsi que de Nordooulat et Aïdar, frères de Mengli-Ghireï, dont le dernier avait été exilé à Vologda ; ils consentirent à fournir leur part des présens

qu'il fallait envoyer en Tauride, à Kazan et dans les camps des Nogaïs.

Après avoir ainsi triomphé d'Akhmat et rendu le calme à la Russie, comme à son propre cœur, par la paix qu'il venait de conclure avec ses frères, Jean expédia à Mengli-Ghireï le boyard Timothée, pour lui faire part de ses succès, et lui renouveler le souvenir du traité par lequel il s'était engagé d'agir toujours de concert avec les Russes contre la horde du Volga, ainsi que contre Casimir, au cas que les successeurs d'Akhmat ou le roi de Pologne vinssent de nouveau attaquer nos provinces. Ce boyard devait avoir un entretien particulier avec Imenek, prince de Crimée, notre ami, et remettre à son fils Dovletek une *sauve-garde*, munie d'un sceau d'or, pour l'autoriser à séjourner librement dans tous les États moscovites; car Dovletek qui se fiait très-peu à la stabilité des choses dans la Tauride, avait demandé au grand prince cet acte de garantie. Etrange vicissitude du sort qui permit que la Russie, si long-temps déchirée par les Tatars, devînt leur protectrice et leur asile dans le malheur.

Ambassade en Crimée.

CHAPITRE IV.

Suite du règne de JEAN.

1480 — 1490.

Guerre avec l'Ordre de Livonie. — Affaires de Lithuanie. — Le khan de Crimée ravage Kief. — Guerre du fils d'Akhmat contre le khan de Crimée. — Relations amicales entre Jean et Mathias, roi de Hongrie. — Mariage du fils de Jean avec Hélène, fille d'Étienne, hospodar de Moldavie. — Conquête de Tver. — L'apanage de Véréïa réuni à Moscou. — Les princes de Rostof et d'Yaroslavle privés de leurs droits de souveraineté. — Affaires de Rézan. — Conquête de Kazan. — Négociations avec le khan de Crimée. — Ambassade de Mourtoza, fils d'Akhmat, à Moscou. — Ambassade des Nogaïs. — Conquête de Viatka. — Conquête du pays d'Arsk. — Mort de Jean le jeune. — Un médecin est mis à mort. — Concile contre les hérétiques juifs. — Le métropolitain est destitué et remplacé par un nouveau.

1480. Guerre avec l'Ordre de Livonie.

JEAN entreprit à cette époque de porter un coup dangereux aux Allemands de Livonie. En 1478, année de la conquête de Novgorod, l'ar-

mée moscovite avait pénétré dans leurs frontières de la Narova, d'où elle s'était retirée avec un riche butin. Bientôt après les marchands pskoviens furent arrêtés à Riga et à Dorpat; plusieurs se virent privés de leurs biens, d'autres jetés dans des cachots. Les Pskoviens usèrent de représailles envers les marchands de Dorpat; mais comme ils ne songeaient point à la guerre, et qu'ils se croyaient en paix avec les Allemands, ils apprirent avec un extrême étonnement que les chevaliers s'étaient emparés de Vouychégorodok. Cette nouvelle arriva à Pskof pendant la nuit: aussitôt on sonne le tocsin, les citoyens s'assemblent, et au point du jour, ils s'avancent contre l'ennemi, qui, ayant abandonné Vouychégorodok paraît tout à coup devant Gdof. Aussitôt le grand prince leur envoya, de Novgorod, son voïévode André Nogot, et, à l'aide de ce secours, les Pskoviens mettent en fuite les Allemands, brûlent Koster sur l'Embach, y prennent quelques canons, et retournent, chargés de butin, dans leurs foyers. Cette invasion des Russes dans le territoire de Dorpat est rapportée par Bernard lui-même, maître de l'ordre Livonien, dans sa relation au chef de l'ordre Teutonique. Il n'est point de cruautés dont il n'accuse les Pskoviens: égorger des hommes sans défense était, dit-il,

le moindre des forfaits dont ils se rendaient coupables. Rappelons au lecteur les récits des historiens Byzantins sur la férocité des anciens Slaves, ou ceux de nos annalistes dépeignant l'invasion des Mogols : au rapport de Bernard, les Russes ne le cédèrent point à ces barbares. Le maître de Livonie médita une vengeance éclatante. Instruit que le voïévode moscovite, mécontent des Pskoviens, s'était retiré avec ses troupes, et que Jean était alors en guerre avec Akhmat, Bernard demande des secours d'hommes et d'argent à l'ordre Teutonique : il était décidé à tout employer pour une attaque vigoureuse; mais craignant de laisser échapper le temps favorable, il va mettre le siége devant Izborsk dont il brûle les environs, n'ayant pu réussir à s'en emparer. A l'aspect des torrens de flamme et de fumée qui s'élèvent des villages incendiés, les Pskoviens reprochent à leur prince Vassili Schouïsky de s'occuper à boire et à les piller, plutôt que de songer à les défendre.

En attendant, les Allemands réduisirent en cendres le bourg de Kabouïli, où ils passent au fil de l'épée près de quatre mille habitans, et le 20 août 1480, ils assiégent la ville de Pskof. Leur armée était, dit-on, forte de cent mille combattans : mais comme ces hommes étaient, pour

la plupart, des paysans mal armés, entièrement étrangers à la vie militaire, leur camp immense disposé sur l'autre rive de la Vélika, ressemblait plutôt à une horde de Bohémiens où le bruit et le désordre régnaient de toutes parts, qu'à une armée en campagne. Cependant la terreur s'empare des Pskoviens ; un grand nombre d'entre eux se mettent à fuir, et le prince Schouïsky lui-même monte à cheval pour imiter ces lâches ; mais les Pskoviens l'arrêtent ; ils font des propositions de paix au grand-maître, promènent solennellement autour de leurs murailles les vêtemens de leur héros Dovmont, et bientôt le courage renaît dans leurs cœurs abattus. Bernard essaie d'incendier la ville avec treize canots de Dorpat, chargés d'artillerie, et les Allemands débarquent leurs troupes ; alors les Russes, armés de haches, d'épées, de pierres, fondent sur eux, et les forcent à regagner précipitamment la rivière, où ils se noient en voulant rejoindre leurs canots. Pendant la nuit, ils lèvent le siége, et s'éloignent de la ville. « *Nous avons en vain » offert aux Russes de combattre dans la plaine,* » dit Bernard dans sa lettre au chef de l'ordre » Teutonique. *La Vélika nous défendait l'ap- » proche de la ville.* » Les Pskoviens s'attendant à une nouvelle attaque, implorèrent le

secours d'André et de Boris, frères du grand prince, qui se rendaient alors de Vélikii-Louki à Moscou avec de nombreuses troupes ; mais ceux-ci répondirent qu'ils avaient bien autre chose à faire qu'à penser aux Allemands, et chemin faisant, ils pillèrent plusieurs villages, pour punir les Pskoviens, dit un annaliste, de ce que redoutant la colère de Jean, ils avaient refusé de recevoir les épouses de ces deux princes alors en Lithuanie.

Bernard ayant ainsi échoué dans son entreprise, licencia son armée, et cette imprudence coûta bien cher à son malheureux pays. Instruit des hostilités commises par l'Ordre, le grand prince, débarrassé de tous ses autres ennemis, envoya contre la Livonie vingt mille hommes sous les ordres des princes Boulgak et Yaroslaf Obolensky, sans compter les troupes de Novgorod, commandées par ses lieutenans. Cette armée, qui devait se réunir à Pskof, était suffisante pour conquérir la Livonie entière. Mais, toujours guidé par la modération, Jean ne pensait point à cette conquête, ayant en vue d'autres acquisitions plus essentielles pour le bien de la Russie ; son but était seulement d'inspirer la terreur aux Allemands, et par ce moyen d'assurer pour long-temps la tranquillité de nos fron-

tières nord-ouest. A la fin de février, l'armée 1481.
du grand prince, cavalerie et infanterie, entre dans les États de l'Ordre, et se divise en trois parties ; la première se porte sur Marienbourg, la seconde sur Dorpat, et la troisième sur Valk. L'ennemi n'osant se montrer nulle part, la Livonie se trouve, pendant un mois entier, à la discrétion des Russes, qui y mettent tout à feu et à sang : ils prennent Fellin, Tarvast, une grande quantité d'hommes, de chevaux, de cloches d'or, d'argent, et s'emparent de tous les bagages du grand-maître, qui serait tombé lui-même entre leurs mains, s'il n'avait réussi à s'échapper de Fellin la veille de leur arrivée. Quelques villes se rachetèrent à prix d'argent, et la chronique blâme la cupidité des princes Boulgak et Yaroslaf, qui en reçurent secrètement des sommes considérables. Les prêtres furent ceux qui eurent le plus à souffrir de la cruauté des Moscovites. Il est dit, dans les papiers de l'Ordre, qu'ils les accablaient d'outrages, de coups de fouet, et les brûlaient ensuite tout vifs : les gentilshommes, les marchands, les laboureurs, les femmes et les enfans étaient envoyés captifs, par milliers, en Russie. Enfin le dégel mit un terme aux désastres de la Livonie : nos troupes reprirent le chemin de Pskof, et Bernard, dé-

plorant le sort de ses États, accusait de tous ces malheurs le grand-maître Teutonique, qui ne lui avait pas envoyé de secours. D'autres faisaient les mêmes reproches à l'évêque de Dorpat, dont l'armée n'avait pas voulu agir de concert avec celle des chevaliers. Il est certain que les circonstances n'étaient plus les mêmes. Pendant les trois siècles qui venaient de s'écouler, l'Ordre avait lutté contre Novgorod et Pskof, souvent divisées d'intérêts; mais à cette époque l'unité du pouvoir monarchique donnait déjà à la Russie une force qui devait faire trembler la Livonie pour son existence politique. En 1483, les ambassadeurs de Jean signèrent, à Narva, un armistice de vingt ans avec les Allemands.

1482 — 1483. Affaires de Lithuanie.

Il n'y avait alors précisément ni paix ni guerre avec les Lithuaniens. Jean proposait la paix, mais il revendiquait les villes et les pays conquis par Vitovte sur la Russie : le roi, de son côté, réclamait Vélikii-Louki et même Novgorod. On se détestait de part et d'autre; l'on n'épargnait aucun moyen de se nuire en secret et ouvertement. Au nombre des amis que la Russie avait en Lithuanie, parmi les princes de religion grecque, elle comptait surtout Olschansky, Michel Olelkovitch et Théodore Belzky. Ces arrière-petits-fils d'Olgerd, mécontens de Casimir,

formièrent le projet de se soumettre à Jean, avec leurs apanages, situés dans le pays de Seversky. Ce complot ayant été découvert, le roi fit arrêter les deux premiers, mais le prince Belzky s'enfuit à Moscou, forcé d'abandonner sa jeune épouse en Lithuanie, le lendemain de ses noces. Tels sont les détails que nos annalistes nous donnent sur cet événement. Voici maintenant le récit de l'historien de Pologne : « *Les princes de Seversk étant venus à Vilna pour voir le roi,* » *l'huissier du palais ne leur permit pas d'entrer, et serra fortement le pied de l'un d'entre* » *eux, en fermant la porte; l'huissier fut condamné à mort par Casimir, mais les princes* » *ne respirèrent plus que vengeance. Persuadés* » *qu'on avait voulu les offenser, et peu satisfaits depuis long-temps du gouvernement* » *lithuanien, qui ne les aimait pas à cause de* » *la différence de religion, ils se soumirent au* » *prince de Moscou* (13). » Jean, qui espérait profiter un jour des services du prince Belzky, lui fit la réception la plus honorable, et lui donna pour domaine le bourg de Demon.

Casimir avait envoyé à Smolensk un corps de dix mille hommes : cependant il n'osa pas commencer la guerre; il traita avec la plus grande bienveillance les députés pskoviens, à Grodno,

et satisfit avec bonté à toutes leurs réclamations sur les affaires litigieuses qui existaient entr'eux et la Lithuanie. Cependant il conseillait secrètement aux fils d'Akhmat, Seid-Akhmat et Mourtoza, d'inquiéter la Russie, et tâchait de nous enlever Mengli-Ghireï, notre fidèle allié, entreprise dans laquelle il fut sur le point de réussir, en corrompant Imenek, seigneur de Crimée; car en 1482, celui-ci engagea son souverain à conclure la paix avec la Lithuanie : mais Jean déjoua ces projets. Les ambassadeurs du grand prince firent de si pressantes représentations à Mengli-Ghireï, que ce khan déclara de nouveau la guerre à Casimir : pendant l'automne de 1482, il parut avec une nombreuse cavalerie sur les bords du Dniéper, s'empara de Kief, fit prisonsonnier le voïévode de cette ville, la dévasta, mit le feu au couvent de Petchersky, et envoya au grand prince la patène et le calice d'or massif de l'église de Ste.-Sophie. Cet événement affligea les dévots moscovites, pénétrés de douleur en voyant les Russes exciter les barbares contre leurs frères en religion, et les armer pour brûler, pour spolier les temples du seigneur, les plus anciens monumens du christianisme parmi nous. Mais le grand prince, qui ne songeait qu'aux avantages politiques, témoigna sa reconnaissance

à Mengli-Ghireï, l'engageant à observer à l'avenir, avec le même zèle, les conditions de leur traité d'alliance. « *De mon côté*, lui fit-il dire, » *je ne néglige aucune occasion de faire ce qui* » *peut vous être agréable, et j'entretiens en* » *Russie vos frères Nordooulat et Aïdar, quoi-* » *qu'ils coûtent beaucoup à mon trésor.* » Il se conduisait effectivement en ami fidèle et zélé de Mengli-Ghireï. La haine que se portaient réciproquement les khans de Crimée et de la horde d'Or, ne s'était point éteinte avec la vie d'Akhmat, bien qu'en sa qualité de chef de tous les Musulmans, le sultan de Turquie leur eût défendu de se faire la guerre. A l'approche du cruel hiver de 1485, le tzar Mourtoza, qui errait avec ses nomades dans les déserts du Don, alla chercher un asile contre la famine dans les environs de la Tauride. Aussitôt Mengli-Ghireï prend les armes, le fait prisonnier, l'exile à Caffa, et défait encore les bandes de Témir, autre prince de la horde dorée; mais l'été suivant, celui-ci, réuni à un autre fils d'Akhmat, fond à l'improviste sur la Tauride, au moment où les habitans étaient tous livrés aux travaux de l'agriculture. Il délivre Mourtoza, après avoir failli s'emparer de Mengli-Ghireï lui-même, et se retire ensuite dans ses déserts chargé du plus

riche butin. A cette nouvelle le grand prince fait marcher une armée contre les camps des fils d'Akhmat, et renvoie à Mengli-Ghireï les prisonniers de Crimée délivrés par les Russes.

Relations amicales entre Mathias, roi de Hongrie, et Jean III.

La Hongrie était alors gouvernée par Mathias Korvin, fils du célèbre Hunniade, prince illustre par sa valeur autant que par son brillant génie. Ennemi de Casimir, il rechercha l'amitié du monarque moscovite, et lui expédia, en 1482, un de ses officiers, nommé Yan. Le grand prince fit l'accueil le plus gracieux à cet ambassadeur : ensuite il le renvoya au roi son maître, accompagné de Féodor Kouritzin, secrétaire de Jean, pour faire ratifier le traité conclu à Moscou entre les deux puissances; elles s'engageaient mutuellement à faire la guerre au roi de Pologne, dès que les circonstances le permettraient. La Hongrie, dont les relations avaient été jadis si fréquentes avec le midi de la Russie, était devenue entièrement étrangère à notre histoire, depuis près de deux siècles. Jean s'empressa de renouveler ces anciennes liaisons propres à répandre la gloire de son nom en Europe, et à contribuer aux progrès de la civilisation parmi les Russes. Il pria Mathias de lui procurer, 1°. des artistes, à la fois fondeurs de canons et artilleurs; 2°. des ingénieurs; 3°. des architectes

pour construire des églises, des palais et des villes; 4°. des orfèvres en état de fabriquer de grands vases d'or et d'argent; 5°. des mineurs pour chercher et purifier les métaux : « *Nous* » *avons des mines d'or et d'argent*, disait-il au » roi, *mais nous ignorons l'art d'exploiter ces* » *richesses; rendez-nous ce service, et à notre* » *tour nous mettrons à votre disposition tout ce* » *qui se trouve dans notre riche empire.* » En revenant à Moscou, le secrétaire Kouritzin fut retenu prisonnier par les Turcs, à Bielgorod, mais délivré bientôt après par les soins du roi de Hongrie et de Mengli-Ghireï. Cette nouvelle alliance fut confirmée de part et d'autre par de nouvelles ambassades, des lettres amicales et de riches présens. En 1488, Jean envoya à Mathias une zibeline noire avec des griffes en or, garnies de grandes perles de Novgorod. Pour preuve de sa considération toute particulière, il donnait toujours audience en personne aux ambassadeurs hongrois, aimait à causer avec eux, leur accordait la permission de s'asseoir en sa présence, et leur présentait lui-même une coupe remplie de vin. Cependant comme il savait que l'amitié des princes est fondée sur la politique, il observait avec attention celle de Mathias, et ses ambassadeurs avaient ordre de l'instruire fidèlement de

toutes les relations de ce prince avec la Turquie, l'empereur, la Bohême et le roi de Pologne.

A cette époque, on vit briller, dans le voisinage de la Lithuanie, une nouvelle puissance devenue bientôt l'objet de la politique de Jean: nous parlons de la Moldavie, dont nous avons déjà fait mention. Elle fut gouvernée par des voïévodes peu connus jusqu'à Étienne IV, surnommé le Grand, qui osa tirer le glaive contre Mahomet II, et qui, par de célèbres victoires sur les nombreuses armées ottomanes, plaça son nom dans l'histoire à côté des plus illustres héros. Intrépide au milieu des dangers, aussi ferme dans le malheur que modeste dans la prospérité qu'il attribuait à Dieu seul, protecteur de la vertu, il commanda l'admiration des souverains et des peuples par son talent à créer de grandes choses avec de faibles moyens. La conformité des dogmes de religion, celle des mœurs, l'usage de la même langue dans le culte divin et dans les affaires, le génie extraordinaire des souverains de Russie et de Moldavie, l'accord de leurs avantages et de leurs principes, tout devait contribuer à établir entre eux des relations d'amitié. Non-seulement Étienne avait à craindre les entreprises des Turcs, il redoutait encore l'ambitieux Casimir; car ce souverain prétendait placer la Moldavie sous la

dépendance de la Pologne ; ensuite Mengli-Ghireï qui, en sa qualité de vassal du sultan, le menaçait d'une attaque. Jean pouvait, plus que personne, assurer son indépendance et sa sécurité, en menaçant le roi de lui déclarer la guerre, et par sa médiation auprès de Mengli-Ghireï, à condition qu'en cas de besoin, Etienne le servirait avec zèle. Ce *voïévode et hospodar* (c'est le titre qu'il prend dans ses traités), qui luttait si généreusement contre la violence des sultans, oppresseurs de la Grèce, avait d'ailleurs des droits particuliers à l'amitié du gendre des Paléologues, puisque celui-ci avait pris, avec leurs armes, l'engagement d'être l'ennemi des successeurs de Mahomet.

Mariage du fils aîné de Jean, avec Hélène, fille d'Etienne, hospodar de Moldavie.

Tout étant disposé de la sorte pour une sincère alliance, Jean et Étienne la consolidèrent par des liens de famille : l'hospodar de Moldavie ayant choisi pour médiatrice la mère du grand prince, proposa la main de sa fille Hélène au fils aîné du monarque moscovite. En conséquence le boyard Michel Plechtchéïef partit, avec une suite considérable, pour aller chercher la princesse en Moldavie, où se fit la cérémonie des fiançailles. Étienne confia sa fille à trois de ses boyards et à leurs épouses, pour la conduire en Russie par la Lithuanie. Non-seulement Casimir

lui accorda un libre passage à travers ses États, il lui envoya même des présens pour témoignage de sa considération. Arrivée à Moscou au commencement du carême de S. Philippe (*a*), Hélène alla demeurer dans le couvent de l'Ascension, chez la mère du grand prince, en attendant le jour de son mariage, qui fut célébré le 6 janvier. Nous verrons que le sort ne bénit pas cette union.

Conquête de Tver.

En même temps que son adroite politique à l'extérieur assurait le repos de son empire, Jean l'aggrandit intérieurement en faisant un nouveau pas vers l'unité monarchique. Déjà il avait soumis Novgorod, le pays de la Dvina, et rangé la Permie sous sa domination; mais à quatre-vingts verstes de Moscou, il voyait une autre principauté russe, dont le souverain était son égal par son titre et par ses droits. Semblable à une petite île, menacée à chaque instant d'être submergée, Tver élevait encore sa tête indépendante au milieu des domaines moscovites, dont

(*a*) Les Russes admettent quatre carêmes; le premier, de sept semaines, avant Pâques; le second, de trois semaines, quelquefois quatre, avant la S. Pierre; le troisième, depuis le 1er. août jusqu'au 15; le quatrième, cinq semaines avant Noël. Pendant ce temps on ne célèbre point de mariages.

elle était environnée de toutes parts. Le prince Michel, beau-frère de Jean, connaissait tout le péril auquel il était exposé; il n'avait pas plus de confiance dans les nœuds de parenté qu'aux traités qui devaient garantir son indépendance, et savait que bientôt il lui faudrait opter, c'est-à-dire céder le trône à la première sommation de Jean, ou se défendre avec le secours de quelque puissance étrangère. Quoique la protection de la Lithuanie fût une faible ressource, comme le prouvait le sort de Novgorod, cependant la haine personnelle de Casimir contre le grand prince, l'exemple des anciens souverains de Tver, de tout temps amis des Lithuaniens, et cet espoir vague que la crainte inspire aux âmes timorées, déterminèrent Michel à faire des démarches auprès du roi. Comme il était veuf, il crut ne pouvoir mieux faire que d'épouser une petite-fille de ce monarque, afin de cimenter par là une étroite alliance avec lui. Jean, qui jusqu'alors avait disposé à son gré de l'armée de son beau-frère dans toutes ses expéditions importantes, s'était fait un scrupule d'attenter à ses droits; mais à peine est-il instruit de cette secrète alliance, qu'enchanté sans doute de trouver un prétexte légitime de rupture, il déclare la guerre à Michel, en 1485. Ce prince,

saisi d'effroi, s'empresse d'apaiser Jean par de nombreux sacrifices : il renonce au titre de son *égal*, se reconnaît pour son frère *cadet*, lui cède plusieurs domaines, et promet solennellement de fournir son contingent de troupes dans toutes les guerres. L'évêque de Tver fut le médiateur de cette paix, et le grand prince, qui ne négligeait jamais une occasion de paraître indulgent et modéré, différa encore de quelque temps la perte de cette principauté. Il est stipulé, dans le traité conclu alors, que Michel renonce à toute alliance avec le roi de Pologne; qu'il ne pourra, sans une permission expresse de Jean, avoir de communications avec ce monarque, non plus qu'avec les fils de Chemyaka, du prince de Mojaïsk, de Borofsk et autres fugitifs russes. Il jure pour lui-même et pour ses enfans de ne jamais se soumettre à la Lithuanie; de son côté, le grand prince s'engage à ne s'arroger aucun droit sur la province de Tver, etc., etc. Mais ce traité n'était autre chose que l'agonie de l'indépendance tvérienne. Depuis long-temps Jean avait fixé le sort de cette puissance, comme auparavant celui de Novgorod, et pour parvenir à son but, il exerça les plus cruelles vexations contre le pays de Michel et contre ses habitans. Les Tvériens offensaient-ils les Moscovites d'une

manière quelconque, il exigeait impérieusement des punitions sévères, tandis que les Moscovites pouvaient impunément leur enlever leurs propriétés, et les accabler des plus sanglantes injures. Toutes les plaintes de Michel étaient inutiles. Enfin les Tvériens, ne trouvant plus de défenseur dans leur prince, résolurent d'implorer la protection de célui de Moscou : les princes Mikoulinsky et Dorogoboujsky passèrent au service de Jean, qui donna Dmitrof pour domaine au premier, et Yaroslavle au second. Plusieurs boyards suivirent leur exemple, de sorte qu'il ne resta plus à Michel d'autre ressource que de se ménager un asile en Lithuanie. Il y envoya donc un de ses affidés; malheureusement pour lui cet homme fut arrêté et forcé de remettre à Jean la lettre que Michel écrivait au roi, preuve suffisante de sa trahison et de sa perfidie, car ce prince, qui avait promis de cesser toute communication avec la Lithuanie, y excitait même Casimir à déclarer la guerre à Jean. L'infortuné Michel envoya à Moscou l'évêque de Tver et le prince Kholmsky pour s'excuser de cette démarche; mais ces ambassadeurs ne furent point reçus. Jean donna ordre au boyard Yakof, lieutenant de Novgorod, de marcher contre Tver avec toutes ses forces; lui-même, accompagné

de son fils et de ses frères, il sortit de Moscou le 21 août, à la tête d'une nombreuse armée et d'un corps d'artillerie commandé par le célèbre Aristote, et le 8 septembre, il mit le siége devant la capitale ennemie, dont il incendia les faubourgs. Deux jours après, il vit arriver auprès de lui tous les princes, tous les boyards tvériens, qui, favorisant secrètement ses intérêts, ne rougirent point d'abandonner leur maître dans le malheur. Michel, réduit à la cruelle alternative de fuir ou de se livrer lui-même entre les mains de son ennemi, prit pendant la nuit la route de la Lithuanie. L'évêque, Michel Kholmsky, avec les autres princes, les boyards et les habitans, qui jusqu'au dernier moment étaient restés fidèles à leur souverain légitime, ouvrirent alors leurs portes au grand prince, et sortirent de la ville pour lui rendre hommage comme au monarque de toute la Russie. Jean envoya ses boyards et ses secrétaires pour recevoir le serment des habitans; il défendit expressément à ses soldats de s'abandonner à aucun excès dans la cité conquise. Enfin le 15 septembre, il entra dans Tver, y entendit la messe dans l'église de la Transfiguration, et déclara qu'il donnait cette principauté à son fils Jean; il le laissa à Tver. Quelque temps après son re-

tour à Moscou, il envoya ses boyards à Tver, Staritsa, Zoubtzof, Opoki, Klin et Kholm, pour enregistrer tous les domaines des ces contrées et faire le dénombrement des laboureurs, afin de fixer le payement des impôts fonciers.

Ainsi disparut, presque sans coup férir, l'existence de la célèbre principauté de Tver, qui depuis S. Michel Yaroslavitch, portait le nom de *grande*, et disputa long-temps de priorité avec celle de Moscou. Les habitans le cédaient aux autres Russes sous le rapport de l'industrie commerciale, mais ils étaient célèbres par leur courage, par leur fidélité à leurs souverains. Les princes de Tver avaient près de quarante mille hommes de cavalerie; par suite de leur inimitié pour les princes de Moscou, ayant refusé de prendre part au grand œuvre de notre affranchissement, ils perdirent le droit d'être plaints dans leurs malheurs. Michel Borissovitch ne laissa point d'enfans, et mourut dans son exil en Lithuanie.

En donnant avis à Mathias, roi de Hongrie, de la conquête de Tver, Jean lui fit dire : « *J'ai* » *entamé les hostilités contre Casimir, en sa* » *qualité d'allié du prince de Tver. Déjà mes* » *lieutenans occupent plusieurs places en Li-* » *thuanie, et de son côté, Mengli-Ghireï,*

» *conformément à mes désirs, met tout à feu* » *et à sang dans les États de Casimir. Secon-* » *dez-moi donc, prince, comme nous en sommes* » *convenus.* » Mais Mathias, qui venait d'enlever à l'empereur une partie considérable de l'Autriche avec Vienne, désirait goûter quelque repos à la fin de sa carrière. « *Je me réjouis de* » *toute mon âme*, écrit-il au grand prince, *des* » *progrès de la monarchie russe; aussitôt que* » *j'apprendrai que vous déployez toutes vos* » *forces contre notre commun ennemi, je vous* » *promets d'exécuter les clauses de notre traité,* » *et d'entrer dans les Etats du roi de Pologne.* » *Mais j'attends cette nouvelle pour commencer* » *les hostilités.* » C'est ainsi que deux princes qui s'excitaient à la guerre contre Casimir, évitaient d'en venir aux prises avec lui, et s'occupaient d'autres soins plus essentiels au bonheur de leurs États.

L'apanage de Véréïa réuni à Moscou.

Devenu possesseur de Tver par la force de ses armes, Jean n'eut besoin que d'un trait de plume pour s'emparer de l'apanage de Véréïa. Vassili, fils unique et successeur du prince Michel Andréïévitch, marié à une princesse grecque, nommée Marie, nièce de Sophie, fut, du vivant même de son père, obligé de s'expatrier, par suite, dit la chronique, d'une dissension qu'il

avait excitée dans la famille du grand prince. Afin de signaler la joie dont l'avait comblé la naissance de son petit-fils Dmitri, à la fin de 1483, Jean voulut donner à Hélène, sa bru, les bijoux de sa première épouse; mais ayant appris que Sophie en avait fait présent à Marie ou à son époux, il entra contre celui-ci dans une si grande colère, qu'il lui fit rendre toute la dot de sa femme, et le menaça de le faire arrêter. Vassili saisi de terreur et cruellement blessé de cet affront, s'étant retiré en Lithuanie avec sa femme, le grand prince le déclara pour toujours déchu de sa principauté héréditaire, obligea Michel par un serment solennel, à ne plus avoir aucunes relations avec son coupable fils, et, par son testament, à céder à perpétuité au monarque moscovite les villes d'Yaroslavetz, de Biélo-Ozero et de Véréïa. Michel termina ses jours dans l'automne de 1485; avant sa mort, il nomma le grand prince son héritier universel, et son exécuteur testamentaire, sans même oser léguer à son fils ni croix, ni images, marques de sa bénédiction; il suppliait seulement le monarque de ne point révoquer les sentences portées par lui dans les affaires judiciaires.

En incorporant ainsi les anciens apanages à la grande principauté, Jean déracinait jusqu'aux

Les princes de Rostof et d'Yaroslavle privés de leurs droits de souveraineté.

restes d'un système qui avait été si funeste à la Russie. Depuis long-temps Yaroslavle dépendait de Moscou. Cependant, comme les princes de cette ville avaient encore quelques droits de succession peu conformes aux principes de la nouvelle monarchie russe, ils en firent volontairement cession au grand prince; de leur côté les princes de Rostof lui vendirent la moitié de cette ville, considérée encore comme leur patrimoine. Ainsi fut rétablie la grande principauté telle qu'elle avait existé sous André Bogolubsky, et sous Vsévolod III. Agrandie de plus par la conquête de Novgorod et de ses vastes domaines, par l'acquisition des apanages de Mourom et de Tchernigof, elle méritait déjà le nom d'empire. Rézan seule conservait encore une ombre d'indépendance. Comme il aimait beaucoup sa sœur Anne, Jean y laissait régner en paix l'époux de cette princesse et ses fils. Vassili, son beau-frère, étant mort en 1483, avait laissé à Jean, son fils aîné, la grande principauté de Rézan avec les villes de Péreslavle, de Rostislavle et de Pronsk; à Féodor, son cadet, celles de Pérévitesk et l'ancienne Rézan, avec le tiers des revenus de Péreslavle. Ces deux frères vivaient dans la plus parfaite intelligence, entièrement soumis à leur mère, qui percevait le quart de toutes les taxes et

Affaires de Rézan.

douanes de l'État. En 1486, ils firent un traité par lequel celui des deux qui mourrait sans enfans devrait nommer l'autre son héritier, afin de ne pas faire passer leur principauté en des mains étrangères. On conçoit que ce traité fut dicté par la crainte où ils étaient de voir le prince de Moscou se déclarer leur successeur.

Un nouveau succès plus éclatant illustra les armes si souvent victorieuses du grand prince. En 1478, malgré le serment qu'il avait prêté, et sur la fausse nouvelle que Jean, battu par les Novgorodiens, et dangereusement blessé, était rentré, lui quatrième, dans sa capitale, le tzar de Kazan avait, pendant l'hiver, porté la guerre dans la province de Viatka; il avait fait le siége de plusieurs villes, désolé les villages, et fait quantité de prisonniers emmenés en esclavage. Le grand prince se vengea de cet affront au printemps suivant. Les habitans d'Oustiougue et de Viatka incendièrent tous les villages sur les bords de la Kama, et Vassili Obrasetz, voïévode moscovite, réduisit tout en cendres sur les rives du Volga. Il s'avança même de Nijni-Novgorod jusqu'à Kazan, fit le siége de cette ville, dont il fut contraint de s'éloigner par un ouragan. Le tzar Ibrahim demanda la paix, l'obtint et mourut laissant un grand nombre d'enfans nés de

plusieurs femmes. Kazan devint alors le théâtre de la discorde et des projets séditieux des grands; les uns nommèrent pour successeur d'Ibrahim, Makhmet-Amin, son fils cadet, dont la mère, Noursaltan, fille de Témir, avait épousé en secondes noces Mengli-Ghireï, khan de Tauride; les autres penchaient pour Alégam, fils aîné d'Ibrahim, et ils réussirent à le faire monter sur le trône, avec le secours des Nogaïs. Cette circonstance excita le mécontentement du grand prince, car il s'intéressait vivement au beau-fils de son ami Mengli-Ghireï; et connaissant toute la haine d'Alégam contre la Russie, il craignait en outre une étroite alliance entre Kazan et les Nogaïs. Le jeune Makhmet-Amin s'étant rendu à Moscou, Jean lui donna Koschira, et fit observer avec soin toutes les démarches d'Alégam. Les voïévodes moscovites postés sur les frontières menaçaient sans cesse la capitale du nouveau tzar, et ce prince, détesté de ses sujets, ne se réconciliait avec nous, ne promettait de rester notre ami que pour nous tromper et exercer ensuite mille cruautés contre les Russes. A la fin, convaincu de la haine implacable dont ce tzar était animé contre les Russes, Jean fit partir au commencement du mois d'avril 1487, Makhmet-Amin, et le célèbre Daniel Kholmsky, pour

marcher contre Kazan avec une armée formidable. Le 18 mai, le prince Kholmsky mit le siége devant cette ville, et le 9 juillet il s'en empara ainsi que de la personne du tzar.

Cette heureuse nouvelle fut apportée à Moscou, par le prince Riapolovsky. Aussitôt Jean fait célébrer la sainte messe, sonner toutes les cloches, et, les yeux baignés de larmes, il remercie le ciel d'avoir livré entre ses mains le royaume de Mamoutek où son père, Vassili-l'Aveugle, avait langui dans la captivité. Mais l'idée de s'emparer entièrement de cet ancien pays des Bulgares et de l'incorporer à la Russie, ou ne se présenta pas à son esprit, ou ne lui parut alors qu'une imprudence : il pouvait penser aux difficultés qu'éprouverait un monarque chrétien pour dompter ce peuple mahométan, d'une humeur belliqueuse et inquiète : d'ailleurs nous n'avions pas encore d'armée fixément organisée et permanente pour conserver la conquête de ce pays vaste et peuplé. Jean se contenta de prendre le titre de *prince de* Bulgarie, mais il lui donna un roi particulier. Le prince Kholmsky mit, en son nom, la couronne sur la tête de Makhmet-Amin ; il punit de mort quelques uns des houlans ou princes, d'humeur séditieuse, et envoya Alégam à Moscou ; les habitans de la

1487.

capitale pouvaient à peine en croire leurs yeux, et le spectacle d'un khan tatar prisonnier dans leurs murs, était pour eux aussi nouveau qu'étonnant : Alégam fut exilé avec deux de ses femmes à Vologda ; sa mère, ses frères et ses sœurs furent envoyés à Kargolom, sur le lac Blanc.

Relations avec le khan de Crimée.

Jean s'empressa d'instruire Mengli-Ghireï de cet heureux événement ; il l'annonça surtout à la tzarine Noursaltan, afin que cette femme, aussi adroite qu'ambitieuse, guidée par la reconnaissance pour l'important service qu'il venait de rendre à son fils, employât son crédit à consolider l'alliance entre la Russie et la Crimée. — Cette sincère et mutuelle amitié ne se démentit pas. Le grand prince informait Mengli-Ghireï de tous les desseins des khans de la horde du Volga, de leurs fréquentes négociations avec Casimir, et à la nouvelle qu'ils se portaient sur la Tauride, il fit marcher contre eux un corps de cosaques, commandé par le tzarévitch Nordooulat ; il donna en même temps l'ordre à Makhmet-Amin de les menacer, et conseilla à Mengli-Ghireï de leur opposer les Nogaïs. La communication devenant dès lors très-difficile entre la Tauride et la Russie, en raison des brigandages exercés par les Tatars du Volga contre tous ceux qu'ils rencontraient dans les déserts sur les bords de l'Os-

kole et de la Merle, Jean proposa d'établir une nouvelle route par Azof, à condition que les Turcs affranchiraient les Russes de tout péage. Cette démarche était nécessaire pour la sécurité des agens diplomatiques, ainsi que pour celle des artistes étrangers que le grand prince faisait venir d'Italie et qui se rendaient à Moscou par Caffa. Indépendamment des courriers ordinaires, on expédiait aussi en Crimée des ambassadeurs chargés de lettres de créance et de présens toujours fort peu considérables. En 1486, par exemple, Jean envoya au tzar trois pelisses, dont une de lynx, l'autre de martre, la troisième d'écureuils; trois zibelines et un double ducat; à son épouse, à son frère Yamgourtchéï, et à chacun de ses enfans, deux ducats. En échange, il désirait recevoir lui-même des cadeaux. Ayant appris que la tzarine Noursaltan possédait la célèbre perle de Tokhtamouisch (sans doute enlevée à Moscou par ce khan sous le règne de Dmitri Donskoï), il la demanda avec instance dans plusieurs lettres et l'obtint enfin de la tzarine.

Ami sincère de Mengli-Ghireï, Jean favorisa l'alliance de ce prince avec le roi de Hongrie et l'empêcha de faire une grande faute en politique. Ce fait est mémorable en ce qu'il montre la pénétration du grand prince et la bonhommie du khan. Aïdar et Nordooulat,

Ambassade de Mourtoza, fils d'Akhmat, à Moscou.

frères de Mengli-Ghireï, qui, de leur plein gré, s'étaient retirés en Russie, n'avaient plus la liberté d'en sortir. Afin d'attirer Nordooulat chez lui, Mourtoza, khan de la horde dorée, envoya à Moscou, en 1487, un des ses officiers porteur de lettres de sa part pour ce prince et pour Jean. « *Mon frère et mon ami*, disait-il au premier, » *prince juste de cœur et célèbre par tes exploits*, » *noble appui du trône des musulmans!* tu sais » que nous sommes enfans du même père; tu sais » que nos ancêtres, aveuglés par l'ambition, se » sont mutuellement déchirés; mais après tant » de mal et de carnage, les cœurs ont pris des » sentimens plus doux; les vestiges de sang ont » disparu sous des flots de lait, et les eaux bien- » faisantes de l'amitié ont éteint les feux de la » guerre. Le Seigneur a puni, par les plus affreux » désastres, ton frère Mengli-Ghireï qui a de » nouveau allumé les torches de la guerre civile. » Ornement de la patrie, nous ne saurions, » d'un œil tranquille, te voir vivre au milieu » des mécréans; c'est pourquoi nous t'envoyons » par notre serviteur Schih-Bagloula, *un pro-* » *fond salut et un faible présent*, et t'engageons » à dire franchement à cet officier si ton inten- » tion est de quitter le séjour profane que tu » habites. J'écris à ce sujet à *Jean*. Au reste, dans

» quelque endroit que tu fixes ta demeure, porte-
» toi bien, et chéris-nous comme des frères. » —
Voici le contenu de sa lettre au grand prince.
Mourtoza à Jean, salut : « Apprends que le tzar
» Nordooulat eut toujours de l'affection pour
» moi : ne le retiens donc plus et ne l'empêche pas
» d'accepter un trône d'où je veux précipiter mon
» ennemi Mengli-Ghireï. Garde en ôtage la
» femme et les enfans de Nordooulat, et quand
» ce prince aura reconquis sa couronne, il les
» reprendra, pénétré d'amour et de reconnais-
» sance pour toi. » Le grand prince méprisa
l'orgueilleux langage de Mourtoza; il retint son
ambassadeur et en instruisit Mengli-Ghireï; il
lui fit dire en outre que, de son côté, le roi de
Pologne cherchait à attirer auprès de lui Aïdar,
autre frère du khan; mais Mengli-Ghireï, dont
l'esprit n'était pas fort pénétrant, et qui désirait
lui-même céder à Nordooulat la moitié de son
trône, afin qu'en régnant avec lui, ce prince lui
allégeât le fardeau du pouvoir par ses talens et
son courage, écrivit à Jean : « *Permettez-lui de*
» *se rendre auprès de moi, nous oublierons le*
» *passé; quant à Aïdar que je crains peu, je*
» *consens à ce qu'il se retire où bon lui sem-*
» *blera.* » — Le grand prince répondit qu'il n'ac-
complirait jamais un vœu aussi inconsidéré; que

l'ambition ne connaissait ni fraternité, ni gratitude, et qu'avec son génie et ses partisans, Nordooulat ne se contenterait pas de la moitié d'un trône qu'il avait jadis occupé seul; qu'enfin les lois de l'amitié l'obligeaient de l'avertir du danger, et de se refuser à une démarche qui pouvait lui être si nuisible. Ces représentations éclairèrent enfin Mengli-Ghireï qui leur dut peut-être son salut.

Ambassade des Nogaïs. 1489.

Cependant le sort infortuné d'Alégam avait offensé les princes du Schiban et ceux des Nogaïs, qui se trouvaient en relation de parenté avec lui : le tzar Ivak, les mourzas Alatch, Moussa, Yamgourtchéi et son épouse, expédièrent à Moscou des lettres dans lesquelles ils priaient Jean de rendre la liberté à cet illustre captif. « Vous êtes mon frère, écrivait Ivak au » grand prince, je suis souverain du pays des » musulmans, et vous régnez sur des chrétiens. » Voulez-vous vivre en bonne intelligence avec » moi, rendez la liberté à mon frère Alégam. » Quel profit vous revient de le retenir dans les « fers? Rappelez-vous que, par les traités conclus » avec ce prince, vous promettez d'avoir pour » lui de la bienveillance et de l'amitié. » Les mourzas s'exprimaient d'une manière plus modeste dans leurs lettres et envoyaient au grand

prince *un profond salut avec un léger présent*, ajoutant qu'ils attendaient tout de sa bonté, parce que leurs ancêtres avaient toujours été amis des monarques de Moscou. Les circonstances, disaient-ils, avaient contraint la horde d'Ivak à s'éloigner des frontières de Russie; mais ce tzar, vainqueur de ses ennemis, s'en était rapproché et désirait ardemment l'alliance du grand prince. Les ambassadeurs souhaitaient encore qu'il fût permis aux marchands nogaïs d'exercer librement le commerce en Russie, sans payer aucun droit. Le monarque leur fit faire la réponse suivante : « *Je ne délivrerai pas Alégam que j'ai » détrôné à cause de ses perfidies et de ses par- » jures; mais je consens à vous accorder mon » amitié, à condition que le tzar Ivak punira » les gens d'Alégam qui séjournent auprès de » lui, et portent le ravage dans mes États ainsi » que dans ceux de mon fils Makhmet-Amin; » à condition qu'il restituera tout ce que ces » brigands ont enlevé, et ne souffrira plus dé- » sormais de semblables crimes.* » — En attendant cette satisfaction, Jean retint à Moscou un des ambassadeurs et congédia les autres, leur ordonnant de ne plus passer en Russie que par Kazan et Nijni-Novgorod, au lieu de traverser le pays des Mordviens comme ils l'avaient fait

dans leur dernier voyage. Ces relations qui durèrent encore quelques années, présentent peu d'intérêt à l'histoire : elles prouvent seulement que la horde des Nogaïs qui errait sur les bords du Jaïk et aux environs de Tumen, avait différens tzars et plusieurs mourzas ou princes, et que tout en prenant le titre de leur ami, Jean leur parlait le langage d'un supérieur. Il permit au prince Mouffa, petit-fils d'Edigée et neveu de Témir, de donner sa fille en mariage à Makhmet-Amin; mais il défendit à ce dernier d'accorder la main de sa sœur au fils d'Yamgourtcheï, mourza des Nogaïs, dont les gens réunis aux habitans d'Astrakhan, pillaient nos pêcheurs du Volga. Malgré toutes les instances des princes nogaïs, Alégam resta dans la captivité, et Jean leur faisait répondre à ce sujet que c'était uniquement par égard pour eux qu'il allégeait, de toutes manières, le sort de ce prisonnier. Il leur envoyait des courriers, des draps d'Ypres, des gerfaults, des dents de poisson, et n'oubliait pas même les femmes des mourzas auxquelles il donnait, dans ses lettres, le nom de sœurs; mais il était très-sévère sur l'article de l'étiquette, et attentif à distinguer le rang des ambassadeurs : il ne répondit jamais aux Nogaïs que par des officiers de seconde classe, comme des trésoriers ou des se-

crétaires. Le principal but de Jean, dans ses relations diplomatiques avec ce peuple nomade, était de l'armer contre les fils d'Akhmat, et de l'empêcher de faire incursion dans le pays de Kazan où Makhmet-Amin régnait comme vassal et *tributaire* de la Russie. Nous en avons la preuve dans les papiers de ce temps qui contiennent une plainte de Makhmet contre Féodor-Kisselef, officier moscovite, lequel, outre les droits ordinaires, avait exigé des habitans de la province de Tsivil, quelques cuves d'hydromel, des chevaux, des martres, des castors, des renards, etc.

Soumission de Viatka.

Aussitôt que Kazan fut rangée sous sa domination, Jean III affermit son pouvoir sur la province de Viatka. A l'époque où Daniel Kholmsky marchait contre Alégam, les turbulens citoyens de Viatka, non moins attachés à leurs anciennes institutions et à leur liberté que les Novgorodiens leurs frères, s'étaient rendus coupables de la plus injurieuse désobéissance en chassant de leur ville le lieutenant du grand prince. Outre la nombreuse armée qui se trouvait sous les murs de Kazan, Jean en avait encore une autre toute prête, qu'il envoya contre les rebelles, sous le commandement du voïévode Koutouzof; mais les habitans de Viatka réussirent à tromper ce boyard, et prêtant l'oreille à leur justification il

revint sans les avoir punis de leur témérité. Aussitôt le grand prince nomma chefs de cette expédition, les princes Daniel Stchénia et Grégoire Morozof qui firent le siége de Klinof, avec soixante mille hommes. Les habitans promirent d'obéir, de payer exactement le tribut, et de fournir des troupes au grand prince; mais ils refusèrent obstinément de livrer les principaux auteurs de la sédition. Alors les voïévodes menacèrent de mettre tout à feu et à sang, et firent environner la ville de claies enduites de poix-résine. Les rebelles voyant qu'il ne leur restait qu'un instant pour se déterminer, présentèrent enfin les coupables, qui furent, sur-le-champ, enchaînés et envoyés au grand prince. Le peuple prêta serment de fidélité ; on lui donna une nouvelle constitution civile conforme aux lois de l'autocratie, et tous les notables, citoyens et marchands furent conduits à Moscou avec leurs femmes et leurs enfans. Jean répartit les citoyens à Borofsk et à Kremenetz, les marchands à Dmitrof, et il fit punir de mort trois des rebelles les plus coupables.

Tel fut le terme de l'existence de cette petite république, fondée à la fin du douzième siècle par des émigrés *Novgorodiens*, au milieu des déserts et des forêts habitées jadis par les Votiaks

et les Tchérémisses, au sein du repos et de l'obscurité. L'histoire fut long-temps sans faire mention de Viatka. D'abord ses habitans peu nombreux, soumis aux lois de la démocratie, se construisirent des habitations et des forteresses; adonnés à l'agriculture et à la chasse, ils repoussaient les fréquentes attaques des Votiaks: mais leur nombre s'augmentant de jour en jour, leurs connaissances dans l'économie domestique devinrent plus étendues; ils parvinrent à chasser les indigènes des endroits les plus fertiles, et les ayant relégués dans l'épaisseur de leurs forêts marécageuses, ils s'emparèrent de tout le pays compris entre la Kama et le Youg, entre l'embouchure de la Viatka et la Syssola. Ils exercèrent alors le commerce avec les Permiens, les Bulgares de Kazan, avec les provinces orientales de Novgorod et celles de Moscou; mais peu satisfaits de ce négoce favorisé par des rivières navigables, ils devinrent terribles par d'audacieux brigandages dont leurs compatriotes eux-mêmes ressentirent les effets. Vologda, Oustiougue, le pays de la Dvina autant que la Bulgarie, avaient sans cesse à redouter les incursions de ces Normands russes, dont les légers canots armés en guerre croisaient continuellement sur la Kama et le Volga: les annales font souvent mention de

Viatka vers la fin du quatorzième siècle. Un général de Tokhtamouisch incendia les villes de cette province. Le fils de Dmitri Donskoï établit son pouvoir sur elle; son petit-fils y restreignit la liberté républicaine, anéantie enfin sous l'arrière-petit-fils de ce grand prince. La conquête de Viatka fournit aux voïévodes de Jean l'occasion de soumettre également le pays d'Arsk (où se trouve aujourd'hui la ville du même nom). Cette province de l'ancienne Bulgarie avait ses princes particuliers : ils furent faits prisonniers et envoyés à Moscou, mais rendus ensuite à la liberté lorsqu'ils eurent prêté serment de fidélité au grand prince.

Conquête du pays d'Arsk.

Mort du jeune prince Jean.

1490.

Un malheur domestique vint troubler la joie causée par ces brillans événemens politiques, signalés tous par la sagesse et l'heureuse étoile du monarque. Digne héritier du grand prince, le jeune Jean, chéri de son père et du peuple, ardent, et modèle de bravoure dans les combats, tomba malade, en 1490; il éprouvait des élancemens dans les jambes. Quelques mois auparavant, les fils de Ralo Paléologue, dans un voyage qu'ils firent à Venise, avaient ramené avec eux plusieurs artistes, ainsi qu'un médecin nommé Mistr-Leon, Juif de nation, qui se chargea de guérir le malade, annonçant au monarque qu'il en répondait sur sa tête. Jean se fia à ses promesses

et lui ordonna de commencer le traitement. Ce médecin, beaucoup plus hardi qu'habile, appliqua aux pieds du malade des vases de verre remplis d'eau bouillante, et lui prescrivit une potion. Le mal ne fit qu'empirer, et, après de longues souffrances, le jeune prince mourut à l'âge de trente-deux ans, objet des regrets de son père et de ses sujets. Jean fit aussitôt arrêter l'imprudent docteur, et six semaines après il le condamna à mourir en place publique. Ce châtiment qui nous paraît si cruel, ne passa aux yeux du peuple que pour un acte de justice; car en trompant le monarque, Léon avait lui-même prononcé sa propre condamnation. Un autre médecin, Allemand de nation, nommé Antoine, subit la même peine, en 1425, pour avoir, par des remèdes violens, accéléré la mort d'un prince tatar, fils de Daniar: il fut livré aux parens du défunt qui l'égorgèrent. Cette barbarie effraya tellement tous les étrangers que le célèbre Aristote voulait quitter la Russie. Jean irrité le fit mettre en prison; cependant bientôt après il lui pardonna. Un médecin condamné à mort.

Trop sévère envers de pauvres médecins qui n'étaient coupables que d'ignorance, ce monarque déploya en même temps la plus louable tolérance dans un événement fort important pour la religion, dans une hérésie, si funeste, Concile contre les hérétiques juifs.

d'après l'expression de l'écrivain contemporain, S. Joseph de Volok, que l'orthodoxe Russie n'avait pas vu de semblable scandale depuis le siècle d'Olga et de S. Vladimir. Nous allons en rapporter les détails. Il y avait à Kief un Juif nommé Skharia, doué d'un esprit fin et d'une grande éloquence. Arrivé à Novgorod en 1470, avec le prince Michel Olelkovitch, il eut l'adresse de séduire deux prêtres, Denis et Alexis; de leur persuader que la loi de Moïse était la seule réellement divine; que l'histoire du Rédempteur n'était qu'une fable inventée à plaisir, que Jésus-Christ n'était pas encore né; enfin qu'il ne fallait pas honorer les images, etc. Tel fut le commencement de l'hérésie judaïque. Le prêtre Alexis prit le nom d'Abraham, sa femme celui de Sara; il séduisit avec Denis un grand nombre de laïcs et d'ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient Gabriel, archiprêtre de l'église de Ste.-Sophie, et Grégoire Toutchin, fils d'un boyard. Il serait difficile de concevoir comment Skharia aurait pu si facilement augmenter le nombre de ses prosélytes, s'il s'en était tenu à prêcher l'abolition du christianisme et l'adoption de la religion juive. Il est plus vraisemblable que ce zélateur, auquel S. Joseph de Volok donne les noms d'*astrologue* et de *sorcier*, abusait de la crédulité des

Russes par cette science cabalistique des Juifs, science pleine d'attraits pour les ignorans curieux, et tellement en vogue au quinzième siècle, que des hommes du plus grand mérite, entre autres Pic de La Mirandole, tâchaient d'y trouver la solution des problèmes les plus subtils de l'esprit humain. Les cabalistes se vantaient de posséder d'anciennes traditions venues en ligne directe de Moïse jusqu'à eux : plusieurs assuraient qu'ils avaient un livre donné à Adam par Dieu lui-même, livre où Salomon avait puisé toute sa sagesse : à les entendre, « eux seuls connaissaient » tous les mystères de la nature, pouvaient ex» pliquer les songes, lire dans l'avenir et prendre » de l'ascendant sur les esprits. C'était au moyen » de cette science que Moïse avait triomphé des » mages d'Egypte, qu'Elie commandait aux élé» mens, que Daniel avait fermé la gueule des » lions. L'ancien Testament était rempli d'al» légories subtiles qu'on ne pouvait expliquer sans » le secours de cette cabale qui opérait des mira» cles par la vertu de certaines paroles tirées de la » Bible. » Ces discours devaient nécessairement produire un effet puissant sur des esprits faibles ; aussi l'habile Juif s'empressa-t-il de s'en emparer et de leur persuader aussi que le Messie n'avait pas encore paru dans le monde. Cependant tout

en rejetant le christianisme de leurs cœurs, les hérétiques de Novgorod en pratiquaient les exercices, par bienséance; ils observaient rigoureusement tous les carêmes et tous les jeûnes; ils étaient humbles et si zélés dans l'accomplissement de leurs devoirs de piété, qu'en 1480, le grand prince engagea à venir à Moscou les prêtres Alexis et Denis, comme des pasteurs du mérite le plus éminent. Le premier devint archiprêtre de la cathédrale de l'Assomption, l'autre fut revêtu de la même dignité dans l'église de St.-Michel archange. Ils semèrent bientôt dans la capitale les germes de l'hérésie dont la racine était restée à Novgorod. Alexis était tellement en faveur à la cour du monarque qu'il avait un libre accès auprès de sa personne : il fit secrètement adopter sa nouvelle doctrine à Zozime, archimandrite de St.-Simon, au moine Zacharie, à Féodor Kouritzin, secrétaire de Jean, et à un grand nombre d'autres personnes. Le prince lui-même, sans soupçonner aucune hérésie, entendait de ses propres oreilles les paroles mystiques les plus équivoques, ce dont il se confessa depuis à S. Joseph, ajoutant même que la princesse Hélène, sa bru, avait également été entraînée dans cette doctrine erronée par Jean Maximof, un des disciples d'Alexis. Cependant celui-ci

jouit jusqu'à la fin de ses jours de la confiance de son maître, et les éloges dont il ne cessait de combler Zozime, son prosélyte, devant le grand prince, eurent tant de succès, qu'après la mort du métropolitain Géronce, arrivée en 1490, Jean promut cet archimandrite de St.-Simon à la métropole de toutes les Russies. « *On vit alors*, dit » Joseph, *un fils de Satan sur le trône des saints* » *prélats Pierre et Alexis : on vit un loup dé-* » *vorant sous l'habit d'un paisible berger.* » Secret zélateur du Judaïsme, il savait encore prendre le masque des vertus chrétiennes.

Enfin l'hérésie fut découverte à Novgorod par l'archevêque Gennadius qui, après avoir rassemblé toutes les pièces et les preuves à l'appui, soumit le jugement de cette affaire au tribunal du grand prince et du métropolitain; il leur envoya les délinquans, pour la plupart prêtres ou diacres, avec une liste exacte de leurs adhérens de Moscou, à l'exception de Zozime et de Kouritzin. Le monarque convoqua tous les évêques, ainsi que plusieurs archimandrites, abbés et prêtres, leur ordonnant d'examiner cette importante affaire dans un concile présidé par le métropolitain. On lut avec horreur toutes les dépositions de Gennadius, et Zozime lui-même en parut étonné; l'archevêque de Novgorod ac-

cusait ces apostats de maudire Jésus-Christ et la Sainte-Vierge, de cracher sur le crucifix, de donner le nom d'idoles aux images qu'ils *mordaient avec leurs dents,* et qu'ils jetaient dans les lieux les plus impurs; de nier qu'il y eût un paradis et une résurrection des morts; enfin, de corrompre audacieusement les âmes faibles, tandis qu'ils gardaient un lâche silence devant les chrétiens zélés. On cita les accusés : le moine Zacharie, Gabriel, archiprêtre de Novgorod, Denis et beaucoup d'autres (leur chef Alexis était mort deux ans auparavant). Ils nièrent tous le fait, malgré les dépositions de Novgorod et de Moscou qui témoignaient ouvertement contre eux. Plusieurs furent d'avis de faire donner la question à ces chrétiens apostats et de les condamner à mort; mais le grand prince refusa d'y consentir; conformément à ses ordres, le concile lança l'anathême contre l'hérésie et prononça la peine de l'exil contre ses insensés partisans. Ce châtiment doit être regardé comme très-modéré si l'on se reporte à la rudesse du siècle et aux suites graves que pouvait alors entraîner cette hérésie. Un grand nombre d'accusés furent envoyés à Novgorod, où l'archevêque Gennadius les fit monter sur des chevaux, le visage tourné du côté de la queue, avec leurs habits à l'envers, ayant sur la

tête des bonnets pointus ornés de glands de tille; tels qu'on représente les diables, une couronne de paille et cet écriteau : *Voici l'armée de Satan*. On promena ces malheureux de rue en rue, exposés à toutes les insultes de la populace, qui leur crachait à la figure en criant : *Voilà les ennemis de Jésus-Christ*. On termina enfin cette burlesque cérémonie par brûler les bonnets sur leur tête. Ceux qui applaudirent à cette action comme digne d'un zèle véritablement chrétien, blâmèrent sans doute la modération du grand prince; car, au lieu d'employer le fer ou le feu pour confondre l'hérésie, Jean crut, fort sagement, que les foudres de l'Église suffisaient pour empêcher les esprits faibles de s'abandonner désormais à de pareilles erreurs.

Cependant Zozime, qui n'avait pas osé protéger au concile ses secrets adhérens, ne renonça pas intérieurement à son hérésie : tout en observant les bienséances au dehors, il nuisait sourdement au christianisme, tantôt par de fausses interprétations des saintes écritures, quelquefois trouvant des contradictions qui avaient l'air d'exciter son étonnement : souvent même s'abandonnant à un transport de sincérité, il rejetait la doctrine de l'Évangile, celle des apôtres, des saints Pères et disait à ses amis : « *Qu'est-ce en effet que le*

» *royaume du Père céleste? qu'est-ce que la se-*
» *conde venue de Jésus-Christ et la résurrection*
» *des morts? celui qui n'est plus ne sera plus.* »
Le secrétaire de la cour, Féodor Kouritzin, et plusieurs de ses partisans tenaient secrètement le même langage; ils avaient leurs disciples auxquels ils expliquaient l'astrologie, la cabale, s'appliquant à affaiblir dans leurs cœurs la véritable religion. Partout, dans les maisons et dans les marchés, on remarquait un esprit de vaine curiosité, un pyrrhonisme effrayant sur les plus importantes vérités du christianisme. Moines et laïcs dissertaient publiquement sur la nature du Sauveur et de la Sainte-Trinité, sur la sainteté des images, etc. Enfin, tous ceux que l'hérésie avait corrompus formaient une espèce de société secrète dont le noyau se trouvait dans le palais du métropolitain, où ils s'assemblaient pour discuter et pour faire bonne chère. Des ennemis zélés de leurs erreurs furent aussi l'objet de leurs persécutions. Zozime éloigna du saint ministère plusieurs prêtres et diacres distingués par leur sincère attachement à l'orthodoxie, par leur haine pour l'hérésie judaïque; cependant l'hypocrite ne cessait de répéter : « *Il ne faut nourrir de ressenti-*
» *ment contre personne, pas même contre les*

» *hérétiques; les pasteurs de l'Église ne doivent* » *prêcher que la paix.* »

Tel est le récit de S. Joseph, fondateur et chef du monastère de Volok-Lamsky, historien peut-être partial, mais du moins courageux et intrépide ennemi d'un schisme qu'il blâmait ouvertement sous le pontificat même de Zozime, ainsi que nous le voyons dans une de ses lettres adressée à Niphont, évêque de Souzdal : « *Ils* » *ne sont plus*, écrit-il à ce prélat, *ils se sont* » *envolés dans le sein de Jésus-Christ, ces aigles* » *audacieux de la religion, ces vertueux évêques,* » *dont la voix annonçait la vérité dans le jardin* » *de l'Église, et qui eussent impitoyablement* » *arraché, avec leurs serres, tout œil assez hardi* » *pour jeter un regard louche sur la divinité* » *du Sauveur. Aujourd'hui on n'y entend que* » *le sifflement d'un reptile affreux qui vomit le* » *blasphême contre le Seigneur et contre sa* » *Sainte-Mère.* » Il conjure Niphont d'arrêter ce scandale inoui, de faire ouvrir les yeux au monarque et de tout employer pour destituer Zozime. Ce dernier vœu de Joseph s'accomplit bientôt. Nous ignorons si le grand prince fut ou non instruit des menées secrètes du métropolitain ; mais en 1481, sans jugement et sans bruit, il lui ordonna de se retirer, comme de son plein gré,

Le métropolitain destitué et remplacé.

dans le couvent de Saint-Simon, et de là dans celui de la Trinité, parce que, dit la chronique, ce prélat n'avait aucun soin de l'église et qu'il était adonné à la boisson. Jean était trop prudent pour scandaliser les Russes par la condamnation publique d'un pasteur qu'il avait lui-même choisi, et la même circonspection l'empêcha aussi de divulguer la véritable cause de cette destitution.

Le successeur de Zozime à la métropole fut Simon, abbé de la Sainte-Trinité : les annalistes nous ont transmis quelques circonstances curieuses sur la cérémonie de son sacre. Quand les évêques russes, réunis au conseil du grand prince, eurent reconnu Simon digne de devenir leur chef, le monarque se rendit avec lui, de son palais, dans l'église de l'Assomption, accompagné de ses fils, de son petit-fils, des évêques, de tous les boyards et employés. Après avoir adoré les saintes images et s'être prosterné devant les tombeaux des métropolitains, l'on entonna les cantiques et on commença les prières d'usage : dès qu'elles furent terminées, Jean, prenant le nouveau pasteur par la main, le remit aux évêques qui le conduisirent dans le palais des métropolitains. Là, cet homme modeste donna sa bénédiction à tous les prélats, les congédia ensuite et prit un repas frugal avec les moines du couvent de la Sainte-Trinité, ses

boyards, et ses officiers. Le jour de son sacre, il se rendit à l'église, monté sur un *ânon*, qu'un des principaux dignitaires de la cour conduisait par la bride. On commença les cérémonies et Simon alla prendre sa place de métropolitain. Tout à coup l'office divin cesse; les chants sont interrompus et tous les regards des ecclésiastiques, des laïcs, sont fixés sur le grand prince qui s'avance et adresse à haute voix les paroles suivantes au nouveau chef de l'Église. « *La sainte et toute » puissante Trinité de qui nous avons reçu le » gouvernement de toute la Russie, vous confie » le trône pontifical par l'imposition des mains » des évêques de notre empire. Saisissez-vous » donc de la houlette de pasteur; montez, au » nom de notre Seigneur Jésus-Christ, sur ce » trône qui vous appartient par vos mérites: » priez Dieu pour nous, et que le Seigneur vous » accorde la santé et une longue suite de jours » heureux.* » Le chœur des chantres entonna aussitôt le ευς πολλα ετη δεσποτα, c'est-à-dire *in plurimos annos dominum*; le métropolitain répondit: « *Que la main toute-puissante et con- » servatrice du Très-Haut, bénisse l'empire que » vous tenez de Dieu lui-même, seigneur sou- » verain! puissiez-vous régner long-temps, et » triompher de vos ennemis avec les armées et*

» *les nations chrétiennes soumises à vos lois;*
» *que jamais la maladie ne vienne troubler la sé-*
» *rénité de vos jours; soyez constamment fidèle*
» *à la vertu, monarque autocrate de toute*
» *la Russie.* » Le chœur répéta ensuite le cantique *in plurimos annos*, etc. Les grands princes disposaient toujours de la métropole, et il n'y a pas d'exemple dans notre histoire que l'autorité ecclésiastique leur ait jamais disputé cet important privilége. Cependant Jean crut nécessaire de le sanctionner par une cérémonie sacrée: il indiqua lui-même au métropolitain la place qu'il devait occuper, et, à cette occasion, il remplit solennellement des fonctions actives dans le temple : ce que nous n'avions pas encore vu jusqu'alors.

Afin de rendre le calme aux orthodoxes, le nouveau métropolitain s'appliqua de tout son pouvoir à déraciner l'hérésie judaïque. Joseph de Volok y mit encore plus de zèle. Comme il avait accès auprès du monarque, il insistait pour que tous les coupables fussent arrêtés et punis de mort; mais le grand prince répondait toujours que détruire une hérésie par le fer ou par le feu serait une action contraire à l'esprit du christianisme : souvent il perdait patience au point d'imposer silence à Joseph; d'autres fois il lui pro-

mettait de réfléchir à ses observations. En un mot, il ne put se résoudre à sévir contre des gens égarés, et plusieurs hérétiques réels ou accusés de l'être, moururent sans être inquiétés en aucune manière. Le célèbre Féodor Kouritzin jouit long-temps encore de la confiance de son maître qui l'employa dans ses négociations diplomatiques.

CHAPITRE V.

Suite du règne de JEAN III.

1491 — 1496.

Emprisonnement d'André, frère de Jean. — Mort de ce prince et de Boris. — Ambassades réciproques entre l'empereur et Jean. — Découverte des mines de Petchora. — Ambassade du Danemarck, du Zagataï, d'Ibérie. — Premières relations d'amitié avec le Sultan. — Ambassades en Crimée. — Affaires de Lithuanie. — Mort de Casimir. — Son fils Alexandre monte sur le trône de Lithuanie. — Hostilités contre la Lithuanie. — Négociations de paix et projet de mariage. — Conspiration contre la vie de Jean. — Ambassade du prince de Mazovie à Moscou. — Paix avec la Lithuanie. — Jean donne la main de sa fille Hélène à Alexandre. — Nouveaux mécontentemens entre la Russie et la Lithuanie.

1491 — 1493. Emprisonnement d'André, frère de Jean.

REVENONS aux événemens politiques. Le grand prince resta en bonne intelligence avec ses frères tant que vécut leur mère : mais à sa mort, arrivée en 1484, ils s'abandonnèrent mutuellement à de funestes soupçons. André et Boris ne pouvaient s'accommoder du nouvel ordre de

choses, ni supporter l'ambition de Jean, qui, toujours plus occupé de l'agrandissement des Etats moscovites, laissait ses frères entièrement étrangers à ses acquisitions. Dès qu'ils furent privés de l'appui, de la médiation de leur mère chérie, ils craignirent même que le grand prince ne leur enlevât jusqu'à leurs apanages héréditaires. Jean, de son côté, qui n'ignorait point les dispositions de ces princes, qui se souvenait de leur fuite en Lithuanie et des ravages exercés par eux sur le territoire de la Russie, ne leur accordait ni confiance ni amour. Cependant, ne voulant point se déclarer ouvertement leur oppresseur, il s'engagea, en 1486, par un nouvel acte, à ne jamais s'approprier les villes de Boris, ni celles d'André, à condition que ceux-ci lui promettraient de rompre toutes relations avec Casimir, Michel, prince de Tver, les seigneurs polonais, les Novgorodiens et les Pskoviens, enfin de lui communiquer, sur-le-champ, les lettres qu'ils en recevraient. Jean craignait donc une secrète alliance entre ses frères, les Lithuaniens et ceux des Russes qui voyaient avec peine les progrès de l'autocratie. Peut-être même, qu'instruit déjà de cette ligue, son intention était de la rompre, ou, dans le cas contraire, d'enlever à ses frères toute possibilité de se justifier. De

part et d'autre on évitait encore d'en venir à une rupture ouverte, lorsqu'on vint annoncer à André que le grand prince avait le projet de le faire arrêter. André voulait d'abord s'enfuir : cependant il changea de résolution, et ordonna à Patrikéïef, boyard moscovite, de demander au monarque en quoi il avait pu s'attirer son courroux. Le boyard n'ayant pas osé s'immiscer dans une affaire aussi délicate, André alla lui-même trouver son frère, et voulut savoir de lui le motif de sa disgrâce. Le grand prince, étonné, prit le ciel et la terre à témoins que jamais il n'avait songé à causer le moindre désagrément à son frère, et il exigea qu'on nommât le calomniateur. André cita son boyard Obrazets, et à son tour, celui-ci interpella Mount, domestique de Jean, qui avoua n'avoir tenu les propos qu'en badinant. Le monarque tranquillisa son frère, et il condamna Mount à avoir la langue coupée; mais l'intercession du métropolitain épargna ce supplice à l'infortuné qui, pourtant, subit la peine du knout.

En 1491, le grand prince envoya une armée contre Seid-Akhmouth et Schig-Akhmet, tzars de la horde, qui voulaient faire invasion en Tauride; leurs troupes se retirèrent des frontières de ce pays, à la nouvelle que l'armée moscovite

était déjà sur les bords du Donetz. Alors le tzarévitch Saltagan, fils de Nordooulat, et les deux princes Obolensky, voïévodes de Jean, revinrent sans avoir fait aucune opération militaire. Malgré l'obligation imposée aux frères du grand prince, de prendre part à cette expédition, André n'avait pas envoyé de secours à Saltagan. Jean dissimula son dépit. Le 19 septembre, pendant l'automne, André, étant venu d'Ouglitch à Moscou, passa une soirée toute entière avec le souverain de Moscou; la conversation était franche, animée, et la bonne intelligence paraissait parfaitement rétablie entre eux; le lendemain Jean envoya l'intendant de son palais inviter André à dîner. Il lui fit le plus gracieux accueil, s'entretint amicalement avec lui, et passa dans une autre chambre, après avoir renvoyé tous les boyards d'André dans la salle à manger, où ils furent arrêtés. En même temps, le prince Siméon Riapolovsky parut devant André, accompagné de plusieurs autres seigneurs; il essaya de parler, mais il lui fut d'abord impossible d'articuler un seul mot; enfin il lui dit, d'une voix tremblante et en versant des larmes: «*Prince*
» *André, vous êtes prisonnier par la volonté de*
» *Dieu et celle du grand prince Jean, votre*
» *frère aîné.*» — «*Libre à Dieu et au monarque*

» *mon frère*, répondit André avec fermeté et » en se levant; *mais le Très-Haut nous ju-* » *gera, car je suis innocent.* » On conduisit André dans un autre château, où il fut chargé de chaînes, et confié à une nombreuse garde composée de princes et de boyards. Ses deux fils, Jean et Dmitri, furent mis en prison à Kreslavle; ses filles conservèrent leur liberté, mais l'apanage de leur père fut incorporé à la grande principauté. Afin d'excuser cet acte de violence, Jean déclara André coupable de trahison. Il l'accusa d'avoir, au mépris des traités conclus, médité un soulèvement contre le monarque, avec ses frères Youri, Boris et André le jeune; d'avoir entretenu de secrètes intelligences avec Casimir et Akhmat pour les armer contre la Russie; de s'être enfui en Lithuanie avec son frère Boris; d'avoir enfin désobéi au grand prince, en refusant d'envoyer ses voïévodes contre Seid-Akhmouth. Ce dernier grief seul avait quelque validité, tous les autres étant anciens et effacés par la paix de 1479. Pour accuser André de nouvelles offenses, il aurait fallu le convaincre d'avoir écrit à Casimir depuis cette époque. En un mot, Jean commit, en cette occurrence, une injustice manifeste, que probablement il trouva moyen d'excuser à ses propres yeux, par la turbulence connue

d'André, par l'intérêt de l'Etat, qui exigeait une souveraineté à l'abri de toute contestation; enfin, par l'exemple d'Yaroslaf I[er]., qui avait également fait enfermer son frère. Le grand prince fit en même temps venir Boris, son autre frère : celui-ci fut saisi de terreur en entrant dans le palais de Moscou; mais au bout de trois jours, il lui fut permis de retourner à Volok. André mourut en prison dans l'année 1493, et les annalistes assurent que le grand prince en fut pénétré de douleur : on rapporte qu'en 1498, ayant convoqué dans son palais le métropolitain et les évêques, il alla au devant d'eux avec un visage triste, et qu'après un morne silence, les yeux baignés de larmes, il fit amende honorable pour s'être montré trop cruel, et avoir été cause de la mort prématurée de son malheureux frère. Le métropolitain et les évêques étaient assis, tandis que le monarque, debout devant eux, leur demandait pardon de sa faute. Ces vénérables prélats calmèrent sa conscience alarmée, et lui donnèrent l'absolution de son péché, accompagnée d'une exhortation pastorale et touchante. Boris suivit de bien près son frère André; ses fils Féodor et Jean lui succédèrent dans son apanage. Jean Borissovitch, avant sa mort, arrivée en 1503, fit un testament dans lequel il

Mort d'André et de Boris Vassiliévitch.

mit son souverain en possession de Rouza, de la moitié de Rjef, ainsi que de ses équipages de guerre, de ses armes et de ses chevaux. C'est ainsi que les apanages héréditaires disparaissaient successivement pour venir s'engloutir dans les Etats du grand prince.

Ambassades réciproques entre l'empereur et Jean.

Cependant, les relations politiques que la Russie entretenait avec les puissances étrangères, contribuaient tous les jours davantage à relever la dignité de son souverain. Les ambassadeurs d'Olga avaient paru en Allemagne sous Othon Ier., et ceux d'Allemagne étaient venus à Kief vers l'an 1075. Isiaslaf Ier. et Vladimir de Gallicie avaient recherché la protection des empereurs; Henri IV avait épousé une princesse russe, et Frédéric Barberousse avait témoigné de la considération pour Vsévolod III. Mais, depuis cette époque, nous n'eûmes plus aucune communication avec l'Empire, jusqu'en 1486, qu'un illustre chevalier, nommé Nicolas Poppel, vint à Moscou, porteur d'une lettre de Frédéric III, mais sans aucune mission particulière, et guidé par un simple motif de curiosité. « *J'ai vu*, disait ce voyageur, *tous les pays chrétiens et* » *tous les rois, je veux aussi voir la Russie et* » *le grand prince.* » Les boyards n'ajoutèrent aucune foi à ses paroles, persuadés que cet étran-

ger avait de mauvaises intentions, et que c'était un espion de Casimir de Lithuanie. Cependant Poppel sortit heureusement de la Russie, après avoir satisfait le désir qui le pressait de voir ce qu'elle a de remarquable. Deux ans après il revint en qualité d'ambassadeur de l'empereur, avec une nouvelle lettre de Frédéric et de son fils Maximilien, roi de Rome, datée d'Ulm, le 26 décembre 1488. Gracieusement accueilli dans la première entrevue qu'il eut avec les boyards moscovites, Poppel leur dit : « Après » avoir quitté la Russie, j'allai trouver l'empe- » reur et les princes d'Allemagne à Nuremberg ; » je m'entretins long-temps avec eux sur votre » pays et sur le grand prince ; je détruisis la » fausse idée, conçue par eux, que Jean était » vassal de Casimir. *Cela est impossible*, leur » ai-je dit ; *le monarque de Moscou est beau-* » *coup plus puissant, beaucoup plus riche que* » *le roi de Pologne ; ses Etats sont immenses,* » *ses peuples nombreux, et sa sagesse est extra-* » *ordinaire*. En un mot, le plus dévoué des ser- » viteurs du grand prince n'en aurait pas parlé » avec plus de zèle, ne lui aurait pas rendu plus » de justice. Tous les assistans m'écoutaient avec » étonnement, et surtout l'empereur, qui s'en- » tretenait tous les jours avec moi, à l'heure de

» son dîner ; enfin ce monarque, désirant de-
» venir l'allié de la Russie, m'a ordonné de me
» rendre chez vous en qualité d'ambassadeur,
» avec une suite nombreuse. Pourriez-vous en-
» core me soupçonner de m'être revêtu d'un
» faux titre ; car, il y a deux ans, j'ai passé à
» vos yeux pour un imposteur, parce que je
» n'avais avec moi que deux domestiques ? Ce-
» pendant, s'il restait quelque doute au grand
» prince, il peut envoyer un de ses officiers à
» mon maître, pour s'assurer de la sincérité de
» mes paroles. » Mais Jean ajoutant foi à l'ambassadeur, celui-ci demanda, au nom de Frédéric, la main de sa fille Hélène, ou Théodosie, pour Albrecht, margrave de Baden, neveu de l'empereur ; Poppel témoigna le désir de voir la jeune princesse. Le secrétaire Kouritzin eut l'ordre de lui répondre que le grand prince le ferait accompagner en Allemagne par un ambassadeur russe, qui serait chargé de s'expliquer, à ce sujet, avec l'empereur, parce que les coutumes du pays défendaient de montrer, avant le temps, les jeunes filles à leurs prétendus, ou aux chargés de pouvoirs de ceux-ci. Le second objet de la mission de Poppel, était de prier le grand prince de défendre aux Pskoviens de s'approprier les domaines des Allemands de Livonie, sujets

de l'Empire. Le monarque répondit que les Pskoviens, satisfaits de leurs possessions, n'empiétaient jamais sur celles des autres.

La troisième audience fut la plus remarquable de toutes. Elle fut donnée à l'ambassadeur dans les appartemens du côté du quai, où le grand prince l'écouta en personne, à quelques pas de ses boyards. « *D'abord*, dit Poppel, *je vous* » *recommande d'être prudent et de garder le* » *secret; car si les Polonais et les Bohémiens,* » *vos ennemis, venaient à apprendre ce que j'ai* » *dessein de vous communiquer aujourd'hui,* » *mes jours ne seraient plus en sûreté. Nous* » *avons ouï dire, seigneur, que vous aviez de-* » *mandé la dignité royale au pape; sachez que* » *ce n'est pas le pape, mais l'empereur seul* » *qui a le droit de créer les rois, les princes* » *et les chevaliers. Je vous offre donc mes* » *services, dans le cas où effectivement vous* » *ambitionneriez ce titre. Alors il faudrait* » *avoir grand soin de laisser ignorer ce projet* » *au monarque de Pologne; car il redoute* » *qu'une fois devenu roi, son égal, vous ne* » *lui enleviez les anciennes provinces de la* » *Russie.* » La réponse de Jean fut dictée par une noble fierté. « *Le grand prince, notre sou-* » *verain*, dirent les boyards à l'ambassadeur,

» *a, par la grâce de Dieu, succédé à ses an-*
» *cêtres au trône de Russie. Il ne relève que*
» *de Dieu seul, et le prie de lui conserver la*
» *couronne, ainsi qu'à ses enfans, de géné-*
» *ration en génération; mais il ne veut et n'a*
» *jamais voulu recevoir de titres d'aucun sou-*
» *verain de la terre.* » Poppel n'osa plus insister sur cet objet et toucha de nouveau l'article du mariage. « *Le grand prince*, dit-il, *a deux*
» *filles; s'il ne veut en accorder aucune en ma-*
» *riage au margrave de Baden, l'empereur*
» *lui propose, pour l'une, un des illustres prin-*
» *ces de Saxe, fils de son neveu* (l'électeur
» Frédéric), *et pour l'autre, Sigismond, mar-*
» *grave de Brandebourg, dont le frère aîné est*
» *gendre du roi de Pologne.* » Cette proposition demeura sans réponse. Poppel partit bientôt de Moscou et se rendit, par la Suède, en Danemark, où il était chargé d'une autre mission impériale. Le grand prince, de son côté, envoya en Allemagne un grec nommé Trakhaniot, venu en Russie avec la grande princesse Sophie, et il lui donna les instructions suivantes :

« 1°. Présenter ses lettres de créance à l'em-
» pereur, à son fils Maximilien, roi de Rome,
» et les assurer tous deux de la sincère amitié
» de Jean.

» 2°. S'entendre au sujet des ambassades réci-
» proques, ainsi que sur la libre communica-
» tion entre les deux puissances.

» 3°. Dans le cas où l'on demanderait si le
» grand prince consent au mariage de sa fille
» avec le margrave de Baden, répondre qu'une
» telle alliance n'est pas digne de la grandeur
» et de la puissance du monarque russe, frère
» des anciens empereurs grecs, qui en s'établis-
» sant à Constantinople, avaient cédé la ville
» de Rome aux papes; mais ne point refuser
» positivement, et laisser même entrevoir quel-
» que espérance de succès, dans le cas où l'em-
» pereur désirerait une de nos princesses pour
» le roi Maximilien, son fils.

» 4°. Chercher en Allemagne et engager au
» service de Russie d'habiles artistes, comme
» des mineurs, des architectes, etc. » Jean lui accorda, pour frais de voyage, quatre-vingts martres-zibelines et trois mille écureuils; il lui donna des lettres de recommandation pour le bourgmestre de Narva, de Revel et de Lubeck.

Trakhaniot partit le 22 mars de Moscou pour Revel; de cette dernière ville il se rendit à Lubeck et à Francfort, où il fut présenté à Maximilien, roi de Rome; il eut l'honneur de le haranguer en langue lombarde, et il lui remit, au

nom du grand prince, quarante zibelines, une pelisse d'hermines et une autre d'écureuils. Le docteur George Thorn adressa à l'ambassadeur, au nom de Maximilien, un discours dans lequel il exprima toute la reconnaissance, toute l'amitié dont ce prince était pénétré pour le monarque de Russie. L'ambassadeur moscovite fut comblé en Allemagne de faveurs et de politesses. Le roi de Rome allait au-devant de lui, descendait ordinairement de son trône, et le faisait asseoir à ses côtés. L'empereur lui-même observa la même étiquette, et par respect pour le grand prince, il restait debout en donnant la main à son représentant. Nous ne savons rien de plus sur les négociations de Trakhaniot, qui revint à Moscou, le 16 juillet 1490, avec George Delator, nouvel ambassadeur de Maximilien. Quelque temps avant cette époque, le célèbre Mathias étant mort, les magnats de Hongrie voulurent élire à sa place le fils de Casimir, Ladislas, roi de Bohême, projet qui chagrina beaucoup Maximilien; car il se regardait comme le successeur légitime de Mathias. Cette circonstance servit à unir la politique autrichienne à la nôtre: en effet, si Maximilien songeait à conquérir la Hongrie, Jean ne désirait pas moins s'emparer de la Russie lithuanienne. Ils reconnurent Casimir

pour leur ennemi commun, et afin d'assurer davantage le succès de cette négociation, Delator déclara que le désir du roi de Rome, alors veuf, était d'épouser la fille du grand prince, mais qu'il voulait d'abord voir la jeune princesse et connaître l'importance de sa dot. On ne répondit à cette demande que par un refus poli, et quelques explications sur les mœurs de la Russie. Comment pouvait-on supposer qu'un illustre monarque et la princesse sa fille consentiraient à subir l'affront de se soumettre au jugement d'un ministre étranger qui pouvait trouver la princesse indigne de son maître. On fit ensuite entendre à Delator qu'il ne convenait pas à des têtes couronnées de marchander pour une dot; que le grand prince aurait soin, mais seulement après le mariage, de la proportionner au rang des deux futurs époux; qu'enfin il fallait s'accorder sur le point le plus important, c'est-à-dire, convenir que dans le cas où la jeune princesse deviendrait l'épouse de Maximilien, elle ne changerait point de culte, et aurait toujours chez elle une église grecque et des prêtres de sa religion. Le grand prince demanda un acte particulier pour assurer l'exécution de ce dernier article; mais Delator ayant répondu qu'il n'avait

point reçu de pleins pouvoirs à ce sujet, on cessa de parler de ce mariage.

Cependant, on conclut un traité d'alliance de la teneur suivante :

« Par la volonté de Dieu et le désir de notre
» cœur, nous, Jean, par la grâce divine, mo-
» narque de toutes les Russies, prince de Vladi-
» mir, de Moscou, Novgorod, Pskof, Yougra,
» Viatka, Perme, Bulgarie (c'est-à-dire de Ka-
» zan), sommes convenus avec notre frère Maxi-
» milien, roi de Rome et prince d'Autriche, de
» Bourgogne, de Lorraine, de Styrie, de Ca-
» rinthie, etc., de vivre éternellement en paix
» et bonne intelligence, et de nous prêter mu-
» tuellement secours en telle occurrence que ce
» soit. Si le roi de Pologne et ses enfans vous
» déclaraient la guerre au sujet de la Hongrie,
» votre patrimoine, à vous, mon frère, faites-
» le-nous savoir, et nous jurons sincèrement de
» vous prêter main-forte ; mais si, à notre tour,
» nous jugeons à propos de commencer la con-
» quête de la grande principauté de Kief et
» autres provinces russes, usurpées par la Li-
» thuanie, vous nous prêterez un généreux se-
» cours dès que nous vous en aurons témoigné
» le désir : dans le cas même où nous n'aurions
» pas le temps de nous avertir et où la guerre

» serait commencée de notre côté ou du vôtre,
» nous nous engageons mutuellement à remplir
» les conditions du présent traité. Nos ambassa-
» deurs et nos marchands auront de plus la li-
» berté de passer librement de votre pays dans le
» nôtre, *et vice versâ*. Sur ce, mon cher frère,
» je baise la sainte croix pour garant de ma
» sincérité. Fait à Moscou, le 16 août 6998
» (1490). »

Ce premier traité avec l'Autriche, écrit sur parchemin, fut muni du sceau d'or du grand prince. Delator ayant été présenté à Sophie, épouse de Jean, lui offrit, au nom de Maximilien, quelques pièces de drap gris et un perroquet. Le grand prince donna à l'ambassadeur une chaîne et une croix d'or, une pelisse d'hermines et des éperons d'argent, comme marques de sa dignité de chevalier. Delator partit de Moscou le 19 août, accompagné de notre ambassadeur Trakhaniot, et du secrétaire Vassili Kouléchef. Voici les instructions dont ils étaient porteurs.

« 1°. Remettre à Maximilien le traité conclu
» avec Jean, et jurer la fidèle observation de
» toutes les conditions y relatées.

» 2°. Demander à ce prince un traité sem-
» blable, écrit en langue slavonne, et dans le

» cas où il serait écrit en allemand ou en latin,
» notifier que l'engagement serait de nulle valeur
» s'il contenait quelque chose qui ne fût point
» dans le texte russe (car Trakhaniot et Kou-
» léchef ignoraient ces deux langues.)

» 3°. Prier Maximilien de confirmer l'al-
» liance conclue, en baisant le saint crucifix
» devant nos ambassadeurs.

» 4°. Déclarer au roi que Jean consentait à
» lui accorder sa fille, à condition qu'elle ne
» changerait pas de religion.

» 5°. Lui dire qu'il était plus convenable de
» faire passer ses ambassadeurs et ceux de Mos-
» cou par le Danemark et la Suède, pour éviter
» les désagrémens auxquels ils pouvaient être
» exposés dans les Etats polonais.

» 6°. Lui demander pour le grand prince
» quelque médecin habile dans l'art de guérir
» toutes sortes de maladies.

» 7°. Ne complimenter que le roi de Rome, et
» non l'empereur, attendu que, pendant son sé-
» jour à Moscou, Delator n'avait pas dit au grand
» prince un seul mot au nom de Frédéric.» Tout
en appréciant l'importance de ses relations poli-
tiques avec l'Autriche, nous voyons Jean observer
strictement les règles de l'étiquette et conserver
toute la dignité d'un grand monarque. Il renvoya

de Moscou, sans réponse, un secrétaire de Poppel, venu en Russie pour acheter des élans vivans, destinés à l'empereur, mais qui n'avait apporté de la part de son maître qu'une lettre peu polie. Le grand prince refusa un riche collier que Poppel lui avait adressé par cet officier. Cependant il en accepta deux pièces de moire, en échange desquelles il lui donna cent vingt zibelines du prix de trente ducats.

De Lubeck, Trakhaniot et Kouléchef écrivirent à Jean qu'à la nouvelle de leur arrivée en Allemagne, le roi de Danemark et les princes allemands, partisans de Casimir, avaient eu l'intention d'entraver leur voyage, mais que l'ambassadeur de Maximilien ne les quittait point, et qu'il saurait prendre toutes les mesures nécessaires pour garantir leur sécurité; enfin que déjà le roi de Rome avait conquis plusieurs places en Hongrie. Ils trouvèrent Maximilien à Nuremberg, et lui remirent les présens de Jean, ainsi que ceux de la grande princesse, consistant en quatre-vingts zibelines, du damas, et un gerfault : ils lui soumirent ensuite les conditions du traité qu'il approuva et ratifia par serment; mais ils s'abstinrent de parler du mariage, ayant appris que Maximilien, inquiet de ne pas recevoir de réponse du grand prince, avait promis, par

égard pour son père, d'épouser une princesse de Bretagne. Après un séjour de trois mois à Nuremberg, les ambassadeurs revinrent à Moscou le 30 août 1491, avec le traité d'alliance qui fut déposé dans les archives de l'Etat.

Aussitôt après leur départ, le roi de Rome expédia une seconde fois Delator à Moscou, afin qu'il fût témoin du serment que Jean devait prêter, à l'exemple de Maximilien, pour garantir l'exécution du traité; Jean baisa le saint crucifix en présence de l'ambassadeur autrichien. Après lui avoir témoigné toute la satisfaction et la reconnaissance du roi, Delator pria le grand prince de ne pas voir de mauvais œil les fiançailles de son maître avec la princesse de Bretagne, et afin de le justifier, il entra dans de longues explications. « *Le ciel*, dit-il, *s'est op-*
» *posé au désir ardent qu'avait le roi de Rome*
» *de devenir le gendre du grand prince. Le*
» *bruit ayant couru dans toute la Germanie*
» *que moi et les ambasssadeurs moscovites, par-*
» *tis de Lubeck sur vingt-quatre vaisseaux,*
» *en 1490, avions tous péris dans une tempête,*
» *notre monarque a pensé que Jean n'avait*
» *pas encore eu connaissance de son projet*
» *d'épouser une princesse russe. L'éloigne-*
» *ment ne permettait pas de députer une nou-*

» *velle ambassade, et le consentement du grand* » *prince était encore incertain. D'autre part,* » *le temps pressait, les princes de l'empire en-* » *gageaient l'empereur à marier son fils à la* » *princesse Anne de Bretagne. Enfin Maximi-* » *lien céda aux instances de Frédéric; mais* » *dès qu'il eut appris que nous respirions en-* » *core, et que la fille du monarque russe au-* » *rait pu devenir son épouse, il fut pénétré de la* » *plus vive douleur, et regrette jusqu'à présent* » *encore de n'avoir pas uni son sort à celui* » *d'une aussi illustre princesse.* » Ce récit, vrai ou supposé, satisfit le point d'honneur du grand prince, qui ne témoigna, à ce sujet, aucune espèce de mécontentement à l'ambassadeur. Comme preuve de la sincère confiance que Maximilien avait en lui, Delator instruisit le grand prince des vues secrètes de la politique autrichienne. La longue guerre de l'ordre Teutonique avec la Pologne s'était terminée (en 1466) par l'entière soumission des chevaliers à Casimir; le grand-maître Louis avait pris le titre de vassal de ce monarque; et l'Ordre, jadis souverain, gémissait sous le joug d'une puissance étrangère. Maximilien l'excitait secrètement à briser ce joug et à recourir une seconde fois aux armes; mais les maîtres des ordres Teutonique et Livonien exi-

geaient qu'on leur assurât préalablement la protection du puissant et formidable monarque de Russie. Delator pria instamment le grand prince d'envoyer en Livonie un ministre chargé de négocier avec les chevaliers un traité de paix éternelle, par lequel il s'engagerait *à les prendre sous sa généreuse sauve-garde*. L'ambassadeur parla avec le même zèle en faveur de Sten-Stur, régent de Suède, qui, se trouvant en relations d'amitié avec Maximilien, s'était plaint à lui des cruautés inouies exercées par les Russes en Finlande, en 1490; ils en avaient brûlé, torturé les habitans, et s'étaient approprié un pouvoir absolu sur toute cette province. Delator supplia Jean de rendre le calme à ce malheureux pays. Il l'engagea, en outre, à expédier ses ambassadeurs dans l'Empire par le Meklembourg et Lubeck, au lieu de les faire passer par le Danemarck, où on ne leur accordait ni les honneurs qui leur étaient dus, ni les devoirs de l'hospitalité, et dont le souverain était ami de Casimir. Il est à remarquer que l'ambassadeur de Maximilien, dans les audiences qu'il reçut du grand prince, lui donnait le titre de *tzar*, ainsi que nos plénipotentiaires avaient désigné Jean dans leurs négociations en Allemagne, et que, dans la traduction des actes diplomatiques, les Allemands

substituaient au mot de tzar celui de *kaïser* (imperator).

En congédiant l'ambassadeur, le grand prince lui fit dire par des dignitaires de sa cour ce qui suit : « En conséquence de la sincère alliance que » j'ai contractée avec mon frère Maximilien, » mon intention était de l'aider, de tout mon » pouvoir, à conquérir le royaume de Hongrie ; » déjà j'étais prêt à monter à cheval lorsque j'ai » appris que Ladislas, fils de Casimir, avait été » élu roi de ce pays et que Maximilien s'était » réconcilié avec lui. Ainsi l'engagement que » j'avais pris se trouve rompu de lui-même. » Cependant je lui enverrai des ambassadeurs, » qui vous accompagneront jusqu'à sa cour : tou- » jours scrupuleux observateur de mes sermens, » si mon frère Maximilien jugeait à propos de » recommencer la guerre, je marcherais aussitôt » contre Casimir, contre ses fils Ladislas et » Albrecht. Conformément aux vœux du roi de » Rome, je me rendrai médiateur dans l'alliance » qu'il veut contracter avec Étienne, hospodar » de Moldavie, et quant à ce qui concerne les » grands maîtres de Prusse et de Livonie, je suis » prêt à les prendre sous ma protection. Le der- » nier désire négocier directement avec moi, et » au lieu du terme *supplier* jadis en usage dans

» les traités, il ne veut plus employer que celui
» de *prier*; mais ma volonté, à moi, est que tout
» reste sur l'ancien pied. Jadis il *suppliait* la
» république de Novgorod : il peut maintenant
» entamer des négociations avec mes lieutenans
» dans cette ville. » Il ne fut pas dit un seul mot
de la Suède dans cette déclaration.

Delator partit de Moscou le 12 avril 1492, avec un commissaire du grand prince, chargé de lui fournir tout ce dont il pouvait avoir besoin jusqu'à la frontière, ainsi que cela se pratiquait ordinairement. Le 6 mai, Trakhaniot partit de nouveau pour l'Allemagne, avec le secrétaire Yaropkin, qui avait l'ordre de s'informer seulement de la santé de Maximilien, sans le *saluer*, parce que dans sa première audience, au lieu de complimenter le grand prince et son épouse au nom de son maître, Delator s'était borné à demander des nouvelles de l'état de leur santé. L'ambassadeur reçut de plus les instructions suivantes :

« Déclarer à Maximilien que, fidèle à l'alliance
» contractée avec lui, et désirant en remplir
» scrupuleusement les conditions, le grand prince
» n'avait point voulu prêter l'oreille aux propo-
» sitions de paix de l'ambassadeur lithuanien
» arrivé à Moscou; qu'en conséquence le roi de

» Rome ne devait pas faire la paix avec la Bohême
» ni avec la Pologne sans en avertir Jean, qui,
» dans le cas où Maximilien serait fidèle à sa
» parole, était prêt à le seconder de toutes les
» forces que Dieu avait mises en son pouvoir.
» Si ce prince avait fait la paix avec Ladislas,
» s'informer des motifs secrets qui l'avaient porté
» à cette résolution. Étudier toutes les vues de la
» politique autrichienne; s'informer du nombre
» et du nom des partisans de Maximilien en
» Hongrie; savoir s'il n'avait cédé ce royaume à
» Ladislas, que pour déclarer la guerre au roi
» de France, qui, d'après la voix publique, lui
» aurait enlevé la princesse Anne de Bretagne,
» sa future épouse. En supposant que ce mariage
» du roi de Rome serait rompu, insinuer adroi-
» tement que le grand prince ne rejeterait pas
» une seconde demande, à condition que l'em-
» pereur et Maximilien lui enverraient, à ce sujet,
» un de leurs plus illustres seigneurs, et qu'ils
» consentiraient à tous les articles concernant la
» religion grecque. Si cette alliance était déjà
» contractée, parler alors de Philippe, son fils,
» ou de Frédéric, électeur de Saxe. Chercher
» aussi parmi les filles des rois quelque princesse
» digne de devenir l'épouse de Vassili, fils du
» grand prince; mais observer en tout la plus

» scrupuleuse circonspection pour ne point bles-
» ser l'honneur du monarque. Visiter en pas-
» sant l'électeur de Saxe, lui offrir un présent de
» quarante zibelines et lui dire au nom du grand
» prince : *Le monarque russe vous remercie*
» *d'avoir protégé ses ambassadeurs à leur pas-*
» *sage dans votre pays. Veuillez les protéger*
» *à l'avenir de même que ceux qui se rendent*
» *chez nous des* CONTRÉES ITALIENNES. *Per-*
» *mettez aux artistes, vos sujets, de passer au*
» *service de Russie, et le grand prince, de son*
» *côté, sera toujours prêt à vous procurer tout*
» *ce qui fait la richesse de son vaste empire.* »

Nos ambassadeurs furent chargés de lettres de créance pour le duc de Meklembourg, ainsi que pour les bourgmestres et conseillers des villes allemandes, afin de n'éprouver aucun retard dans leur voyage. Ils avaient ordre de rester assis en remettant les lettres du grand prince aux magistrats de Narva et de Revel. Les rapports qu'ils adressèrent à Jean pendant leur route renferment des détails fort curieux, tant par les notions qu'ils offrent sur la politique de l'Europe à cette époque, que sur ses affaires commerciales. Ils nous apprennent, par exemple, que le blé était alors d'une cherté exorbitante en Flandre, où l'on en payait le *poud* jusqu'à un ducat. En parlant de

la guerre de Maximilien contre le roi de France, Trakhaniot et Yaropkin font mention de l'alliance du premier avec l'Angleterre, l'Écosse, l'Espagne, le Portugal et tous les princes allemands; de sa paix avec Ladislas qui s'était engagé à lui payer cent mille ducats pour la Hongrie, et à le déclarer son successeur. Ils font également mention d'une expédition du sultan contre la Servie; en un mot, ils présentaient tous les mouvemens de l'Europe aux yeux curieux de Jean, qui désirait figurer avec éclat parmi ses plus grands monarques.

Trakhaniot et Yaropkin s'embarquèrent à Revel et descendirent à Lubeck, où ils demeurèrent quelque temps, incertains de la route qu'il fallait prendre pour trouver Maximilien, occupé de la guerre contre la France. Afin de se faire expliquer les papiers allemands qu'ils recevaient, ils engagèrent au service du grand prince un fameux imprimeur de Lubeck, nommé Barthélemy, qui fit le serment d'une extrême discrétion. Ils rencontrèrent, enfin, Maximilien à Colmar où ils séjournèrent depuis le 15 janvier jusqu'au 23 mars; mais la politique de ce prince avait changé de but : satisfait des conditions de la paix signée avec Ladislas, il ne pensait plus à l'alliance qu'il avait recherchée dans le Nord, et s'occupait à

diriger toutes ses forces contre le roi de France ; enfin nos ambassadeurs revinrent à Moscou au mois de juillet 1493, sans aucun succès connu.

Ainsi se terminèrent les relations de la cour de Russie avec l'Empire, relations dont les résultats furent de peu d'importance pour l'État, mais satisfaisans pour l'ambition de Jean, qui traita d'égal à égal avec le premier monarque de l'Europe. Nos liaisons avec l'Allemagne nous procurèrent encore un autre avantage essentiel. La magnificence de la cour de Moscou, les nouveaux édifices du Kremlin, de formidables levées de troupes, les ambassades et les présens adressés aux souverains étrangers exigeaient des dépenses qui épuisaient le trésor bien plus, peut-être, que l'ancien tribut des khans. Nous n'avions jusqu'alors d'autres métaux précieux, que ceux qui nous venaient de notre commerce avec les étrangers, et de nos échanges avec les peuples de Sibérie, par l'entremise des Yougres ; mais cette dernière source était tarie, à ce qu'il faut croire, car dans les traités du quinzième siècle, il n'est déjà plus question de *l'argent d'au-delà de la Kama*. Depuis long-temps le bruit courait parmi nous que les contrées glaciales, voisines de *la Zone Pétrée*, abondaient en métaux : possesseur de la Permie, des pays de la Dvina et de Viatka réunis

par lui à la principauté de Moscou, Jean voulait se procurer des gens habiles dans l'art d'exploiter les mines. Nous l'avons déjà vu écrire à ce sujet au roi de Hongrie ; mais ce fut à ce qu'il paraît Trakhaniot qui le premier en fit venir quelques uns de l'Allemagne. En 1491, deux Allemands, Jean et Victor, accompagnés de deux Russes, André Pétrof et Vassili Boltin, partirent de Moscou pour aller découvrir des mines d'argent aux environs de la Petchora ; ils revinrent au bout de sept mois avec l'heureuse nouvelle du succès de leurs recherches et de la découverte d'une mine de cuivre, occupant un espace de dix verstes sur la Tzilma, à vingt verstes de Kosma, trois cents de la Petchora et trois mille cinq cents de Moscou. Cet événement important combla de joie le monarque, et c'est à dater de cette époque que nous avons commencé à extraire nous-mêmes les métaux, à les fondre, à battre des monnaies d'argent et même d'or russe. On voit sur la première monnaie frappée alors, S. Nicolas en habits pontificaux, donnant sa bénédiction de la main droite et tenant un livre dans la gauche. D'un côté se trouve l'image du Sauveur, de l'autre celle de la Vierge. L'inscription annonce que le grand prince a fait fondre ce *thaler* de son propre or et qu'il en a fait présent à sa fille Théodosie.

Découverte des mines de Petchora.

Quant aux monnaies d'argent du règne de Jean III, elles représentaient ordinairement un cavalier le sabre à la main.

Il est probable que la nouvelle de la découverte des mines d'or et d'argent de la Russie septentrionale, parvint bientôt jusqu'en Allemagne, et y fit naître le désir de s'assurer de la vérité du fait; car l'Europe ne connaissait pas encore l'Amérique; et le besoin qu'elle avait de métaux précieux, dut lui faire prendre le plus vif intérêt à l'exploitation des mines de Petchora. En 1492, un Allemand, nommé Michel Snoups, arriva à Moscou, porteur d'une lettre adressée au grand prince par Maximilien, et par son oncle Sigismond, archiduc d'Autriche, qui régnait à Inspruck : ils priaient, de la manière la plus amicale, le monarque russe de permettre à ce voyageur de visiter ce qu'il y avait de curieux dans notre patrie, d'apprendre la langue russe, d'observer les mœurs et coutumes du peuple; et d'acquérir des notions capables de contribuer aux progrès de l'histoire et de la géographie générale. Snoups reçut du grand prince l'accueil le plus flatteur: il lui témoigna le désir de se rendre dans les pays du Nord et de l'Orient, vers les bords de l'Oby; mais Jean hésita d'abord, et finit par refuser formellement. Après quelques mois de séjour à

Moscou, Snoups retourna en Allemagne par le même chemin, c'est-à-dire par la Livonie ; et il fut chargé, par le grand prince, de remettre à Maxilien et à Sigismond la lettre suivante : « *L'amitié que nous vous portons nous a engagé à accueillir favorablement l'homme que vous nous avez recommandé ; mais nous n'avons pas jugé à propos de lui accorder la permission de voyager dans les contrées lointaines, arrosées par les eaux du fleuve Oby ; nous avons craint pour lui les incommodités de la route ; car ceux même de nos sujets qui s'y rendent pour recueillir le tribut, s'exposent à de grandes fatigues et à de fréquens malheurs. Nous l'avons également engagé à ne point retourner vers vous, par la Pologne et la Turquie, ne pouvant garantir la sûreté de ce voyage. Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.* » Il est vraisemblable que Jean, craignant que cet homme ne fût un espion, ne voulut point lui permettre de visiter nos provinces nord-est, où venait de s'ouvrir une nouvelle source de richesses pour la Russie.

La seconde ambassade mémorable de l'époque que nous décrivons, fut celle du Danemarck. Ce pays, ou plutôt la Norvège, voisine de ses provinces septentrionales, se trouvait depuis long- Ambassade Danoise.

temps en relations avec Novgorod. La cour d'Yaroslaf-le-Grand avait servi d'asile à ses illustres exilés. Alexandre Nevsky avait voulu marier son fils avec la fille du roi Hacon : nous avons fait mention d'un traité conclu, en 1326, entre la Norvège et le gouvernement de Nogvorod; mais en raison de son éloignement, Moscou resta ensevelie dans les ténèbres, pour les trois royaumes de la Scandinavie, jusqu'au temps où les grands princes se déclarèrent autocrates de toutes les Russies, étendant leur domination depuis les rives du Volga jusqu'à la Laponie. L'amitié qui l'unissait avec Casimir, monarque de Pologne, avait forcé Jean, fils de Christian, alors roi de Danemarck, à violer les devoirs sacrés de l'hospitalité envers les ambassadeurs moscovites, qui traversaient son pays pour se rendre à Lubeck; car Trakhaniot et Yaropkin s'étaient plaints des mauvais traitemens qu'ils y avaient essuyés. Mais le véritable intérêt de ses Etats fit changer les dispositions de ce souverain; il s'aperçut qu'étant ennemi du régent de Suède, il retirerait, d'une alliance avec le grand prince, l'inappréciable avantage de pouvoir réprimer les Suédois par la seule terreur de nos armes. A cet effet, un ambassadeur danois se rendit, en 1493, à Moscou, pour y conclure un traité de

paix et de fraternité avec la Russie. Le Grec Dmitri Ralef et le secrétaire Zaitzof furent expédiés en Danemarck pour le faire ratifier.

Nous ferons encore mention de deux autres ambassades adressées à Jean par des peuples d'Asie. La puissance colossale, fondée par les armes de Tamerlan, n'avait pu se conserver dans son intégrité après la mort de ce héros : cependant, bien qu'elle eût été partagée, le nom du royaume de Zagataï, qui renfermait la Bukharie et le Khorazan, retentissait encore dans les contrées asiatiques. Le sultan Abou-Saïd, petit-fils de Miran, fils de Tamerlan, avait régné depuis les bords de la mer Caspienne jusqu'au Multan dans l'Inde; mais ayant été tué, en 1468, par Hassan, roi de Perse, il laissa, par testament, tout ce vaste pays à ses fils, dont les guerres civiles présagèrent bientôt la perte commune. Houssein-Mirza, arrière-petit-fils d'Omar, second fils de Genghiskhan, s'empara du Khorazan, et se rendit célèbre par de grandes victoires sur les Tatars-Usbecks : il aimait la vertu, les sciences, et ne put entendre parler de la gloire du monarque russe, sans éprouver un vif désir de devenir son ami. C'est pourquoi, en 1489, il envoya à Moscou un certain prince Ourouss, pour conclure un traité d'alliance avec Jean.

Ambassade de Zagataï et d'Ibérie.

Son intention était peut-être d'exciter les Nogaïs contre les Usbecks par l'entremise du grand prince ; mais le royaume de Zagataï touchait à sa ruine. Au commencement du seizième siècle, Schaï-Bey, khan des Usbecks, chassa du Khorazan les fils de Houssein, et s'empara même de la Bukharie ; Babor, dernier sultan de la famille de Tamerlan, abandonnant ce dernier pays, s'enfuit dans l'Indoustan, où le sort lui réservait de fonder l'empire, connu encore aujourd'hui sous le nom de *Grand Mogol*.

L'Ibérie, ou Géorgie actuelle, avait été, de temps immémorial, célèbre par l'humeur belliqueuse de ses peuples, qui avaient résisté, avec un égal succès, aux armes de la Perse et à celles des rois de Macédoine; elle n'était pas moins fameuse par ses richesses, car les anciens Argonautes avaient été chercher la *toison d'or* dans la Mingrélie, pays limitrophe de l'Ibérie. Conquise par Pompée, elle figure dès-lors dans l'histoire romaine, qui nous montre plusieurs de ses rois tributaires de Rome. L'un d'entre eux, Pharasmane II, fidèle ami de l'empereur Adrien, eut l'honneur de sacrifier aux dieux dans la capitale, et de venir voir sa statue dans le temple de Bellone sur le bord du Tibre. Mais toutes les notions historiques, concernant cette intéressante

contrée, se perdent à la division de l'Empire : nous savons seulement que le christianisme commença à s'y introduire sous Constantin-le-Grand, et qu'il s'y affermit par les soins de S. Siméon-Stylite; que, toujours obéissant à ses propres princes, elle dépendait tantôt des empereurs d'Orient, tantôt des monarques de la Perse; qu'enfin, conquise par les Mogols, elle fut assujétie, en 1476, à Ouzou-Hassan, roi de Perse. Il n'y a aucun doute que la Russie se trouvait depuis fort long-temps en relation avec la Géorgie, qui professait la même religion. On sait qu'Isiaslaf Ier. fut marié à une princesse d'Abassie, et que le fils d'André Bogolubsky devint l'époux de Tamar, célèbre princesse géorgienne. Cette liaison, interrompue par l'invasion de Bâti, fut renouvelée par une ambassade d'Alexandre, prince d'Ibérie, qui, en 1492, envoya à Moscou deux seigneurs de sa cour, Nariman et Khozemarum, à l'effet d'implorer la faveur de Jean III. L'estime dont il jouissait en Perse et dans les contrées environnantes, lui donnait les moyens de protéger efficacement un peuple opprimé, de même culte que lui, qui, enseveli dans l'ignorance, suite d'un long esclavage, déplorait la chute de l'empire grec et avait besoin des conseils de notre clergé pour mieux s'instruire dans la

religion. Alexandre prend, dans sa lettre, l'humble titre de *valet de Jean ;* il donne à ce prince les noms de *grand tzar, de flambeau du ciel azuré, étoile des fidèles, espérance des chrétiens, appui des pauvres, législateur et véritable arbitre de tous les monarques du monde, pacificateur de l'univers, et serviteur zélé de S. Nicolas.*

Continuellement occupé des affaires de l'Europe et de l'Asie, Jean ne pouvait voir, d'un œil tranquille, la puissance ottomane, dont l'influence avait déjà tant de force sur le sort des trois parties du monde. Les titres de gendre des Paléologues, de fils de l'Eglise grecque, opprimée par les Turcs, lui commandaient d'être l'ennemi des sultans; mais il ne voulut point se dissimuler que le temps de les combattre n'était pas encore arrivé, et que la saine politique exigeait que la Russie tournât ses forces, à peine consolidées, sur des objets qui touchaient davantage à ses véritables intérêts. C'est pourquoi, lors de l'alliance contractée avec la Hongrie et la Moldavie, il s'était abstenu de faire aucune mention de la Turquie, n'ayant eu en vue que la Lithuanie, notre ennemie naturelle. Les avantages commerciaux de nos marchands à Azof et à Caffa, villes gouvernées par des pachas de Constantinople; la dépendance des sultans, sous

laquelle se trouvait Mengli-Ghireï, le plus important des alliés de la Russie ; enfin, l'espérance de nuire à Casimir par le moyen de la Porte Ottomane, furent autant de motifs qui portèrent le grand prince à conclure un traité d'alliance avec cette cour. Il épiait une occasion favorable à ses desseins, lorsqu'il apprit que dans leurs entretiens avec son secrétaire Kouritzin, à Bielgorod, les pachas du sultan lui avaient fait part du désir qu'éprouvait leur souverain de rechercher l'amitié de Jean. Le grand prince chargea Mengli-Ghireï de s'assurer de la vérité de cette proposition; et le sultan Bajazet II répondit à ce sujet au khan de Crimée : « *Mengli-Ghireï, si » le monarque de Moscou est votre frère, il sera » aussi le mien.* » Mais ce fut l'événement suivant qui donna lieu aux premières relations politiques entre la Porte et la Russie. Les marchands russes d'Azof et de Caffa avaient éprouvé de si cruels désagrémens dans ces deux villes, qu'ils avaient entièrement cessé de s'aventurer dans les domaines du sultan ; le pacha de Caffa en porta ses plaintes à Bajazet, et rejeta tout le tort sur Mingli-Ghireï, disant que ce prince engageait à dessein les Russes à ne plus commercer avec cette cité. Mengli-Ghireï exigea que le grand prince le justifiât devant le sultan; et pour satis-

faire au vœu de son ami calomnié, comme par pure condescendance, Jean écrivit la lettre suivante à Bajazet :

Premières relations d'amitié avec le sultan.

« *A Bajazet, sultan libre, roi des princes » de Turquie, souverain de la terre et de la » mer; nous, Jean, par la grâce de Dieu, seul » et véritable monarque héréditaire de toutes » les Russies et de plusieurs autres contrées du » Nord et de l'Orient :* voici ce que nous croyons » devoir écrire à votre majesté. Nous ne nous som» mes point mutuellement envoyé d'ambassa» deurs pour nous complimenter. Cependant les » marchands russes ont parcouru vos Etats pour » y exercer un commerce avantageux à nos deux » empires; plusieurs fois ils se sont plaints à moi » des vexations exercées contre eux par vos ma» gistrats, mais j'ai gardé le silence. L'été der» nier, le pacha d'Azof les a forcés de creuser » un fossé et de porter des pierres pour cons» truire les édifices de la ville : on fait plus, on » oblige nos marchands d'Azof et de Caffa à li» vrer leurs marchandises pour la moitié de leur » valeur. Si quelqu'un d'entre eux vient à tom» ber malade, on appose les scellés sur les biens » de tous; et s'il meurt, l'État s'empare de tout, » ou ne restitue que la moitié en cas de guérison. » Les clauses des testamens ne sont pas obser-

» vées. Les magistrats turcs ne connaissent, pour » toutes les propriétés russes, d'autres héritiers » qu'eux-mêmes. Tant d'injustices m'ont forcé » de défendre à mes marchands d'exercer le né- » goce dans votre pays. D'où proviennent donc » ces actes de violences, puisque autrefois ces » marchands ne payaient que la taxe légale, et » qu'il leur était permis de commercer libre- » ment? Le savez-vous, ou non? Encore un » mot!... Mahomet II, votre père, était un grand » et célèbre prince. Il a voulu, dit-on, nous en- » voyer des ambassadeurs pour nous compli- » menter; Dieu s'est opposé à l'exécution de ce » projet; mais pourquoi n'en verrions-nous pas » l'accomplissement aujourd'hui? Nous atten- » dons votre réponse (Moscou, le 31 août 1492). » Nous verrons les suites de cette lettre que Mengli-Gireï se chargea de faire tenir à Bajazet.

Ambassade en Crimée.

Bien loin d'affaiblir l'étroite alliance qui subsistait ~~entre eux, Jean et le khan~~ de Tauride avaient soin de l'entretenir par de fréquentes ambassades et par des présens : en 1490, le prince Romodanovsky s'était rendu en Crimée pour assurer Mengli-Ghireï que notre armée était toujours prête à inquiéter la horde dorée. Ce misérable reste du royaume de Bâti errait de désert en désert; on le voyait tantôt passer le

Dniéper, tantôt se porter vers les frontières des Circassiens, sur les bords de la Kouma. Vainement les fils d'Akhmat réunis à Abdyl-Kérim, tzar d'Astrakhan, tentèrent une irruption dans la Tauride, protégée d'un côté par les Russes, par Makhmet-Amin de Kazan et les Nogaïs ; de l'autre par deux mille soldats que le sultan avait envoyés à la défense de Mengli-Ghireï. Les habitans de la Crimée enlevaient les troupeaux des Tatars du Volga, et dans un combat sanglant ils firent mordre la poussière à Edigée, fils d'Akhmat. En 1492, Jean expédia à Mengli-Ghireï un nouvel ambassadeur pour l'exhorter à faire une invasion dans les États lithuaniens et lui pour représenter que les tzars de la horde n'étaient ses ennemis qu'à l'instigation de Casimir. « *Moi et » mon frère, le grand prince, avons toujours » même volonté*, répondit le khan, *et je cons» truis aujourd'hui, près de l'embouchure du » Dniéper, une forteresse pour inquiéter de » là les domaines de la Pologne.* » Cette forteresse était *Otchakof*, fondée sur les ruines d'une ville dont on ignore le nom. Pour tranquilliser Mengli-Ghireï, Jean tâcha d'attirer en Russie Ousmenir, frère du khan, et Dovlet son neveu, qui vivaient chez Casimir ; mais n'ayant pu y réussir, et afin de faire quelque

chose d'agréable pour son ami, il accueillit son beau-fils Abdyl-letif et l'envoya, comblé d'honneurs, à Makhmet-Amin, tzar de Kazan. Mengli-Ghireï désirait encore qu'il cédât Kochira en toute propriété au tzarévitch Mamouitek, fils de Mustapha, mais ce vœu ne fut point accompli. Une autre demande qu'il avait faite à Jean de payer trente-trois mille altines (*a*), empruntées par le khan aux habitans de Caffa pour bâtir Otchakof n'eut pas plus de succès. « *Ce n'est point*, écrivit le grand prince à son » ami, *en construisant d'inutiles forteresses,* » *éloignées de la Lithuanie, que vous devez* » *inquiéter nos communs ennemis; c'est en fai-* » *sant de fréquentes incursions dans leur pays.* » Le khan aimait les présens et demandait souvent des gerfaults et des zibelines pour le sultan de Turquie; le monarque russe les lui accordait, mais ce n'était jamais sans intérêt. En 1491, après le service rendu à Mengli-Ghireï, en détachant les voïévodes moscovites contre la horde dorée, il voulut qu'en signe de reconnaissance il lui envoyât *son gros rubis rouge*. Nous observerons aussi que pour éviter les soupçons de Jean, la correspondance du khan de Crimée avec le tzar

(*a*) Monnaie idéale populaire, équivalente à trois kopeks.

de Kazan se faisait par Moscou, et que toutes leurs lettres étaient traduites et lues devant le monarque, dont l'opinion était que la circonspection ne nuit point à l'amitié.

Affaires de Lithuanie.

Tel était l'état des choses, lorsqu'en 1492, une importante révolution arrivée en Lithuanie, força la Russie de changer de système. Malgré la haine mutuelle qui animait ces deux puissances l'une contre l'autre, aucune d'elles ne désirait en venir à une rupture ouverte. Casimir, déjà vieux et toujours pusillanime, redoutait le caractère ferme, adroit et actif de l'heureux Jean, tant de fois couronné par la victoire : les inspirations d'une sage politique dirigeaient le grand prince, en le persuadant que plus il tardait à déclarer la guerre, plus il devenait fort, plus il pouvait compter sur de brillans succès. Ainsi tout en s'efforçant de nuire sans cesse à la Lithuanie, il paraissait toujours prêt à conclure la paix, et ne rejetait aucune occasion de s'expliquer avec le roi au sujet de leurs mécontentemens réciproques. De 1487 jusqu'en 1492, plusieurs ambassadeurs lithuaniens s'étaient rendus à Moscou pour porter différentes plaintes. Depuis le règne de Vitovte, les princes apanagés de l'ancien pays de Tchernigof, dans les gouvernemens actuels de Toula, de Kalouga et d'Orel, étaient

sujets de la Lithuanie. Voyant la puissance toujours croissante de Jean III, naturellement disposés en sa faveur par l'unité de religion, et par le seul nom de Russes, toujours cher à leur cœur, ils commencèrent bientôt à passer sous notre domination avec tous leurs domaines, se bornant, pour tranquilliser leur conscience, à faire savoir à Casimir qu'ils s'affranchissaient de l'ancienne obligation de se regarder comme ses vassaux. Quelques princes, tels que ceux d'Odoëf, de Vorotynsk, de Belef et de Pérémysle servaient déjà sous les étendards du monarque russe, et se trouvaient contiuellement en guerre avec ceux de leurs parens, restés en Lithuanie. Vassili-le-Borgne, prince de Vorotynsk, dévasta plusieurs domaines dans les États du roi, et perdit lui-même beaucoup de monde; les fils du prince Siméon d'Odoëf prirent la ville capitale de l'apanage de leur oncle Féodor, s'emparèrent de son trésor et de sa mère; la garde du prince Dmitri de Vorotynsk réduisit en cendres plusieurs villages de la principauté de Briansk; et le prince Jean de Belef employa la force pour obliger son frère André à abandonner le roi de Pologne. Casimir se plaignait de ce que Jean recevait des traîtres, et leur accordait la permission d'exercer leurs brigandages, ajoutant que déjà plu-

sieurs villes de Lithuanie s'étaient rangées sous la domination russe, et que Rjef ainsi que Velikii-Louki refusaient de lui payer le tribut d'usage, etc. Le grand prince trouvant ces plaintes injustes pour la plupart, répondit que Rjef et Velikii-Louki avaient de tout temps fait partie du territoire de Novgorod; que c'étaient les sujets de Casimir eux-mêmes qui commettaient des vexations contre les Russes; que les débats devaient être décidés par des juges communs sur les lieux mêmes, et que les princes de la race de Vladimir après avoir, de leur plein gré, offerts leur services à la Lithuanie, avaient bien le droit de retourner, avec leurs biens héréditaires, sous l'ombre protectrice de leur ancienne patrie, etc. Jean ayant exigé que Casimir permît à l'épouse du prince Belsky de se rendre en Russie; qu'il cessât d'aceabler nos marchands de taxes forcées, et leur restituât ce qui leur avait été enlevé par violence; qu'il punît ceux qui les avaient outragés et accordât aux ambassadeurs moscovites un libre passage en Moldavie par la Lithuanie, le roi répondit à l'envoyé russe: « *Votre monarque aime beaucoup à demander,* » *mais non pas à satisfaire; je suivrai son* » *exemple.* » Cependant les égards mutuels que se doivent les souverains étaient scrupuleusement

observés. Les ambassadeurs lithuaniens étaient admis à la table de Jean, et jamais le grand prince, ni son fils Vassili, n'oubliaient de faire complimenter Casimir. Pour marque de son amitié, Jean délivra même plusieurs Polonais qui se trouvaient prisonniers dans la horde. Au mois de mai 1492, Jean Béklémichef fut expédié à Cracovie, pour proposer au roi de nous restituer les petites villes de Khlépen, Rogatchef et autres qui avaient anciennement appartenu à la Russie, et d'envoyer des boyards sur les frontières pour terminer les affaires en litige entre leurs sujets respectifs. Mais Béklémichef revint avec la nouvelle que Casimir était mort le 25 juin, et que Albert, son fils aîné, s'étant fait nommer roi de Pologne, Alexandre son cadet avait été déclaré grand duc de Lithuanie.

Mort de Casimir. Alexandre, son fils, monte sur le trône de Lithuanie.

Cet événement parut très-favorable à la Russie; car, en se choisissant un souverain particulier, la Lithuanie ne pouvait plus disposer des forces de la Pologne, et comme celle-ci n'avait point de raisons pour être notre ennemie, elle devait suivre un système de politique tout-à-fait séparé. Jean depêcha aussitôt à Mengli-Ghireï un de ses officiers pour l'engager à profiter de la mort de Casimir : il lui conseillait de tomber sur la Lithuanie, et de ne pas différer son expédition jus-

qu'au printemps, attendu que la horde du Volga, errant alors dans les contrées lointaines de l'Orient, n'était point dangereuse pour la Tauride, et qu'il ne pouvait trouver un moment plus favorable pour se venger sur le fils de Casimir de toutes les coupables intrigues de son père. — Un autre officier du grand prince fut en même temps expédié à Etienne de Moldavie, pour lui faire les mêmes représentations. Les Russes commencèrent les hostilités. Le prince Féodor Obolensky entra avec sa garde en Lithuanie où il ravagea Mtsensk et Luboutsk; les princes d'Odoëf et de Pérémysle, nouvellement entrés au service de Jean, firent prisonniers les lieutenans de Massalsk, ainsi qu'un grand nombre d'habitans. Un autre corps de troupes s'empara de Khlépen et de Rogatchef.

Hostilités contre la Lithuanie.

Cependant le nouveau souverain de Lithuanie désirait ardemment faire la paix avec le prince de Moscou, dont il entendait, depuis son enfance, vanter la grandeur et les victoires; le moyen le plus sûr de gagner l'amitié de Jean lui parut être de rechercher la main de l'une de ses filles. Jean, lieutenant de Polotsk, écrivit d'abord à ce sujet au prince Patrikéïef, premier voïévode de Moscou, une lettre dans laquelle il lui disait, entr'autres choses, que jamais la Russie et la Lithuanie n'avaient joui d'un bonheur plus parfait,

que lors du mariage de Vassili Dmitriévitch, grand-père de Jean, avec une fille de Vitovte; bientôt après on vit paraître à Moscou une ambassade solennelle du prince de Lithuanie. Un seigneur nommé Stanislas, ayant remis au grand prince ses lettres de créance, lui annonça la mort de Casimir, l'avénement d'Alexandre au trône, et demanda satisfaction des excès commis par les Russes dans Mtsensk et d'autres villes. On lui répondit qu'il avait fallu tirer vengeance des brigandages exercés en Russie par les sujets lithuaniens, et que les prisonniers seraient mis en liberté dès qu'Alexandre aurait songé à réparer tous les torts dont il s'était rendu coupable envers les Russes, etc.—Un jour que Stanislas dînait chez le prince Patrikéïef, il fit mention, dans une conversation amicale, du désir qu'avait son maître d'épouser la fille du grand prince; mais comme il paraissait échauffé par les vapeurs du vin, on ne crut pas à propos de lui donner une réponse. Le lendemain il ajouta que les seigneurs lithuaniens souhaitaient également ce mariage, qu'il était chargé de s'informer secrètement des véritables intentions du grand prince à cet égard. Une affaire aussi importante exigeant beaucoup de circonspection, on n'entra dans aucune explication : on se contenta de lui faire entendre qu'il

Négociations de paix et projet de mariage.

fallait établir une paix sincère et durable avant de songer à parler de mariage ; que cette paix n'éprouverait aucun obstacle si le gouvernement lithuanien s'abstenait de *paroles superflues* et surtout n'émettait point de prétentions dénuées de fondement. Le prince Patrikéïef répondit dans le même sens au lieutenant de Polotok. Stanislas partit de Moscou ; les hostilités continuèrent. Le prince Siméon de Vorotynsk et Jean, son neveu, passés à notre service, prirent les villes de Serpeïsk et de Mestchofsk, appartenant à la Lithuanie. Youri, voïévode de Smolensk, et Siméon de Mojaïsk les en ayant chassés, le grand prince envoya une puissante armée, composée des troupes de Moscou et de Rézan, pour s'emparer de toute cette province où un grand nombre de nobles de Smolensk et de seigneurs de la cour d'Alexandre furent faits prisonniers. Un autre corps occupa Viazma dont les princes prêtèrent serment de fidélité à notre monarque : aussi restèrent-ils en possession de leurs domaines héréditaires, de même que le prince de Mézetsk, qui livra à Jean ses deux frères, exilés à Yaroslavle pour s'être montrés trop dévoués à la Lithuanie. Les princes de Vorotynsk soumirent à leurs armes la ville de Mossalsk.

C'est alors qu'on découvrit à Moscou un hor-

rible complot, dont le véritable auteur était déjà dans le tombeau, mais qui fut sur le point d'être exécuté et de terminer la glorieuse carrière du grand prince. Jamais l'intérêt de l'État ne saurait justifier un crime, car la morale est faite pour les monarques autant que pour les particuliers, et, dans toutes les circonstances, les souverains doivent agir comme si les principes de leur conduite devenaient des lois pour les peuples. Celui qui admettrait qu'un prince a le droit d'en immoler un autre parce qu'il le croit dangereux à sa puissance, détruirait tous les liens qui unissent les sociétés politiques : l'on ne verrait plus entr'elles que guerres, désordres, haines, craintes, soupçons ; élémens destructeurs contraires au but qu'elles se proposent, qui est le calme, le repos et la paix. Ces nobles sentimens étaient étrangers à Casimir, père d'Alexandre : il envoya à Moscou le prince Jean Loukomsky, de la race de S. Vladimir, chargé de poignarder Jean, ou de l'empoisonner. Loukomsky avait juré de s'acquitter de cette horrible commission, et il apporta de la Pologne le poison destiné à consommer son crime. Il reçut de notre monarque l'accueil le plus gracieux; il fut admis à son service ; heureusement une indiscrétion fit découvrir son affreux dessein. Il fut arrêté, et l'on trouva chez lui le

Conspiration contre la vie de Jean.

poison qu'il devait donner au grand prince pour se montrer fidèle au serment prêté à Casimir. Un crime aussi épouvantable exigeant un châtiment exemplaire, Loukhomsky et son complice, le polonais Mathias, interprète latin, furent brûlés vifs dans une cage sur la Moskva. Sur la déclaration du premier, que le prince Féodor Belsky avait formé le projet de s'enfuir secrètement en Lithuanie, ce parent de Casimir devint l'objet des soupçons de Jean qui l'exila à Galitch. On découvrit encore deux coupables, les deux frères Alexis et Bogdan Sélevin, citoyens de Smolensk, qui, prisonniers sur parole dans Moscou, avaient abusé de la confiance du monarque russe et entretenu des intelligences avec la Lithuanie où ils faisaient parvenir leurs rapports au fils de Casimir. Bogdan subit la peine du knout (*a*), et Alexis eut la tête tranchée.

Un événement de cette nature n'était pas fait

(*a*) Le knout est un fouet formé de lanières de cuir fortement tressées et attachées à un manche très-court. C'est la cravache des Cosaques. Lorsqu'un criminel doit être knouté à mort, il dépend des bourreaux de faire durer ou d'abréger son agonie, car il en est de tellement habiles qu'en trois ou quatre coups, ils brisent la colonne vertébrale du patient et le tuent. S'il n'est pas condamné à mort, le jugement fixe le nombre de coups qu'il doit recevoir.
Note des Traducteurs.

pour inspirer à Jean des dispositions pacifiques, aussi il ne cessait d'exciter Mengli-Ghireï contre la Lithuanie. Le prince Glinsky se trouvait alors en Crimée, en qualité d'ambassadeur d'Alexandre, et il exigeait que ce khan fît raser la forteresse d'Otchakof qu'il venait de construire sur le territoire lithuanien. Conformément au vœu du grand prince, Mengli-Ghireï retint Glinsky, fit pendant l'hiver le siége de Kief, et mit en feu les environs de Tchernigof; mais il fut forcé, par une inondation du Dniéper, de retourner à Prékop. Cependant Bogdan, chef des Cosaques, ruina Otchakof, causant par là le plus sensible chagrin au khan, qui avait dépensé cent cinquante mille altines à la construction de cette forteresse. « *Jamais*, écrivit Mengli-Ghireï au grand prince, » *nous ne ferons de mal réel à notre ennemi, tant* » *que nous n'aurons pas de place forte à l'embouchure du Dniéper.* » En même temps il lui fit savoir que, par l'entremise du sultan de Turquie, Alexandre lui avait proposé la paix et treize mille cinq cents ducats pour la rançon des prisonniers lithuaniens. Mais qu'en fidèle allié il avait rejeté ces ouvertures de l'ennemi de Jean. Il ajoutait que, fidèle à la politique de son père, le nouveau prince de Lithuanie ne cessait d'exciter les fils d'Akhmat contre la Tauride et la Russie; que Schig-Akhmat,

tzar de la horde, d'abord détrôné à cause de son mariage avec la fille de Moussa, prince des Nogaïs, régnait de nouveau avec son frère Seid-Makhmout; enfin que l'armée de Crimée était toujours prête à marcher contre eux et contre la Lithuanie. Mengli-Ghireï ne cessait effectivement de porter l'alarme et le ravage dans les États d'Alexandre.

Ambassade du prince de Mazovie à Moscou.

Un nouvel allié vint bientôt se présenter au monarque russe. Conrad, prince souverain de Mazovie, de la race des anciens rois de Pologne, alors ennemi des fils de Casimir, résolut de se lier étroitement avec la Russie, et d'envoyer à Moscou Jean Podozia, lieutenant de Varsovie, pour demander en mariage une des filles du grand prince. Bien que cette alliance parût convenable, et même avantageuse pour l'intérêt de notre empire, le monarque ne voulut pas d'abord y donner son assentiment et il dépêcha lui-même une ambassade en Mazovie pour conclure préalablement, avec le prince de ce pays, un traité, en vertu duquel Conrad devait prêter secours à la Russie contre les fils de Casimir, et fixer la dot qu'il se proposait de donner à sa future épouse, c'est-à-dire, lui accorder en toute propriété quelques villes et domaines dans la Mazovie. Nous ignorons la réponse que reçurent les ambassadeurs, mais ce projet de mariage n'eut point de résultats ulté-

rieurs, à cause du changement des circonstances.

Si Casimir lui-même, à la fois souverain de Pologne et de Lithuanie, avait craint la guerre avec le grand prince, à plus forte raison Alexandre qui ne régnait que sur le dernier de ces deux pays, qui était peu certain du secours de son frère, ne pouvait se résoudre à s'y engager que lorsqu'il y serait contraint par une impérieuse nécessité. Ses provinces étaient dévastées par Mengli-Ghireï et menacées par Etienne de Moldavie; mais le plus dangereux de tous ses ennemis était le grand prince, qui rappelait à lui, au nom de la patrie et de la religion, tous les anciens sujets de la Russie, principale force des États lithuaniens. Plus puissante encore par sa politique que par ses armes, Moscou étendait déjà sa domination jusqu'à la Jisdra et jusqu'au Dniéper, tandis que craignant la trahison dans les villes, dans les villages et jusqu'au milieu des combats, Alexandre n'avait pas de désir plus pressant que celui de conclure une paix sincère et durable.

Il est bien moins facile d'expliquer par les circonstances du temps, les motifs capables d'engager le grand prince à souhaiter la paix, car tout semblait, au contraire, le porter à faire la guerre. Maître d'une armée formidable et aguerrie, certain de trouver des partisans en

Lithuanie, ayant pour lui la fortune, si importante dans les affaires humaines, témoin de la frayeur et de la faiblesse de son ennemi, il pouvait se promettre le plus noble des triomphes en se montrant fidèle serviteur de la religion, c'est-à-dire, en restituant à sa patrie de belles provinces, à l'Église six ou sept diocèses opulens arrachés à sa domination par les violences des Latins. Mais rappelons-nous le caractère de ce prince pour qui la modération fut toujours une loi suprême jusque dans la prospérité; souvenons-nous qu'il n'abandonnait jamais au hasard que ce qu'il croyait absolument indispensable d'y exposer. Après un règne de plus de trente ans passé dans l'activité, dans des inquiétudes continuelles, il lui était permis d'aspirer après un repos qui pût se concilier avec la dignité d'un grand monarque et l'intérêt de l'Etat; car, en général, parvenus à leur douzième lustre, les hommes tentent rarement quelque entreprise difficile, et se laissent bien moins éblouir par l'espoir de succès éloignés.

Essayer la conquête de l'ancienne Russie méridionale, aurait suffi pour armer contre nous non-seulement la Pologne, mais encore la Hongrie et la Bohême, gouvernées par Ladislas, frère d'Alexandre : c'était nous attirer une longue guerre, sans pouvoir jamais licencier les troupes,

ce qui alors était regardé comme impossible. L'alliance du khan de Crimée et celle d'Etienne le-Grand, quoique fort utiles pour tenir la Lithuanie en respect, n'étaient pas des garanties assez puissantes pour être certain de réussir dans une lutte contre ces trois États. Tributaire du sultan, disposé, parfois, à rendre service à la Hongrie et à la Pologne, Mengli-Ghireï ne trahissait pas le grand prince; cependant il était loin de le satisfaire en tout : il avait rendu la liberté au prince Glinsky, sans en avoir prévenu Jean; il entretenait des négociations avec Alexandre, et n'agissait, en général, qu'avec faiblesse et lenteur contre la Lithuanie. Quant à Etienne, il avait bien plus de génie et de courage que de puissance, et ses forces s'épuisaient continuellement dans des guerres sanglantes contre les Turcs. — Remarquons enfin que le temps avait déjà accoutumé les habitans de la Russie septentrionale à se regarder comme entièrement étrangers à la Lithuanie, où le changement des coutumes et des mœurs avait considérablement affaibli le sentiment de la fraternité entre ces deux pays. Jean satisfait d'avoir montré la supériorité de sa puissance en enlevant quelques provinces à son ennemi, aima mieux consolider ces acquisitions par un traité de paix, que de s'abandonner encore

aux chances de la guerre pour tenter de nouvelles conquêtes.

Aussitôt après le départ des ambassadeurs lithuaniens, Jean expédia un de ses gentilshommes à Alexandre, pour lui déclarer que les princes de Vorotynsk, Bélef, Mezetsk et Viazma, étant entrés au service du grand prince, leurs domaines feraient désormais partie de la Russie, et que le gouvernement lithuanien n'aurait plus aucun droit sur ces pays. Indépendamment d'une lettre de créance, dans laquelle Jean prenait comme à l'ordinaire le titre de monarque *de toutes les Russies*, l'envoyé était encore porteur d'une autre dépêche du jeune Vassili-Ivanovitch pour le prince Vassili de Véréïa, réfugié en Lithuanie : on lui avait accordé la liberté de retourner à Moscou par suite du pardon obtenu en sa faveur par la grande princesse Sophie. Arrivé à Vilna, l'officier russe reçut pour réponse que de nouveaux ambassadeurs lithuaniens seraient envoyés à Moscou ; et en effet, à la fin de juin ils arrivèrent avec des dépêches d'après lesquelles Jean devait non-seulement restituer à Alexandre toutes les provinces lithuaniennes occupées par les Russes, mais encore punir les auteurs de cet envahissement ; ils témoignèrent en outre combien le gouvernement lithuanien était surpris de ce que le

grand prince s'était orgueilleusement paré, dans ses lettres, du titre tout-à-fait nouveau *de monarque de toute la Russie* et de plusieurs autres contrées ; cependant ils terminèrent par dire à Patrikéïef, voïévode de Moscou, que, d'après le vœu des seigneurs lithuaniens, Alexandre était prêt à entamer les négociations d'une paix durable. « *Les* » *princes de Vorotynsk et autres,* répondirent » les boyards de Jean, *ont été de toute antiqui-* » *té, serviteurs de nos souverains. La Lithua-* » *nie a profité, pour s'emparer de leur pays,* » *des malheurs de la Russie, mais les circons-* » *tances sont changées aujourd'hui. Quant à* » *l'orgueil du titre que vous reprochez au grand* » *prince, cette expression signifie simplement* » *qu'il est le maître des pays que Dieu lui a* » *donnés.* »

Au mois de janvier 1494, les *grands ambassadeurs lithuaniens* arrivèrent à Moscou pour y conclure la paix : leur intention était de renouveler le traité de Casimir avec Vassili-l'Aveugle; mais nos boyards en proposèrent un autre plus ancien, signé par Olgerd et Siméon-le-Superbe, et postérieurement conclu avec le père de Dmitri Donskoï. Les Lithuaniens cédaient à perpétuité, au prince de Moscou, Novgorod, Pskof et Tver, mais ils réclamaient la restitution de toutes les 1494.

autres villes, dont les Russes s'étaient nouvellement emparés : nos boyards leur répondirent alors : « *Vous nous cédez ce qui est à nous et » non pas ce qui vous appartient.* » Enfin après de longues discussions pendant le cours desquelles on intrigua avec finesse, l'on interrompit même les négociations, il fut arrêté que Viazma, Alexin, Roslavle, Téchilof, Vénef, Mstislavle, Toroussa, Obolensk, Kozelsk, Serensk, Vorotynsk, Pérémysle, Bélef, Mestchera, resteraient à la Russie, et que Smolensk, Luboutsk, Mtzensk, Briansk, Serpeïsk, Loutchin, Mossalsk, Dmitrof, Loujin et autres places jusqu'à l'Ougra, appartiendraient à la Lithuanie. Quant aux princes de Mézetsk, on leur accorda la liberté de rester au service de qui bon leur semblerait. Alexandre promit de reconnaître le grand prince pour *souverain de toute la Russie*, à condition qu'il n'éleverait aucunes prétentions sur Kief. Les ambassadeurs, alors présentés à Jean pour la deuxième fois, entamèrent de nouvelles négociations relatives au mariage proposé, et le monarque témoigna qu'il consentirait à accorder la main de sa fille Hélène à Alexandre, à condition que ce prince lui donnerait sa parole de ne jamais la forcer à changer de religion. Le lendemain, 6 février, admis dans les appartemens de la grande princesse

Paix avec la Lithuanie.

Jean accorde la main d'Hélène, sa fille, à Alexandre.

Sophie, ils virent la princesse Hélène qui leur fit demander par un boyard des nouvelles de la santé de son futur époux ; on commença la cérémonie des fiançailles, dans laquelle le prétendu fut représenté par l'ambassadeur Stanislas Gastold : les prêtres récitèrent les prières d'usage et l'on fit l'échange des anneaux et des croix suspendues à des chaînes d'or.

Le lendemain les ambassadeurs d'Alexandre prêtèrent, au nom de leur souverain, le serment d'observer religieusement toutes les clauses de la paix ; le grand prince baisa le Crucifix, en prenant les mêmes engagemens. Voici les principales conditions de ce traité qui fut écrit sur parchemin et muni d'un sceau d'or :

« 1°. Les deux monarques et leurs enfans vivront
» désormais en parfaite intelligence, et se prête-
» ront mutuellement secours en toute occasion.

» 2°. Chacun d'eux gouvernera son pays dans
» les anciennes lignes de démarcation.

» 3°. Alexandre ne regardera pas comme ses
» vassaux les princes de Viazma, Novossil,
» Odoëf, Vorotynsk, Pérémysle, Bélef, non
» plus que les *grands princes* de Rézan : ils restent
» tous *du côté* du souverain de Moscou, à qui
» seul appartient de juger leurs contestations
» avec la Lithuanie.

» 4°. Les deux princes de Mezetsk, exilés à » Yaroslavle, seront rendus à la liberté.

» 5°. En cas de contestations des juges seront » envoyés de part et d'autre sur la frontière.

» 6°. On interdira la sortie de la Lithüanie » au prince Michel de Tver, aux fils des princes » de Mojaïsk, de Borofsk et de Véréïa, ainsi qu'à » celui de Chemyaka, tous traîtres à la Russie, » et en cas de fuite on ne pourra plus les y re- » cevoir.

» 7°. Les ambassadeurs et marchands voyage- » ront librement d'un pays à l'autre. »

Les ambassadeurs donnèrent en outre leur parole qu'Alexandre s'engagerait, par un acte particulier, à ne pas inquiéter son épouse sous le rapport de la religion. Ils furent admis trois fois à la table du grand prince et reçurent en présent, plusieurs belles pelisses et des coupes en argent; il leur dit ensuite de vive voix en les congédiant : « *Pierre et Stanislas! par la grâce de » Dieu, nous venons de conclure un traité d'al- » liance avec notre gendre et frère Alexandre. » Nous accomplirons scrupuleusement les clauses » qu'il renferme; mes ambassadeurs seront té- » moins du serment de votre maître.* »

Les princes Vassili et Siméon Riapolovsky furent, à cet effet, envoyés à Vilna. Alexandre

prêta le serment convenu, échangea les traités de paix, et fit aussitôt dresser l'acte concernant sa future épouse, mais il y ajouta : « *Si la* » *grande princesse Hélène veut embrasser la* » *religion romaine, elle en sera entièrement la* » *maîtresse.* » Cette clause faillit à rompre le mariage ; Jean en fut irrité, et il envoya dire à Alexandre, qu'apparemment il n'avait aucun désir de devenir son gendre. On transcrivit 1495. 6 janvier. l'acte ; et, quelques mois après, *les grands ambassadeurs lithuaniens* parurent une autre fois dans notre capitale, pour venir chercher la princesse ; tous les yeux étaient éblouis par la magnificence de leurs costumes, par leur nombreuse suite, le luxe de leurs équipages, et la richesse des harnois de leurs chevaux. Jean prit lecture de la lettre de créance, dans laquelle Alexandre lui donnait les noms de père et de beau-père : il écouta la harangue de l'ambassadeur ; puis prenant la parole, il dit : « *Votre monarque,* » *notre frère, désire contracter alliance avec* » *nous : nous y consentons et lui donnons en* » *mariage la princesse Hélène, notre fille ; mais* » *qu'il se rappelle la condition par laquelle* » *il s'engage à ne la forcer jamais à changer* » *de religion, à ne pas consentir même à ce* » *changement, dans le cas où elle le voudrait.*

» *Demandez-lui, de notre part, de permettre à la*
» *princesse d'avoir une église grecque dans son*
» *palais. Dites-lui d'aimer son épouse comme*
» *le prescrit la loi divine, afin que mon cœur*
» *paternel puisse se réjouir du bonheur des deux*
» *époux. Priez, en notre nom, l'évêque et les*
» *seigneurs composant votre conseil d'État,*
» *de maintenir le grand prince Alexandre dans*
» *l'amour qu'il doit à son épouse, et dans l'a-*
» *mitié qu'il contracte avec nous. Veuille enfin*
» *le Très-Haut bénir cette union.* »

Le 13 janvier, après avoir entendu la messe dans l'église de l'Assomption, avec toute sa famille et sa cour, Jean fit venir les seigneurs lithuaniens aux portes de l'église; il remit la princesse entre leurs mains, et l'accompagna jusqu'au traîneau qui lui était préparé. Hélène s'arrêta à Dorogomilof; elle y demeura deux jours, pendant lesquels Vassili, son frère, traita, de la manière la plus splendide, les seigneurs lithuaniens : sa mère passa la nuit avec elle, et le grand prince vint deux fois embrasser la fille chérie dont il allait se séparer pour toujours. Il lui remit le billet suivant : « *Souvenir pour*
» *la grande princesse Hélène : Ne paraissez pas*
» *dans le temple des Latins. Ne fréquentez*
» *jamais que l'église grecque. Cependant je*

» *vous permets de visiter, une ou deux fois,*
» *l'église ou le couvent catholique, pour satis-*
» *faire votre curiosité. Si votre belle-mère est à*
» *Vilna, et qu'elle vous engage à la suivre à*
» *son église, conduisez-la poliment jusqu'à la*
» *porte, et dites-lui que vous allez dans la*
» *vôtre.*» La princesse fut accompagnée par le prince Siméon Riapolovsky, et d'autres boyards avec leurs épouses. Riapolovsky reçut une instruction secrète, dans laquelle il lui était spécialement ordonné d'exiger que la princesse fût mariée dans une église grecque, en habit russe; et que lors de la célébration des cérémonies du mariage, à cette demande de l'évêque, *aimez-vous Alexandre?* elle répondît ainsi : « *Je le*
» *chéris tellement, que, jusqu'à mon dernier*
» *soupir, les tourmens les plus cruels ne pour-*
» *raient me forcer à l'abandonner : je quitterai*
» *tout pour lui, excepté ma religion; c'est*
» *pourquoi il ne doit pas me forcer à embrasser*
» *la foi catholique.*» Jean n'oublia rien dans ses instructions; il détermina même comment Hélène devait être habillée pendant la route, quelles personnes elle devait voir et admettre à sa table, etc.

Le voyage de cette princesse, depuis les frontières de la Russie jusqu'à Vilna, fut une fête

pour le peuple lithuanien, qui voyait, dans Hélène, le gage d'une paix longue et fortunée. A Smolensk, à Vitebsk, à Polotsk, les seigneurs et le clergé allèrent à sa rencontre avec de riches présens, et les démonstrations du plus zélé dévouement, heureux de ce que le sang de S. Vladimir allait se confondre avec celui de Gédimin; ils se félicitaient de voir l'Église orthodoxe, muette et humiliée en Lithuanie, trouver désormais une protectrice zélée assise sur le trône; cette alliance comblait tous les vœux, car elle semblait destinée à renouveler l'ancienne fraternité qui avaient uni jadis deux peuples de même origine. Alexandre envoya sur la route plusieurs des grands de sa cour pour complimenter Hélène; et lui-même il alla à sa rencontre à trois verstes de Vilna, entouré de la noblesse et de tous les seigneurs de son conseil. Les fiancés, placés sur un tapis de drap écarlate étendu par terre, et sur un damas d'or, se donnèrent mutuellement la main, s'adressèrent quelques mots d'amitié, et firent ensemble leur entrée dans la capitale, le prince à cheval, la princesse dans un traîneau magnifiquement décoré. Hélène descendit à l'église grecque de la Ste.-Vierge, où, après l'office, les femmes des boyards mos-

covites lui défirent sa tresse de cheveux (*a*), placèrent sur sa tête un bonnet garni d'un voile, la couvrirent de feuilles de houblon, et la conduisirent ensuite à Alexandre dans l'Eglise de Saint-Stanislas : là, sur un tapis de velours, recouvert de peaux de zibelines, ils furent mariés par l'évêque catholique et par un prêtre russe, nommé Thomas. Macaire, archimandrite de Vilna, vicaire du métropolitain de Kief, se trouvait également dans l'église; mais il n'osa pas réciter les prières. Ce fut la princesse Riapolovsky qui tint la couronne au-dessus de la tête d'Hélène; le secrétaire Koulechef portait une coupe remplie de vin. La cérémonie terminée, Alexandre donna une audience solennelle aux boyards de Jean; de joyeuses fêtes furent ordonnées; mais bientôt on vit éclater, de part et d'autre, de nouveaux mécontentemens.

Les historiens ont, depuis long-temps, remarqué que les liens de parenté entre les princes, contribuent rarement au repos de leurs Etats respectifs. Chacun d'eux voulant faire tourner cette alliance à son avantage particulier, il en

(*a*) Aujourd'hui encore, dans les villages, les filles russes, pour se distinguer des femmes mariées, portent une longue tresse de cheveux, qu'elles laissent pendre, et au bout de laquelle elles attachent des rubans.

résulte, au lieu de condescendance, de nouvelles prétentions, et une espèce de susceptibilité qui rend plus sensible aux refus. Il paraît que, dans cette occasion, le grand prince et Alexandre n'avaient pas l'intention de se tromper l'un l'autre, mais ils s'abusèrent eux-mêmes. Le premier agit avec plus de franchise et de grandeur d'âme, ainsi que cela convient au plus fort, et bien que décidé à ne pas céder, il n'eut pas cependant recours à la perfidie : seulement il s'aperçut avec peine que l'espoir des deux puissances était loin d'être rempli, et que l'alliance qui venait de se conclure n'était pas le gage d'une paix assurée.

Nouveaux mécontentemens entre la Russie et la Lithuanie.

Pendant le cours des négociations relatives au mariage, Alexandre avait adressé à Moscou des lettres remplies de reproches sur de nouvelles injures faites par les Russes aux Lithuaniens. Jean avait promis une réparation convenable; mais il n'avait pu voir, sans dépit, qu'au lieu de *souverain de toutes les Russies*, Alexandre ne l'appelait que grand prince. Au printemps, le maréchal Stanislas, expédié de Lithuanie avec des présens de noces pour le grand prince et toute sa famille, se plaignit d'Etienne, voïévode de Moldavie, qui avait ruiné la ville de Breslavle, ainsi que du prince Riapolovsky et de Michel

Roussalka, ambassadeurs moscovites, qui, disait-il, avaient, à leur retour, pillé les habitans sur la route de Vilna à Moscou. Il exigeait que les officiers russes, composant la suite d'Hélène, fussent rappelés, par la raison qu'elle avait un assez grand nombre de ses nouveaux sujets pour la servir. Jean promit de réconcilier Etienne avec son beau-frère; mais il témoigna combien il était mécontent de ce qu'Alexandre avait défendu à l'évêque grec et à l'archimandrite Macaire de marier Hélène; de ce qu'il ne voulait point lui permettre de construire une église grecque dans son palais. Il lui reprochait même d'éloigner de la princesse russe presque tous les officiers de sa nation, et de n'entretenir que fort mal ceux qui restaient près d'elle. Les plaintes portées contre les ambassadeurs moscovites n'étaient qu'une affreuse calomnie, car ils avaient éprouvé, au contraire, mille désagrémens. A leur retour, Stanislas fut congédié, et le grand prince dépêcha un courrier à Vilna pour s'informer de la santé de sa fille : il devait lui remettre deux lettres, l'une contenant des complimens d'usage, l'autre des instructions secrètes, par lesquelles son père l'engageait à ne souffrir, auprès d'elle, aucun officier, aucun domestique de la religion catholique; à ne pas se séparer de nos boyards,

dont le principal était alors le prince Romodanofsky, envoyé à Vilna avec son épouse. Hélène correspondait avec son père par l'entremise d'un secrétaire de Moscou, et devait cacher cette correspondance à son mari, ce qui rendait sa position aussi désagréable que dangereuse. Cependant la jeune princesse, douée d'un jugement solide et d'une âme sensible, se conduisit avec la plus admirable prudence : attentive à observer tous les égards qu'une fille obéissante doit à ses parens, elle ne trahissait ni son époux, ni les intérêts de sa nouvelle patrie. Loin de se plaindre à son père des mécontentemens domestiques qu'elle éprouvait, elle tâchait surtout de consolider l'alliance qu'il venait de contracter avec Alexandre. A cette époque, le bruit ayant couru, dans Vilna, que le khan Mengli-Ghireï marchait sur la Lithuanie, Hélène, de concert avec son époux, écrivit à Jean pour l'engager à leur prêter secours, en vertu des conditions du traité; elle fit la même prière à sa mère en termes tendres et persuasifs.

Le grand prince se trouvait alors dans une position très-embarrassante. A l'insu et sans la participation de Mengli-Ghireï, il s'était engagé dans une étroite alliance avec Alexandre, leur ennemi commun, et il ne savait comment an-

noncer cet important événement au khan de Tauride; il s'y décida néanmoins, et après les plus fortes assurances sur la sincérité de son amitié, il lui proposa de se réconcilier, à son exemple, avec la Lithuanie. La réponse de Mengli-Ghireï, dictée par la franchise et la droiture, renfermait des reproches pour la plupart légitimes: « Votre lettre m'étonne, écrivit le khan au » grand prince; vous savez que toujours fidèle à » mes engagemens, à notre amitié, je vous ai » sacrifié mes intérêts particuliers et n'ai jamais » négligé l'occasion de vous prêter secours contre » vos ennemis. *Un ami et un frère sont deux trésors : heureux qui les possède!* Pénétré de ce » sentiment, j'ai porté la flamme dans les États lithuaniens; j'ai combattu les fils d'Akhmat; j'ai » fermé l'oreille à leurs propositions, à celles de » Casimir, à celles d'Alexandre. Quelle est aujourd'hui ma récompense? vous avez recherché l'amitié de nos ennemis et m'avez laissé en » proie à leur fureur! Vous n'avez pas dit un » mot de votre projet à votre frère; vous l'avez » jugé indigne de prendre part à vos délibérations. » Cependant Mengli-Ghireï n'abandonna pas le grand prince; il jura, au contraire, de mourir son allié, et ne rejetant point la paix avec

la Lithuanie, il exigea seulement qu'Alexandre le dédommageât de ses frais de guerre.

Il était donc facile à Jean de réconcilier son gendre avec le khan; mais comme il importait d'abord de s'assurer de la sincère amitié d'Alexandre, il expédia le boyard Koutouzof à Vilna, pour déclarer à ce prince que les clauses du traité seraient rigoureusement observées de notre part, et que l'armée russe était prête à défendre la Lithuanie, dans le cas où Mengli-Ghireï ne consentirait pas à la paix; en même temps Koutouzof devait faire plusieurs demandes impératives à Alexandre, par exemple, de permettre à son épouse d'avoir une église dans son palais; de ne pas la contraindre à porter le costume polonais et à s'entourer de serviteurs de la religion catholique; d'énoncer dans ses lettres tous les titres du grand prince, ainsi que cela était convenu dans le traité; de ne défendre pas l'exportation de l'argent de Lithuanie en Russie, enfin d'accorder à la femme du prince Belsky l'autorisation de se rendre à Moscou. Par condescendance pour son gendre, le grand prince rappela de Vilna les boyards moscovites qu'Alexandre regardait comme des boute-feux et de dangereux espions, de sorte qu'il ne resta plus auprès d'Hélène que le prêtre Thomas, deux chantres

et quelques cuisiniers russes. Alexandre ne voulut satisfaire à aucune des demandes de Jean, il répondit à la première que les lois de ses ancêtres lui défendaient de laisser bâtir aucune église de notre religion, et qu'Hélène pouvait aller à l'église paroissiale qui n'était pas éloignée du palais. « *Eh! que m'importent vos lois*, répondit le » monarque moscovite, *vous avez une épouse de* » *la religion orthodoxe et lui avez promis le libre* » *exercice de son culte.* » Cependant Alexandre resta inébranlable dans ses refus, et il défendit à la princesse Belsky de passer en Russie, alléguant qu'elle n'avait elle-même aucun désir de s'y rendre.

A tant de motifs de mécontentement, Alexandre en ajouta bientôt un nouveau. Après la réception de la lettre du grand prince, Bajazet, sultan de Turquie, défendit, sous les peines les plus sévères, de léser, pour quoi que ce fût, nos marchands de Caffa et d'Azof; en même temps il expédia à Moscou un ambassadeur chargé d'assurer le grand prince de son amitié. Mais Alexandre ordonna à cet envoyé, ainsi qu'à tous les marchands de Constantinople qui l'accompagnaient, de retourner de Kief en Turquie, démarche dont il s'excusa auprès de Jean, en lui disant que jamais les ambassadeurs du sultan

1495 — 1496.

n'avaient traversé la Lithuanie pour se rendre en Russie, et que d'ailleurs ils pouvaient être des espions.

Toutes ces contrariétés n'empêchèrent pas le grand prince de témoigner encore de la bienveillance à son gendre, et de l'informer qu'Etienne de Moldavie et Mengli-Ghireï consentaient à vivre en bonne intelligence avec la Lithuanie: il lui donna même les plus sages avis. Instruit que, d'après les conseils des grands de sa cour, Alexandre voulait donner la province de Kief, en apanage, à son frère Sigismond, Jean écrivit à Hélène pour l'engager à détourner son mari d'un projet aussi nuisible. Nous allons rapporter ses propres paroles: « J'ai ouï parler des désordres que » le système des apanages a produit en Lithuanie, » et vous n'ignorez pas à combien de malheurs » nous a conduits, nous-mêmes, la division du » pouvoir sous le règne de mon père: si vous » vous rappelez tout ce que j'ai souffert de la » part de mes frères, à quels désastres n'êtes-» vous pas réservés, lorsque Sigismond sera de-» venu un prince particulier; je vous donne ce » conseil, ma chère fille, parce que je vous » aime et désire votre bonheur; si vous en par-» lez à votre mari, faites-lui ces observations » comme venant de votre part. » Jean déploya,

dans cette occasion, une conduite digne d'un monarque puissant et magnanime ; malgré les nombreux reproches qu'il avait à faire à son gendre, il agit avec la sincérité d'un ami, en l'avertissant d'une erreur dangereuse dont la Russie aurait pu profiter plus que tout autre.

Cette conduite généreuse fit, à ce qu'il paraît, peu d'impression sur Alexandre ; car il répondit fort grossièrement à son beau-père, qu'il ne voyait dans nos alliés aucune disposition à faire la paix ; qu'Etienne et Mengli-Ghireï continuaient à être les ennemis de la Lithuanie ; qu'à la vérité il lui donnait de fort salutaires conseils pour le gouvernement de ses Etats, mais refusait de satisfaire à ses justes prétentions. Offensé d'une semblable réponse, le grand prince se plaignit à Hélène de la conduite d'Alexandre, et la pria de l'informer pourquoi il refusait de vivre en bonne intelligence avec lui. « *C'est*, écrivit
» Alexandre à son beau-père, *par la raison que*
» *vous vous êtes emparé de plusieurs villes et*
» *domaines appartenant de toute antiquité à*
» *la Lithuanie ; parce que vous entretenez des*
» *relations avec nos ennemis, le sultan de Tur-*
» *quie, l'Hospodar de Moldavie et le khan de*
» *Crimée, avec lequel vous ne nous avez pas en-*
» *core réconcilié, malgré nos conditions d'avoir*

» *les mêmes amis et les mêmes ennemis; parce* » *qu'enfin, malgré la paix, les Russes ne* » *cessent d'outrager les Lithuaniens. Si, vérita-* » *blement, vous voulez être notre frère, rendez-* » *nous ce qui nous appartient avec dédomma-* » *gement des pertes que nous avons faites; dé-* » *fendez à vos sujets d'injurier les nôtres, et* » *dès que vous aurez, de la sorte, prouvé la* » *sincérité de votre parole, vos alliés, dociles* » *à votre exemple, cesseront d'être nos enne-* » *mis.* » Hélène n'ajouta à cette lettre que quelques complimens pour son père.

L'humeur d'Alexandre provenait, sans doute, de ce qu'il regrettait les villes cédées à la Russie, et de ce qu'Hélène restait fidèle à la religion grecque. Jean n'avait rien enlevé à la Lithuanie depuis la conclusion de la paix; mais l'opiniâtreté, l'injustice et la grossièreté de son gendre le forcèrent à prendre des mesures dictées par la prudence. Il écrivit à Mengli-Ghireï, par le boyard Zvénetz, pour s'excuser de ne lui avoir pas annoncé, en temps utile, le mariage d'Alexandre, rejetant ce retard sur le mauvais état des chemins. Il priait instamment son ami d'oublier le passé. « *Je n'exige pas*, lui disait-il, *je consens seule-* » *ment que vous viviez en paix avec la Lithua-* » *nie; mais si mon gendre devient mon enne-*

» *mi ou le vôtre, nous marcherons alors contre* » *lui avec toutes nos forces.* » Il est probable que le grand prince écrivit dans le même sens à Etienne de Moldavie : au moins la lenteur que mirent ces deux alliés de la Russie à faire la paix avec les Lithuaniens, permettait toujours à Jean de compter sur leur coopération.

CHAPITRE VI.

Suite du règne de JEAN *III.*

1495 — 1503.

Fondation d'Ivangorod. — Courroux du grand prince contre les Allemands de Livonie, et emprisonnement de tous les marchands des villes Anséatiques en Russie. — Alliance avec le Danemarck. — Guerre contre les Suédois. — Jean à Novgorod. — Expédition contre la Finlande. — Affaires de Kazan. — Première ambassade russe à Constantinople. — La princesse de Rézan se rend à Moscou et donne sa fille en mariage au prince Belsky. — Colère du grand prince contre son épouse et son fils Vassili. — Jean fait solennellement couronner son petit-fils Dmitri Ivanovitch. — Il se réconcilie avec son épouse, punit de mort plusieurs boyards et accorde à Vassili le titre de grand prince de Novgorod et de Pskof. — Ambassade de Chamakha. — Ambassades à Venise et à Constantinople. — Conquête du pays des Yougres ou du nord-ouest de la Sibérie. — Un voïévode moscovite à Kazan. — Rupture avec la Lithuanie. — Les princes de Tchernigof et de Rylsk se rangent sous la domination de Jean. — Conquête de Mtsensk, Serpeïsk, Briansk, Poutivle et Dorogobouge. — Soumission volontaire des princes de Troubtchevsk. — Débats

de nos voïévodes sur leur ancienneté. — Combat sur les bords de la Védrocha. — Le khan de Crimée ravage la Lithuanie et la Pologne. — Alexandre contracte alliance avec l'Ordre de Livonie. — Préliminaires de paix. — Alexandre est élu roi de Pologne. — Nouvelle victoire sur les Lithuaniens, près de Mstislavle. — Guerre avec l'Ordre. — Combat sur la Siritsa, près d'Izborsk. — Épidémie dans l'armée livonienne. — Schig-Akhmet, tzar de la grande horde, secourt la Lithuanie. — Le khan de Crimée détruit jusqu'aux débris du royaume fondé par Bâti. — Alexandre pousse la perfidie jusqu'à faire emprisonner Schig-Akhmet. — Mécontentement du khan de Crimée contre le grand prince. — Jean fait mettre en prison sa bru et son petit-fils Dmitri. — Il déclare Vassili son successeur. — Rupture avec Étienne de Moldavie. — Mort d'Étienne. — Siége de Smolensk. — Combat contre le maître de Livonie, près de Pskof. — Le pape tâche de rétablir la paix entre les puissances belligérantes. — Trêve avec la Lithuanie et avec l'Ordre livonien. — Ruse du grand prince. — Alexandre irrite son beau-père.

QUOIQUE la Lithuanie fût le principal objet de sa politique, le grand prince ne s'occupait pas avec moins d'activité des autres affaires extérieures, qui pouvaient être de quelque importance pour l'honneur et la sécurité de la Russie. En 1492, il fit construire, vis-à-vis Narva, sur la montagne de la Vierge, une forteresse en briques, flanquée de tours très-élevées, et qu'il appela, de son

Fondation d'Ivangorod.

nom, *Ivangorod*. Malgré les inquiétudes que les Allemands de Livonie en conçurent, ils firent de vains efforts pour s'opposer à l'exécution de ce projet, et prolongèrent de dix ans leur trêve avec la Russie. « Quelques mois après, dit un » historien allemand, on brûla publiquement » à Révél un Russe, convaincu d'un crime » atroce (14); et quelques citoyens de cette ville » eurent l'imprudence de dire aux compatriotes » du coupable, *Nous en eussions fait autant de* » *votre prince, s'il eût commis le même for-* » *fait*. Ces paroles inconsidérées, qui parvinrent » à la connaissance du grand prince, le mirent » dans une telle colère, qu'il brisa sa canne, la » jeta contre terre, et s'écria d'une voix terrible, » en levant les yeux au ciel : *Grand Dieu! juge* » *ma cause, et punis les audacieux qui m'of-* » *fensent*. » Notre annaliste assure, au contraire, que les habitans de Révél ne cessaient de tourmenter les marchands novgorodiens; ils les pillaient sur mer, et sans en prévenir le grand prince, sans autres informations, ils faisaient bouillir les sujets russes dans des chaudières, et se comportaient, en outre, de la manière la plus indécente envers les ambassadeurs moscovites qui traversaient leur pays pour se rendre en Italie et en Allemagne. Indigné de tant d'ou-

Colère du grand prince contre les Allemands de Livonie, et emprisonnement de tous les marchands anséatiques en Russie.

trages, Jean exige que le gouvernement livonien lui livre tous les magistrats de Révél; mais ayant essuyé un refus, il fait arrêter à Novgorod tous les marchands des villes anséatiques, au nombre de quarante-neuf, tant de Lubeck que de Hambourg, Greisswald, Lunebourg, Munster, Dortmund, Belefeld, Unna, Douisbourg, Eimbach, Douderstadt, Revel et Dorpat. On 1495.
appose les scellés sur le marché des Allemands, sur leurs magasins et leur église : leurs marchandises, dont la valeur s'élevait à un million de florins, leur sont enlevées et expédiées à Moscou : ces malheureux se voient eux-mêmes chargés de fers et traînés dans d'affreux cachots. L'alarme se répandit dans toute l'Allemagne à la nouvelle de ce cruel événement, dont on n'avait jamais vu d'exemple. Car, dans ses plus vives altercations avec l'Ordre de Livonie, Novgorod avait respecté les marchands anséatiques, qui lui fournissaient, non-seulement quantité d'objets indispensables, comme des draps de Flandre et diverses productions des manufactures germaniques, mais jusqu'à du sel, du miel et du blé. La célèbre ligue anséatique se trouvait alors au plus haut degré de splendeur, de puissance, et son comptoir de Novgorod passait pour le plus riche de tous ses autres établissemens : aussi le

coup terrible que Jean venait de lui porter, jeta la plus grande confusion dans ses opérations commerciales. Les ambassadeurs du grand-maître, ceux des soixante-dix villes allemandes, et de celles d'Alexandre, gendre du grand prince, se rendirent à Moscou pour plaider la cause de la ligue, demander l'élargissement des marchands détenus, et proposer d'envoyer, de part et d'autre, des arbitres dans une petite île de la Narova, pour discuter les intérêts des deux puissances lésées. Une année entière se passa sans que les prisonniers fussent rendus à la liberté; mais enfin le monarque se laissa fléchir, et l'ordre fut donné de briser leurs chaînes : les uns étaient morts dans les fers; d'autres périrent dans les flots en revenant de Révél à Lubeck, de sorte qu'un fort petit nombre de ces malheureux purent revoir leur patrie; tous perdirent leur fortune, car leurs marchandises avaient été confisquées au profit de l'Etat. C'est ainsi que disparut, à Novgorod, le commerce des villes anséatiques, ancienne source de richesses, et même de lumières pour cette ville, à l'époque où la Russie, plongée dans les ténèbres de la barbarie mogole, n'avait que cette seule voie pour communiquer avec le reste de l'Europe. Jean essaya vainement de réparer la faute qu'il avait commise en cé-

dant à l'impulsion de sa colère : les marchands allemands craignirent, dès-lors, d'aventurer leur sort dans un pays gouverné par un despote, dont le caprice pouvait les priver de leur bien, de la liberté, de la vie même, et où, sans discernement, les innocens étaient confondus avec les coupables. Lubeck, Hambourg, et les autres villes coalisées, injustement punies pour Révél, pouvaient à juste titre se plaindre de la cruauté de Jean, qui, tour à tour, sévère et clément, espérait que, corrigés par cette punition, les Allemands s'estimeraient trop heureux de revenir dans leur ancien entrepôt. Il n'en fut pas ainsi; les hommes s'abandonnant plus volontiers aux flots et aux tempêtes qu'aux violences arbitraires des gouvernemens. Les habitations, l'église, les magasins allemands de Novgorod devinrent déserts, et le commerce passa de cette ville à Riga, Dorpat, Révél; de là à Narva, où les Russes échangeaient leurs productions contre des marchandises étrangères (15).

En écoutant ainsi son ressentiment, le grand prince ruina, d'un seul coup, un établissement dont nous éprouvions, depuis tant de siècles, la salutaire influence, et cela au commun préjudice de la ligue et de la Russie, d'une manière opposée à ses constans efforts pour se tenir en

rapport intime avec l'Europe civilisée. Quelques historiens prétendent que Jean ne persécuta les marchands anséatiques, que parce qu'il voyait en eux des apôtres de la liberté républicaine, propres à nourrir, parmi le peuple de Novgorod, des idées de turbulence et d'insubordination (16). Mais cette opinion s'accorde peu avec l'esprit du temps et le caractère de la ligue, qui ne songeait qu'à ses avantages commerciaux sans s'occuper des rapports politiques des citoyens avec leur gouvernement : elle continua même d'exercer le commerce à Novgorod plusieurs années après l'entière réunion de cette république à la Moscovie. D'autres assurent que le grand prince en agit de la sorte à l'instigation du roi de Danemarck, ennemi des villes anséatiques, avec lequel il était convenu de faire la guerre à la Suède, et de ruiner les comptoirs anséatiques à Novgorod (17); à condition qu'à son tour, le roi lui céderait une partie considérable de la Finlande. Ces deux monarques conclurent effectivement une étroite alliance : nos ambassadeurs revinrent de Copenhague avec un nouveau plénipotentiaire danois; et bientôt le prince Stchénia et autres voïévodes russes allèrent mettre le siége devant Vibourg. La force de notre armée répondait à l'immensité des préparatifs : les Psko-

Alliance avec le Danemarck.

Guerre avec la Suède.

viens, animés de zèle, fournirent, sur dix charrues, un cavalier tout armé; et, dans un conseil national, ils accablèrent d'injures plusieurs prêtres qui avaient voulu prouver, par le droit canon, que les habitans des campagnes, appartenant aux églises, ne devaient point prendre part aux armemens. Malgré tous ces efforts, les Russes restèrent trois mois entiers sous les murs de Vibourg, sans pouvoir s'en emparer. On rapporte que le vaillant chevalier Knut-Posse, commandant de cette place, fit, au moment où nos troupes montaient à l'assaut, mettre le feu à une tour qui servait de magasin à poudre, et qui, en sautant avec un horrible fracas, fit périr un grand nombre de Russes. D'autres, étourdis par la violence de l'explosion, et meurtris par les éclats de la tour, tombèrent également sans connaissance; le reste, saisi de terreur, s'enfuit pour échapper au fer des assiégés. Cet événement, fabuleux peut-être, a long-temps vécu dans le souvenir des Finois, sous le nom *d'explosion de Vibourg*, et contribua singulièrement à faire regarder Knut-Posse comme un fameux magicien (18). Nos voïévodes se contentèrent de ravager le pays sur un espace de trente à quarante mille.

Afin de diriger les opérations de l'armée sur

Jean à Novgorod.

le théâtre de la guerre, Jean laissa son fils aîné Vassili à Moscou, et se rendit en personne à Novgorod, avec son petit-fils Dmitri et son fils Youri. Cette ville n'avait plus cette population nombreuse, ces fiers boyards, ces riches marchands qui l'avaient si long-temps illustrée. Cependant l'archevêque Gennadius et les lieutenans tâchèrent, par une magnifique réception, de satisfaire le goût du grand prince pour tout ce qui était grand et solennel. L'archevêque, le clergé, les magistrats, tous les citoyens allèrent attendre le monarque sur la route de Moscou, et l'accompagnèrent jusqu'à l'église de Sainte-Sophie, en poussant des cris de joie. Il dîna chez Gennadius avec sa nombreuse suite, composée de plus de cinquante princes et d'un grand nombre d'enfans-boyards.

Expédition contre la Finlande.

1496.

Les voïévodes envoyés contre le pays de Ham ou Yam, c'est-à-dire la Finlande, défirent sept mille Suédois; et malgré le régent Sten-Stour, qui se trouvait lui-même à Abo, à la tête de quatre mille hommes, pour livrer bataille aux Russes en rase campagne, ils réussirent à se retirer avec le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits. Jean donna ordre aux princes Jean et Pierre Ouchati de lever des troupes dans les provinces d'Oustiougue, de la Dvina, de l'Onéga et de Vaga, et

de se tenir prêts à marcher au printemps contre la Cayanie, ou *pays aux dix rivières ;* ensuite il retourna à Moscou. Cette expédition eut des résultats plus importans. Non-seulement les princes Ouchati ravagèrent tout le pays depuis la Carélie jusqu'à la Laponie, ils joignirent encore aux Etats moscovites les bords de la Limenga, dont les habitans envoyèrent une ambassade à Moscou, pour prêter au grand prince le serment de lui rester toujours fidèles. Cependant un officier suédois, nommé Svant-Stour, arrivé de Stockholm dans la Narova, avec deux mille hommes et de l'artillerie, sur une flotille de soixante-dix bâtimens légers, réussit à s'emparer d'Ivangorod. Le prince Youri Babitch, commandant de cette place, fut le premier à prendre la fuite ; et les voïévodes Jean Brukho et Goundorof, postés non loin de là avec avec un nombreux corps de troupes, furent témoins de l'attaque des Suédois, sans vouloir porter aucun secours aux assiégés. Voyant l'impossibilité de se maintenir longtemps dans Ivangorod, Svant voulait la céder aux chevaliers de Livonie ; mais le grand-maître ayant refusé d'acquérir une propriété aussi dangereuse, les Suédois ruinèrent une partie de la forteresse, et se hâtèrent de s'en éloigner avec trois cents prisonniers.

L'avénement du roi de Danemarck au trône de Suède mit un terme à cette guerre. Appelé à régner sur les Suédois par les vœux du sénat et du clergé, ce prince fit tous ses efforts pour conserver l'amitié du grand prince, et peut-être lui céda-t-il quelques places en Finlande. Ses ambassadeurs vinrent deux fois à Moscou, en 1500 et 1501, et les nôtres se rendirent en Danemarck pour fixer les limites entre les deux puissances. La Finlande respira enfin après les maux affreux que lui avaient causés nos fréquentes incursions, et qui firent dire au conseil d'Etat, dans un manifeste publié contre le régent Sten-Stour, accusé de trop de cruauté : « *Il a commis en Suède les » mêmes excès auxquels les Russes se sont aban» donnés en Finlande.* » La principale cause de cette guerre fut, à ce qu'il paraît, l'opiniâtreté de Sten, qui, au lieu de s'en rapporter aux lieutenans de Novgorod, voulait que Jean traitât directement avec lui au sujet de la paix. Jean, offensé de son orgueil, voulut l'humilier et le punir.

Affaires de Kazan.

Le tsar de Kazan avait jusqu'alors religieusement observé les devoirs d'un vassal à notre égard ; mais sa fidélité envers le prince de Moscou, lui paraissant un titre pour opprimer ses sujets, il se fit tellement détester des grands, que

ceux-ci proposèrent en secret à Mamouk, prince de Schiban, de les délivrer du joug tyrannique de Makhmet-Amin. Ce dernier, instruit de leur complot, implora le secours de Jean, qui lui envoya le voïévode prince Riapolovsky à la tête d'une puissante armée. Elle força les traîtres à prendre lâchement la fuite, et Mamouk à s'éloigner des frontières de Kazan. Tout était rentré dans l'ordre, Makhmet avait congédié Riapolovsky, lorsqu'un mois après, le tzar arriva lui-même à Moscou, avec la nouvelle que Mamouk l'avait attaqué à l'improviste, l'avait chassé de ses États, et s'était assis sur le trône de Kazan. Ce nouveau prince ne savait que piller : dévoré de la soif des richesses, il enlevait aux négocians leurs marchandises; aux grands, leurs trésors; et il poussa l'ingratitude jusqu'à mettre dans les fers ses principaux partisans, ceux qui avaient trahi Makhmet pour lui procurer le diadème. Il voulut s'emparer de la ville d'Arsk; mais il échoua dans son entreprise, et ne put même rentrer dans Kazan, dont les citoyens armés lui crièrent, du haut de leurs murailles, *Nous n'avons pas besoin d'un roi brigand.* Mamouk s'enfuit dans sa patrie, et les seigneurs de Kazan envoyèrent une ambassade au grand prince, autant pour s'excuser que pour lui porter des plaintes

au sujet des intolérables violences que Makhmet-Amin avait exercées contre eux. « *Nous désirons* » *un autre tzar de votre choix*, lui dirent-ils : » *donnez-nous Abdyl-Létif, second fils* » *d'Ibrahim.* » Jean, pour combler leurs vœux, envoya ce gendre de Mengli-Ghireï à Kazan, où il fut solennellement installé par les princes Siméon Kholmsky et Féodor Palitsky, qui exigèrent du peuple un serment de fidélité au monarque russe. Afin de dédommager Makhmet de la perte qu'il venait de faire, le grand prince lui accorda pour fiefs, Kochira, Serpoukhof et Khoutoun, dont il devint le fléau par son insatiable cupidité et par la noirceur de son caractère.

Comme cet événement aurait pu causer quelque inquiétude à Noursaltan, épouse de Mengli-Ghireï, Jean lui en donna connaissance dans les termes les plus affectueux, l'assurant que Kazan resterait toujours patrimoine de sa famille. Noursaltan écrivit au grand prince pour le remercier, et lui annoncer son retour de la Mecque, en même temps que son projet de se rendre en Russie pour y voir ses enfans. Mengli-Ghireï fit parvenir à Jean la bague de rubis de Mahomet II, et mit tout en œuvre pour entretenir Bajazet dans les bonnes dispositions qu'il avait d'abord

montrées à notre égard. Quoique l'ambassadeur turc, expédié à Moscou, ne fût point parvenu au lieu de sa destination, Jean résolut cependant d'en envoyer un à Constantinople pour témoigner au sultan toute sa reconnaissance de ses bonnes intentions. Cette mission fut confiée à Michel Plestchéïef, auquel le khan de Crimée donna des lettres et des guides. Le but de notre ambassade était de procurer aux marchands russes un libre et paisible commerce dans les Etats du sultan; au moins ne voit-on aucun autre motif de cette démarche dans les dépêches remises alors à Plestchéïef. Il y est dit seulement, qu'en témoignant l'amitié de son maître pour Bajazet, et son jeune fils Mahmed-Schikhzoda, sultan de Caffa, l'ambassadeur, attentif à ne rien faire contre la dignité du monarque qu'il représente, *doit les complimenter debout, et non pas à genoux;* ne céder le pas à aucun autre ambassadeur, et n'adresser sa harangue qu'au sultan seul, et non aux pachas, etc. Trop fidèle, peut-être, aux instructions du grand prince, Plestchéïef indisposa la cour de Constantinople par sa morgue. Comblé d'égards et de politesses par les pachas de cette ville, qui lui firent savoir que le lendemain il serait présenté au sultan, il refusa d'aller dîner chez eux, et ne voulut point

Première ambassade russe à Constantinople.

accepter les riches habits qui lui furent offerts, non plus que les dix mille sequins destinés à son entretien. « *Je n'ai rien à dire aux pachas*, fit-» il répondre à leur officier : *je ne porterai* » *point leurs habits, je n'ai aucun besoin de* » *leur argent, et ne veux parler qu'au grand* » *seigneur.* » Malgré tant de fierté, Bajazet, en congédiant Plestchéïef, lui remit une réponse très-polie pour le grand prince, et accorda tout ce que Jean lui avait demandé relativement à nos marchands. Il écrivit à Mengli-Ghireï : « *Le* » *monarque de Russie, avec lequel je désire vi-* » *vement contracter amitié, m'a envoyé un* » *homme grossier : je ne puis donc le faire ac-* » *compagner en Russie par aucun de mes gens,* » *dans la crainte qu'ils n'y soient offensés. Res-* » *pecté depuis l'Orient jusqu'en Occident, je* » *rougirais de me soumettre à un pareil affront.* » *Ma volonté est, en conséquence, que mon fils,* » *sultan de Caffa, corresponde directement* » *avec le prince de Moscou.* » Cependant, par délicatesse, Bajazet ne se plaignit point au grand prince de la conduite de son ambassadeur; et il lui écrivit en ces termes : « *Vous avez envoyé,* » *dans la sincérité de votre âme,* UN DE VOS » SEIGNEURS VERS LE SEUIL DE MON PALAIS; » *il m'a vu et m'a remis votre lettre, que j'ai*

» *pressée contre mon cœur, puisque vous m'y*
» *exprimez le désir de devenir notre ami. Que*
» *vos ambassadeurs et vos marchands ne crai-*
» *gnent donc plus de fréquenter notre pays; ils*
» *n'auront qu'à venir pour vous certifier la vé-*
» *rité de tout ce que vous dira votre envoyé,*
» *qui retourne dans sa patrie. Dieu veuille lui*
» *accorder un heureux voyage, et la grâce de*
» *vous faire* NOTRE GRAND SALUT, *à vous et*
» *à tous vos amis; car ceux que vous aimez nous*
» *sont également chers.* » C'est de cette manière pacifique et amicale que commencèrent les relations entre la Russie et la Porte Ottomane; ces deux puissances pouvaient-elles prévoir alors que le sort les réservait, l'une et l'autre, à une lutte terrible, qui devait entraîner la chute des royaumes mahométans, et décider la supériorité des armes chrétiennes?

Plestchéïef revint à Moscou au moment où la cour, les seigneurs et le peuple étaient livrés à la plus grande agitation par des événemens bien douloureux pour le cœur de Jean. Nous avons vu que, depuis le quinzième siècle, il s'était introduit en Russie un nouvel ordre de succession, d'après lequel ce n'était pas aux frères, mais aux fils des grands princes qu'était accordé le droit de le remplacer dans cette dignité; à la mort

du fils aîné de Jean, on se demanda si la couronne devait appartenir à Dmitri, fils du prince défunt, ou à Vassili Ivanovitch. — Le grand prince se trouvait dans une grande perplexité; car ses boyards ne s'accordaient pas, les uns s'étant déclarés pour Hélène et son jeune fils, les autres pour Sophie et Vassili. Les premiers étaient en plus grand nombre, en raison de l'attachement que la nation avait porté au généreux père de Dmitri, et parce que la cour de sa mère n'était composée que de Russes, tandis que Sophie était environnée d'une foule de Grecs, désagréables à nos boyards. Les partisans d'Hélène soutenaient que Dmitri avait naturellement hérité du droit de son père à succéder à la couronne; ceux de Sophie leur répondaient qu'un petit-fils ne devait point l'emporter sur un fils et surtout sur un prince issu directement des empereurs grecs. Hélène et Sophie, également adroites et ambitieuses, observaient toutes deux une décence qui déguisait assez bien leur mutuelle inimitié. Anne, grande princesse de Rézan, alors à Moscou, fut parfaitement accueillie par elles, et il fut encore permis à Jean de trouver des jouissances au sein de sa famille. — Il retint sa sœur quelques mois auprès de lui, l'engagea à donner sa fille en mariage au prince Belzky, ensuite il

La princesse de Rézan se rend à Moscou et donne sa fille en mariage au prince Belzky.

la laissa partir, comblée de caresses, pour Rézan, où devait avoir lieu la célébration des noces.

Colère de Jean contre son épouse et son fils Vassili.

Bientôt après le départ de sa sœur, on dénonça au grand prince un complot tramé contre son autorité. Le secrétaire Stromilof ayant persuadé au jeune Vassili que Jean avait résolu de choisir son petit-fils pour successeur, ce secrétaire et quelques autres jeunes gens, aussi inconsidérés que lui, proposèrent à Vassili de faire périr Dmitri, de s'enfuir ensuite à Vologda et de s'y emparer du trésor du monarque. Ils augmentèrent sous main le nombre de leurs partisans, et jurèrent de servir de tous leurs efforts le fils contre son père, contre leur souverain. A cette découverte, Jean enflammé de colère, fait arrêter les accusés: ils sont mis à la question, avouent leur crime et périssent du dernier supplice sur le bord de la Moskva : les secrétaires Stromilof et Goussef, les princes Paletsky et Skriabin eurent la tête tranchée. Athanase Yaropkin et Poïarko subirent la même peine et eurent en outre les pieds et les mains coupés. Plusieurs autres enfans-boyards furent arrêtés et Vassili fut gardé dans son appartement du palais. Sophie éprouva elle-même les effets du courroux du grand prince qui, instruit que de prétendues sorcières allaient chez elle pour exercer la magie, les fit saisir, fouiller et précipiter ensuite,

dans la nuit, au fond de la Moskva; depuis ce temps Jean ne voulut plus voir son épouse, persuadé qu'elle avait eu l'intention d'empoisonner sa bru et son petit-fils Dmitri. Le prince Patrikéïef, lieutenant de Moscou, et le voïévode Siméon Riapolovsky, agirent alors ouvertement comme amis zélés du petits-fils de Jean et en ennemis déclarés de Sophie.

Le grand prince fait solennellement couronner son petit-fils.
4 février.

Le triomphe d'Hélène fut complet, car le grand prince proclama aussitôt Dmitri pour son successeur et plaça sur sa tête la couronne de Monomaque. De toute antiquité les chefs de l'Église russe avaient la coutume de donner la bénédiction aux souverains à leur avénement au trône, mais les annalistes ne rapportent aucun détail sur cette cérémonie ordinairement pratiquée dans l'Église. C'est ici que nous voyons, pour la première fois, la description du couronnement d'un tzar, avec des circonstances curieuses et intéressantes. Au jour fixé, le souverain, suivi de toute sa cour, de ses boyards et officiers, amena le jeune Dmitri âgé de quinze ans, dans la basilique de l'Ascension, où le métropolitain Simon, assisté de cinq archevêques, de plusieurs archimandrites et abbés, entonna l'office de la Ste.-Vierge et de St.-Pierre thaumaturge. Au milieu de l'église s'élevait une estrade avec trois

siéges, l'un pour le grand prince, les deux autres pour Dmitri et le métropolitain : à côté, l'on voyait sur une table la couronne et le manteau de Monomaque. Après le *Te Deum*, Jean alla s'asseoir ainsi que le métropolitain, et Dmitri resta debout sur le dernier degré de l'estrade. « *Saint-Père, et* » *chef de l'Eglise russe*, dit alors le grand prince, » *dans les temps les plus reculés, les monarques,* » *mes ancêtres, laissaient leur couronne à leurs* » *fils aînés. Fidèle à cet exemple, j'avais éga-* » *lement béni mon fils Jean, je lui avais légué* » *la grande principauté; mais puisqu'il a plu* » *au Tout-Puissant de me l'enlever, je bénis à* » *sa place, de mon vivant, son fils et mon petit-* » *fils Dmitri, et le déclare héritier, après ma* » *mort, des Etats de Vladimir, de Moscou et de* » *Novgorod. Nous vous prions en conséquence,* » *Saint-Père, de lui donner aussi votre bénédic-* » *tion.* » Le métropolitain ordonne alors au jeune prince de monter sur l'estrade; il se lève, le bénit avec le saint Crucifix, lui impose ensuite les mains sur la tête et prie à haute voix le Seigneur, le Roi des rois, de daigner, du haut de sa sainte demeure, jeter un regard d'amour sur Dmitri, lui permettre de recevoir le Saint-Chrême, la couronne et le sceptre, le faire asseoir sur le trône de la vérité, l'environner de l'armure sacrée du

Saint-Esprit, soumettre les peuples barbares à son bras puissant, et remplir enfin son cœur d'une foi pure, d'un amour sincère pour la justice et la vertu. Deux archimandrites présentèrent alors le manteau de Monomaque au métropolitain; celui-ci le remit à Jean, qui en revêtit son petit-fils : « *Seigneur Tout-Puissant et roi des siècles,* » dit alors le vénérable prélat, *voici l'homme* » *terrestre que tu viens de créer souverain; il* » *incline humblement la tête devant toi, grand* » *arbitre du monde. Garde-le sous ta protection!* » *que l'esprit de paix et de vérité éclaire ses* » *augustes jours, et fasse que nous vivions sous* » *ses lois dans le calme et la pureté de nos âmes.* » Les archimandrites ayant apporté la couronne, Jean la reçut des mains du métropolitain, la posa sur la tête de Dmitri; alors le prélat prononça ces paroles : « *Au nom du Père et du Fils et du* » *Saint-Esprit. Amen.* »

Après le cantique à la Ste.-Vierge, le grand prince et le métropolitain allèrent reprendre leurs places; ensuite l'archidiacre monté sur l'estrade entonna, en l'honneur des deux monarques, l'hymne *in plurimos annos*, qui fut chanté par un chœur de prêtres et de diacres. Simon se leva ensuite avec les évêques pour féliciter le grand-père et son petit-fils : son exemple fut suivi

aussitôt par les fils du monarque, les boyards, tous les officiers de distinction; Jean dit au jeune prince : « *Mon petit-fils Dmitri, je vous donne,*
» *avec ma bénédition, le droit de me succéder à*
» *la grande principauté. Conservez donc toujours*
» *dans votre cœur la crainte de Dieu : soyez*
» *vertueux, ami de la vérité et protecteur des*
» *chretiens.* » Les deux grands princes descendirent de l'estrade, et après la messe, Jean retourna dans son palais. Dmitri, la couronne en tête et le manteau des tzars sur les épaules, accompagné des fils du monarque (à l'exception de Vassili) et de tous les boyards, se rendit dans la cathédrale de St.-Michel archange, puis dans celle de l'Annonciation, à la porte de laquelle Youri, fils de Jean, répandit sur lui quantité de monnaies d'or et d'argent. Le même jour il y eut chez le grand prince un repas splendide pour le haut clergé et tous les boyards. En signe d'affection, le grand prince fit présent à son petit-fils d'une croix suspendue à une chaîne d'or, d'une ceinture garnie de pierreries, et de la boîte de cornaline d'Auguste.

Malgré tous ces témoignages d'amour pour Dmitri, Jean pouvait si peu dissimuler le trouble cruel qui agitait son âme, que les amis d'Hélène, ceux même qui, par leurs conseils et leurs déla-

tions, avaient excité le ressentiment du grand prince contre Sophie et Vassili, n'osaient s'abandonner à la joie, dans la crainte d'un changement prochain. Leurs appréhensions n'étaient que trop fondées. Jean chérissait son épouse, ou du moins il respectait en elle l'illustre rejeton des empereurs grecs. Depuis vingt années qu'ils étaient unis, ce prince avait joui d'un parfait bonheur avec elle ; il avait profité de ses précieux avis, et par une superstition dont les plus grands hommes n'ont pas toujours été exempts, il pouvait même attribuer le succès qui avait couronné ses brillantes entreprises, à l'heureuse étoile de Sophie. Cette princesse, douée d'une finesse exquise (19), avait des amis à la cour. D'autre part, Vassili dont la naissance, regardée comme miraculeuse, avait été si long-temps l'objet des vœux de son père, ne pouvait être entièrement privé de tous ses droits à son amour, et la faute de ce jeune prince, encore qu'elle eût été avérée, trouvait une excuse bien naturelle dans cette légèreté si commune à son âge. Cependant une année se passa de la sorte, et la Russie s'accoutuma à voir son futur souverain dans le jeune Dmitri, fils aimable et innocent d'un prince illustre par son généreux courage, et petit-fils de deux grands monarques; mais on s'aperçut que Jean n'avait couronné

ce jeune prince que comme une victime dévouée à la mort.

Il est à regretter qu'au lieu de nous développer toutes les circonstances de ce curieux événement, les annalistes se contentent de dire, qu'après un plus mûr examen des accusations intentées contre son épouse, Jean lui rendit toute sa tendresse ainsi qu'à son fils; ils ajoutent qu'instruit enfin des trames ourdies par les amis d'Hélène, et persuadé qu'il avait été trompé, il résolut de sévir et de faire un exemple sur les seigneurs les plus distingués. Le prince Ivan Patrikéïef, ses deux fils, et son gendre le prince Siméon Riapolovsky furent condamnés à mort, comme intrigans, bien que Patrikéïef, arrière-petit fils du célèbre Olgerd, fût neveu de Vassili-l'Aveugle et fils de Marie, fille du grand prince Vassili Dmitriévitch; que pendant trente-six ans, il eût fidèlement servi le monarque en temps de paix ou de guerre, avec le titre de son premier boyard; et que le père de Riapolovsky, l'un des descendans de Vsévolod-le-Grand, eût dérobé son maître encore enfant à la fureur du cruel Chemyaka. Jean crut vraisemblablement que, poussés par leur zèle pour les intérêts d'Hélène, ils avaient calomnié devant lui Sophie et Vassili; nous ignorons de quel côté se trouve la vérité : toujours est-il certain que Jean

1499. Jean se réconcilie avec son épouse et punit de mort plusieurs boyards.

fut abusé par les intrigues de l'un où de l'autre parti : sort déplorable des souverains dont la crédulité coûte aux innocens ou l'honneur ou, la vie. Le prince Riapolovsky eut la tête tranchée sur la Moskva ; mais l'intercession du métropolitain Simon, de l'archevêque de Rostof et des autres prélats, sauva la vie aux Patrikéïefs ; le père se fit moine avec le boyard Vassili-le-Borgne, son fils aîné, le premier dans le couvent de St.-Serge, le second dans celui de St.-Cyrille de Biélozersk. Jean Mininda, deuxième fils de Patrikéïef, resta dans sa maison sous la surveillance de la police. Cette première et cruelle punition des grands boyards frappa les seigneurs d'étonnement, et leur prouva que le rang, que des services nombreux et prolongés n'arrêtent pas le bras terrible d'un monarque courroucé.

5 février.

Il accorde à Vassili le titre de grand prince de Novgorod et de Pskof.

Six semaines après, Jean nomma Vassili *souverain et grand prince de Novgorod et de Pskof*. Cependant quoiqu'il montrât tous les jours plus de froideur pour sa bru et son petit-fils, il se faisait un scrupule de dépouiller ce dernier du rang suprême qu'il lui avait accordé d'une manière si solennelle à la face de la Russie entière. Dmitri conservait bien encore le titre de grand prince de Vladimir et de Moscou, mais les courtisans, prévoyant l'avenir, s'éloignaient déjà d'Hé-

lène et de son fils pour se rapprocher de Sophie et de Vassili. En effet, Jean, qui avait si bien réussi à établir l'unité monarchique en Russie, pouvait-il, après sa mort, livrer l'Etat aux horreurs d'une nouvelle guerre civile, inévitable entre son fils et son petit-fils ? Sophie pouvait-elle vivre tranquille tant qu'elle n'aurait pas enlevé le sceptre des mains de Dmitri ? Tout, en un mot, présageait la chute prochaine de ce dernier. Les Pskoviens, à la fois étonnés et mécontens de ce que le grand prince leur avait donné un souverain particulier, lui envoyèrent une ambassade pour se plaindre de cette innovation, et le prier de vouloir bien permettre que Dmitri, son légitime successeur au trône, demeurât aussi chef de leur province. « *Ne suis-je donc pas libre* » *d'en agir comme il me plaît avec mon fils et* » *mon petit-fils?* répondit le grand prince irrité; *je* » *donnerai la Russie à qui bon me semblera, et* » *je vous ordonne d'obéir à Vassili.* » Aussitôt il fit renfermer les députés dans une tour, mais peu de temps après il leur rendit la liberté.

Ce temps fut sans doute l'époque la plus douloureuse pour le cœur du grand prince; il n'en déploya pas moins une infatigable activité dans ses relations politiques. Chamakha était alors gouvernée par le sultan Mahmud, petit-fils de

Schirvan-Schah, autrefois tributaire de Tamerlan et de ses fils (20). La faiblesse et les infortunes des successeurs de ces princes, la mort d'Oussoun-Hassan, conquérant de la Perse, et la lâche insouciance de ses héritiers avaient rendu l'indépendance à ce royaume. Mahmud fier du titre de monarque, et jaloux de contracter alliance avec d'illustres souverains, députa vers le grand prince de Moscou un des seigneurs de sa cour, nommé Scheh-Beddin, pour le complimenter de sa part. Jean répondit avec politesse à ces assurances d'amitié, mais il ne jugea pas à propos d'envoyer à Chamakha un ambassadeur russe, par suite, peut-être, de la nouvelle qui lui parvint qu'Ismaël-Sophi, sous le nom de descendant d'Ali, avait pris, à cette époque, le titre de Schah; qu'il s'était emparé d'Iran, de Bagdad, des bords méridionaux de la mer Caspienne, et avait fondé la formidable puissance des sophis de Perse, anéantie sous nos pères par Thamas-Kouli-Khan.

Ambassades à Venise et à Constantinople.

Dans le même temps, Jean expédia à Venise le grec Démétrius, fils de Ralo, et au sultan Bajazet, Alexis Golokvastof. Ce dernier fut accompagné d'un grand nombre de marchands russes, qui, pour se rendre à Azof par le Don, s'embarquèrent sur la Metcha. Golokvastof,

porteur de lettres amicales pour Bajazet et pour Mahmed-Schikhzoda, sultan de Caffa, était chargé de procurer de nouveaux avantages commerciaux aux marchands moscovites dans les États du sultan, et il devait adresser les paroles suivantes aux pachas de Bajazet. « *Le grand » prince ignore de quoi vous accusez l'ambassadeur russe Michel-Pletchéïef; mais, en tout » cas, sachez que beaucoup de monarques nous » envoient des ambassadeurs auxquels notre » maître témoigne autant de bonté que de considération. C'est un fait dont le sultan lui-même peut s'assurer par expérience.* » Golokvastof revint quelques mois après avec les réponses de Bajazet et de son fils; celui-ci envoya même à Moscou un de ses officiers qui fut admis à la table du grand prince, mais avec lequel on ne traita, comme auparavant, que des moyens de protéger le commerce des deux nations.

Ce fut pendant la même année que Jean établit son pouvoir sur le nord-ouest de la Sibérie, depuis si long-temps tributaire de Novgorod. En 1465, Vassili Skriaba, habitant d'Oustiougue, suivi d'une foule d'aventuriers, alla porter la guerre dans le pays des Yougres, au delà des monts Ourals, d'où il amena prisonniers à Moscou deux princes nommés Kalpak et Titchik.

Jean reçut leurs sermens d'inviolable fidélité et les laissa retourner dans leur patrie ; il imposa un tribut sur les Yougres, et accorda une brillante récompense à Skriaba, mais il se trouva dans la suite que cette conquête était illusoire ; car, après la soumission de Novgorod, au mois de mai 1483, Jean fut obligé de détacher contre les Vogoulitches et les Yougres, les voïévodes princes Kourbsky-le-Noir et Saltik-Travin, avec les troupes d'Oustiougue et de Perme. Alors les voïévodes moscovites battent Youmchan, prince des Vogoulitches, près de l'embouchure de la Peline, longent la Tarda, par Tumen jusqu'en Sibérie, et de là suivent le cours de l'Irtisch jusqu'au grand Oby, dans le pays des Yougres. Ils y font prisonnier le prince Moldan, et cinq mois après ils retournent à Oustiougue avec un gros butin. Les souverains Yougoriens demandèrent la paix par l'entremise de Philothée, évêque de Perme : pour gage de la sincérité du serment qu'ils prêtèrent d'être fidèles à la Russie, *ils burent de l'eau dans un vase d'or* en présence de nos officiers, près de l'embouchure de la Vime. Youmchan, prince des Vogoulitches, se rendit lui-même à Moscou avec Philothée, son évêque ; et favorablement accueilli par le grand prince, il commença dès lors à lui payer tribut, après

avoir été long-temps, à l'exemple de son père Assyka, la terreur du pays de Perme.

Conquête du pays des Yougres.

Cependant ces régions lointaines ne furent réellement et tout-à-fait soumises que dans l'année 1499. Alors les princes Siméon Kourbsky, Pierre Ouchatof et Zabolotsky-Brajnik, à la tête de cinq mille hommes d'Oustiougue, de la Dvina et de Viatka, s'avancent par différentes rivières jusqu'à la Petchora, sur les bords de laquelle ils bâtissent une forteresse, et le 21 novembre ils partent, sur patins, pour pénétrer jusqu'aux monts Ourals. Sans cesse obligées de lutter contre les vents et les tourbillons de neige, les troupes errantes du grand prince éprouvèrent mille difficultés à gravir ces monts inaccessibles en plusieurs endroits; à traverser d'affreux déserts où, pendant l'été même, on n'aperçoit que des rochers nuds et escarpés, des précipices, le triste feuillage des cèdres et de voraces gerfaults blancs; mais, sous des masses de granit, couvertes de mousses, ces solitudes renferment des mines riches en métaux et en pierres précieuses de différentes couleurs. Les Russes rencontrent de paisibles Samoyèdes auxquels ils tuent cinquante hommes et enlèvent deux cents rennes; enfin ils descendent dans une vallée, où ils trouvent la petite ville de Liapin (aujourd'hui bourg des Vogou-

litches, dans le district de Bérézof), et d'après leur calcul ils estimèrent avoir parcouru un espace de quatre mille six cent cinquante verstes (*a*). Au delà de Liapin, ils virent arriver des princes Yougres du pays des Obdoriens, qui leur proposèrent la paix et un serment d'inaltérable fidélité au monarque moscovite. Chacun de ces petits princes était dans un long traîneau attelé de plusieurs rennes. Les voïévodes de Jean se faisaient transporter dans de semblables équipages, et leurs soldats, traînés par des chiens, tenaient à la main le fer et le feu, prêts à exterminer les misérables habitans de ces contrées. Ils prirent quarante villes ou petites places fortifiées d'une palissade. Ils firent plus de mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient cinquante princes, et après avoir forcé les Vogoulitches et les Yougres (probablement les Ostiaks et les Samoyèdes) à se reconnaître tributaires des Russes, ils revinrent heureusement à Moscou vers les fêtes de Pâques.

Les soldats se plaisaient à raconter aux curieux les incroyables fatigues qu'ils avaient essuyées; ils les entretenaient de la hauteur des monts Ourals, dont le sommet se perd dans les nues, et qui d'après les géographes portaient, dans l'antiquité,

(*a*) C'est-à-dire onze cent dix-sept lieues communes de France, de vingt-cinq au degré.

le nom de monts Riphées ou Hyperboréens ; ils leur parlaient de nombre d'animaux et d'oiseaux inconnus dans nos climats, de la figure et des mœurs bizarres des habitans de la Sibérie. Ces récits, dont le merveilleux grossissait de bouche en bouche furent la source de plusieurs relations fabuleuses, par exemple, de celles des monstres et des *muets*, prétendus habitans du nord-est, ainsi que d'autres hommes qui, disait-on, ressuscitaient après leur mort, etc. A dater de cette époque, nos monarques prirent le titre de *princes yougoriens*, et le bruit courut en Europe que nous avions conquis l'ancienne patrie des Ougres ou Hongrois. Comme depuis long-temps le pays des Yougres fournissait de l'argent et de précieuses fourrures à Novgorod, les Russes eux-mêmes se plurent à accréditer ce bruit (21), s'appuyant de la ressemblance des noms et d'une ancienne tradition, d'après laquelle Alm, chef des Madjars et compatriote d'Attila, était sorti du fond de l'Asie septentrionale ou de la Scythie, célèbre par la quantité prodigieuse de ses martres zibelines et la richesse de ses métaux. Plusieurs savans modernes ont même essayé de prouver la vérité de cette assertion par l'analogie qui existe entre l'idiome des Vogoulitches et celui des Madjars ou Hongrois.

Un voïévode est envoyé à Kazan.

A la nouvelle qu'Agalak, tzarévitch de Schiban, et frère de Mamouk, avait pris les armes contre Abdyl-Létif, Jean fit encore marcher sur Kazan une armée commandée par le prince Féodor Belzky. Ce dernier revint bientôt, après avoir forcé Agalak de se retirer dans sa horde, et laissant, pour protéger le tzar, les princes Michel et Loban Riapolovsky; au bout de quelques mois, ils repoussèrent Yamgourtchée et Moussa, mourzas des Nogaïs, qui avaient tenté de chasser Abdyl-Létif.

1500.

Rupture avec la Lithuanie.

Mais rien n'occupait alors le grand prince autant que les affaires de Lithuanie, et les mécontentemens réciproques furent portés à un tel point entre le beau-père et le gendre, qu'on en vint à une rupture et à une guerre ouverte, dont le souvenir resta ineffaçable dans les annales des deux puissances, par les suites importantes qu'elles eurent pour elles.

La prudence exigeait qu'Alexandre s'efforçât, par les témoignages d'une amitié sincère, de mériter celle de Jean, afin de conserver le repos et l'intégrité de ses Etats; ou bien que, pendant la paix, il préparât tous les moyens de lutter avec succès contre le grand prince, en augmentant ses propos armées, en essayant de lui enlever ses alliés. Mais la politique du fils de Casimir se

bornait à chagriner son beau-père par son opiniâtreté, sa jalousie et son zèle aveugle pour le catholicisme : il prévoyait la guerre sans la désirer, ne s'occupant qu'à rechercher la stérile amitié de Sten, régent de Suède, et celle des faibles tzars de la horde d'Or, au lieu de détruire la dangereuse alliance de Jean avec Mengli-Ghireï et Etienne de Moldavie ; en un mot, il ne savait se montrer ni ami, ni ennemi de la redoutable Moscou. Le grand prince témoigna pendant quelque temps encore le désir de vivre en bonne intelligence avec lui. En rendant la liberté aux marchands anséatiques, il avait déclaré qu'il ne le faisait que par égard pour l'intercession de son gendre : il ne rejetait point sa médiation dans les affaires de Suède, et prouvait l'injustice des fréquentes plaintes des Lithuaniens contre les Russes. L'armée du sultan ayant passé le Danube en 1497, et menaçant à la fois la Lithuanie et la Pologne, Jean fit annoncer à son gendre, qu'en vertu de leur traité, les Russes étaient prêts à marcher à son secours, aussitôt que les Turcs entreraient dans les Etats lithuaniens ; mais cette promesse n'était pas sincère, car le sultan aurait pu s'emparer de Vilna avant que les Russes se fussent seulement ébranlés. Heureusement pour Alexandre, les Ottomans s'éloignèrent de ses frontières ; irrité

de ce qu'Etienne avait ruiné Braslavle, il résolut de déclarer la guerre à la Moldavie ; il en fut empêché par le grand prince, qui lui écrivit de ne point attaquer un allié de Moscou : « *J'espérais toujours*, lui répondit Alexandre, » *qu'un gendre vous serait plus cher qu'un* » *allié : je vois tout le contraire.* » En 1499, le maréchal Stanislas Glebovitch, ambassadeur lithuanien, arriva à Moscou, et dans une audience qu'il reçut de Jean, il lui dit au nom de son maître : « *Mon frère, afin de faire quelque* » *chose qui vous soit agréable, je viens de con-* » *clure enfin un traité d'alliance et d'amitié* » *avec Etienne de Moldavie. Instruit que le* » *sultan Bajazet prend les armes contre lui,* » *et qu'il va déployer toutes ses forces pour* » *s'emparer de ses États, mes frères les rois* » *de Hongrie, de Bohême et de Pologne ont* » *juré de se joindre à moi pour le défendre. Réu-* » *nissez vos troupes aux nôtres contre l'ennemi* » *commun, déjà maître de plusieurs royaumes* » *chrétiens. Les domaines d'Etienne sont une* » *puissante barrière qui nous protège, et la* » *conquête que pourrait en faire le sultan ne* » *serait pas moins dangereuse pour vous que* » *pour nous.... Vous désirez que, conformément* » *à nos conventions, je vous donne dans ma*

» *lettre le titre de* MONARQUE DE TOUTE LA » RUSSIE. *Je suis prêt à le faire, à condi- » tion que, de votre côté, vous m'assurerez à » perpétuité, par un nouvel acte, la possession » de la ville de Kief.... J'ai appris avec beau- » coup de surprise et de chagrin que, malgré » les solennelles assurances que vous me donnez » chaque jour de votre amitié, vous méditez » intérieurement ma perte dans vos relations se- » crètes avec Mengli-Ghireï. Rappelez-vous, » mon frère, que vous avez une conscience et » une religion !* » Ce reproche avait une apparence de vérité : le prince Romodanovsky, expédié en 1498 pour la Tauride, afin de mettre un terme à l'inimitié qui régnait entre Alexandre et Mengli-Ghireï, avait reçu du grand prince l'ordre de dire secrètement au khan : « *Je ne » m'oppose point à ce que vous fassiez la paix ; » mais dans tous les cas, je serai votre allié » contre le prince de Lithuanie et les fils » d'Akmat.* » On ignore de quelle manière cet extrait des dépêches de Romodanovsky (qu'il eut soin d'envoyer à Moscou pour se justifier de cette accusation) tomba entre les mains d'Alexandre ; le trésorier et les secrétaires du grand prince répondirent à l'ambassadeur qu'en sa qualité d'ami et d'allié d'Etienne, Jean ne refuserait pas de lui

envoyer une armée lorsqu'il en ferait lui-même la demande ; que la proposition de céder Kief à perpétuité était trop absurde pour que le monarque russe y consentît jamais ; qu'il était bien vrai que Romodanovsky avait adressé à Mengli-Ghireï les paroles ci-dessus mentionnées, mais que la faute en était à Alexandre lui-même qui entretenait de perfides intelligences avec les fils d'Akhmat, ennemi de la Russie.

Jean qui connaissait la situation critique où se trouvait le voïévode de Moldavie, ne mit aucun obstacle à sa réconciliation avec la Lithuanie ; il éprouva une vive satisfaction de voir Mengli-Ghireï, toujours animé de la même haine contre le successeur de Casimir, rejeter toutes ses propositions de paix, et lui demander l'impossible, c'est-à-dire, la cession de Kief, de Kanef et d'autres villes anciennement conquises par Bâti. Ce khan engageait fortement le grand prince à marcher, sans délai, contre la Lithuanie ; il lui garantissait même la coopération de Bajazet ; néanmoins il ne croyait pas lui-même à la bonne foi du sultan, et il annonçait qu'à tout événement, il pensait à chercher un asile hors de la Tauride. Nous allons rapporter ses propres expressions : « Les sultans, dit-il, ne » sont pas *des hommes droits* : leurs actions

» ne répondent jamais à leurs discours. Jadis » les lieutenans de Caffa relevaient de mon au» torité : maintenant cette ville est gouvernée » par le fils de Bajazet, qui, à la vérité, m'écoute » aujourd'hui, parce qu'il est jeune. Mais qui » peut répondre de l'avenir? car, comme disent » proverbialement les vieillards, *deux têtes de* » *mouton ne peuvent entrer dans la même* » *marmite.* Si nous commençons une fois à » nous brouiller, tout ira fort mal, et vous sa» vez que les hommes fuient les lieux où ils » ne se trouvent pas bien. En attendant vous » pouvez prendre Kief et Tcherkask : quant à » moi, je m'empresserai de passer sur les bords » du Dniéper, et alors vous disposerez de mes » sujets, comme je pourrai disposer des vôtres. Si » le sort voulait que nous ne réussissions pas à » nous emparer ni de Kief ni Tcherkask, ne pour» riez-vous pas au moins les obtenir en échange » d'autres places, ce qui consolerait mon cœur » et illustrerait à jamais votre nom. » — « *Je* » *prie instamment Dieu*, répondit le grand » prince, *de nous restituer notre ancien pa*» *trimoine de Kief*, *et rien ne peut m'être* » *plus agréable*, *mon frère*, *que l'idée d'être* » *votre voisin.* » C'est ainsi que Jean employait les expressions de la plus tendre amitié dans

toutes les lettres qu'il adressait à Mengli-Ghireï, afin de disposer de ses forces en cas de rupture avec la Lithuanie.

Cependant, comme Alexandre comptait peu sur le succès de ses armes, et que le grand prince, modéré dans la bonne fortune, se trouvait satisfait du dernier traité conclu avec la Lithuanie; en dépit des mécontentemens, des plaintes et des reproches mutuels, la guerre n'aurait peut-être pas eu lieu, si la religion ne se fût mêlée aux débats des deux princes. Jean supporta long-temps les mauvais procédés de son gendre; mais la patience lui échappa entièrement lorsqu'il fut question de défendre l'orthodoxie contre le fanatisme latin. Malgré la discrétion d'Hélène, qui cachait ses chagrins domestiques à son père et l'assurait qu'elle était aimée de son époux, libre dans l'exercice de son culte, et généralement satisfaite des égards dont elle était l'objet, le grand prince, toujours inquiet sur cet article, lui envoyait des livres de piété et ne cessait de l'entretenir dans l'amour de sa religion. Ayant appris que le prêtre Thomas, confesseur de la princesse, avait été chassé de Vilna, il voulut connaître le motif de cette violente mesure. Hélène se contenta de lui répondre que cet ecclésiastique ne lui con-

venait pas, et qu'elle se procurerait un autre directeur. Les choses en étaient à ce point lorsqu'en 1499, Jean apprend que la persécution a éclaté en Lithuanie contre l'église grecque : que Joseph, évêque de Smolensk, a pris sur lui de convertir au catholicisme tous nos frères en religion, et qu'afin de plaire au pape et de mériter le nom de saint dans les annales de l'église romaine, Alexandre lui-même exhorte son épouse à renoncer à la foi de ses pères. Le but du grand duc de Lithuanie était peut-être aussi d'assurer le bien de ses peuples et de consolider la force de ses États, en proposant les mêmes dogmes à la croyance de ses sujets. Mais une telle entreprise est toujours dangereuse. Il faut d'abord étudier le caractère de sa nation, préparer les esprits, choisir l'instant favorable et employer plutôt l'adresse que la violence, précautions sans lesquelles on ne trouverait que calamités au lieu du bien que l'on se propose : guidés par ces principes, le païen Gédimin, le catholique Vitovte, et le superstitieux Casimir, n'avaient jamais inquiété les consciences en fait de religion.

Jean, alarmé, expédia aussitôt Mamonof, l'un de ses boyards, à Vilna, pour avoir des notions plus sûres sur tout ce qui se passait en Lithuanie ; il le chargea de recommander secrè-

tement à Hélène de conserver intacte la pureté de sa croyance. Méprisant les sophismes et jusqu'aux plus cruels tourmens, la jeune et vertueuse princesse fut fidèle aux exhortations de son père. Les caresses, les menaces de son époux, les artificieuses insinuations du perfide évêque de Smolensk, furent insuffisantes pour ébranler sa fermeté et diminuer son aversion pour le catholicisme.

Cependant on continuait, en Lithuanie, de persécuter la religion grecque. Macaire, métropolitain de Kief, ayant été massacré, en 1497, par les Tatars de Précop, près de Mozyr, Alexandre promit la métropole à Joseph de Smolensk. Jaloux de mériter cet honneur, l'ambitieux prélat, réuni à Albert Tabor, évêque de Vilna, et aux moines Bernardins, parcourait les villes pour convertir le clergé, les princes, les boyards et le peuple à la foi latine; car après la mort de Grégoire, métropolitain de Kief, les évêques de la Russie lithuanienne avaient rejeté les statuts du concile de Florence, et déclaré que, ne dépendant point du pape, ils ne recevraient leur chef que du patriarche de Constantinople. Joseph prouvait au contraire que le pontife de Rome était le seul et véritable chef de toute la chrétienté; l'évêque de Vilna criait

avec les Bernardins : « *Il ne faut plus qu'un seul* » *troupeau et qu'un seul pasteur.* » Alexandre menaçait de réduire les incrédules par la force, et le pape, outre d'éloquentes bulles où il témoignait sa joie de voir les hérétiques éclairés de la lumière de la vérité, inondait la Lithuanie de reliques des Saints (22). Mais les chrétiens, zélés pour l'orthodoxie, avaient en horreur ces menées scandaleuses, et plusieurs d'entre eux se retirèrent même en Russie. L'illustre Siméon, prince de Bielsk, le premier qui se soumit au monarque de Moscou avec tous ses domaines, fut bientôt imité par les princes de Mossalsk et de Khotetof, ainsi que par les boyards de Mtsensk et de Serpeïsk : beaucoup d'autres se préparaient à suivre leur exemple, et la Lithuanie entière était dans la plus grande fermentation. Jean violait à la vérité les clauses du traité de paix, en recevant l'hommage des princes lithuaniens, mais il y voyait une excuse assez valable dans la nécessité de protéger ses frères en religion, des hommes à qui l'on voulait ravir le calme de la conscience et le salut de l'âme.

Reconnaissant alors tout le danger de sa position, Alexandre envoya à Moscou Stanislas, lieutenant de Smolensk, avec une lettre de

créance dans laquelle il donnait à Jean tous ses titres, et lui demandait qu'en vertu de leur traité, il lui livrât le prince Siméon de Bielsk, ainsi que les autres transfuges qu'il n'avait jamais songé, disait-il, à persécuter pour cause de religion, et qui s'étaient rendus coupables des plus impudentes calomnies à son égard. « *Mon gendre*, répondit le grand prince, *se » montre trop tard fidèle observateur des con- » ditions de paix; il me donne à la fin le titre » de monarque de toute la Russie, mais ma » fille n'a point encore de chapelle russe dans » son palais; tous les jours il lui faut subir » les insolens discours de l'évêque de Vilna, » et entendre l'apostat Joseph blasphémer con- » tre sa religion. Que se passe-t-il en effet en » Lithuanie? On y bâtit des églises latines » dans des villes russes. Les maris se voient » enlever leurs femmes, les parens leurs en- » fans, que l'on baptise de force selon le rit » latin. Est-ce donc là ce qu'on appelle de la » tolérance, et puis-je voir, de sang-froid, la » religion grecque ainsi persécutée? En un mot, » je n'ai violé aucun de mes engagemens, et » c'est au contraire à mon gendre que je peux » reprocher de ne point remplir les siens.* »

De nouvelles défections vinrent ajouter à l'ef-

froi d'Alexandre. Les princes Ivan Andréïévitch de Mojaïsk, et Jean, fils de Chemyaka, ennemis irréconciliables du monarque moscovite, avaient tellement su gagner le bonnes grâces de Casimir, prince de Lithuanie, que celui-ci leur avait accordé, à titre de patrimoine, des provinces entières dans la Russie méridionale. Il avait donné au premier Tchernigof, Starodoub, Gomel, Lubetch; au second, Rylsk et Novgorod-Séversky. Après la mort de ces deux princes, leurs enfans, Siméon, fils du prince Mojaïsky, et Vassili, petit-fils de Chemyaka, demeurèrent fidèles vassaux d'Alexandre, jusqu'au moment où il lui vint dans l'idée de convertir à la religion catholique les princes et les peuples de ces contrées. Cette mesure impolitique rompit à jamais les nœuds d'affection et de fidélité qui unissaient le monarque et ses sujets. A l'exemple du prince de Bielsk, Siméon et Vassili oublièrent la haine dont ils avaient hérité pour Moscou, et proposèrent au grand prince de les délivrer, eux et leurs villes, du joug de la Lithuanie. Jean saisit avec empressement cette occasion pour agir vigoureusement contre son gendre : il lui envoya un de ses officiers, nommé Téléchef, chargé de lui déclarer l'indépendance des domaines de Siméon, de

Les princes de Tchernigof et de Rylsk se soumettent à Jean.

Tchernigof et de Vassili de Rylsk, qui ayant eu recours à la protection du souverain moscovite, seraient défendus par une armée russe. Téléchef avait en outre l'ordre de *déposer le baiser de paix* donné par Jean au saint crucifix, c'est-à-dire, de déclarer la guerre à la Lithuanie, en raison des vexations excercées à l'égard de la religion latine, contre la princesse Hélène et les autres orthodoxes. Le grand prince terminait sa lettre à son beau-fils par ces mots: « *Oui, je combattrai pour la religion chré-* » *tienne, tant que Dieu m'en accordera le pou-* » *voir.* »

Alexandre voulut en vain éloigner la guerre dont il était menacé; en vain il donnait l'assurance que chacun jouissait d'une pleine liberté de conscience dans ses États : au moment où le monarque russe recevait les ambassadeurs de Lithuanie à Moscou, ses troupes s'emparaient déjà de plusieurs villes lithuaniennes. Makmet-Amin, tzar de Kazan, commandait notre armée, dont toutes les opérations étaient dirigées par le boyard en chef Yakof Zakhariévitch. Mtsensk, Serpeïsk, se rendirent, et après une légère résistance, Briansk envoya à Moscou son lieutenant et son évêque, pour offrir au grand prince l'hommage de sa soumission. Siméon de Tcher-

Conquête de Mtsensk, Serpeïsk, Briansk, Poutivle et Dorogobouge.

Mai.

nigof et le petit-fils de Chemyaka ayant rencontré les Moscovites sur les bords de la Kondova, prêtèrent serment de fidélité à Jean, et furent imités par les princes de Troubtchefsk, descendans d'Olgerd. Au moyen des renforts qu'ils lui amenèrent, Yakof s'empara de Poutivle, y fit prisonnier le prince Glinsky avec son épouse, et occupa, sans coup férir, toute la Russie lithuanienne, depuis les gouvernemens de Kalouga et de Toula, jusqu'à celui de Kief. Une autre armée moscovite, commandée par le boyard Youri Zakhariévitch (trisaïeul du tzar Michel Féodorovitch) entra dans la province de Smolensk et s'empara de Dorogobouge.

Soumission volontaire des princes de Troubtchefsk.

La nécessité de défendre ses États mit enfin les armes du désespoir dans les mains d'Alexandre. Il tira le glaive, mais en tremblant; et convaincu de son incapacité dans l'art militaire, il tâcha de découvrir parmi les grands de sa cour un capitaine digne de venger l'honneur lithuanien. Peu de temps auparavant, Pierre Béli, hettman de Lithuanie, vieillard aussi estimé de la cour que chéri du peuple, avait, à son lit de mort, adressé les paroles suivantes à Alexandre, qu'il voyait plongé dans la tristesse : « *Seigneur, je vous recommande Constantin* » *Ostrojsky comme un guerrier doué des plus*

» *rares qualités, et capable, sous tous les rap-* » *ports, de me remplacer pour défendre la pa-* » *trie.* » Tel était en effet le caractère de cet homme, l'un des descendans du fameux Roman de Gallicie; petit de taille, il cachait sous l'extérieur le plus modeste, une âme grande et généreuse. Peu de personnes connaissaient cette brillante valeur qu'il déploya depuis dans plus de trente batailles glorieuses pour les armes lithuaniennes; mais tous lui rendaient justice sous le rapport des vertus civiles et domestiques. Le légat de Rome écrivait au pape au sujet de ce prince : « *Dans son intérieur, c'est le pieux* » *Numa; dans les combats, c'est Romulus;* » *il est seulement à regretter que ce soit un* » *schismatique égaré par un attachement ex-* » *cessif pour la religion grecque, dont il refuse* » *obstinément d'abandonner les dogmes.* » Malgré ce prétendu fanatisme, Alexandre promut Constantin à la dignité d'hettman de Lithuanie, et lui remit en outre le commandement général de ses troupes contre les Russes, ses frères en religion. Telle était la confiance qu'inspirait son honneur et le serment qu'il avait prêté. En effet, personne ne servit la Lithuanie et la Pologne avec plus de zèle que Constantin Ostrojsky. Ami des Russes dans le temple

du Seigneur, mais leur ennemi le plus terrible sur les champs de bataille; entreprenant, actif, passionné pour la gloire et brave capitaine, il releva le courage des faibles légions lithuaniennes, et sous un tel chef, les nobles et les simples soldats rivalisèrent de zèle pour marcher au combat. Alexandre resta à Borissof, et Constantin se porta de Smolensk sur les frontières de la Russie.

Sur ces entrefaites, Jean détache sur Dorogobouge le prince Daniel Stchénia, avec les troupes de Tver : il lui donne le commandement du premier corps d'armée, et à Youri Zakhariévitch, celui de l'arrière-garde. Cette disposition blessa l'ambitieux Youri, qui ne voulait pas dépendre du prince Daniel; mais Jean lui fit dire qu'il devait se soumettre, sans murmurer, aux ordres de son souverain; que toute place était bonne pour servir son prince et sa patrie; qu'un chef d'arrière-garde est compagnon du premier voïévode, et que par conséquent il ne doit point rougir du poste qu'il occupe. Ceci est le premier exemple de ces disputes sur l'ancienneté qui, depuis, furent si funestes aux armées russes.

Disputes de nos voïévodes sur l'ancienneté.

Les voïévodes Daniel Stchénia et Youri attendaient le combat dans leurs positions de Dorogobouge, au milieu de la vaste plaine de Mitkof,

Bataille sur les bords de la Védrocha. sur les bords de la Védrocha. Dans l'espérance de vaincre facilement les Russes, dont il connaissait le nombre par le rapport de quelques prisonniers, le prince Ostrojsky s'avance avec intrépidité vers notre camp, à travers des défilés marécageux et couverts de forêts. L'avant-garde moscovite se retire pour attirer les Lithuaniens de l'autre côté de la rivière, où l'action commence aussitôt. 14 juillet. On y voyait combattre, de part et d'autre, plus de quatre-vingt mille hommes. Une embuscade, dressée par les voïévodes russes, décide la victoire, et l'ennemi, enfoncé, prend la fuite : huit mille hommes tombent sur la place; d'autres, en plus grand nombre, ne trouvant plus de ponts, se jettent dans la rivière pour échapper à notre infanterie qui les poursuivait, et se noient tous. Le général en chef Constantin, Stanislas, lieutenant de Smolensk, les maréchaux Ostukovitch et Litavor, les princes de Droutsk, de Mossalsk, quantité de seigneurs et d'officiers furent faits prisonniers de guerre : toute l'artillerie, tous les bagages tombèrent au pouvoir du vainqueur.

L'officier Michel Plestchéïef fut chargé de porter à Moscou cette heureuse nouvelle, qui y répandit une joie générale; car jamais les Russes n'avaient remporté de semblable victoire sur les

Lithuaniens, dont le nom, depuis cent cinquante ans, ne leur inspirait pas moins d'effroi que celui des Mogols. Les moscovites avaient entendu raconter à leurs pères que les drapeaux d'Olgerd flottèrent jadis sous les murs du Kremlin; que Vitovte avait enlevé des provinces entières à la Russie : ils avaient présent encore à la mémoire le récit de tout ce qu'il avait fallu de peine et de prudence au fils du héros du Don, pour conserver l'intégrité de ses seuls Etats : ils étaient fiers de la gloire du monarque et de leur propre triomphe. Selon l'historien de Pologne, le prince Ostrojsky fut conduit à Moscou, chargé de fers, avec les autres illustres captifs; mais Jean, qui l'estimait, lui fit la proposition d'entrer à notre service. Constantin hésita long-temps; cependant, menacé de languir dans une triste prison, il prononça le perfide serment de rester fidèle à la Russie. On lui accorda le rang de voïévode avec plusieurs vastes domaines; mais entièrement dévoué à la Lithuanie, il ne pouvait pardonner à ses vainqueurs, et méditait une vengeance qu'il assouvit quelques années après, ainsi que nous aurons occasion de le voir.

Afin de donner des marques éclatantes de satisfaction à nos voïévodes, dont l'habileté avait égalé la valeur, Jean leur dépêcha un de ses offi-

ciers pour *s'informer de l'état de leur santé*, avec ordre d'adresser *la première parole* au prince Stchénia, et *la seconde* au prince Daniel de Dorogobouge, qui s'était particulièrement distingué dans cette brillante action. On reçut bientôt après la nouvelle que les troupes combinées de Novgorod, de Pskof et de Vélikii-Louki avaient défait l'ennemi près de la Lovat, et qu'elles s'étaient emparées de Toropetz. Les princes Ivan et Féodor, neveux du monarque, et tous deux fils de son frère Boris, se trouvaient dans cette armée; mais ils ne commandaient que de nom, comme le tzar Makhmet-Amin. Le corps d'armée qui avait le drapeau du grand prince, était commandé par André Tchéladnin, lieutenant de Novgorod; celui-ci choisissait les chefs des corps particuliers, et dirigeait toutes les opérations. Le grand prince voulait couronner son triomphe par la prise de Smolensk; mais les pluies de l'automne, le manque de vivres, un hiver remarquable par l'abondance des neiges, le forcèrent à différer cette entreprise.

A l'ouverture de la campagne, Jean n'avait pas manqué d'avertir Mengli-Ghireï que le moment était favorable pour attaquer la Lithuanie de deux côtés à la fois; mais la communication entre la Russie et la Crimée était fort difficile:

les Cosaques d'Azof, qui exerçaient leurs brigandages dans les déserts de Voronège, pillèrent le prince Koubenski notre ambassadeur, obligé, pour les sauver de leurs mains, de jeter ses dépêches dans l'eau; ils firent même prisonnier le prince Romodanovsky, notre second envoyé. Malgré cette circonstance, dès le mois d'avril, Mengli-Ghireï, notre fidèle allié, ravageait déjà la Lithuanie. Ses fils, à la tête de quinze mille cavaliers, brûlèrent Khmelnik, Kréménetz, Brest, Vladimir, Loutsk, Braslavle et quelques autres villes de la Gallicie polonaise, où ils firent un grand nombre de prisonniers. Afin de mettre le comble aux malheurs de son gendre, le grand prince fit tous ses efforts pour susciter aussi contre lui Etienne de Moldavie, engagé par ses traités avec la Russie, à lui prêter secours en cas de guerre contre la Lithuanie.

Le khan de Crimée désole la Lithuanie et la Pologne.

Dans ces circonstances difficiles, Alexandre ne néglige rien pour sauver ses Etats; il fait fortifier Vitebsk, Polotsk, Orscha, Smolensk; il écrit à Etienne qu'il serait honteux à lui de violer la paix qu'ils avaient signée ensemble, et de servir ainsi d'instrument au fort pour accabler le faible; il propose son amitié à Mengli-Ghireï, l'exhorte à suivre l'exemple de son père, fidèle allié de Casimir, et ne lui parle du monarque

russe que sous les noms de traître, d'avide et de *fratricide*. Il envoya en même temps un ambassadeur dans la horde dorée, pour engager le khan Schig-Akhmet à faire irruption en Tauride. Prodigue de son trésor, il prend à sa solde
1501. des Polonais, des Bohémiens, des Allemands,
Alliance d'Alexandre avec l'Ordre de Livonie. des Hongrois, et contracte une étroite alliance avec les chevaliers de Livonie. Cet Ordre, dont les forces n'étaient pas en état de lutter avec les nôtres, avait alors pour maître Valter de Plettemberg, homme doué de talens extraordinaires, sage administrateur comme habile capitaine, et du nombre de ces ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils savent créer de grandes choses avec de faibles moyens. Nourri, élevé dans des sentimens de haine contre les Russes, dont le turbulent voisinage l'inquiétait sans cesse; irrité contre le grand prince, auquel il ne pouvait pardonner, sans compter beaucoup d'autres injures, les désastres essuyés à Novgorod par les marchands allemands, Plettemberg s'adressa à Landau et à Vorms, pour implorer le secours de la diète impériale. Il sollicita également celui des opulentes villes anséatiques (23); et dans la persuasion que la guerre de Lithuanie ne laissait pas à Jean les moyens d'agir avec vigueur contre les chevaliers, il prit l'engagement d'être le fidèle

allié d'Alexandre. On conclut à Venden un traité, confirmé ensuite par les évêques de Riga, de Dorpat, d'Esel, de Courlande, de Revel, ainsi que par tous les magistrats livoniens, et dans lequel on convint de faire cause commune contre la Russie, de partager *les conquêtes* par portions égales, et de ne pas faire la paix de dix ans, sans le consentement mutuel des deux parties contractantes.

Cependant le prince de Lithuanie, qui venait de faire la cruelle expérience d'une lutte avec le grand prince, était alors bien éloigné de songer à des *conquêtes*. Sans armée, dépouillé d'une partie considérable de ses Etats, il ne voulait pas, à moins d'y être forcé par une impérieuse nécessité, s'exposer à de nouveaux périls, à de nouveaux malheurs. Au commencement de 1501, les ambassadeurs des rois ses frères, Ladislas de Hongrie, et Albrecht de Pologne, se rendirent à Moscou, où ils furent bientôt suivis par Stanislas Narbut, officier d'Alexandre. Les souverains donnaient au grand prince les noms de frère et d'allié; ils désiraient connaître les motifs qui avaient décidé Jean à prendre les armes contre son gendre; enfin ils lui proposaient la paix et entière satisfaction, dans le cas où il consentirait à délivrer les prisonniers lithuaniens,

Négociations de paix.

et à restituer les provinces qu'il avait conquises. L'ambassadeur d'Alexandre fit les mêmes propositions et ajouta : « *Vous avez commencé une* » *guerre sanglante, porté le fer et le feu dans* » *notre pays, envahi plusieurs domaines de* » *notre souverain, envoyé trop tard la déclaration de guerre, fait prisonniers notre hettman et nos seigneurs, uniquement chargés,* » *par Alexandre, de protéger nos frontières.* » *Faites cesser le carnage, et les grands ambassadeurs lithuaniens sont prêts à parti rpour* » *Moscou, afin de signer les préliminaires de la* » *paix.* » Le trésorier et le secrétaire du grand prince répondirent, au nom de Jean, qu'Alexandre avait attiré sur lui le fléau de la guerre, en violant les conditions des traités ; que leur maître ayant tiré le glaive pour la défense de sa religion, était loin de rejeter une paix honorable, mais qu'il n'était pas dans ses habitudes de délivrer impunément ses prisonniers, ni de renoncer à ses conquêtes ; que pourtant il attendrait avec plaisir les ambassadeurs lithuaniens pour conclure un armistice. Les plénipotentiaires dînèrent au palais : on remarqua, qu'en les congédiant, le grand prince ne leur présenta pas la main ; que même il ne leur offrit pas de vin, selon l'usage.

Alexandre garda quelque temps le silence. Les Allemands qu'il avait pris à sa solde, pillaient ses propres sujets, et se bornaient à quelques petites escarmouches avec nos troupes légères. Quoiqu'à la mort d'Albrecht, Alexandre fût devenu roi de Pologne, et que, par conséquent, il pût disposer des forces des deux Etats, le grand prince n'en résolut pas moins de continuer la guerre. Vassili, fils de Jean, accompagné du lieutenant prince Siméon Romanovitch, reçut l'ordre de s'avancer de Novgorod vers les frontières septentrionales de Lithuanie; une autre armée, commandée par les princes de Tchernigof ou de Starodoub, par Vassili Chemyaka, Alexandre Rostofsky, et le boyard Vorontzof, remporta, près de Mtislavle, une éclatante victoire sur le prince Igoslafsky. L'ennemi perdit sept mille hommes et tous ses drapeaux; on lui fit un grand nombre de prisonniers, et les vainqueurs reprirent le chemin de Moscou, après avoir porté la désolation dans les environs de Mtislavle.

dre est élu roi de Pologne.

Nouvelle victoire sur les Lithuaniens. 14 novembre.

Déjà Plettemberg agissait en ami zélé des Lithuaniens; plus de deux cents de nos marchands, paisiblement occupés du commerce à Dorpat, sont tout à coup arrêtés, privés de leurs biens et de leur liberté. Cette mesure fut le signal

Guerre avec l'Ordre de Livonie.

d'une guerre célèbre par le courage des chevaliers, plus célèbre encore par les talens qu'y déploya leur grand-maître, mais inutile autant que funeste pour la malheureuse Livonie. Scrupuleux observateur des conditions du traité de Venden, persuadé qu'Alexandre les exécuterait avec la même fidélité, c'est-à-dire, qu'il ferait une utile diversion en attaquant la Russie de toutes ses forces sur un autre point, Plettemberg lève quatre mille cavaliers, rassemble quelques milliers de fantassins et de laboureurs armés, à la tête desquels il entre dans la province de Pskof, où il met tout à feu et à sang. Les voïévodes princes Vassili Schouïsky, lieutenant de Novgorod, et Penko Yaroslavsky, avec un corps de Tvériens et de Moscovites, accourent précipitamment à la défense de Pskof; mais sans ordre particulier du monarque, ils n'osent de long-temps attaquer l'ennemi : enfin ils l'obtiennent, et livrent bataille le 27 août, à 10 verstes d'Izborsk, avec une armée de quarante mille hommes, s'il faut en croire un historien livonien. L'avantage du nombre fut nul contre les terribles effets de l'artillerie allemande; car, effrayés du bruit du canon, aveuglés par d'épais nuages de poussière et de fumée, les Pskoviens tournent le dos, entraînant dans leur fuite les

Bataille sur la Siritza, près d'Izborsk.

troupes moscovites, lâcheté d'autant plus grande, que leur perte fut très-peu considérable. Le voïévode Jean Borozdin fut tué d'un coup de canon, et la terreur s'était tellement emparé des fuyards, qu'ils jetaient tous leurs effets, et même leurs armes. Les vainqueurs n'ayant point profité de ces dépouilles, les habitans d'Izborsk en firent le partage entre eux, incendièrent le faubourg de la ville, et après les préparatifs les mieux combinés, ils réussirent, le lendemain, à repousser vigoureusement les Allemands.

Cet événement jeta Pskof dans la consternation : tous les habitans prirent les armes pour marcher contre le fier Plettemberg, qui ravageait, sans pitié, les villages situés sur les bords de la Vélika. Le 7 septembre il réduisit en cendres la ville d'Ostrof, où quatre mille hommes périrent au milieu des flammes, sous le fer des vainqueurs, ou dans les eaux de la rivière, tandis qu'à trois verstes de là, nos voïévodes immobiles permettaient aux Lithuaniens de cerner Opotchka, dont ils voulaient s'emparer pour se réunir aux Allemands, et aller ensuite mettre le siége devant Pskof. Heureusement pour les Russes, une terrible épidémie se manifesta dans l'armée de Plettemberg. Bientôt la dyssenterie, causée par la mauvaise nourriture et le manque

Contagion dans l'armée lithuanienne.

de sel, emporta un si grand nombre d'hommes, qu'il ne fut plus possible de songer à des conquêtes. Les Allemands et les Lithuaniens se hâtèrent de retourner dans leurs foyers; le maître de l'Ordre lui-même, atteint de la maladie, et impatient de goûter quelque repos, licencia son armée dès qu'il eut regagné son château.

Les 18 et 24 octobre.

Les Russes ravagent la Livonie.

Mais Jean, irrité, confia le soin de sa vengeance au valeureux Daniel Stchénia, vainqueur du prince Ostrojsky. Au milieu de l'automne, malgré les pluies qui avaient fait déborder les rivières et rompu tous les chemins, ce voïévode, réuni au prince Penko, désola les environs de Dorpat, Neuhausen et Marienbourg, où plus de quatre mille hommes furent tués ou faits prisonniers. Les chevaliers restèrent long-temps renfermés dans leurs forteresses; enfin, par une nuit sombre, ils attaquèrent le camp des Russes, près d'Helmet; on fit plusieurs décharges d'artillerie; on combattit à l'arme blanche dans le désordre et l'obscurité. Cette bataille meurtrière coûta la vie au prince Alexandre Obolensky, voïévode de notre avant-garde; mais tout le courage des chevaliers ne put leur procurer la victoire, et leur défaite fut complète. Le régiment de l'évêque de Dorpat fut entièrement détruit. Un annaliste livonien rapporte

« qu'il ne resta même personne pour annoncer » cette nouvelle ; que les Moscovites et les *Tatars* » ne se donnaient pas la peine de frapper les en» nemis avec *leurs cimeterres étincelans*, qu'ils » les tuaient à coups de massues comme des san» gliers. » Stchénia et Penko portèrent l'alarme jusqu'aux environs de Rével, et revinrent au commencement de l'hiver, après avoir causé les plus grands dommages à la Livonie. Pour se venger, les Allemands ruinèrent les faubourgs d'Ivangorod, et firent périr Loban Kolitchef, voïévode de cette ville, ainsi qu'un grand nombre de laboureurs aux environs de Krasnoï.

1502. Schig-Akhmet, tzar de la grande horde secourt la Lithuanie.

Tandis que l'intrépide Plettemberg écartait de la Lithuanie les principales forces de Jean, Schig-Akhmet, ennemi de Mengli-Ghireï, inquiétait les Tatars de Crimée. Avec vingt mille hommes, cavalerie et infanterie, il alla se poster à l'embouchure de la Tikhaïa-Sosna, au pied des monts Diévitchié; la rive opposée du Don était occupée par le khan de Crimée, qui s'y était retranché avec vingt-cinq mille hommes pour attendre les Russes. « *Expédiez-moi par* » *le Don,* écrivit Mengli-Ghireï au grand prince, » *quelques pièces d'artillerie, pour la forme* » *seulement ; je réponds de la fuite de l'ennemi* » *dès qu'il les apercevra.* » Quoique entièrement

absorbé par la guerre qu'il soutenait à la fois contre les Lithuaniens et la Livonie, Jean envoya sur le champ, à son allié, les secours dont il avait besoin. Makhmet-Amin, commandant les Tatars employés à notre service, et le prince Nozdrovati, à la tête des Moscovites et des Rézanais, reçurent ordre de s'avancer vers le Don : bientôt après on les fit suivre par de l'artillerie. Mais Mengli-Ghireï ne crut pas à propos d'attendre ces renforts ; et sous prétexte qu'il craignait la famine, il se mit en retraite, garantissant au grand prince la chute prochaine de la horde dorée. En effet, depuis cette époque les troupes du tzar de Crimée la poursuivirent sans relâche, hiver et été, incendiant tous les déserts où elle menait sa vie nomade. En vain Schig-Akhmet implorait le secours des Lithuaniens ; en vain il s'approchait de Rylsk, dans l'espérance d'apercevoir leurs étendards, il ne voyait que les nôtres, et l'armée du grand prince prête à le repousser. Furieux enfin contre Alexandre, qu'il accusait de perfidie, il lui fit dire par ses ambassadeurs : « *C'est pour vous que nous avons pris les armes ;* » *pour vous, que nous avons souffert mille fatigues, supporté la faim au milieu des déserts ;* » *et aujourd'hui vous nous abandonnez, en* » *proie à la famine, exposés aux attaques de*

» *Mengli-Ghireï.* » Pour réponse, le nouveau roi envoya des présens à son allié, et lui promit même de lui donner des troupes; mais il n'en fit rien, occupé qu'il était alors à célébrer son avénement au trône, par de grandes réjouissances, dans Cracovie, sa capitale (24). Cependant les princes et les houlans quittaient en foule l'infortuné Schig-Akhmet. Abandonné de son épouse favorite, qui s'enfuit en Tauride; irrité contre son frère Seït-Mahmed, qui demandait un refuge en Russie; indisposé contre le roi de Pologne, dont il n'ignorait pas non plus les désastres, Schig-Akhmet résolut de rechercher l'amitié de Jean, et à la fin de l'an 1501, il députa à Moscou un mourza pour proposer au grand prince une alliance contre la Lithuanie, à condition qu'il cesserait de protéger Mengli-Ghireï. La politique est rarement vindicative : aussi Jean aurait-il volontiers consenti à devenir l'ami de Schig-Akhmet, pour l'enlever à la Lithuanie; mais il eût fallu pour cela lui sacrifier le plus important allié de la Russie, et il répondit par un de ses officiers, que jamais les ennemis de Mengli-Ghireï ne pourraient prétendre à l'amitié des princes de Moscou. Ainsi, aveuglé par une haine personnelle, Schig-Akhmet préféra implorer la faveur de Jean, naguère vassal des Mogols, à la

démarche beaucoup plus convenable de se réconcilier avec le khan de Tauride, Tatar et mahométan comme lui, et il perdit jusqu'aux tristes débris de l'empire de Bâti. Dans une attaque imprévue faite au printemps de l'année 1502, Mengli-Ghireï dispersa, anéantit, ou fit prisonnières les bandes mogoles qui, en proie à la famine, erraient encore avec Schig-Akhmet. Il les repoussa jusqu'au fond des déserts des Nogaïs; et donna solennellement avis au grand prince, que c'en était fait de la grande horde. « *Les camps* » *de notre ennemi sont entre mes mains*, lui écrivit-il, *et je vous en félicite comme frère et* » *comme ami.* »

Le khan de Crimée détruit jusqu'aux misérables restes du royaume fondé par Bâti.

Il est à remarquer que nos annalistes font à peine mention de cet événement, parce que les Russes méprisaient déjà cette horde, objet de leurs terreurs sous Akhmat. Jean remercia Mengli-Ghireï d'avoir anéanti leur ennemi commun, mais il lui écrivit aussi de ne pas oublier qu'il leur restait un adversaire beaucoup plus important, et que tranquille du côté des fils d'Akhmat, il devait completter les victoires remportées par les armes russes sur le roi de Pologne. Tout occupé de cette idée, le grand prince forma même le projet de rendre la couronne à Schig-Akhmet, et dans une correspondance entamée

avec lui, il s'engagea à lui donner Astrakhan, sous la condition du serment d'être à jamais l'ennemi d'Alexandre et l'ami de Mengli-Ghireï. Schig-Akhmet aurait pu, de la sorte, recouvrer le titre de tzar par la protection du monarque russe à qui la postérité de Bâti devait cependant être plusodieuse qu'à tout autre; mais entraîné par son mauvais destin, il partit avec ses deux frères, Khosiak et Khalek, pour se rendre à Constantinople auprès du sultan Bajazet qui donna, à l'instant, l'ordre de se saisir d'eux, et de leur annoncer que la Turquie n'était pas un passage pour les ennemis de Mengli-Ghireï. Poursuivis par les tzarévitchs de Crimée, ces princes s'enfuirent à Kief, où, au lieu de protection, ils ne trouvèrent que la captivité. Schig-Akhmet y fut arrêté avec ses frères et ses serviteurs; car le prince de Lithuanie n'ayant plus besoin de l'alliance d'un fugitif pensa que l'infortuné pouvait au moins devenir le gage d'une réconciliation avec la Tauride, et il écrivit aussitôt à Mengli-Ghireï. « *Vos ennemis sont en mon pouvoir; si » vous refusez plus long-temps de faire la paix » avec moi, je puis d'un mot rendre la liberté » aux fils d'Akhmat, que vous devez redouter.* » Jean exhorta au contraire le khan à ne pas croire à ces offres trompeuses: « *Les Lithuaniens*, lui

Alexandre a la perfidie d'emprisonner Schig-Akhmet.

» disait-il, *au mépris de tout principe, ont jeté*
» *dans les fers leur allié, celui qui leur a si*
» *long-temps servi d'instrument; et comme jadis*
» *l'infortuné Sédi-Akhmat, cette nouvelle vic-*
» *time de leur perfidie périra dans la captivité.*
» *Ne craignez donc point qu'ils délivrent votre*
» *ennemi puisqu'ils auraient à redouter sa ven-*
» *geance.* » La prédiction du grand prince se réalisa : après avoir été le jouet, pendant plusieurs années, de la politique lithuanienne, tantôt traité à la cour de Pologne avec tous les égards dus à un souverain, tantôt emprisonné comme un criminel, Schig-Akhmet montra de la grandeur dans son infortune. Amené devant la diète de Radomle, il interpella publiquement le roi et lui dit : « *Vos séduisantes promesses m'ont fait*
» *sortir des régions les plus éloignées de la*
» *Scythie, et vous m'avez livré à Mengli-Ghireï!*
» *Privé de mes armées, dépouillé de mes Etats,*
» *j'ai cru pouvoir chercher un asile dans le pays*
» *d'un ami... le cruel m'a traité en ennemi, m'a*
» *jeté dans une affreuse prison!... Mais* (ajouta-
» t-il en levant les mains au ciel), *il est un Dieu*
» *qui nous jugera, et votre perfidie ne restera pas*
» *impunie.* » Egalement insensible à l'éloquence et à la vérité de ces reproches, Alexandre lui fit répondre par ses ministres qu'il devait se re-

garder lui-même comme l'auteur de toutes ses infortunes, lui dont les troupes avaient ravagé les environs de Kief, et qui au lieu de se porter sur les frontières de Russie, vers Starodoub, pour y chercher du butin, avait rejeté ce conseil du roi, s'obstinant à rester dans le voisinage de la Tauride pour y perdre son armée, et n'avait songé à se refugier auprès du sultan, que pour tramer quelque entreprise contre la Pologne et la Lithuanie. En un mot, cet infortuné tzar de la horde dorée, le dernier qui porta ce titre, mourut prisonnier à Kovno, sans que sa captivité eût procuré aucun avantage réel à la Lithuanie. La politique la plus machiavélique peut quelquefois se glorifier de crimes avantageux, mais elle reconnaît au moins pour des erreurs ceux qui ne sont d'aucune utilité. Jean savait bien autrement que son gendre concilier les lois de cette politique avec celles de la générosité : tandis que les fils d'Akhmat maudissaient la perfidie lithuanienne, les tzarévitchs d'Astrakhan, Ysoup et Schigavliar, neveux du même prince, entrés au service de Russie, n'avaient qu'à se louer des bontés de Jean.

Mécontentement du tzar de Crimée contre Jean.

Mengli-Ghireï, qui avait fermé l'oreille à toutes les ouvertures d'Alexandre au sujet de la paix, fut sur le point de se brouiller avec le grand

prince pour une cause tout-à-fait étrangère au roi de Pologne. Instruit de plusieurs injustices commises par Abdyl-Létif, tzar de Kazan, le monarque russe ordonna au prince Vassili-Nozdrovaty de se saisir de sa personne et de le conduire à Moscou pour de là être transféré dans une prison à Bielozersk; ensuite il désigna de nouveau Makkmet-Amin pour régner à Kazan et lui fit épouser la veuve d'Alégam, qu'il avait d'abord remplacé sur le trône des tzars de cette ville. Mengli-Ghireï, mécontent de cette disposition, pria Jean de ne voir dans la conduite de Létif que les étourderies d'un jeune homme, et de lui donner au moins quelques domaines en Russie, au cas où il ne voudrait pas lui permettre de se rendre en Tauride. « *Si vous ne faites pas* » *droit à ma réclamation*, écrivit-il au grand » prince, *vous détruirez une alliance qui vous* » *a été si avantageuse, grâce à laquelle vous* » *voyez vos ennemis anéantis et votre empire* » *agrandi. Les sages vieillards répètent qu'il* » *vaut mieux mourir avec une bonne réputation* » *que de prospérer avec une mauvaise; comment* » *pourriez-vous donc conserver la gloire de votre* » *nom, après une violation aussi manifeste du* » *serment sacré de fraternité qui nous unissait?* » *Jè vous envoie une bague faite avec la corne*

» *d'un animal indien appelé* KAHERDEN, *dont* » *la vertu est d'arrêter l'effet de tous les poisons:* » *portez-là à votre doigt comme uue marque de* » *mon amitié, et vous me prouverez la vôtre en* » *aquiesçant à l'instante prière que je vous fais* » *aujourd'hui.* » Le grand prince craignait de voir Létif hors de la Russie : il lui accorda une existence convenable à son rang, et prit tellement à cœur de satisfaire Mengli-Ghireï sous ce rapport, que celui-ci continua d'agir avec la même vigueur contre la Lithuanie. Une de ses armées, forte de quatre-vingt-dix mille hommes et commandée par ses fils en personne, ravagea au mois d'août 1502, tous les environs de Loutsk, Léopol, Lublin et Cracovie.

A la même époque, Étienne de Moldavie profita des circonstances pour s'emparer des villes de Kolimia, Galitch, Sniatin et Krasnoï sur le Dniester, affaiblissant par là la puissance des Polonais et coopérant à la politiqne du grand prince, bien que ce ne fût pas son intention; car de graves sujets de mécontentement l'avaient indisposé contre lui. Depuis près de trois ans la princesse Hélène, fille d'Étienne, et veuve de Jean Ivanovitch, vivait à la cour de Moscou avec son fils Dmitri comme dans un lieu d'exil, abandonnée de ses amis, menacée à chaque instant de

la disgrâce du grand prince et de la haine de Sophie. Enfin, soit qu'on eût découvert de nouvelles intrigues pour rétablir son crédit, soit que quelques paroles indiscrètes échappées à l'ambitieuse Hélène eussent offensé son beau-père, ou enfin que la calomnie lui eût représenté sa bru comme une dangereuse conspiratrice, Jean, tout à coup transporté de colère contre Hélène et contre Dmitri, les fait consigner dans leurs appartemens, défend à son petit-fils de prendre désormais le titre de grand prince, ordonne qu'il ne soit plus fait mention de leurs noms dans les prières de l'Église, et deux jours après il proclame son fils Vassili, monarque et son successeur au trône de toutes les Russies. En supposant même qu'il eût existé des complots, il était difficile que Dmitri, à peine âgé de dix-huit ans, y fût entré pour quelque chose : aussi devint-il l'objet des regrets de la nation. Cependant ni le clergé ni les grands n'auraient osé blâmer l'arrêt prononcé par un autocrate irrité ; mais par cet événement la Russie perdit pour toujours l'amitié d'Étienne de Moldavie. Blanchi dans les combats, ce héros fut si vivement offensé du malheur qui venait d'accabler sa fille et son petit-fils, que toutes les démarches du prudent Mengli-Ghireï furent vaines pour calmer la haine qu'il avait conçue

Jean fait mettre en prison sa belle-fille et son petit-fils.

Il déclare Vassili son successeur au trône.

contre le grand prince. Jean était entier dans l'exécution de ses volontés, et trop fier pour supporter d'impérieuses demandes; il répondit au khan de Crimée qui voulait savoir pourquoi Dmitri avait été privé de la succession paternelle: « *Ma bonté a élevé mon petit-fils au rang » suprême, mon courroux l'en a fait descendre » parce qu'il s'est ligué avec sa mère pour » m'outrager. On fait du bien à ceux qui » nous aiment, mais doit-on agir de même avec » ceux qui nous offensent?* » Hélène mourut de chagrin au mois de janvier 1505, et son malheureux fils, naguère héritier de la monarchie russe, fut gardé comme un criminel d'État, et si étroitement, qu'à l'exception d'un petit nombre de domestiques et de surveillans, personne n'avait la permission de le voir.

Rupture avec Étienne de Moldavie.

Au reste, cette rupture entre Étienne et le grand prince n'eut pas des suites fort importantes, si ce n'est que le premier fit arrêter, dans ses États, nos ambassadeurs et plusieurs artistes italiens qui se rendaient de Rome à Moscou: cependant, bientôt après, Étienne rendit la liberté aux ambassadeurs, Jean ayant écrit à Mengli-Ghireï et au sultan de Caffa pour le prier d'interposer leur autorité contre cette violation du droit des gens. Alexandre fit de vains efforts pour

déterminer les voïévodes de Moldavie à une guerre ouverte contre la Russie, et à se déclarer allié de la Pologne; Etienne refusa jusqu'à l'instant même de sa mort de lui restituer la province du Dniester conquise par ses troupes. Ce héros termina sa glorieuse carrière en 1504: au moment de fermer les yeux, il donna à son fils Bogdan etaux grands de Moldavie le conseil de se soumettre à l'empire ottoman. « *Je sais*, leur » dit-il, *tout ce qu'il m'en a coûté pour conser-* » *ver les droits de souverain indépendant; vos* » *efforts ne serviraient qu'à causer la ruine de* » *la patrie si vous osiez lutter contre le sultan. Il* » *vaut beaucoup mieux que vous cédiez de bonne* » *grâce ce qu'il vous est impossible de conserver* » *par la force.* » Bogdan reconnut donc l'autorité suprême de Bajazet, et la gloire de la Moldavie, cette création éphémère du génie d'Etienne, disparut avec ce grand homme.

Mort d'Étienne.

Le grand prince, toujours occupé de nobles projets, voulut couronner son triomphe par quelque nouvelle conquête de haute importance; et au mois de juillet 1502 il envoya son fils Dmitri contre la Lithuanie, à la tête d'une nombreuse armée, commandée par un grand nombre de princes et de boyards. Cette expédition était principalement dirigée contre Smolensk, l'une de

Siége de Smolensk.

nos anciennes capitales, fortifiée par la nature, entourée de murs, et dont le siége devait exiger beaucoup d'art et d'efforts. Dmitri détache sur la Bérézina et la Dvina plusieurs corps de troupes qui s'emparent d'Orscha, réduisent en cendres le faubourg de Vitebsk ainsi que toutes les campagnes jusqu'à Polotsk et Mstislavle; ils font plusieurs milliers de prisonniers: mais le manque de vivres força Dmitri à lever le siége de Smolensk où commandaient les voïévodes Stanislas et Salohoup, à la valeur desquels l'historien de Lithuanie donne les plus grands éloges. Au mois de décembre de la même année, les princes Siméon de Starodoub et Vassili de Rylsk, petit-fils de Chemyaka, accompagnés des voïévodes de Moscou et de Rézan, marchèrent une seconde fois contre la Lithuanie. Ils ne purent cette fois prendre aucune ville et se contentèrent de ravager le pays.

Valter Plettemberg, fidèle allié d'Alexandre, voulut de nouveau tenter la fortune dans les champs de Russie. A la tête de quinze mille hommes, il s'avance contre Izborsk, en foudroie les murs, et dans la crainte de perdre un temps précieux il se hâte d'aller mettre le siége devant Pskof. Il attendait le roi qui lui avait donné parole de se joindre à lui sur les bords de la Vélika;

mais, contre son espérance, les Lithuaniens ne sortirent pas de leurs frontières. Ce contretemps ne l'empêcha point de pousser le siége avec vigueur; il fit jouer son artillerie, sans relâche, et la forteresse ne pouvait manquer d'être bientôt ruinée de fond en comble, si, par bonheur pour les habitans, une armée formidable, commandée par les voïévodes Daniel Stchénia et le prince Schouïsky, et postée à peu de distance, ne se fût avancée pour la secourir. A son approche, les Allemands lèvent le siége et rencontrent les Russes sur les bords du lac Smolin. Plettemberg adresse à ses soldats une éloquente et courte harangue, et, pour appuyer ses dispositions par une ruse de guerre, il fait, avec toutes ses troupes, un mouvement de flanc, semblable à une retraite. Aussitôt les Russes se précipitent sur les bagages des Allemands pour les piller; d'autres se mettent à la poursuite de leur armée et ne gardent plus aucune mesure dans leur attaque, tandis que les ennemis marchent en ordre de bataille. Foudroyés bientôt par l'artillerie de Plettemberg, les Russes sont forcés de se retirer en désordre. Le grand-maître n'ayant pas jugé à propos de les poursuivre, ils s'arrêtent, réunissent toutes leurs forces, se forment en colonnes serrées et fondent sur l'ennemi au nombre de

Bataille contre le maître de Livonie, auprès de Pskof.

quatre-vingt-dix mille, s'il faut en croire les historiens livoniens. Les allemands se battirent en désespérés, et, ce jour-là, leur infanterie mérita le nom de *troupes de fer;* l'intrépide, le prudent, l'habile Plettemberg allait remporter une brillante victoire, lorsque la trahison vint empêcher son triomphe. Un nommé Schvartz, qui portait l'étendard de l'Ordre, mortellement blessé d'un coup de flèche, cria aux siens : « *Qui* » *de vous est digne de recevoir ce drapeau de* » *mes mains?* » *Moi*, s'écrie un chevalier nommé Hammerstadt, et aussitôt il veut s'en saisir; mais ayant éprouvé un refus, transporté de fureur, il tranche d'un coup de sabre le bras du valeureux Schvartz qui, prenant le drapeau de l'autre main, le déchire avec ses dents. Hammerstadt, hors de lui, passe alors du côté des Russes et les aide même à détruire une partie de l'infanterie allemande. Cependant Plettemberg tenait toujours bon, et le besoin qu'avaient les deux armées de prendre quelque repos, sépara seul les combattans. Deux jours après, le grand-maître opéra sa retraite en bon ordre, et il ordonna de célébrer tous les ans, le 13 septembre, jour de la bataille de Pskof, une fête qui devait éterniser ce fait militaire, regardé par les annalistes de l'Ordre comme un événement des

plus glorieux pour les armes livoniennes. Il est à remarquer que les ambassadeurs de Jean méprisèrent la trahison d'Hammerstadt. Mécontent de la froide réception des Russes, ce transfuge se retira d'abord en Danemarck; ensuite il alla chercher du service en Suède, et revint enfin, sous le règne du grand prince Vassili Ivanovitch, dans la capitale de la Russie, où les ambassadeurs de l'empereur Maximilien le virent, couvert d'un habit magnifique, dans la foule des courtisans qui entouraient la personne du souverain.

Malgré l'active coopération de Plettemberg, malgré toute la gloire que venait d'acquérir ce grand homme, le roi de Pologne n'avait aucun espoir de triompher de la Russie, également redoutable par le nombre de ses armées et par le puissant génie de son souverain. Le roi de Pologne prenait une part involontaire à la guerre désastreuse qui, de jour en jour, épuisait la Lithuanie en hommes et en argent. Le pape Alexandre VI se chargea enfin de négocier la paix, et, en 1503, Sigismond Santaï, officier du roi de Hongrie, porteur de lettres du souverain pontife et du cardinal Regnus, se rendit à Moscou. Ils écrivaient tous deux au grand prince que la chrétienté entière était consternée des conquêtes de la Porte Ottomane, qui, tout récem-

Le pape tâche de rétablir la paix entre les puissances belligérantes. 1503.

ment encore, venait de s'emparer de Modon et et de Coron, villes appartenant à la république de Venise ; que le pape avait expédié le cardinal Regnus à tous les princes de l'Europe pour les exhorter à chasser les Turcs de la Grèce ; mais que les rois de Pologne et de Hongrie, ayant pour ennemis le monarque russe, ne pouvaient prendre part à ces glorieux exploits ; qu'enfin le S. Père, comme chef de l'Église, et dans l'intérêt de tous les chrétiens, priait le grand prince de faire la paix avec eux, et de se réunir aux autres souverains pour déclarer la guerre aux Turcs. L'envoyé lui remit aussi de la part de Ladislas, une lettre de la même teneur, et dans laquelle il demandait à Jean des passeports pour les plénipotentiaires lithuaniens qui devaient se rendre à Moscou. Nos boyards répondirent « que » le grand prince était prêt à combattre les infi- » dèles ; qu'il savait punir ses ennemis, mais » sans rejeter les propositions d'une paix hono- » rable ; qu'Alexandre, bien qu'il eût témoigné » le désir de se réconcilier avec la Russie, avait » excité contre elle les Allemands de Livonie » et le khan de la grande horde ; que cepen- » dant leur souverain permettait aux ambassa- » deurs du roi de venir à Moscou. »

Les ambassadeurs, bientôt arrivés, propo-

sèrent à Jean de conclure une paix éternelle, à condition qu'il restituerait au roi tout son patrimoine, c'est-à-dire, toutes les villes conquises par les Russes sur les Lithuaniens; qu'il mettrait en liberté tous les prisonniers, et signerait un traité d'amitié avec l'Ordre de Livonie et la Suède (dont l'ambitieux Stur s'était de nouveau fait nommer régent, après en avoir expulsé les Danois). Le grand prince écouta froidement toutes ces propositions, et refusa de satisfaire à des demandes aussi peu modérées. « *Le patrimoine du roi*, dit-il, c'est la Pologne et la » Lithuanie; mais la Russie est à nous, et jamais » nous ne rendrons à Alexandre ce que nous lui » avons repris avec l'aide de Dieu. Dites-lui » même que notre projet est de reconquérir » Kief, Smolensk et plusieurs autres villes, an- » ciennes possessions des Russes. » Toutes les objections des ambassadeurs furent sans effet; Jean demeura inflexible. Enfin, au lieu d'une paix éternelle, on signa une trêve pour six ans; et ce ne fut que *par une considération particulière* pour son gendre que le grand prince restitua à la Lithuanie quelques domaines aux environs de la Dvina. Il ordonna aux lieutenans de Novgorod et de Pskof de conclure un semblable armistice avec l'Ordre; mais il ne voulut

Trêve avec la Lithuanie et l'Ordre de Livonie.

entendre parler d'aucun accommodement avec le régent de Suède. Les envoyés livoniens, alors à Moscou, écrivirent à Plettemberg pour se plaindre de l'impolitesse de Jean, de celle de nos boyards, surtout des ambassadeurs lithuaniens qui ne leur avaient témoigné aucun intérêt dans leurs négociations. Le grand-maître garantit une des clauses de ce traité, par laquelle l'évêque de Dorpat s'engageait à nous payer un ancien tribut; car sa capitale, fondée par Yaroslaf-le-Grand, passait pour un domaine de la Russie. Cette convention fut publiée à Pskof au bruit des canons et au son de toutes les cloches.

La cessation des hostilités rendit le calme à la Russie, épuisée par de nombreuses levées de troupes, mais elle ne mit point un terme à l'inimitié réciproque des deux puissances; car Alexandre ne pouvait se résoudre à renoncer pour toujours aux conquêtes de Vitovte, et le grand prince, qui les avait si heureusement arrachées aux ennemis de la Russie, se promettait bien de leur enlever, avec le temps, celles qu'ils conservaient encore. A cet effet, en annonçant à Mengli-Ghireï la trêve qu'il venait de conclure, Jean lui proposait d'en signer une pareille, et pour le même nombre d'années, avec Alexandre; mais en même temps il lui faisait adroitement

Ruse du grand prince.

sentir qu'il valait mieux continuer la guerre, parce que la paix avec le roi ne serait jamais sincère ; qu'il comptait profiter de l'armistice pour consolider son pouvoir sur les villes conquises, d'où l'on transférait dans d'autres lieux les habitans mal disposés en notre faveur, et pour y établir de nouvelles fortifications ; qu'enfin son alliance avec le khan contre la Lithuanie était inviolable.

Alexandre a l'imprudence d'irriter le grand prince.

Le grand prince agissait de la sorte pour le bien de ses États, tandis qu'Alexandre, mécontent des clauses d'une trêve dont il avait reconnu la nécessité, s'abandonnait imprudemment aux impulsions de son dépit contre un ennemi heureux et puissant. Il osa retenir en Lithuanie nos boyards, et les *grands ambassadeurs*, expédiés pour être témoins du serment qu'il devait prêter, comme garantie de la fidèle observation du traité, et pour lui demander un engagement signé par les évêques de Cracovie et de Vilna, établissant que dans le cas où Alexandre viendrait à mourir, ses successeurs n'obligeraient point la reine Hélène à embrasser la religion catholique. Jean voulut connaître le motif d'une semblable violation du droit des gens; mais le roi lui répondit que les ambassadeurs avaient été arrêtés pour certaines vexations dont les Russes s'étaient rendus cou-

pables envers les habitans de Smolensk; cependant, bientôt après, il reconnut sa faute, ratifia le traité, et congédia les plénipotentiaires moscovites avec tous les égards dus à leur caractère. On se saisit, à la même époque, en Lithuanie, d'un courrier russe expédié de Moldavie, et auquel Alexandre refusa de rendre la liberté jusqu'à la conclusion de la paix avec la Russie. Il défendit aussi à Hélène d'exécuter la volonté de son père, qui l'avait priée de chercher une épouse pour son fils Vassili, parmi les princesses allemandes, et lui ordonna de répondre qu'il lui était impossible de s'occuper de ce projet, tant que le grand prince ne serait pas de fait, et pour toujours, l'ami sincère de la Lithuanie.

Au lieu de procurer une paix qu'Alexandre désirait si vivement, toutes ces discussions auraient accéléré la reprise des hostilités, si, pour l'intérêt de la patrie, le grand prince n'avait su mépriser des offenses aussi insignifiantes qu'inconsidérées. Il les supporta donc de sang-froid afin de procurer quelque repos à ses États, et pour s'occuper des moyens d'augmenter et d'affermir la grandeur de la Russie.

CHAPITRE VII.

Suite du règne de JEAN III.

1503 — 1505.

Mort de Sophie. — Maladie de Jean. — Son testament. — Jugement et punition des hérétiques. — Ambassade de Lithuanie. — Relations avec l'empereur. — Mariage de Vassili avec Solomonie. — Trahison du tzar de Kazan. — Irruption de ce prince en Russie. — Mort du grand prince. — État de l'Europe à cette époque. — Jean fondateur de la grandeur de la Russie. — Il organisa de meilleures troupes et consolida la monarchie. — Surnom de *Terrible*. — Rudesse de son caractère. — Son apparente indécision n'était que de la prudence. — Il reçoit des étrangers le titre de Grand. — Traits d'analogie entre Jean III et Pierre Ier. — Titre de tzar. — Russie blanche. — Accroissement des revenus de la couronne. — Lois de Jean. — Police des villes et des provinces. — Concile. — Sacre du métropolitain de Césarée à Moscou. — Monastère russe sur le mont Athos. — Un chanoine de l'ordre des Augustins embrasse la religion grecque. — Calamités publiques sous le règne de Jean. — Description la plus ancienne du mariage de nos princes. — Voyage aux Indes.

MALGRÉ son âge et les peines morales inséparables de la condition humaine sur la terre, le

monarque russe n'en conservait pas moins toute sa pénétration, toute son énergie, tout son zèle pour le bien public. Il eut alors le malheur de perdre son épouse Sophie ; il n'avait jamais eu pour elle une tendresse bien vive : cependant les talens de cette princesse, dont les conseils lui avaient souvent été si utiles dans les affaires politiques de la plus haute importance (25), et la longue habitude de vivre avec elle lui rendirent cette perte si sensible, que sa santé, robuste jusqu'alors, s'altéra entièrement. Jean, qui avait plus de confiance dans la ferveur de ses prières qu'à tout l'art des médecins, se rendit successivement au monastère de St.-Serge, à Péreslavle, Rostof et Yaroslavle, où se trouvaient des couvens célèbres par la sainteté de leurs fondateurs. C'est là que suivi de tous ses enfans, mais sans aucune pompe, il s'humiliait comme un simple mortel devant le Très-Haut, dont il attendait sa guérison ou une mort paisible : l'âme tranquillisée par les douceurs de la piété chrétienne, il se hâta de reprendre le sceptre, afin de disposer du sort à venir de la Russie.

1503. Mort de Sophie. Maladie de Jean.

Il écrivit son testament en présence de ses plus illustres boyards, des princes Kholmsky, Stchénia et de son confesseur Métrophane, archimandrite du couvent d'Andronikof. Il y déclare

Son testament.

Vassili, son fils aîné, héritier de la monarchie, souverain de toute la Russie et de ses frères cadets. Dans le dénombrement des provinces léguées à Vassili, il fut fait mention, pour la première fois, de la Laponie sauvage, et plus loin il est dit que les anciens apanages de Rézan et de Pérévitesk font déjà partie des États moscovites, comme ayant été cédés à Jean, par testament de son neveu Féodor, fils de sa sœur la grande princesse Anne. — Il y parle aussi de toutes les villes enlevées à la Lithuanie, de Mtsensk, Bélef, Novossil, Odoëf, à l'exception de Tchernigof, Starodoub, Novgorod-Séversky et Rylsk, dont les princes, bien que soumis au monarque de Moscou, conservaient pourtant leurs droits de souveraineté. Il affecta de riches domaines à ses autres fils; à Youri : Dmitrof, Zvénigorod, Kaschin, Roussa, Briansk, Serpeïsk; à Dmitri : Ouglitch, Khlépen, Rokhatchef, Zoubstof, Opoki, Mestchofsk, Opakof et Mologa; à Siméon : Verkh-Béjetsky, Kalouga, Kozelsk; à André, Vereïa, Vouichégorod, Alexin, Luboutsk, Staritza, Kholm et Novoï-Gorodok. Les frères de Vassili avaient leurs officiers particuliers civils et militaires, et ils percevaient tous les revenus de leurs villes et de leurs bourgs; mais ils n'avaient pas le droit de juger le meurtre, de battre monnaie, ni de pré-

tentions à former sur les produits des fermes de l'État. Vassili dut pourtant leur abandonner une partie de certaines contributions de la ville de Moscou, et renoncer à l'acquisition de domaines dans leurs patrimoines, qui restaient propriété héréditaire de leurs fils et petits-fils. C'est-à-dire, que les fils cadets de Jean avaient les droits de propriétaires particuliers, sans avoir ceux de princes souverains. Rézan seule présentait encore l'ombre d'une puissance indépendante : Jean, prince de cet État, était mort en 1500, laissant un fils âgé de cinq ans, du même nom que lui, sous la tutelle de sa mère Agrippine, et d'Anne son aïeule, sœur favorite du grand prince. Celle-ci, avant sa mort, arrivée en 1501, laissa à son petit-fils le titre de souverain; titre illusoire! car le monarque moscovite était en effet le maître suprême de Rézan, puisque les troupes et les habitans reconnaissaient son autorité. Après le vœu exprimé dans le testament de leur père, Vassili et ses frères prirent l'engagement de vivre dans la plus parfaite intelligence.

Jean s'appliqua aussi à rendre le calme à notre Eglise, scandalisée de nouveau, à cette époque par l'*hérésie judaïque*, que nous avons déjà décrite, et qui ne s'était cachée pendant quelque temps que pour reparaître encore. Joseph

de Volok, et l'archevêque Gennadius, l'un à Moscou, l'autre à Novgorod, les plus implacables ennemis de cette misérable erreur, ne négligeaient aucuns moyens de l'extirper entièrement. Le premier se contentait de parler et d'écrire, mais l'archevêque persécuta tellement les hérétiques de son diocèse, que grand nombre d'entre eux se réfugièrent en Allemagne et en Lithuanie. Entraîné enfin par les remontrances du clergé, ou irrité par l'opiniâtreté de ces apostats, également insensibles aux voies de douceur, aux foudres de l'Eglise, à la peine de l'exil, le grand prince résolut de déployer la plus grande sévérité, dans la crainte de paraître insouciant ou faible, dans une affaire qui compromettait le salut des âmes. Il convoqua les évêques, et en leur présence, il écouta toutes les dépositions contre les hérétiques. Joseph de Volok, membre de ce tribunal, tonna contre leurs erreurs, et demanda qu'ils fussent livrés au bras séculier. Les chefs de cette secte, le secrétaire Kouritzin, qui avait été député à l'empereur Maximilien avec Trakhaniot, Dmitri Konoplef, Jean Maximof, Nécras-Roukavof, Cassien archimandrite du monastère de St.-George de Novgorod, ayant osé soutenir ouvertement la prétendue vérité de leurs idées sur la religion, furent condamnés à mort,

Jugement et punition des hérétiques.

et publiquement brûlés dans une cage. Les autres eurent la langue coupée ; plusieurs furent mis en prison, exilés ou renfermés dans des couvens. Presque tous reconnurent leur erreur, mais Joseph prouva qu'un repentir arraché par l'aspect du bûcher ne pouvait être bien sincère, et qu'il ne devait pas sauver la vie aux coupables. Cette cruauté peut être justifiée plutôt par la politique que par la religion chrétienne, dont la touchante humanité ne s'arme jamais d'un glaive meurtrier, et qui ne sait qu'instruire avec douceur, prier et aimer : tel est au moins l'esprit de l'Evangile et des livres des apôtres. Mais si de charitables exhortations restent sans effet pour arrêter un scandale public et audacieux qui menace à la fois et l'Eglise et l'Etat, dont les intérêts sont inséparables, ce n'est plus au clergé, c'est au monarque seul qu'il appartient de punir les coupables. Cette convenance fut observée dans la circonstance dont nous venons de parler, car la chronique dit expressément que les hérétiques furent condamnés d'après les lois civiles.

A la nouvelle de la maladie de Jean, et dans l'espérance que l'approche de la mort pourrait ébranler la fermeté de ses principes politiques, Alexandre lui proposa, par de nouveaux ambassadeurs, d'acheter l'amitié de la Lithuanie, Ambassade de Lithuanie. 1504.

en lui cédant les provinces conquises sur elle. Le roi donnait à Jean les noms de *père* et de *frère*, et la princesse Hélène lui réitérait l'assurance de son respect et de sa tendresse. Ce monarque, prêt à descendre dans la tombe, aurait désiré sans doute passer le reste de ses jours dans les douceurs de la paix ; il y était d'autant plus porté, que le bonheur d'une fille chérie dépendait surtout d'une amitié sincère entre son père et son époux ; mais Jean connaissait les obligations sacrées de son rang : il était encore sur le trône, et par conséquent, il ne devait songer qu'au bien de sa patrie ; il ne mesurait pas l'existence de la Russie d'après la sienne ; ses regards s'étendaient au delà du tombeau, et il voulait vivre à jamais dans la grandeur de son empire. Le boyard Yakof reçut ordre de répondre aux ambassadeurs lithuaniens : « *Le grand prince ne cède à personne ce » qui lui appartient ; le seul moyen d'obtenir » une paix solide et durable avec la Russie, » c'est de lui céder Kief et Smolensk.* » Après de longs débats, les seigneurs polonais partirent, et le roi fut dès lors plus convaincu que jamais qu'il fallait renoncer à l'espoir de contracter avec la Russie, une paix telle qu'il la désirait : cependant les négociations continuèrent pour apaiser les différens survenus entre les sujets russes et

lithuaniens, habitans des frontières. De part et d'autre on promettait satisfaction, et tous les jours on voyait naître de nouveaux sujets de mécontentement. Un des premiers officiers du roi, Eustache Dachkovitch, Volhynien de la religion grecque, étant venu s'établir enRussie avec toutes ses richesses et accompagné de plusieurs gentilshommes, Alexandre exigea que ce seigneur lui fût livré, conformément au traité. Jean répondit que les clauses de ce traité stipulaient l'extradition des voleurs, des transfuges, des esclaves, des débiteurs et des brigands; mais que Dachkovitch, voïévode du roi, n'était convaincu d'aucun crime, et qu'il était entré au service de Russie de son plein gré, ainsi que cela se pratiquait de toute antiquité. Afin d'être plus au fait de tout ce qui se passait dans l'intérieur de la Lithuanie, Jean expédiait fréquemment des courriers à Hélène, avec des présens, et l'ordre de complimenter de sa part le roi son époux.

Nous avons déjà vu la politique des souverains de l'Occident se combiner avec la nôtre. La guerre de Lithuanie, si glorieuse pour les armes du grand prince, prêta une nouvelle importance, un nouvel éclat à la puissance de la Russie. L'empereur Maximilien se souvint de Moscou, et des avantages que pouvait lui procurer sa coopé- Relations avec l'empereur.

ration contre le fils de Casimir. Regrettant la Hongrie, qu'il avait été contraint de céder à Ladislas, il crut pouvoir renouveler ses prétentions sur ce royaume; et à cet effet, il députa au grand prince un de ses officiers, nommé Hartinger. Cet envoyé, parti d'Augsbourg au mois d'août 1502, n'arriva à Moscou que deux ans après, et remit à Jean, de la part de Maximilien, une lettre, dont les expressions sont remarquables : « J'apprends, écrit l'empereur, que » *quelques* puissances voisines de la Russie se sont » armées contre elle. Fidèle au serment d'amitié » que nous nous sommes mutuellement fait, je » suis prêt, mon frère, à vous aider de mes con- » seils et de ma puissance.» Il n'y était nullement question de la Hongrie; mais il faut croire que l'ambassadeur en parla aux boyards du grand prince. L'empereur, dans une autre dépêche, priait Jean de lui envoyer des gerfauts blancs. Hartinger fut gracieusement accueilli par le monarque russe, qui répondit à Maximilien : « Le » roi de Pologne et le maître de l'Ordre, suffi- » samment punis d'avoir déclaré la guerre à la » Russie, ont fait la paix avec elle pour quel- » que temps; mais dans le cas où ils recom- » menceraient les hostilités, si l'empereur prê- » tait secours aux Russes, ceux-ci, à leur tour,

» en vertu du traité d'alliance, l'aideraient à » conquérir la Hongrie. » Le grand prince s'excusa de ne pas envoyer d'ambassadeur en Allemagne, dans la crainte où il était qu'Alexandre ou le maître de Livonie ne le fissent arrêter en chemin. L'année suivante, le même Hartinger, 1505.
se trouvant en Esthonie, fit parvenir à Moscou, par Ivangorod, de nouvelles lettres de Maximilien, et de Philippe son fils, roi d'Espagne, pour Jean et le jeune Vassili, *tzars* de Russie. Maximilien et Philippe intercédaient pour les prisonniers lithuaniens, et suppliaient le grand prince de rendre la liberté à ces malheureux, qui gémissaient depuis si long-temps dans les fers. Hartinger demandait que l'on fît la réponse en latin, attendu que, depuis la mort de Delator, il n'y avait plus à la cour de son maître personne qui sût la langue russe ; il ajoutait que dans le cas où Jean ferait à Maximilien le plaisir de lui envoyer un ambassadeur, celui-ci pouvait compter sur un voyage sans péril, pourvu qu'il se rendît chez l'empereur par la ville de Riga. Jean ne donna pas de suite à cette proposition. Il écrivit à Maximilien une lettre fort polie, dans laquelle il lui mandait que les captifs seraient libres aussitôt que le maître de l'Ordre aurait rompu le traité qui l'unissait aux Lithuaniens : Vassili en

adressa une semblable au roi Philippe. En un mot, Jean, qui selon toute apparence n'ajoutait pas grande foi aux paroles de Maximilien, lui rendait politesse pour politesse, mais ne jugeait pas à propos de fournir aux frais d'une inutile ambassade en Autriche.

Vassili épouse Solomonie.

Contre la coutume de ce temps, Vassili, fils et successeur du grand prince, n'était pas encore marié, quoiqu'il eût atteint l'âge de vingt-cinq ans. C'est à juste titre que la politique blâme les mariages des princes avec leurs sujettes, surtout dans les monarchies absolues. Les parens de la souveraine exigent des distinctions, des faveurs, sans les avoir méritées; et ces grands de nouvelle création, jouissant de priviléges exclusifs, n'en abusent que trop souvent, dans l'idée que le monarque doit respecter en eux l'honneur de sa maison. Pour eux on blesse la justice, on épuise le trésor de l'Etat, ou bien leurs importunes sollicitations compromettent la tranquillité domestique du prince. Pénétré de cette vérité, Jean songea à marier son fils à une princesse étrangère. Allié du roi de Danemarck, il lui proposa de cimenter, par ces nouveaux liens, l'amitié qui les unissait déjà; et ce fut peut-être pour cette raison qu'un ambassadeur danois arriva dans la capitale de la Moscovie, vers l'an 1503. Mais soit complaisance

pour les Suédois, ennemis des Russes, et qu'il voulait de nouveau soumettre au Danemarck, soit à cause de la différence de religion, le roi éluda l'honneur d'avoir pour gendre le successeur du grand prince, et il accorda la main de sa fille Elisabeth à l'électeur de Brandebourg. Sa mort, qu'il voyait prochaine, redoublait cependant, dans l'âme de Jean, le désir de bénir l'union conjugale de son fils; et le temps ne lui permettant plus de lui chercher une épouse dans les pays étrangers, il résolut de le marier à une Russe. On écrit même que Vassili en témoigna l'envie, d'après le conseil du Grec Youri Maloï, son boyard favori, dont l'intention était de lui faire épouser sa fille, déjà nubile. Maloï fut trompé dans ses espérances; car, parmi les quinze cents prétendantes qui furent présentées à la cour, le prince choisit Solomonie, fille de Youri Sabourof, officier assez obscur, descendant de Mourza-Tchet, émigré de la horde. Solomonie se faisait sans doute remarquer par sa beauté, mais la politique eut peut-être aussi quelque part à ce choix; et Jean préféra l'alliance d'un simple gentilhomme à celle d'un prince ou d'un boyard, pour avoir plus de moyens de récompenser les parens de sa belle-fille, sans d'excessives libéralités, et sans se trouver dans l'obligation de leur accorder des

priviléges peu convenables à la condition de simples sujets. Le père de Solomonie ne fut promu au rang de boyard que sous le règne de Vassili ; mais toute la sagesse de Jean pouvait-elle prévoir que ce mariage, en approchant du trône les Godounof, parens de Solomonie, attirerait sur la Russie les plus grands malheurs, et serait cause de l'extinction de sa maison.

Trahison du tzar de Kazan.

Pendant que la cour et la capitale célébraient, par de brillantes réjouissances, le mariage de l'héritier de la couronne, le monarque eut la douleur d'apprendre la trahison de notre vassal Makhmet-Amin. Ce tzar de Kazan partageait toutes ses affections entre ses richesses et son épouse, veuve d'Alégam, dont elle avait partagé, pendant quelques années, l'exil à Vologda. Détestant les Russes, ennemis de son premier époux, et décidée à se venger d'eux d'une manière sanglante, elle commença par établir de secrètes intelligences avec les seigneurs de Kazan, et ensuite elle engagea Makhmet-Amin à se déclarer souverain libre et indépendant. « *Qu'êtes-vous* » *en effet*, lui disait-elle, *sinon un esclave du* » *prince de Moscou? Aujourd'hui sur le trône,* » *et demain dans un cachot, vous finirez vos* » *jours dans les fers comme un autre Alégam.* » *Objet du mépris des rois et des peuples, ré-*

» *veillez-vous de l'humiliation où vous gémissez*
» *pour vous élever au faîte de la grandeur;*
» *en un mot, secouez le joug, ou sachez périr*
» *de la mort des héros!* » Ses perfides et séduisantes caresses étaient plus persuasives encore que ses discours; et, *pendue nuit et jour au cou de son mari*, selon l'expression de l'annaliste, elle atteignit enfin le but de ses désirs. Oubliant les bontés paternelles du grand prince, le traître Makhmet-Amin promit à son épouse d'agir ouvertement contre la Russie. On approchait de la S. Jean, époque d'une foire célèbre à Kazan, où les marchands russes, ainsi que ceux de l'Asie, se rendaient pour échanger leurs précieux objets de commerce, sans redouter la moindre violence, puisque, depuis dix-sept ans, cette ville était considérée comme une province moscovite. Ce jour fatal arrivé, on arrête un ambassadeur russe et tous nos marchands; on en massacre un grand nombre: femmes, enfans, vieillards sont impitoyablement égorgés; plusieurs sont exilés dans les déserts des Nogaïs, et tous privés de leurs biens. Comme les peuples détestent toujours une domination étrangère, les Kazanais, séduits par l'espoir du gain et de la liberté, devinrent, avec zèle, les instrumens des volontés de leur tzar; ils se baignèrent, en

furieux, dans le sang des Moscovites, et contemplèrent, d'un œil avide, les immenses trésors qu'ils leur avaient arrachés. « Makhmet-Amin, » dit une chronique, remplit son palais de l'argent pris sur les Russes, et se fit faire des couron- » nes, des coupes et des plats d'or; il dédaignait » de manger dans des vases de cuivre, et ne pa- » raissait plus à ses repas, que resplendissant » de pierres précieuses, couvert d'habillemens » d'un luxe vraiment royal. Il n'y eut pas jus- » qu'aux plus pauvres habitans de la ville qui » ne s'enrichirent : ceux qui, jusqu'alors, n'a- » vaient porté, hiver comme été, que des peaux » de moutons, s'habillaient d'étoffes de soie, et, » tels que des paons, ils allaient se promener fière- » ment devant leurs maisons, pour faire parade » de leurs vêtemens de différentes couleurs. »

Son irruption en Russie.

Fier du massacre de ces paisibles marchands, Makhmet-Amin, à la tête d'une armée de quarante mille Kazanais, et de vingt mille Nogaïs pris à sa solde, pénètre en Russie, passe au fil de l'épée plusieurs milliers de paysans; ensuite il va mettre le siége devant Nijni-Novgorod, dont il incendie les faubourgs. Khabar-Zimsky, voïévode de cette ville, ayant trop peu de troupes pour défendre la place, fait sortir de prison trois cents Lithuaniens, tombés en notre pouvoir sur les bords

de la Védrocha; il leur distribue des armes, et leur promet la liberté au nom du monarque russe, à condition qu'ils s'en rendront dignes par leur valeur. Cette poignée de braves sauva la forteresse. Comme ils étaient fort habiles archers, les Lithuaniens tuèrent un grand nombre d'ennemis, parmi lesquels le prince des Nogaïs, beau-frère de Makhmet-Amin, posté près de la muraille où il commandait l'assaut. Les Nogaïs, privés de leur chef, refusèrent de combattre plus long-temps, ce qui excita, entre eux et les troupes de Kazan, une querelle sanglante. Enfin, après bien des efforts pour apaiser les deux partis, le tzar leva le siége et se retira dans son pays. Les prisonniers lithuaniens, comblés d'honneurs, de présens et de témoignages de reconnaissance, furent aussitôt rendus à la liberté.

Le grand prince n'eut pas le temps de punir les rebelles. Au lieu d'exécuter ses ordres, les voïévodes moscovites, envoyés avec cent mille hommes contre Makhmet-Amin, n'allèrent pas au-delà de Mourom, et laissèrent à l'ennemi le temps de s'éloigner sans être atteint. Cependant la maladie de Jean augmentant tous les jours, il voulut, comme son bisaïeul, le héros du Don, mourir en souverain, et non pas en moine. Au moment de passer du trône dans le

tombeau, il donnait encore des ordres pour le bonheur de la Russie, lorsqu'il expira dans la nuit du 27 octobre 1505, à l'âge de soixante-six ans et neuf mois, après un règne de quarante-trois ans et demi. Son corps fut enterré dans la nouvelle église de Saint-Michel archange. Les annalistes ne disent rien de la douleur ni des larmes du peuple en cette circonstance; ils se contentent de célébrer les hauts faits de ce prince, et de rendre grâces au ciel d'avoir accordé un pareil monarque à la Russie.

Mort du grand prince.

Jean III est du petit nombre de ces souverains destinés par la Providence à fixer, pour long-temps, le sort des nations. Héros de l'histoire de Russie, il n'appartient pas moins à l'histoire universelle, et figure avec éclat parmi les créateurs des empires. Sans se perdre dans des subtilités métaphysiques, sans oser pénétrer les suprêmes intentions de la divinité, un observateur attentif remarque des époques heureuses ou funestes dans les fastes de la société; il voit souvent tous les événemens concourir à un seul but, pour produire ces grands effets, qui changent la face du genre humain. Jean parut sur le théâtre politique, dans un temps où un nouveau système de gouvernement, favorable au pouvoir des souverains de l'Europe, s'élevait sur les ruines du

État de l'Europe à cette époque.

système féodal. L'autorité royale avait beaucoup gagné en Angleterre et en France; l'Espagne libre du joug des Maures était devenue puissance du premier ordre; le Portugal florissait et voyait augmenter ses richesses par les succès de sa navigation, par d'importantes découvertes; l'Italie, quoique divisée, pouvait s'enorgueillir de ses flottes, de l'état brillant de son commerce, de ses progrès dans les arts, dans les sciences, et de la finesse de sa politique. L'insouciance et l'apathie de l'empereur Frédéric IV, n'avaient pu rendre le repos à l'Allemagne, déchirée par les guerres civiles; mais déjà son fils Maximilien méditait dans son esprit l'heureux changement qui devait améliorer la situation de ses États, relever la dignité impériale, avilie par les lâches successeurs de Rodolphe, et mettre le comble à la grandeur de la maison d'Autriche. La Hongrie, la Bohême et la Pologne, alors gouvernées par les descendans de Gédimin, ne formaient, pour ainsi dire, qu'une seule puissance, capable, en s'unissant avec l'Autriche, de réprimer l'ambition de Bajazet, si redoutable aux chrétiens. La réunion des trois royaumes du Nord, devant assurer leur importance dans le système politique de l'Europe, était le but de tous les efforts du roi de Danemarck. La répu-

blique Helvétique, fondée par l'amour de la liberté, défendue par la chaîne inaccessible des Alpes, mais agitée par l'ambition et la cupidité, recherchait le dangereux honneur de prendre part aux querelles des monarques les plus puissans, et le méritait par la valeur de ses pâtres. La ligue anséatique, composée de quatre-vingt-cinq villes allemandes, association à la fois commerciale et militaire, sans exemple dans l'histoire, et très-intéressante par rapport à l'ancienne Russie, jouissait de la considération des princes et des peuples. La gloire personnelle de Plettemberg avait relevé la dignité des Ordres livonien et teutonique. — Indépendamment des progrès de l'autorité des rois, et de cette sage politique qui établissait des relations entre les pays les plus éloignés les uns des autres; sans parler de l'amélioration de l'état social, sinon dans toutes, du moins dans les principales contrées de l'Europe, le siècle de Jean fut signalé par de grandes découvertes. Guttemberg et Faust inventent l'imprimerie, chose si importante, si favorable à la propagation des lumières, qu'elle peut aller de pair avec l'invention de l'alphabet. Colomb découvre un nouveau monde, attrayant pour la cupidité, objet de curiosité pour l'observateur et pour le philosophe, qui en voyant dans

ces lieux l'homme encore dans l'état de nature, peuvent y suivre toutes les gradations de l'esprit social, et par l'histoire de l'Amérique, expliquer celle de tout le genre humain. Jusqu'alors les précieuses productions de l'Inde arrivaient à Azof par la Perse et la mer Caspienne, route longue, pénible et dangereuse. Cette contrée, la première peuplée, la plus anciennement civilisée, se dérobait à l'Europe, qui ne la connaissait que par des données vagues et fabuleuses sur ses immenses richesses : les tentatives hardies de quelques navigateurs pour faire le tour de l'Afrique, furent enfin couronnées du plus heureux succès, et Vasco de Gama, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance, aperçut la côte des Indes avec les transports d'enthousiasme qui avaient embrasé Christophe Colomb à la vue de l'Amérique. Ces deux découvertes, ayant enrichi l'Europe, étendu son commerce, augmenté son industrie, ses connaissances, son luxe et les agrémens de la vie sociale, exercèrent en même temps une puissante influence sur le sort des empires. La politique devint plus étendue, plus compliquée : pour conclure des traités, les ministres durent consulter les cartes géographiques et calculer les avantages commerciaux, l'une des bases de la prospérité et de la puissance

des Etats; de nouvelles liaisons se formèrent entre les peuples; en un mot, on vit commencer une nouvelle époque, favorable, sinon au bonheur, à la tranquillité des nations, du moins aux progrès de la civilisation et à la force des gouvernemens.

Jean, créateur de la grandeur de la Russie.

Pendant près de trois siècles, la Russie s'était trouvée hors du cercle de l'activité politique de l'Europe, et n'avait pris aucune part aux phases importantes qu'y avait subies la société. Bien que les louables efforts des princes de Moscou, depuis Kalita jusqu'à Vassili-l'Aveugle, eussent beaucoup fait pour la monarchie et pour la force intérieure de la Russie; cependant ce n'est véritablement que sous Jean III, qu'elle sortit, pour ainsi dire, du chaos où elle n'avait ni une forme bien prononcée, ni une existence civile assurée. Les succès de Kalita n'étaient que le résultat de l'adresse d'un rusé serviteur des Mogols: le généreux Dmitri fut vainqueur de Mamaï, mais il vit sa capitale réduite en cendres, et fut obligé de s'humilier devant Tokhtamouisch; le fils du héros du Don, qui n'employa tous les ressorts de sa rare circonspection qu'à conserver l'intégrité de la Moscovie, fut contraint de céder à Vitovte, Smolensk avec d'autres provinces russes. Il rechercha aussi la faveur des khans, et son

petit-fils, incapable de résister à une poignée de brigands tatars, but le calice de l'opprobre sur un trône avili par sa faiblesse : prisonnier à Kazan, captif dans Moscou même, il parvint enfin à dompter les ennemis extérieurs; mais en rétablissant les apanages, il exposa la grande principauté aux dangers de nouvelles guerres civiles. La horde et la Lithuanie, comme deux ombres horribles, cachaient l'univers à nos regards, et bornaient l'horizon politique de la Russie, faible par l'ignorance où elle était des forces recélées dans son sein. Né tributaire d'un peuple nomade, semblable aux Kirguis de nos jours, Jean devint un des plus illustres monarques de l'Europe; considéré, respecté depuis Rome jusqu'à Constantinople, Vienne et Copenhague, marchant de pair avec les empereurs et les fiers sultans, sans aucune étude, sans autre guide que son génie, il se donna lui-même les sages préceptes de la politique intérieure et extérieure : employant tour à tour la force et la ruse pour rétablir l'indépendance et l'intégrité de la Russie, pour détruire l'empire de Bâti, réprimer et morceler la Lithuanie, anéantir la liberté des Novgorodiens, incorporer les apanages à la grande principauté, étendre enfin les domaines moscovites jusqu'aux déserts de la Sibérie, et jusqu'à la Laponie norvé-

gienne, il créa, sur les bases d'une prévoyante modération, un prudent système de guerre et de paix, que ses successeurs n'avaient qu'à suivre pour consolider la grandeur de l'Etat. Après avoir attiré l'attention des puissances occidentales par son mariage avec Sophie, il eut bientôt déchiré le voile qui nous cachait l'Europe, examiné d'un œil curieux les trônes et les royaumes, mais il ne voulut point s'immiscer dans les affaires étrangères à l'intérêt de ses Etats : s'il accepta des alliances, c'est qu'elles étaient réellement utiles à la Russie ; habile à chercher des instrumens pour l'exécution de ses projets, il n'en servit jamais à personne, agissant toujours en monarque aussi grand que sage, et n'ayant dans sa politique d'autre passion qu'un vertueux amour pour le bien de son peuple. Le résultat de tant de soins fut que la Russie, comme une puissance indépendante, éleva majestueusement sa tête sur les confins de l'Europe et de l'Asie, jouissant déjà du calme intérieur et n'ayant rien à redouter de ses ennemis étrangers.

Il organisa de meilleures troupes.

En s'occupant de cette grande opération, Jean s'attacha particulièrement à l'organisation des troupes, et les annalistes parlent avec étonnement de la force de ses armées. Il fut le premier qui assigna des terres ou des fiefs aux en-

fans-boyards, à condition qu'en cas de guerre, ils ameneraient un nombre de domestiques ou mercenaires armés, à pied ou à cheval, selon l'importance des revenus de ces fiefs : il reçut aussi à son service beaucoup de prisonniers allemans et lithuaniens, enrôlés de gré ou de force. Les étrangers demeuraient de l'autre côté de la Moskva, dans un faubourg séparé. C'est à lui que remontent les *rozziâdi*, ou réglemens pour la disposition de l'armée, qui était ordinairement divisée en cinq corps : le grand corps, l'avant-garde, l'aile droite, l'aile gauche, et l'arrière-garde ou corps de réserve. Chaque corps avait son voïévode ; mais le commandant du premier était regardé comme le général en chef. Jean, qui défendait à ses généraux toute dispute sur l'ancienneté, souffrait encore moins la désobéissance des soldats envers leurs chefs. A son retour de Smolensk, son fils Dmitri s'étant plaint de ce que plusieurs enfans-boyards avaient été à l'assaut sans son ordre, et qu'ils s'étaient éloignés du camp pour aller marauder, ils furent tous mis en prison ou sévèrement punis. Par la force, la bonne organisation, la valeur de ses armées et de ses voïévodes, Jean était vainqueur de ses ennemis, depuis la Sibérie jusqu'à l'Embach et la Desna ; mais il n'avait pas lui-même le génie militaire.

« *Mon parent est un homme étrange*, disait » Etienne de Moldavie, en parlant de ce prince : » *paisiblement retiré dans son palais, il se di-* » *vertit, dort tranquille et triomphe de ses en-* » *nemis; tandis que moi, continuellement à* » *cheval et en campagne, je ne puis défendre* » *mon pays.* » Disons que Jean n'était pas guerrier, mais roi; qu'il était mieux sur le trône que sur un cheval de bataille, et plus habile à manier le sceptre que l'épée. Doué d'un génie supérieur pour la politique, il avait des serviteurs pour lui assurer la victoire : les Kholmsky, les Striga, les Stchénia y conduisaient ses légions. Un roi guerrier est toujours dangereux : il peut aisément tromper son peuple, entreprendre les guerres pour sa gloire personnelle, et par un seul revers, perdre le fruit de dix batailles gagnées. Il lui est difficile d'avoir pour la paix cet amour que les peuples aiment à voir dans leur souverain. Il n'y a de guerre juste et légitime que celle indispensable pour conserver l'indépendance et l'intégrité de l'Etat : telles furent celles que Jean soutint contre Akhmat et la Lithuanie. Toujours prêt, au milieu même de ses triomphes, à accepter une paix avantageuse et honorable.

Non-seulement il établit l'unité dans la mo-

narchie, puisqu'il ne laissa pour quelque temps les droits des princes souverains, qu'à ceux de l'Ukraine ou de Lithuanie, afin de se montrer fidèle à sa parole, et leur ôter tout prétexte de le trahir; mais il fut aussi le premier autocrate de la Russie, par son talent à se faire révérer des seigneurs et du peuple, à exciter l'enthousiasme par ses bontés, la terreur par son courroux; à détruire toutes les prétentions, tous les droits incompatibles avec le pouvoir absolu d'un seul. Les princes de la race de Rurick et de S. Vladimir le servaient comme ses autres sujets, et s'honoraient des titres de boyards, d'intendans du palais, de grands officiers, lorsqu'ils les avaient mérités par de longs et nombreux services. Vassili-l'Aveugle n'avait laissé à son fils que quatre boyards, un intendant du palais et un seul grand-officier. Jean, en 1480, avait déjà dix-neuf boyards et neuf grands-officiers: en 1495 et 1496, il créa le rang de grand trésorier, ceux de chambellan et de grand-écuyer. Les noms de tous ces dignitaires étaient enregistrés dans un livre particulier, pour les faire passer à la postérité. Tout devint dès-lors rang ou faveur du prince: parmi les enfans-boyards de la cour ou pages, on voyait des fils de princes et de grands seigneurs. En présidant les conciles

Il a consolidé la monarchie.

ecclésiastiques, Jean paraissait solennellement comme chef du clergé. Fier dans ses relations avec les autres souverains, il aimait à déployer une grande pompe devant leurs ambassadeurs; il introduisit l'usage de baiser la main du monarque, en signe de faveur distinguée : il voulut, par tous les moyens extérieurs possibles, s'élever au-dessus des hommes pour frapper fortement l'imagination; ayant enfin pénétré le secret de l'autocratie, il devint comme un dieu terrestre aux yeux des Russes, qui commencèrent *dès-lors* à étonner tous les autres peuples par une aveugle soumission à la volonté de leur souverain. Le premier, il reçut en Russie le surnom de *Terrible*; mais terrible seulement à ses ennemis et aux rebelles. Cependant, sans être un tyran, comme son petit-fils Jean IV, il avait reçu de la nature une certaine dureté de caractère, qu'il savait modérer par la force de sa raison. Les fondateurs des monarchies se sont rarement fait distinguer par leur sensibilité; et la fermeté nécessaire pour les grandes actions politiques est bien voisine de la rudesse. On écrit qu'un seul regard de Jean, lorsqu'il était enflammé de colère, suffisait pour faire évanouir les femmes timides; que les solliciteurs craignaient de s'approcher du trône; qu'à sa table même,

Rudesse de son caractère.

les grands tremblaient devant lui, n'osant proférer une seule parole, ni faire le plus léger mouvement, lorsque le monarque, fatigué d'une bruyante conversation, et échauffé par le vin, s'abandonnait au sommeil vers la fin du repas : tous, assis dans un profond silence, attendaient un nouvel *ordre* pour le divertir ou pour se livrer eux-mêmes à la joie. Nous ajouterons aux remarques que nous avons déjà faites sur la sévérité de Jean dans les punitions, que les dignitaires marquans, tant séculiers que membres du clergé, dépouillés de leurs emplois pour quelque crime, n'étaient pas exempts du terrible supplice du knout : en 1491, par exemple, le prince Oukhtomsky, le gentilhomme Khomoutof et l'archimandrite de Tchoudof furent knoutés publiquement pour un faux titre qu'ils avaient fabriqué, à l'effet de s'approprier un domaine appartenant à l'un des frères du grand prince.

Sa prétendue indécision ne fut que de la prudence.

L'histoire n'étant point un panégyrique, il est impossible qu'elle ne trouve pas quelques taches dans la vie des plus grands hommes eux-mêmes. A ne considérer que l'homme dans Jean III, il n'eut point les aimables qualités de Monomaque, ni celles de Dmitri Donskoï ; mais, comme souverain, il s'est placé au plus haut degré de grandeur. Toujours guidé par la circonspection, il

parut quelquefois timide ou indécis, mais cette irrésolution fut toujours de la prudence, vertu qui ne nous charme pas autant qu'une généreuse témérité, mais plus propre à consolider ses créations par des progrès lents et d'abord incomplets. Combien d'illustres héros n'ont légué à la postérité que le souvenir de leur gloire! Jean nous a laissé un empire d'une immense étendue, puissant par le nombre de ses peuples, et plus encore par l'esprit de son gouvernement; cet empire enfin qu'il nous est aujourd'hui si doux, si glorieux d'appeler notre patrie! La Russie d'Oleg, celle de Vladimir et d'Yaroslaf avaient péri par l'invasion des Mogols: c'est à Jean que la Russie actuelle doit son existence: les États ne se formant point par une aggrégation mécanique de parties comme les minéraux, mais bien par le génie de leurs souverains. Déjà les contemporains, témoins des premiers succès de Jean, avaient proclamé sa gloire dans les pages de l'histoire: le célèbre annaliste polonais Dlougosch termina son ouvrage, en 1480, par un pompeux éloge de cet ennemi de Casimir (26). Les historiens allemands et suédois du seizième siècle lui ont donné le nom de *grand* (27), et des écrivains plus modernes remarquent une frappante analogie entre lui et Pierre Ier: tous

Il reçoit des étrangers le nom de grand.

deux ils furent grands sans doute ; mais en faisant entrer la Russie dans le système politique de l'Europe, Jean ne songea jamais à introduire de nouvelles coutumes dans son pays, ni à changer le caractère national de ses sujets. Nous ne voyons pas non plus qu'il ait tâché d'éclairer les esprits ; car en appelant auprès de lui des artistes pour embellir sa capitale, pour hâter les progrès de l'art militaire, il n'avait d'autre but que de briller par la magnificence et d'augmenter la force de son empire. Sans défendre l'entrée de la Russie aux autres étrangers, il n'y recevait que ceux dont il pouvait mettre les talens à profit dans les affaires diplomatiques ou commerciales ; et s'il se plaisait à les honorer de sa bienveillance, c'était toujours d'une manière convenable à un grand monarque, d'une manière honorable et non pas humiliante pour sa propre nation. Ce n'est pas ici, mais plutôt dans l'histoire de Pierre-le-Grand, qu'il faudrait décider lequel de ces deux souverains sut agir avec le plus de prudence, plus conformément aux véritables intérêts de la patrie. — Parmi les étrangers qui avaient alors cherché un asile à Moscou, et y avaient pris du service, il faut remarquer Gouï-Gourzis, prince de Taman, victime de la violence du sultan, et Skaria, juif de Caffa. Jean, par des patentes mu-

Analogie entre Jean et Pierre Ier.

nies d'un sceau d'or, leur permit de venir s'établir dans son pays, et leur accorda une protection toute particulière, ainsi que l'entière liberté de quitter la Russie, dans le cas où ils ne voudraient plus y rester.

Titre de tzar.

Pierre crut s'élever en prenant le titre étranger d'empereur ; mais Jean, fier de l'ancien nom de grand prince, n'en voulut point de nouveau. Cependant, dans ses relations avec les étrangers, il se faisait appeler *tzar*, titre honorifique, affecté à la dignité de grand prince, depuis long-temps usité en Russie, et porté par Ysiaslaf II, ainsi que par Dmitri Donskoï. Ce mot n'est pas l'abrégé du latin *Cæsar*, comme plusieurs savans le croient sans fondement. C'est un ancien nom oriental, que nous connûmes par la traduction slavonne de la Bible, donné d'abord par nous aux empereurs d'Orient, et ensuite aux khans des tatars. Il signifie en persan, trône, autorité suprême (28), et se fait remarquer dans la terminaison des noms des rois d'Assyrie et de Babylone, comme dans Phala*ssar*, Nabona*ssar*, etc. Dans ses actes publics, faisant l'énumération de tous ses domaines, Jean donnait à son empire le nom de *Russie blanche*, c'est-à-dire, grande ou ancienne, d'après l'acception de ce mot dans les langues orientales.

Russie blanche.

Accroissement des revenus de l'Etat.

Il accrut les revenus du trésor public par suite de ses nouvelles acquisitions, et de l'ordre qu'il introduisit dans le recouvrement des contributions. Il distribua les laboureurs par charrues, et fit inscrire, dans des registres, la quantité d'argent et de productions en nature, à laquelle chacun d'eux était imposé. Deux laboureurs, qui semaient pour eux six mesures de blé, payaient annuellement au grand prince deux grivnas et quatre diengas (environ un rouble d'argent (*a*) actuel), deux mesures de blé, trois d'avoine, une et demie de froment et d'orge, ce qui par tête équivalait à peu près à vingt roubles de nos billets de banque d'aujourd'hui. Il y avait tels paysans qui donnaient à la couronne le cinquième et quelquefois le quart de leur récolte, de leurs moutons, poules, fromages, œufs, peaux de brebis, etc., taxés en proportion de la nature du sol. Le commerce contribua aussi à augmenter beaucoup les richesses du trésor : la Russie était devenue indépendante au dehors, et tranquille au dedans ; le monarque aimait et avait introduit une magnificence jusqu'alors inconnue ; aussi nos marchands s'empressaient-ils, ainsi que les étrangers, de

(*a*) Le rouble d'argent vaut à peu près quatre francs de France, et celui en billets de banque environ le quart, suivant le cours.

satisfaire aux nouveaux besoins de la capitale, où se trouvaient des magasins et des boutiques qu'ils louaient en payant les taxes imposées sur leurs marchandises. Jean transféra l'ancienne foire de Kholopi-Gorodok, à Mologa, domaine de son fils Dmitri, ordonnant à celui-ci de se contenter des impôts déjà fixés sans en introduire de nouveaux, et à ses frères de ne point empêcher leurs sujets de se rendre à un marché aussi important pour la Russie. Il est probable que la couronne retirait aussi un revenu considérable du commerce extérieur ; nous avons vu le grand prince s'occuper avec un vif intérêt des moyens d'en assurer la sécurité à Azof et à Caffa, où ses ambassadeurs se rendaient avec des transports de divers objets précieux, comme fourrures de zibelines, de renards et d'hermines, dents de poissons, habits d'Allemagne ou de Londres, toiles, cuirs, et autres marchandises que les Russes échangeaient contre des perles, de la soie et du taffetas. Il nous reste plutôt des contes que des témoignages vraiment historiques sur la richesse de nos anciens monarques : sans parler du tribut imposé aux Grecs par Oleg, nous savons seulement, s'il en faut croire Léon le diacre, que l'empereur Nicephore donna à Sviatoslaf quinze cents livres d'or, et que Monomaque (comme il est dit dans

ses instructions à ses enfans) en apporta à son père trois cents grivnas : mais pour les grands princes de Moscou, prédécesseurs de Jean, il est certain qu'ils ne pouvaient rivaliser avec lui en richesses. « *Je laisse*, dit-il dans son testament, » *à chacun de mes fils, des coffres remplis d'or,* » *munis de mon sceau et du leur, qui se trou-* » *vent tant chez mon grand-trésorier que chez* » *mon garde-des-sceaux et mes secrétaires.* » *Quant à tous les autres effets précieux, comme* » *rubis, saphirs, perles, images d'or et d'ar-* » *gent, monnaies, zibelines, étoffes de soie,* » *habits, et en général tout ce qui est déposé* » *dans mon trésor particulier, chez l'intendant* » *de mon palais, chez le grand écuyer, mes* » *chambellans et intendans à Moscou, Tver,* » *Novgorod, Biélozersk et Vologda, je les* » *laisse à mon fils Vassili.* » Rappelons-nous qu'indépendamment de l'augmentation des revenus ordinaires des terres et douanes, les produits des mines de Petchora, découvertes depuis peu, étaient devenus une nouvelle source de richesses pour le règne de Jean III.

Lois de Jean.

Ce monarque, qui sut par ses armes et sa politique procurer tant de grandeur à la Russie, tâcha, comme Yaroslaf Ier., de consolider sa prospérité intérieure, en composant des lois ci-

viles, dont elle avait un indispensable besoin, après avoir été si long-temps morcelée et en proie au désordre. En 1488, le métropolitain Géronce, renvoyant au tribunal du lieutenant du grand prince plusieurs prêtres qu'il avait interdits, marque, dans sa lettre à ce fonctionnaire, qu'ils doivent être jugés, selon les ordres du monarque, d'après les *statuts impériaux*, ou lois des empereurs d'Orient, insérées dans le code ecclésiastique ; ce qui prouve que ce livre nous servait également de code civil pour les cas omis dans le droit russe. Mais, en 1497, Jean ordonna au secrétaire Vladimir Goursef de rassembler toutes nos anciennes institutions judiciaires : il en fit lui-même l'examen, les corrigea et publia un code écrit d'un style précis, et dans un esprit très-sage. Le grand prince, juge suprême avec ses enfans, cédait ce droit à ses boyards, ses grands officiers, ses lieutenans, et aux enfans-boyards *possesseurs de fiefs*, qui, cependant, ne pouvaient prononcer en dernier ressort, sans la participation d'un ancien, d'un bailli, et *des plus honnêtes gens*, choisis par les citoyens. Les juges devaient s'abstenir de toute partialité, de toute concussion; mais le condamné leur payait, ainsi qu'à leurs greffiers, la dixième partie du bien en litige, indépen-

damment de l'impôt fixé pour le timbre, le papier et les vacations. Tout, jusqu'aux meurtres, brigandages et crimes des incendiaires, était décidé par le duel. Le coupable, c'est-à-dire le vaincu, était puni de mort, et tout ce qu'il possédait partagé entre l'accusateur et les juges. Un *premier* vol (la spoliation d'une église et l'embauchage ou rapt d'un esclave exceptés) emportait la peine du knout et la confiscation des biens, dont partie était accordée au demandeur, et l'autre au juge. Le criminel pauvre était livré à la discrétion de son accusateur. Un second vol était puni de mort, sans aucune formalité, lorsque cinq ou six *honnêtes* citoyens assuraient, par serment, que l'accusé était effectivement un voleur connu. On mettait à la question tout homme *suspect* accusé de connivence avec un voleur; mais on respectait *celui dont la réputation était intacte*. On exigeait seulement de lui une caution jusqu'à l'éclaircissement de l'affaire. Un arrêt injuste des juges était cassé par le grand prince, sans entraîner pour eux aucune punition. Tout individu qui avait quelque plainte ou quelque déposition à faire, était tenu de se rendre à Moscou, ou bien encore chez le lieutenant ou boyard, sous la juridiction duquel se trouvait le domicile de

l'accusé, que l'on envoyait sommer de comparaître, par l'huissier de semaine. Après que les témoins avaient été produits, le juge demandait : « Peut-on leur ajouter foi? — *Interrogez-*
» *les*, répondaient les parties, *selon les lois de*
» *l'État et celles de la conscience.* » Alors on écoutait les dépositions des témoins, ainsi que les objections de l'accusé, qui terminait d'habitude son discours de la sorte : « *Je demande le*
» *serment et le jugement de Dieu ; je demande*
» *le champ et le duel.* » Les deux parties avaient le droit de se faire remplacer, et le temps, le lieu du combat étaient fixés par le grand-officier du prince et par l'huissier de service. On avait le choix des armes, celles à feu et l'arc exceptées : on combattait ordinairement en cuirasse et en casque, avec des haches, des piques ou des épées, à pied ou à cheval, et quelquefois même on se servait de poignards. On écrit qu'un vigoureux et fort habile champion moscovite, avec lequel personne n'osait se mesurer, ayant été tué par un Lithuanien, le grand prince, irrité, voulut voir le vainqueur : qu'il lui lança un regard terrible, cracha par terre, et que depuis cet événement il défendit les duels entre ses sujets et les étrangers ; car ces derniers, connaissant la supériorité physique des

Russes, employaient toujours la ruse pour en triompher.

Le laconisme de ces institutions judiciaires, les plus anciennes après celles d'Yaroslaf, ne doit point nous surprendre : là, où le fer décidait tous les procès, où le législateur, au lieu de se livrer à de profondes combinaisons, au lieu d'établir des règles générales pour tous les cas possibles, tranchait les difficultés par une si étrange institution, il ne s'agissait que de fixer le mode des duels judiciaires. Nous y voyons, comme dans nos plus anciennes lois, une grande confiance dans le serment et dans la conscience des hommes. Les châtimens corporels, infligés aux coupables, ravalaient l'humanité; mais aussi le seul titre *de bon, d'honnête citoyen*, était un droit à la considération publique. Celui qui en jouissait, pouvait, d'un seul mot, sauver l'innocent ou perdre le coupable. Ces duels judiciaires, si peu conformes aux lois de la raison, pouvaient cependant contribuer à la sûreté de l'État, en nourrissant l'humeur belliqueuse parmi le peuple.

Le code de Jean renferme quelques lois relatives aux achats, emprunts, héritages, terres, limites, esclaves et laboureurs, par exemple :

« 1°. *Toute marchandise neuve, qui aura été*

» *achetée devant deux ou trois honnêtes témoins,*
» *deviendra, fût-elle volée, propriété légitime*
» *de l'acheteur, à l'exception des chevaux.* » (Conséquemment on était tenu de restituer les chevaux au véritable propriétaire.)

« 2°. *Si des marchandises ou des valeurs*
» *confiées à un marchand, lui sont enlevées en*
» *chemin; si elles sont brûlées ou perdues, sans*
» *qu'il y ait de sa faute, il lui sera accordé*
» *du temps pour en rembourser le montant, sans*
» *aucun intérêt; mais dans le cas contraire, il*
» *doit, comme coupable, répondre de tout sur son*
» *bien et même sur sa tête.* » Cette loi se retrouve dans l'ancien code d'Yaroslaf.

« 3°. *Si un individu n'ayant point de fils,*
» *meurt sans faire de testament, son bien et*
» *ses domaines appartiennent de droit à sa fille,*
» *et au plus proche parent, à défaut de celle-ci.* »

« 4°. *Des haies de séparation seront établies*
» *entre les hameaux et les villages, et en cas*
» *de dégât, on réclamera une indemnité de*
» *celui, par la haie duquel le bétail aura passé.*
» *Tout individu convaincu d'avoir fait dispa-*
» *raître la limite entre deux propriétés, subira*
» *la peine du knout, et sera en outre tenu de*
» *payer un rouble de dédommagement au de-*
» *mandeur.* » (Loi d'Yaroslaf.)

« 5°. *Celui qui, pendant trois années consé-*
» *cutives, aura été en possession d'un bien ter-*
» *ritorial, en sera regardé comme le proprié-*
» *taire : mais si la réclamation venait du grand*
» *prince, ce terme devrait être de six années,*
» *au-delà desquelles il ne peut plus exister au-*
» *cune matière à procès.*

» 6°. *Les paysans ou laboureurs libres ne*
» *peuvent passer d'un village à l'autre, c'est-*
» *à-dire, changer de seigneur, que huit jours*
» *avant et après la fête de S. Georges : cha-*
» *cun d'eux doit payer pour la maison qu'il*
» *quitte un rouble, dans les pays de plaines,*
» *et cent diengas, dans les pays boisés.*

» 7°. *Est esclave, ainsi que sa femme et*
» *ses enfans, tout individu qui se vend par*
» *acte public, celui qui se fait intendant ou*
» *sommelier.* (Loi d'Yaroslaf.) *Mais si les en-*
» *fans de cet individu servent un autre maître,*
» *ou qu'ils vivent de leurs propres moyens, ils*
» *ne partageront point le sort de leur père. Est*
» *également serf, celui qui a épousé une esclave,*
» *celui qui fait partie d'une dot, ou qui a été*
» *légué par testament. Tout esclave qui, fait*
» *prisonnier par les Tatars, s'évadera, de-*
» *vient libre, et n'appartient plus à son an-*
» *cien maître. Tout acte d'affranchissement*
» *accordé à un esclave, et écrit de la main*

» *de son seigneur, est toujours valable; au-*
» *trement il doit être présenté au* visa *des boyards*
» *ou des lieutenans dépositaires de la justice,*
» *et signé par le secrétaire.*

» 8°. *Les prêtres, diacres, moines, religieux,*
» *veuves âgées (qui vivent des bienfaits de l'é-*
» *glise), sont jugés par l'évêque; mais s'ils*
» *plaident contre un laïc, ils devront recourir*
» *à la fois aux tribunaux ecclésiastiques et*
» *civils.* » Ces lois suffisaient alors à l'aide du droit canon; et les anciens usages leur servaient de complément.

Police des villes et des provinces.

Ce fut également à Jean III que les villes russes furent redevables d'une meilleure police; il fit mettre des chevaux de frise dans toutes les rues de Moscou, afin d'assurer la tranquillité des habitans pendant la nuit. Ne voulant y souffrir ni bruit ni désordre, il rendit un oukaze contre la dégoûtante ivrognerie; il porta son attention sur la voie publique; établit des postes et des stations où les voyageurs trouvaient non-seulement des chevaux, mais encore de la nourriture, dont on n'exigeait pas le paiement si cela était spécifié dans leur passeport. Nous rapporterons encore ici un trait curieux, qui prouve à quel point ce prince s'intéressait au bien-être et à la santé de son peuple. L'Europe, redevable à l'Amérique de mines d'or et d'ar-

gent, reçut d'elle, comme funeste compensation, un mal qui, jusqu'à présent, exerce ses ravages dans tous les pays, défigure l'espèce humaine, et qui, à cette époque, s'était répandu avec une étonnante rapidité, depuis l'Espagne jusqu'à la Lithuanie. La cause en fut d'abord inconnue, et les hypocrites même de la dévotion n'en faisaient aucun mystère. — Voici ce que dit à ce sujet l'historien de Lithuanie. « *En* 1493, » *une femme apporta de Rome à Cracovie*, le » mal français, *fléau terrible, dont furent tout* » *à coup atteintes grand nombre de personnes*, » *parmi lesquelles* le cardinal *Frédéric*. » Cette nouvelle s'étant répandue à Moscou, en 1499, au moment où le grand prince envoyait un officier en Lithuanie, il fit ajouter à ses instructions: « *A votre arrivée à Viazma, informez-vous* » *si personne n'est venu de Smolensk*, attaqué » d'une maladie où le corps est couvert de pus» tules, et qu'on appelle *le mal français* (30). » Jean voulait préserver son peuple d'un fléau nouveau pour le genre humain.

Nous avons déjà parlé des affaires ecclésiastiques les plus importantes de ce temps : outre le jugement prononcé contre les hérétiques, nous remarquons encore trois conciles; le premier, chargé de dresser les tables du cycle pascal pour le Conciles.

huitième millier d'années, commencé à la trente-unième du règne de Jean. Les superstitieux se calmèrent, voyant que la terre ne subissait aucun bouleversement, et que la voûte céleste ne s'ébranlait pas. Le métropolitain Zozime convoqua les évêques de Russie, et chargea Gennadius de Novgorod de dresser les tables du cycle. Dans son introduction, ce sage prélat s'applique à démontrer que le témoignage des apôtreset les préceptes du christianisme ordonnaient de rejeter toutes les prétendues prophéties touchant la fin du monde, dont l'époque n'est connue que de Dieu seul; et il ajoute : « *Au lieu de chercher à pénétrer des mystères cachés à la sagesse humaine, prions plutôt le Très-Haut de faire régner le bon ordre dans le monde et dans l'Eglise, d'accorder la santé du corps et de l'âme à notre grand monarque, afin que son Empire devienne puissant et victorieux.* » Ces tables, d'abord faites pour vingt ans, furent revues et confirmées par Philothée, évêque de Perme. Gennadius traça ensuite, sur de grandes feuilles, les cycles solaires et lunaires, le nombre d'or, les épactes, la lettre dominicale et les indictions depuis 533 jusqu'à 7980. Ce concile décida que l'année commencerait en Russie au 1er. septembre.

Le second concile eut lieu sous le métropolitain Simon. Le grand prince, persuadé qu'il ne convenait pas au clergé, et surtout aux moines, de posséder des villages, des bourgs innombrables, dont l'administration devait nécessairement les distraire de leurs saintes fonctions, avait, en 1500, distribué les domaines ecclésiastiques de Novgorod à ses enfans-boyards : cependant il soumit cette importante question au métropolitain et aux évêques, qui, après de longues délibérations, lui envoyèrent le message suivant : « Votre père Simon, métropolitain de » toutes les Russies, les évêques et tout le saint » concile, vous exposent humblement, que de- » puis le très-grand et très-apostolique empe- » reur Constantin, jusqu'aux temps les plus » récens, les évêques et les monastères *ont tou-* » *jours possédé des domaines et des villages*. » Jamais les conciles des SS. Pères n'ont ré- » prouvé cette institution; et il leur était seu- » lement défendu d'aliéner leurs biens-fonds. » Sous vos ancêtres même, les grands princes » Vladimir, Yaroslaf, André Bogolubsky, Vsé- » volod son père, Jean Daniélovitch, petit-fils » de S. Alexandre, contemporain de S. Pierre » thaumaturge, et de nos jours même, les » évêques et les couvens ont eu leurs villes, do-

» maines, bourgs et villages, juridictions, tri-
» bunaux, douanes, redevances et contributions
» ecclésiastiques. Eh quoi! S. Vladimir et le
» grand Yaroslaf n'ont-ils pas dit dans leurs ins-
» titutions : *Celui qui les transgressera, serait-*
» *ce mon fils ou quelqu'un de mes descendans,*
» *celui qui s'emparera du bien de l'Eglise et de*
» *la dîme revenant aux évêques, sera maudit*
» *dans ce monde et dans l'autre.* Les tzars im-
» pies de la horde, *eux-mêmes, par respect*
» *pour notre Dieu, épargnèrent les biens des*
» *monastères et ceux des évêques.* Jamais ils ne
» touchèrent à ces propriétés sacrées.... *C'est*
» *pourquoi nous n'osons ni ne voulons livrer les*
» *propriétés de l'Eglise, car elles appartien-*
» *nent à Dieu.* » Le grand prince ne jugea pas à propos d'insister; et quoiqu'il en eût la pensée, il craignit d'exécuter ce qui dans le dix-huitième siècle encore, passa chez nous pour une témérité. Deux cent soixante-cinq ans après, Catherine II réalisa le projet de Jean III, en incorporant les biens de l'Église aux domaines de l'Etat, et en fixant des honoraires aux membres du clergé.

Dans le troisième concile, tenu en 1503, Jean décida avec le métropolitain que, suivant les institutions des apôtres et de S. Pierre thauma-

turge, les prêtres et diacres veufs ne célébreraient plus la messe. « *Etrangers à la crainte de* » *Dieu*, est-il dit dans cet acte, *plusieurs d'en-* » *tre eux ont entretenu des concubines. Désor-* » *mais, et à condition qu'ils meneront une vie* » *à l'abri de tout reproche, nous leur permet-* » *tons de chanter au chœur, d'approcher de la* » *sainte table, les prêtres en petits ornemens,* » *les diacres en écharpes, et de percevoir le* » *quart des revenus de leur paroisse. Ceux qui* » *seront convaincus de s'être abandonnés aux* » *plaisirs des sens, seront comptés au nombre* » *des laïcs, et porteront l'habit séculier. Nous* » *défendons de plus que les religieux et reli-* » *gieuses demeurent ensemble, ordonnant que* » *les cloîtres d'hommes soient séparés de ceux* » *des femmes.* » Malgré un des articles de ce concile, signé par les évêques, et qui défendait expressément la simonie, l'archevêque Gennadius ayant osé recevoir publiquement de l'argent des prêtres et des diacres qu'il ordonnait, l'inflexible Jean le déposa, et le fit enfermer dans le monastère de Tchoudof, où il mourut de chagrin.

Rempli de zèle pour les intérêts comme pour l'honneur de l'Eglise, le grand prince vit avec joie une nouvelle illustration du clergé russe. Moscou qui recherchait jadis la faveur des prélats

de Byzance, avait remplacé cette capitale, et les Grecs venaient y recevoir non-seulement des présens, mais encore la dignité épiscopale. En 1464, le métropolitain Théodose sacra, dans la ville de Moscou, celui de Césarée. — Le patriarche de Jérusalem, persécuté par la tyrannie du sultan d'Egypte, abandonna les lieux saints, et mourut en se rendant en Russie, devenue la consolatrice des pauvres grecs qui se glorifiaient de la pureté de sa religion et de sa grandeur naissante, comme de la leur propre. Les célèbres couvens du mont Athos subsistaient de nos bienfaits, surtout celui de St.-Pantéléïmon fondé par les anciens souverains de Kief.

Sacre du métropolitain de Césarée à Moscou.

Moines russes sur le mont Athos.

Habile à concilier son respect pour le clergé avec les principes du pouvoir monarchique, Jean savait aussi unir la tolérance en matière de religion, à son zèle pour l'orthodoxie. Les mahométans et les juifs jouissaient même de sa protection en Russie, bien qu'il aimât à voir les chrétiens latins se convertir de leur plein gré à la doctrine de notre Eglise. Un chanoine de l'ordre de S. Augustin, venu à Moscou en 1490, avec le frère de la grande princesse Sophie et plusieurs artistes italiens, embrassa solennellement la religion grecque : il épousa une Russe et reçut en récompense, du grand prince, un bien considérable.

Un chanoine de l'ordre de S. Augustin embrasse la religion grecque.

Calamités publiques sous le règne de Jean.

Après la description des événemens politiques et ecclésiastiques du règne de Jean, nous allons parler de quelques calamités qui l'affligèrent. En 1478 et 1487, la peste reparut dans les provinces nord-ouest de la Russie, à Oustiougue, à Novgorod et à Pskof; il y eut plusieurs années stériles, quelques hivers sans neige, de grandes inondations et de violens ouragans. Le 29 août 1471, un tremblement de terre se fit ressentir à Moscou. Des villes entières furent réduites en cendres et le feu désola plus d'une fois la capitale. Au son de la cloche qui annonçait ces fréquens incendies, le grand prince quittait sa table et son lit même; il montait à cheval avec ses enfans-boyards, disposait, ordonnait tout, faisait abattre les maisons et ne rentrait dans son palais que lorsque le feu était éteint.

Nous remarquerons encore deux particularités intéressantes de ce temps, dont une est relative à l'histoire de nos anciennes mœurs, et l'autre à celle des anciens voyages.

Tendrement attaché à Théodosie, sa fille cadette, dont il ne voulait point se séparer, Jean ne lui chercha pas d'époux hors de la Russie, surtout après les tristes suites du mariage d'Hélène, tout brillant qu'il avait paru d'abord. En 1500, il accorda la main de cette princesse

au boyard et voïévode Vassili, prince Kholmsky, fils de ce fameux Daniel, célèbre par sa valeur et par ses exploits, mort six ans après la conquête de Kazan. Nous trouvons dans nos annales les détails de cette noce. Le boyard et voïévode Daniel Plenko, prince d'Yaroslavle, cet illustre adversaire du héros Plettemberg, était maître des cérémonies, et le prince Nagoï-Obolensky remplissait les plus hautes fonctions dans cette cérémonie. Le cortège des fiancés était composé de plus de cent princes et de nobles enfans-boyards; le traîneau des grandes princesses, Hélène et Sophie, était suivi d'une foule de boyards grecs et russes. Le mariage fut célébré par le métropolitain dans l'église cathédrale. Aucun des usages, alors pratiqués comme nécessaires au bonheur des deux époux, ne fut oublié; tout le monde leur souhaita et leur prédit une entière félicité; les divertissemens et le festin se prolongèrent au palais jusque bien avant dans la nuit. Mais le sort ne favorisa pas cette alliance: Théodosie mourut au bout d'un an.

La plus ancienne description du mariage de nos princes.

Voyage dans les Indes.

On a ignoré jusqu'ici que l'honneur d'un des plus anciens voyages dans l'Inde, entrepris par les Européens, appartient à la Russie de Jean III. Vers l'an 1470, un nommé Athanase Nikitin, habitant de Tver, se rendit dans le Décan et dans

le royaume de Golconde pour affaire de commerce. Quoique ses mémoires ne montrent ni un esprit observateur, ni de grandes connaissances, cependant ils sont d'autant plus curieux, que l'Etat des Indes, à cette époque, nous est presque entièrement inconnu. Comme ce n'est pas ici le lieu d'en donner les détails, nous dirons seulement que notre voyageur descendit le Volga depuis Tver jusqu'à Astrakhan, passa devant les villes tatares d'*Ouslan* et de *Berekzane*, se rendit d'Astrakhan à Derbent, Bokara, Mazandéran, Amol, Kachan, Ormus, Maskate, Guzurate et fut ensuite par terre jusqu'au Bender, où se trouvait la capitale du sultan du Khorozan: il vit la Jérusalem *des Indes*, c'est-à-dire, à ce qui paraît, le célèbre temple d'Elore. Il nomme des villes qu'on ne trouve sur aucune carte; n'omet rien de ce qui est remarquable, admire le contraste établi entre le luxe des grands et la misère du peuple; blâme non-seulement la superstition, mais encore les mauvaises mœurs des habitans qui professent la religion des Brames; regrette toujours la Russie, et plaint le sort de ses compatriotes, qui, attirés par le bruit des richesses de l'Inde, seraient tentés d'aller, sur ses traces, dans ce prétendu paradis du commerce, abondant, à la vérité, en gingembre et en cou-

leurs, mais pauvre en *objets nécessaires à la Russie*. Enfin il retourna à Ormus et se rendit par Ispahan, Sultanie et Trébizonde, dans la ville de Caffa, où il termine l'histoire de son voyage de six ans, qui ne lui rapporta, sans doute, d'autre avantage que le plaisir de le décrire; car les pachas de Turquie lui enlevèrent la plus grande partie des marchandises qu'il avait apportées (31). Cet intéressant voyage, qui ne parvint peut-être pas à la connaissance de Jean, prouve au moins que, dans le quinzième siècle, la Russie avait ses Tavernier et ses Chardin, moins éclairés il est vrai, mais aussi hardis et aussi entreprenans qu'eux; que les Indiens entendirent parler de notre patrie avant de connaître les noms de Portugal, de Hollande et d'Angleterre. Alors que Vasco de Gama ne songeait encore qu'à la possibilité de se frayer une route autour de l'Afrique pour parvenir jusqu'à l'Indostan, notre Tvérien commerçait déjà sur la côte du Malabar, et s'entretenait avec les indigènes sur les dogmes de leur religion.

NOTES

DU SIXIÈME VOLUME.

(1) VOYEZ Ducange, Hist. Byzant., p. 247. Thomas mourut à Rome le 12 mai 1465.

(2) *Voy*. Rainald. Annal. eccles., *anno* 1470, n°. 9.

(3) *Voy*. Rainald. Annal. eccles., *anno* 1471, n°. 48.

(4) Krantz dans Wandal., p. 397 : *Ea quoque spes fovebat pontificem Sixtum, quod inclinaret maritum puella ad suscipiendos ritus ecclesiæ Romanæ, in quibus ea fuerat educata apud sedem apostolicam. Sed concessit illa, nolens volensque, in ritus Russorum, in quibus et pater ejus victitabat.*

(5) *Voy*. Ducange, Hist. Byzant., p. 248. Elisabeth de Castille est plus connue sous le nom d'Isabelle. — André mourut à Rome en 1502.

(6) *Voy*. Chronique de Lvof, p. 39. L'architecte et mécanicien Aristote était connu en Italie sous deux noms différens : Alberti Aristotile, et Ridolfe Fioraventi. On raconte qu'au moyen d'une machine ingénieuse, il transporta à Bologne le clocher de l'église de Ste.-Marie del Tempio; que dans la ville de Cento, il redressa celui de St.-Blaise, sans en ôter une seule pierre ; qu'enfin étant parti pour la Hongrie, il y construisit un pont si admirable, qu'il fut créé chevalier, obtint la permission de battre monnaie et d'y inscrire son nom. Au lieu de *Hongrie*, il faut lire *Russie*.

(7) *Voy.* Kromer, p. 412, et Cantemir, dans son Histoire de l'Empire Ottoman.

(8) *Voy.* Dlougosch, Hist. Polon., p. 588; Herberstein, *Rer. Moscov. Comment.*, p. 8. Le dernier rapporte qu'à l'arrivée des ambassadeurs de la horde, Jean se disait toujours malade.

(9) *Voy.* Voyage de Perse, par Ambroise Contarini, dans Bergeron, p. 38—55.

(10) *Voy. Krug Münzkunde Russlands*, p. 162. Sur ces monnaies anglaises et françaises, du quatorzième et du quinzième siècles, on voyait une *rose* et un *vaisseau*. Elles s'appelaient en allemand *rose-nobel* et *schiff-nobel;* elles avaient cours en Allemagne, en Danemarck, en Prusse et en Livonie.

(11) Dlougosch, Hist. Pol., lib. XIII, p. 588; et Arndt. Liefl. Chron.

(12) Krantz. dans Wandal., p. 301 : *Ita Civitas potentissima, non tam armis quam ingenio, servit hodiè.* L'historien dit plus loin que les progrès du commerce sont contraires à l'esprit militaire, etc.

(13) Kromer, p. 427. Krantz écrit que les princes lithuaniens, d'après un accord fait avec Jean, voulurent assassiner Casimir. (Wandal., p. 304.)

(14) *In horrendo flagitio* (*voy.* Krantz. Wandal., p. 327).

(15) *Voy.* Arndt. Liefl. Chron., p. 158.

(16) *Voy.* Sartori. (*Gesch. des Hans. Bund.*)

(17) *Voy.* Dalin. *Gesch. des Reichs. Schw.*

(18) *Voy.* Dalin., t. II, p. 636.

(19) Herberstein (p. 7) dit, en parlant de cette princesse : *Aïunt Sophiam hanc fuisse astutissimam, cujus impulsu dux multa fecit.*

(20) *Voy.* Herbelot, Bibliot. Orient., t. II, p. 426.

(21) Herberstein, *Rer. Mosc. Comment.*, p. 63.—Avant cette époque même, Jean prenait déjà le titre de *prince d'Yougorie.*

(22) Rainald. *Annal. Eccl.*, *anno* 1501, n°. 37.

(23) Gadebusch. Livl. Jahbüch. Th. t. I., p. 253—255.

(24) *Voy.* Kromer, *De Reb. Polon.* p. 440.

(25) Krantz, dans Wandal., p. 297. *Ingeniosa, ut ferebant, mulier.*

(26) Hist. Polon., lib. XIII, p. 587. *Dux Iwan magni animi et factivitatis erat vir. Voyez* aussi Kromer, p. 445.

(27) Herberstein, p. 8. *Voy.* aussi Musskow. Chro. de Pétrée.

(28) *Voy.* Boyer, *In origine Russ.* Dans notre traduction de l'Ecriture Sainte, on écrit *kessar* au lieu de Cæsar; mais *tzar* est tout-à-fait un autre mot.

(29) Chron. de Strikofsky, lib. XXI, cap. I.

(30) *Voy.* dans nos archives de Moscou, les affaires de Pologne, n°. 1, p. 684, où il est dit : « Avis à Jean Ma- » monof II; qu'il s'informe à Viazma, auprès du prince » Boris, s'il n'est point arrivé de Smolensk, dans cette » ville, un individu atteint d'une maladie où le corps se » couvre de pustules, et appelé le mal *espagnol* ou *fran-* » *çais;* qu'il s'informe également à Smolensk et à Vilna » si cette maladie existe encore ou non, et qu'il le fasse » savoir au grand prince. »

(31) « J'allai à Derbent, à Baka, où brûle un feu qui » ne s'éteint jamais; de Baka, je me rendis par mer à » Bokara, à Sara, dans le pays de Mazanderan; à Amol, » Demavena, Kiera, Kachan, Naïm, Ezde, Sirjan, Ta- » rem, Lar, Bender, Ormus, où je passai les fêtes de

» Pâques, brûlé par les rayons ardens du soleil. Ce lieu » est comme le rendez-vous du monde entier. On y » voit des hommes et des marchandises de tous les pays; » on trouve à Ormus toutes les productions de la terre; » mais la douane y est extrêmement onéreuse : on y » prend le dixième de tout ce qu'on y apporte. De là nous » nous embarquâmes, avec des chevaux, pour Maskate, » Guzurate, Kambat, où croît l'indigo; de Kambat nous » allâmes à Tchivil; de Tchivil, par terre, à Pili, aux » montagnes de l'Inde, à Orman, à *Tchuner*, ville bâtie » dans une île, et à Bender, capitale du grand sultan. Je » ne nomme que les grandes villes, entre lesquelles il s'en » trouve une foule d'autres, à dix verstes de distance, et » quelquefois moins. Cette partie de l'Indostan est gouver- » née par les khorozans. Leur sultan, âgé de vingt ans, a » pour conseillers des boyards, et commande à trois cents » mille combattans. Le peuple indien, qui lui obéit, est » nombreux, mais pauvre, surtout dans les villages. En » revanche, les seigneurs khorozans sont très-riches. On » les porte sur des palanquins d'argent, et ils se font pré- » céder par des chevaux richement harnachés, par des » soldats, des trompettes et des fifres. A la chasse, le sultan » a toujours à sa suite dix mille cavaliers, cinquante mille » fantassins, deux cents éléphans couverts de riches ar- » mures, cent singes et cent concubines. Son palais est » magnifique : on n'y voit point de pierres communes; » tout y est surchargé d'or et de bas-reliefs. Pour assu- » rer le repos de la ville, des soldats en font le tour tou- » tes les nuits, avec des torches allumées. Les habitans » sont enclins au vol et aux crimes; les femmes y sont » rarement innocentes et chastes. Les guerres sont fré- » quentes : la principale force de l'armée consiste en élé-

» phans couverts d'armures. On leur attache à la bouche » de longues épées ; et sur le dos de chacun d'eux sont » assis douze hommes avec des canons. Tous les cavaliers » et voïévodes sont khorozans ; l'infanterie est indienne. » Bender fait un grand commerce de chevaux, de da- » mas et autres marchandises ; mais on y vend en général » peu d'objets convenables à la Russie, bien que l'on » croie communément chez nous que l'Indostan est le » paradis du commerce. Le poivre, les couleurs, la soie » et le sucre y sont à fort bon compte. Les droits de douanes » y sont partout considérables, et le pays est infesté de » brigands. La vie y est fort chère ; j'y dépense par jour » quinze diengas (environ un rouble et demi (*a*) en billets » de banque). On trouve à trois cents verstes de Ben- » der, dans une montagne appartenant à un grand » seigneur, nommé Melikhan, une mine de diamans. » Croyez-moi, mes frères, n'allez point dans les Indes, » si vous chérissez la foi orthodoxe : il faut ou embrasser » la religion de Mahomet, qui domine en ces lieux, ou » vous préparer à d'affreux malheurs. Hélas! faute de » livres, j'ai tout oublié ; je ne connais plus ni fêtes, ni » mercredis, ni vendredis ; mais au moins je prie tou- » jours le vrai Dieu, le maître du monde, le créateur » du ciel et de la terre ; jamais je n'en invoquai d'au- » tres, malgré les erreurs de ce peuple, qui admet qua- » tre-vingt-quatre religions, ayant toutes pour objet » l'adoration de Bout, mais si peu d'accord entre elles » pour les dogmes, que les Indiens des différentes con- » fessions ne veulent ni boire ni manger ensemble, et » qu'ils ne s'unissent point par les liens du mariage. »

(*a*) Ou à peu près quarante sous de France.

Notre ancien voyageur donne ici le nom de religion aux différentes castes indiennes. Il vendit son étalon à Bender, et se rendit à *la Jérusalem de l'Inde*. Il écrit que sur les murs de cet édifice de pierres, aussi grand que la moitié de la ville de Tver, on a sculpté en relief les actions de Brama, représenté lui-même sous la figure d'un singe avec une queue, la main droite étendue comme celle de la statue de Justinien à Constantinople, et une pique dans la main gauche; que devant lui est un bœuf doré d'une énorme grandeur, fait de pierre noire, et dont le peuple baise le pied, en le couvrant de fleurs. Après avoir décrit la guerre du sultan de Bender contre celui de Nander, dans laquelle on vit combattre, selon lui, plus d'un million d'hommes, le voyageur russe arriva à Daboul, port indien, où l'on amène des chevaux de Myzore, de l'Arabie, du Khorozan et du Turkestan. Il s'embarqua, pour deux ducats, sur un vaisseau indien, et heureusement débarqué à Ormus, il se rendit par terre à Lar, Schiras, Ezde, Ispahan, et de là à Kachan, Sara, Sultanie, Tauris, Trébizonde et Caffa.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU SIXIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 113, ligne	2,	*avec les leurs*, lisez : *avec celles de Venise.*
150,	6,	*dans cette ville*, lisez : *à Moscou.*
200,	5,	*intacte*, lisez : *intactes.*
Id.,	25,	*traités*, lisez : *traitées.*
205,	16,	*aussitôt*, lisez : *alors.*
257,	11,	*avec le souverain de Moscou*, lisez : *avec le grand prince.*
296,	13,	*offerts leurs services*, lisez : *offert leurs services.*
348,	27,	*le grand père*, lisez : *le grand prince.*
360,	26,	*ses propos armées*, lisez : *ses propres armées.*



